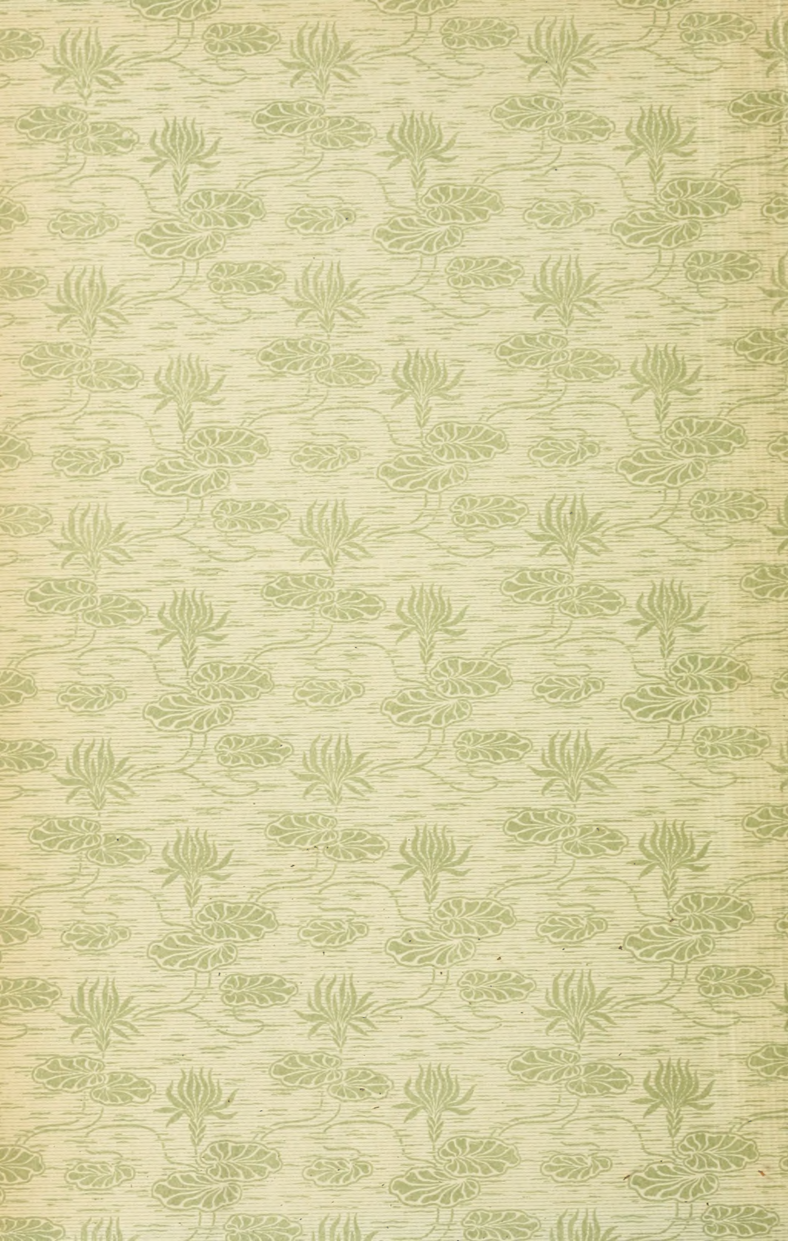
ANNALES
ean-Jacques ROUSSEAU



1910





ANNALES

DE LA SOCIÉTÉ

JEAN-JACQUES ROUSSEAU



ANNALES

DE LA SOCIÉTÉ

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

TOME SIXIÈME

1910

A GENÈVE

CHEZ A. JULLIEN, ÉDITEUR

AU BOURG-DE-FOUR, 32

PARIS
HONORÉ CHAMPION
QUAIS MALAQUAIS, 5

LEIPZIG
KARL W. HIERSEMANN
KÖNIGSSTRASSE, 3



Imprimerie Pache-Varidel & Bron
Lausanne, Pré-du-Marché, 9.

LE SÉJOUR
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU
EN ANGLETERRE (1766-1767)

Lettres et documents inédits

AVANT-PROPOS

SUR *le conseil de notre maître, M. Bernard Bouvier, président de la* Société J. J. Rousseau, *nous profitâmes de quelques semaines passées à Londres dans l'hiver 1905-1906, pour instituer des recherches sur le sujet traité ici. Il nous avait aussi signalé un recueil de lettres inédites de Rousseau à Davenport conservé au* British Museum[1]; *à peine en avions-nous pris une copie, que le comité de la* Société J. J. Rousseau *nous pria d'en collationner une autre des mêmes textes, qu'elle venait d'acquérir à Paris. Depuis lors notre dossier s'accrut des correspondances de Davenport et de Hume, ainsi que de nombreuses lettres du trésor rousseauiste de Neuchâtel.*

A la lumière de ces documents, dont nous donnons une

[1] Burton déplorait la disparition des lettres échangées entre Rousseau et Davenport, perdues, selon lui, dans la banqueroute d'un notaire infidèle. *Life and Correspondence of David Hume,* Edinburgh, 1846, 2 vol. 8°, t. II, p. 319, note.

édition critique[1], *nous referons l'histoire du séjour de Rousseau en Angleterre, du mois de janvier 1766 au mois de mai 1767, nous réservant d'insister sur les points nouveaux ou peu connus et d'abréger les parties traitées avec ampleur par d'autres auteurs*[2].

Si l'on devait nous reprocher quelque disproportion entre les divers chapitres, on voudra bien se souvenir qu'il s'agit d'une œuvre documentaire plutôt que d'une œuvre littéraire, dont l'harmonieuse ordonnance risquerait de faire seule le prix[3].

[1] Cette édition constitue les parties II et III de ce travail ; la IIe partie renferme les lettres (subdivisions A-E), la IIIe partie les documents. Les références s'y rapportant seront désignées respectivement de la manière suivante : *Lettres*, *Appendices*. Une table détaillée, à la fin de l'ouvrage, permettra de trouver rapidement les lettres de chaque correspondant ; ce système nous est imposé par l'impossibilité d'obtenir un tirage unique.

[2] Nous publierons quelque jour les originaux anglais des lettres de Hume à Rousseau, dont Streckeisen-Moultou n'a donné que la traduction ; et peut-être traiterons-nous alors de la querelle en un travail spécial.

[3] Ce qui justifie l'abondance des références et leur longueur ; l'expérience nous a montré la nécessité d'indiquer chaque fois le nom des correspondants et la date.

Première partie

CHAPITRE PREMIER

Voyage en Angleterre.

I. Les préliminaires.

« J'ai cent fois désiré voir l'Angleterre[1] » : à peine éloigné de Montmorency, Rousseau eût pu réaliser ce vœu[2] ; pourtant, avant qu'il aborde dans la grande île, trois ans et demi s'écouleront, pendant lesquels ce désir s'accentue, fortifié par la réflexion et par les conseils d'amis : il est intéressant d'en noter les progrès et les défaillances.

Le 24 juin 1762, Mme de La Marck mettait à la disposition du fugitif le château de Schleyden[3], près d'Aix-la-Chapelle[4] ; son intermédiaire, Mme de Boufflers, avait aussi décidé le philosophe Hume à préparer le séjour éventuel de Rousseau en Angleterre[5] et le prince de Conti offrait Trye[6] : Jean-Jacques refusa tout[7] et le Val de Travers le gardera longtemps sans

[1] *Œuvres*, édition Hachette, t. X, p. 362, *à Mme de Boufflers*, août 1762.

[2] Streckeisen-Moultou. *J. J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, t. II, p. 40, *de Mme de Boufflers*, 24 juin 1762, XIII.

[3] *Id.*, t. II, p. 41, *id.*

[4] *Id.*, t. II, p. 46, *de Mme de Boufflers*, 31 juillet 1762, XV.

[5] Burton, *o. c.*, t. II, p. 107, *Mme de Boufflers à Hume*, 16 juin 1762. Réponse *de Hume*, p. 108. Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 44, *Mme de Boufflers*, 21 juillet 1762, XIV ; p. 50, 22 octobre, XVII. Le 27 août, Rousseau consulta son cousin de Londres, Jean Rousseau, sur les conditions de la vie en Angleterre et sur l'opportunité d'y aller habiter ; la réponse, calculée pour décourager Jean-Jacques, est véritablement prophétique ; *Lettres*, C, *Jean Rousseau à Rousseau*, 30 sept. 1762, I.

[6] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 46, 31 juillet 1762, XV.

[7] *Œuvres*, t. X, p. 344, *à Mme de Boufflers*, 4 juillet 1762 ; p. 362, août. Burton, *o. c.*, t. II, p. 111, *Mme de Boufflers à Hume*, 30 juillet.

qu'il oublie jamais le pays lointain où sa renommée grandissait chaque jour[1].

Peu après son installation, Milord Maréchal lui présenta un portrait de Hume[2] et, dès lors, un projet original remplit pendant onze mois[3] les lettres de George Keith à « son fils » : vivre en Ecosse avec Hume et Rousseau ; celui-ci accepta[4] ; les gazettes anglaises publièrent la nouvelle[5], le départ fut fixé au printemps (1764)[6]. Mais, voici le Maréchal dans son pays, dans ses terres : du coup il s'en lasse et Rousseau renonce à l'y rejoindre[7] ; l'établissement du noble lord à Berlin[8] — décidé au printemps — détruit définitivement le beau rêve de l'ermitage philosophique.

A la longue, la vie à Môtiers cessa d'être idyllique et Jean-Jacques prit « en dégoût ce pays et ses arrogans ministres »[9] ; avec ses correspondants il discute[10] des

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 340, *à Malesherbes*, 10 mai 1766.

[2] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 67, *de Keith*, sept. 1762, VI.

[3] *Id., o. c.*, pp. 67-93, *de Keith*, du 2 oct. 1762 au 23 août 1763, VII-XXXVI. — Burton, *o. c.*, t. II, p. 104, *Keith à Hume*, 29 avril 1762 ; p. 105, 2 oct.

[4] *Œuvres*, t. XI, p. 51, *à Keith*, 21 mars 1763 ; p. 71, *à Mme Latour*, 17 juin.

[5] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 91, *de Keith*, 15 juin 1763, XXXIII.

[6] *Id., o. c.*, t. II, p. 93, *de Keith*, 23 août 1763, XXXVI. Bosscha, *Lettres inédites*, p. 199, 1er oct. 1763. Usteri, P. et Ritter, E., *Correspondance de J. J. Rousseau avec Léonard Usteri*, Zurich et Genève, 1910, in-16, p. 85, *à Usteri*, 3 oct. 1763.

[7] *Œuvres*, t. XI, p. 110, *à Mme de Boufflers*, 28 déc. 1763. Usteri déconseilla l'Ecosse ; Usteri et Ritter, *o. c.*, p. 80, 13 sept. 1763.

[8] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 96, *de Keith*, 2 fév. 1764, XXXIX ; p. 100, 26 mars, XLI. *Œuvres*, t. XI, p. 124, *à Keith*, 25 mars ; p. 128, avril.

[9] Streckeisen, *Œuvres et Correspondance inédites de J. J. Rousseau*, p. 399, *au prince de Wirtemberg*, 11 mars 1763, XVIII, ; il faut lire 1765, cf. Bosscha, *o. c.*, p. 250, du 18 mars 1765, n° 132.

[10] *Œuvres*, t. XI, p. 204, *à Keith*, 26 janvier 1765 ; p. 219, *à Deleyre*, 11 fév. ; p. 220, *à Dastier*, 17 fév. ; p. 230, *à Moultou*, 9 mars ; p. 239, *à Keith*, 6 avril.

mérites de Venise, qu'il aime, de Berlin, où on le flatte, de la Corse, qu'il redoute[1], de l'Angleterre, qu'il admire, sans en chérir les habitants[2], et où il ira[3], cédant aux avis de Milord Maréchal[4], de Mme de Boufflers[5], de Mme de Verdelin[6], mais non sans avoir tenté de rester en Suisse en s'établissant dans l'île de Saint-Pierre[7].

Chassé, il partit de l'île Saint-Pierre le vendredi 25 octobre, en y laissant Thérèse[8]; l'aimable accueil de Bienne lui fit songer à hiverner dans cette ville[9] : une prompte déception l'en dissuada; il la quitta le mardi 29[10] pour Berlin[11], arriva à Bâle le lendemain, en pleine foire, dut son logement à la prévoyance de M. de Luze[12],

[1] *Œuvres*, t. IX, pp. 77, 78, *Confessions*, II, XII.

[2] *Id.*, t. IX, p. 28, *Confessions*, II, XI : « Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois » risque fort de n'être qu'une expression de dépit qu'affaiblissent singulièrement d'autres déclarations, soit antérieure (*Œuvres*, t. X, p. 312, à Mme de Boufflers, août 1762), soit postérieure (*Œuvres*, t. IX, *Rousseau juge de Jean-Jacques, Ier Dialogue*, p. 133, note); ne pas oublier non plus combien lui est sympathique Edouard Bomston.

[3] *Id.*, t. XI, p. 286, *à Du Peyrou*, 17 oct. 1765 ; Bosscha, *o. c.*, p. 267, 31 déc., n° 140.

[4] Streckeisen, *J. J. R., ses amis, etc.*, t. II, p. 113, *de Keith*, 8 fév. 1765, L ; p. 115, 10 fév., LI ; p. 118, 27 mars, LIII ; p. 121, 20 avril, LVI ; p. 125, 22 mai, LXI ; p. 136, 7 sept., LXX ; p. 139, 19 nov., LXXII ; p. 140, 2 déc., LXXIII.

[5] *Œuvres*, t. IX, pp. 25, 28, *Confessions*, II, XI ; 63, 81, II, XII.

[6] *Id.*, t. IX, pp. 62, 63, 81 ; *Confessions*, II, XII. Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 529, *de Mme de Verdelin*, 18 mars 1765, XXXIII ; p. 530, 31 mars, XXXIV.

[7] *Œuvres*, t. IX, p. 67, *Confessions*, II, XII.

[8] Bosscha, *o. c.*, p. 264, 18 oct. 1765, n° 136. *Œuvres*, t. XI, p. 288, *à Du Peyrou*, 27 oct.

[9] *Œuvres*, t. XI, p. 289, *à Guy*, 27 oct. 1765 ; Streckeisen, *o.c.*, t. II, p. 137, *de Keith*, nov., LXXI ; *Œuvres*, t. IX, pp. 79-81. *Confessions*, II, XII.

[10] *Œuvres*, t. XI, p. 289, *à Du Peyrou*, 28 oct. 1765 ; t. IX, pp. 79-81. *Confessions*, II, XII.

[11] *Id.*, t. XI, p. 289, *à Guy*, 27 oct. 1765 ; p. 339, *à Malesherbes*, 10 mai 1766 ; t. IX, p. 81. *Confessions*, II, XII.

[12] *Id.*, t. XI, p. 290, *à Du Peyrou*, 30 oct. 1765.

s'y reprit des fatigues de la traversée du Jura, mais fut en proie à une violente hésitation : sa santé est débile, l'hiver rigoureux, où ira-t-il [1]? Différant la solution, le voici de nouveau sur les grands chemins et le samedi 2 novembre, il entrait à Strasbourg [2]; sur les renseignements de M. de Luze [3] il descendit, à demi-malade [4], rue de la Douane, à l'auberge de *la Fleur*, chez König [5]; depuis Soleure il avait cheminé avec Barth, secrétaire de l'ambassade de France en Suisse [6].

Pour le coup, il respire ; il attendra le printemps dans cette cité hospitalière [7] : hôte choyé [8], il y resta cinq semaines, ayant ses petites et grandes entrées à l'Opéra où l'on joua le *Devin du Village* [9], dînant en ville, recevant force visites [10]; souvent aussi il ferma sa porte et s'adonna à l'histoire de la botanique [11], science dont il acquit alors plusieurs manuels classiques [12].

Restait néanmoins un parti à prendre [13], un but à fixer

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 290, *à Du Peyrou* 30 oct. 1765,

[2] *Id.*, t. XI, p. 292, *à Du Peyrou*, 5 nov. 1765.

[3] *Id.*, t. XI, p. 288, *à Du Peyrou*, 25 oct. 1765 ; p. 290, *à de Luze*, 4 nov.

[4] *Id.*, p. 292, *à Du Peyrou*, 5 nov. 1765.

[5] *Id.*, t. XI, p. 292, *à Guy*, 4 nov. 1765. Il avait d'abord songé à loger *à l'Esprit*, chez Weiss; *id.*, p. 290, *à Du Peyrou*, 30 oct.

[6] *Archives littéraires de l'Europe*, 1807, t. XIV, pp. 364, 365.

[7] *Œuvres*, t. XI, p. 292, *à Du Peyrou*, 10 nov. 1765; p. 293, 17 nov. ; Streckeisen, *Œuvres et Corr. inéd.*, p. 433, *à M. de Villeneuve*, 8 déc., XL ; Mutterer, M., *J. J. Rousseau à Strasbourg. Revue alsacienne illustrée*, 1904, 4°, vol. VI, n° II, pp. 63-67.

[8] Streckeisen, *J. J. R., ses amis, etc.*, t. II, p. 551, *de Mme de Verdelin*, 21 nov. 1765, XLVIII.

[9] Le 10 novembre. Mutterer, M., *o. c.*, p. 65.

[10] *Œuvres*, t. XI, p. 295, *à Du Peyrou*, 25 nov. 1765.

[11] Jansen, Alb., *Rousseau als Botaniker*. Berlin, 1885, 8°, p. 93.

[12] *Œuvres*, t. XI, p. 306, *à Guy*, 20 janv. 1766 ; *Lettres*, A, *à Guy*, fév. 1767, XXXIV, § 7.

[13] *Id.*, p. 282, *à Du Peyrou*, 5 nov. 1765 ; p. 293, 17 nov. ; p. 294, *à Guy*, 20 nov. ; p. 295, *à Du Peyrou*, 25 nov.

au voyage entrepris de force; que d'heures d'ardue réflexion il y passa! Il ne voulut pas des retraites proposées: en Normandie par Saint-Lambert, en Lorraine par Mme d'Houdetot[1], et ne pensa guère à la Horburg, près de Colmar[2]: par contre, l'ancien projet de rejoindre Milord Maréchal à Berlin[3] reprit vie[4]; il y renonça, surtout à cause des instances de Mme de Verdelin qui redoutait ce «repaire»[5], vantait l'Angleterre[6], et unissait ainsi sa voix amicale aux pressantes exhortations de Milord Maréchal[7].

A tant d'efforts s'ajouta le souvenir de l'obligeante lettre de Hume[8] qui donnait alors de nouveaux gages de sympathie pour Rousseau[9]; à la requête de Mme de Verdelin il fit faire des recherches en Angleterre et offrit au fugitif plusieurs habitations; l'une appartenait

[1] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 554, *de Mme de Verdelin*, 28 nov. 1765, XLIX.

[2] *Archives littéraires de l'Europe*, 1807, t. XIV, pp. 364, 365. Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 552, *de Mme de Verdelin*, 21 nov. 1765, XLVIII.

[3] *Œuvres*, t. XI, p. 242, *à d'Ivernois*, 8 avril 1765.

[4] Streckeisen, *Œuvres inédites, etc.*, p. 430, *à Coindet*, 10 nov. 1765, XXXVI.

[5] Streckeisen, *J. J. R., ses amis, etc.*, t. II, p. 546, 1er nov. 1765, XLV; p. 552, 21 nov., XLVIII.

[6] *Id.*, pp. 546-554, 1, 4, 9, 21, 28 nov. 1765, XLV-XLIX.

[7] *Id.*, p. 136, 7 sept. 1765, LXX; p. 139, 19 nov. LXXII; p. 140, 2 déc., LXXIII; l'Angleterre « où la loi écrite commande et non les hommes. »

[8] *Id.*, p. 275, 2 juillet 1762, I. Rousseau y répondit le 19 fév. 1763, *Œuvres*, t. XI, p. 38. Son cousin Jean Rousseau, établi à Londres, accepta de la transmettre. «Londres, le 29 juillet 1763. Votre lettre, mon cher cousin, m'est bien parvenue; l'incluse pour Mr Hume fut envoyée par Mr le libraire Beckett en Ecosse.» (Lettres inéd., *Bibliothèque de Neuchâtel.)* Le 28 février 1763, Rousseau pria Rey d'envoyer à Hume un exemplaire de la *Réponse à l'Archevêque de Paris*. Bosscha, *o. c.*, p. 192, n° 107.

[9] Hume était tenu en haleine à cet égard, de divers côtés à la fois; voir la lettre du Colonel J. Edmondstoune qui lui recommandait, de Genève, le 26 mars 1764, de se montrer le bienfaiteur de Rousseau. Burton, *o. c.*, t. II p. 187.

à Horace Walpole; l'itinéraire était établi[1], et cette fidèle amie se déclarait toujours prête à couvrir la dépense du voyage[2]; déjà, lors de son passage à Môtiers, en septembre[3], elle avait vivement dépeint la sécurité de cet asile insulaire; Jean-Jacques, à demi-convaincu, sans donner de consentement formel, l'avait autorisée à agir selon son cœur.

La persuasion de tant d'amis devint lentement la sienne; l'espoir, puis la certitude de ne pas cheminer seul et de jouir de la compagnie de Hume[4] et de M. de Luze[5] le décida irrévocablement — le 30 novembre — à passer outre-Manche[6].

Deux routes sont possibles; celle de Hollande fut rejetée, vu l'hiver[7]; malgré son désir d'embrasser sa filleule[8] et en dépit du commis de Rey venu le chercher à Strasbourg[9], il ira par Paris où il séjournera quelque temps[10]. Hume l'a conquis; sa bienveillance lui fait prendre avec confiance la voie douloureuse de ce lointain exil[11].

[1] Streckeisen, *o. c.*, t. II. p. 544, *de Mme de Verdelin*, 10 oct. 1765, XLIV; p. 547, 4 nov., XLVI.

[2] *Id.*, p. 530, 18 mars 1765, XXXIII.

[3] *Œuvres*, t. IX, pp. 62-66, *Confessions*, II, XII.

[4] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 546, *de Mme de Verdelin*, 1er nov. 1765, XLV; p. 553, 28 nov., XLIX.

[5] *Œuvres*, t. XI, p. 295, *à de Luze*, 27 nov. 1765.

[6] *Id.*, t. XI, p. 296, *à Du Peyrou*, 30 nov. 1765.

[7] Bosscha, *o. c.*, p. 262, 18 oct. 1765, no 136. Rousseau annonçait sa visite probable à Amsterdam.

[8] *Id.*, p. 265, 25 nov. 1765, no 138.

[9] *Id.*, p. 266, 1er déc. 1765, no 139.

[10] *Id.*, p. 276, 1er déc. 1765: « une partie de l'hiver »; *Œuvres*, t. XI, p. 297, *à d'Ivernois*, 2 déc. « quinze jours ou trois semaines »; p. 298, *à Guy*, 7 déc.: « huit à dix jours »; Bosscha, *o. c.*, p. 267, 1er déc., no 139: « une partie de l'hiver »; Rothschild, H. de, *Lettres inédites de J. J. Rousseau*, Paris, 1892, 8o, p. 115, 4 déc.: « quinze jours ou trois semaines ».

[11] *Œuvres*, t. XI, p. 297, *à Hume*, 4 déc. 1765.

II. Le Voyage.

Le lundi 9 décembre[1], une chaise de poste[2] sortie par la porte de Saverne s'éloignait de Strasbourg sur la route de Paris, roulant vers la capitale, à travers les Vosges, par Phalsbourg, Lunéville, Nancy, Toul, Bar-le-Duc, Vitry, Châlons[3], Epernay, — où Rousseau, en proie à des douleurs que les cahots avaient éveillées, eut une nuit d'insomnie[4], — Meaux, Bondy[5]; dans la soirée du lundi 16, la chaise s'arrêtait devant la librairie Duchesne[6] d'où le voyageur déménageait le vendredi 20 pour s'installer chez le prince de Conti, au Temple[7]; harcelé de visites[8], il hâtait les préparatifs du départ, pressait Hume et de Luze et prenait congé de ses amis[9].

Entre temps, son caftan égayait les badauds du Luxembourg[10]: à paraître en public, quoique décrété

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 298, *à Guy*, 7 déc. 1765.

[2] *Id.*, t. XI, p. 299, *à Du Peyrou*, 17 déc. 1765. L'intervention de Mme de Verdelin permit à Rousseau d'en user à sa guise à l'égard du monopole des Messageries; voir le détail des démarches dans Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 548, *de Mme de Verdelin*, 4 nov. 1765, XLVI; p. 552, 21 nov., XLVIII; p. 554, 3 déc. L, et *Œuvres*, t. XI, p. 291, *à Guy*, 4 nov.

[3] *Carte des Duchés de Lorraine et de Bar*... dédiée à Mgr le Comte de Maurepas, par... le Rouge. Paris, 1766.

[4] *Œuvres*, t. XI, p. 299, *à Du Peyrou*, 17 déc. 1765.

[5] *Id.*, t. XI, p. 298, *à Guy*, 7 déc. 1765.

[6] *Id.*, t. XI, p. 298, *à de Luze*, 16 déc. 1765. Le 1er déc. il avait écrit à Rey: « Vous pourrez..... me l'adresser chez la veuve Duchesne à Paris où je compte passer une partie de l'hiver. » Bosscha, *o. c.*, p. 267, n° 139.

[7] *Id.*, t. XI, p. 300, *à d'Ivernois*, 20 déc. 1765. Le prince voulait expier son refus de solliciter le passeport. Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 555, *de Mme de Verdelin*, 3 déc. 1765, L.

[8] *Œuvres*, t. XI, p. 302, *à de Luze*, 26 déc. 1765. Mme de Genlis l'emmena à la Comédie française. *Mémoires*, t. II, p. 12.

[9] *Lettres*, A, *à Mme de Créqui*, 3 janv. 1766, I. Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 556, *de Mme de Verdelin*, 2 janv. 1766, LI.

[10] Burton, *o. c.*, p. II, p. 299, *Hume à Blair*, 28 déc. 1765.

d'arrestation par le Parlement en 1762. Rousseau ne risquait rien, preuve en soit le passeport qu'il reçut à Strasbourg déjà [1], passeport dû à la faveur royale à laquelle Mme de Verdelin avait recouru [2].

Enfin, le samedi 4 janvier [3] 1766, les trois voyageurs galopaient sur la route de Saint-Denis ; ce soir-là ils couchèrent à Senlis [4]. Deux chaises de poste composaient l'équipage, et l'on changeait de voiture pour varier la compagnie [5].

L'étape du dimanche 5, Roye [6], vit une scène [7] dont les conséquences funestes devaient produire tant de tapage quelques mois après. Poursuivant vers le nord, avec nuitées à Arras [8], le lundi 6, et à Aire, le mardi 7, ils arrivèrent à Calais, le mercredi 8 : mer démontée ;

[1] Il refusa de l'accepter sous un faux nom ; Burton, *o. c.*, t. II, p. 297, *Hume à Blair*, 28 déc. 1765.

[2] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 532, *de Mme de Verdelin*, 15 avril 1765, XXXV ; p. 546, 1er nov., XLV ; p. 552, 21 nov., XLVIII. — *Œuvres*, t. XI, p. 339, *à Malesherbes*, 10 mai 1766. — Voici le début d'une lettre inédite de Du Peyrou, son n° 6, auquel Rousseau répondit le 17 nov. 1765, *Œuvres*, t. XI, p. 293 : — « Samedi 9 novembre 1765. Etes-vous encore à Strasbourg, mon Cher Citoyen ? Dieu le veuille et que ce paquet vous y trouve sans douleurs, sans tracasseries ! Vous y trouverez un passeport de la Cour de France, et une lettre de Madame la Marquise de Verdelin, qui vous marque sans doute, que si vous n'en faites pas usage, il faut n'en point parler, afin que dans l'occasion, il soit aisé de vous en procurer un autre. » (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

[3] *Œuvres*, t. XI, p. 303, *à Du Peyrou*, 1er janvier 1766.

[4] L'itinéraire de Paris à Londres, et les nuitées, sont mentionnés dans la lettre n° 35 de Du Peyrou, datée du 23 oct. 1766; il tenait ces renseignements de M. de Luze et du domestique de celui-ci, Giroux. (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

[5] *Œuvres*, t. XI, p. 302, *à de Luze*, 26 déc. 1765.

[6] Dutens signale deux auberges : *Au Soleil d'Or, A la Grosse Tête.* — *Itinéraire des Routes les plus fréquentées...* 1768-1791. Paris, 1791, in-12.

[7] *Œuvres*, t. XI, p. 396, *à Du Peyrou*, 4 oct. 1766. Le texte original, à Neuchâtel, est illustré du plan de la chambre, dessiné à la plume.

[8] Auberge : *A l'Ecu d'Artois;* Dutens, *o. c.*

ils attendirent[1] jusqu'au vendredi soir, 10 janvier, pour s'embarquer[2]. La traversée prit douze heures que Rousseau passa sur le pont, au milieu des paquets d'eau et des hurlements du vent[3], essayant peut-être de conjurer les nausées par le grand air[4]. En abordant à Douvres, sur cette terre de liberté[5], il étreignit Hume dans une muette effusion de joie (samedi 11 janvier.)[6]

Après quelques heures de repos ils repartirent, dans l'après-midi. Peu pressés[7], ils purent, grâce à la douceur du roulement sur la chaussée ferrée[8], jouir du spectacle si apaisant de la campagne aux cultures soignées entrecoupées de prairies vert tendre. Pour la

[1] *Œuvres,* t. XI, p. 407, *à Du Peyrou,* 8 janv. 1767. Auberge : *Chez Dessain;* Dutens, *o. c.* — Les bagages de Rousseau l'y rejoignirent, un mois après avoir quitté Strasbourg (*Œuvres,* t. XI, p. 306, *à Guy,* 20 janv. 1766; p. 298, *à Guy,* 7 déc. 1765), mais ils s'égarèrent et il ne les avait pas encore en mars. *Lettres,* C, *de Morel-Disque,* 3 mars 1766.

[2] Nous calculons ces dates d'après celles connues du départ de Paris et de l'arrivée à Londres.

[3] *Œuvres,* t. XI, p. 321, *à Coindet,* 29 mars 1766; p. 325, *à Mme de Boufflers,* 5 avril. — *Du Peyrou à Rousseau,* n° 17 : « Lundi 27 janvier 1766... J'ai été informé [par Mme de Luze] de vôtre petit séjour à Calais, de vôtre traversée nocturne, longue et pénible. » (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel*). — Hume parle de 10 heures : *Priv. Corr.,* p. 125, *à Mme de Boufflers,* 19 janv. 1766. — « Un bon passage est de 3, 4 ou 5 heures. J'ai fait ce trajet vingt fois, et n'ai jamais été plus de 12 heures. Six heures est le plus ordinaire. » Dutens, *o. c.,* p. 7.

[4] *Œuvres,* t. XI, p. 325 : « Je fus moins malade que M. Hume. »

[5] *Id.,* t. XI, p. 339, *à Malesherbes,* 10 mai 1766.

[6] « On Saturday landed Mons. J. J. Rousseau. » *London Chronicle,* n° 1415, January 11-14, 1766.

[7] En avril 1765, Grosley et ses compagnons firent le même trajet « dans deux voitures qu'ils appellent *Machines originales* ou *Volantes.* Ces voitures à six chevaux font en un jour les 28 lieues de Douvres à Londres, pour le prix d'une guinée. Les domestiques ont leur place à moitié prix, ou sur l'impériale ou sur le siége du cocher, qui est à trois places. Un vaste magasin ménagé sous ce siége très élevé, porte les hardes, qui se paient à part. » *Londres,* 2e éd. Neuchâtel, 1770-1771, t. I, p. 29.

[8] Nouveauté inconnue sur le continent. Grosley, *o. c.,* t. I, p. 39.

nuit, ils restèrent à Cantorbery[1] (samedi 11) : le dimanche soir les trouva à Dartford. Enfin, le lundi 13 ils effectuèrent leur dernière étape, sans que nul routier les attaquât[2]. Mais l'entrée de la capitale dut affecter lugubrement Rousseau : les cadavres grimaçants aux gibets[3] semblaient accueillir ironiquement cet affamé de justice et, plus tard, il songea peut-être à la menace de leur rictus.

Les voyageurs traversèrent toute la métropole, de l'est à l'ouest, et descendirent vers midi[4], à Buckingham Street[5], York Buildings, chez John Stewart[6], ami de Hume et son agent, en automne 1765, pour la recherche d'une habitation destinée à Jean-Jacques[7] ; c'est même le désir de connaître personnellement l'exilé qui le poussa à inviter Hume[8], lequel possédait depuis longtemps son pied-à-terre, dans Lisle Street, Leicester Fields[9]. De Luze alla loger ailleurs ; Rous-

[1] Auberge : *Kings Head*. Dutens, *o. c.*

[2] Ils abondaient dans ces parages de grande circulation. Grosley, *o. c.*, t. I, p. 31. Voici la recommandation donnée aux voyageurs, aussi avant dans le XIX[e] siècle que l'année 1815, par *The Picture of London*, 16[th] Ed., p. 85 : « Travellers, who are unable to enter London before dark, are subject to two evils during the last stage, that of being robbed by highwaymen or footpads, or having their luggage cut from behind their carriage. »

[3] Grosley, *o. c.*, t. I, p. 31.

[4] La dernière étape, peu considérable (24 km.), ne prit guère que la matinée.

[5] Dans le voisinage de Charing-Cross.

[6] Ou Stuart.

[7] Burton, *o. c.*, t. II, p. 311, note, *Stewart à Hume*, s. d. — Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 547, *de Mme de Verdelin*, 4 nov. 1765, XLVI.

[8] *Lettres*, C, *Stuart à Rousseau*, s. d.

[9] Burton, *o. c.*, t. II, p. 90. *Hume à Adam Smith*, 29 juin 1761 : « I shall lodge in Miss Elliot's, Lisle Street, Leicester Fields. » *Lettres*, C, *Jean Rousseau à Rousseau*, 17 nov. 1766, V, § 1.

seau et son protecteur furent quinze jours chez Stewart[7].

[7] When Rousseau first came to London, he was much pleased with seeing the footways in our streets, and said, « *Par ces trottoirs je vois qu'on respecte le peuple.* » *European Magazine*, for February 1791, vol. 19, p. 96.

CHAPITRE II

Séjour en Angleterre.

I. De Londres a Wootton.

Sans retard, Hume se prodigue pour l'installation définitive de son protégé, qui s'est nettement prononcé pour la campagne[1].

Le vendredi 17, ils sont à Fulham, chez le jardinier français que Stewart avait découvert en automne ; la saleté de la chaumière rebuta Rousseau[2]. Une autre ressource se présente : l'offre d'un ancien couvent gallois[3] ; l'imprévu du logis dans un paysage suisse ravit Jean-Jacques, et le projet, accepté d'emblée[4], resta en faveur plusieurs semaines, jusqu'au jour où l'on apprend que le monastère a tous les défauts des masures en même temps que le pittoresque des vieux édifices[5].

La veille seulement, jeudi 16, la *London Chronicle* avait signalé la présence de Rousseau[6], en taisant qu'il

[1] *Œuvres,* t. X, p. 363, *à Mme de Boufflers,* août 1762.

[2] *Id.,* t. XI, p. 305, *à Mme de Boufflers,* 18 janv. 1766.

[3] *Id.* t. XI, p. 306, *à Mme de Boufflers,* 18 janv. 1766.

[4] *Id.,* p. 308, *à Du Peyrou,* 27 janv. 1766 ; p. 309, *à d'Ivernois,* 29 janv., p. 310, *à Du Peyrou,* 15 février. Du Peyrou recommandait le séjour dans cette région. « 27 fév. 1766. n° 19... Mr Vautravers dont la femme a vécu 9 ans au Sud de ce pays de Galles, dit que le peuple de ces montagnes est gay, robuste et hospitalier, que la vie y est à grand marché, que le climat en est sain, qu'on y trouve la Liberté et point de consistoire. » (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

[5] *Œuvres,* t. XI, p. 315, *à Du Peyrou,* 2 mars.

[6] « Jan. 14. Yesterday [Monday] David Hume Esq., arrived in London from Paris. » p. 48. — « Jan. 16. Monday last arrived in town the celebrated Jean-Jacques Rousseau. » p. 50. Cité par G. Birbeck Hill. *Letters of David Hume to William Strahan.* Oxford, 1888, p. 73, note 1.

avait voyagé avec Hume[1]. Les curieux d'affluer à Buckingham Street; simples particuliers, parlementaires[2], gentilshommes, tous s'y pressent à l'envi : le prince héritier, le duc d'York[3], lord Nuneham[4], le colonel en retraite Richmond Webb[5], le Révérend Penneck[6], attaché au Musée britannique, un parent enfin, son cousin Jean Rousseau[7]. Les admirateurs retenus par la distance écrivent, et de la province arrivent maints témoignages de dévouement enthousiaste, qui se renouvelleront à intervalles, jusqu'à cette voix lointaine d'un colon africain[8] ; témoignages touchants, quoiqu'on ne puisse

[1] Silence imputable à Hume, en tout ou en partie : l'imprimeur du journal était son excellent ami Strahan. Il est étonnant que Rousseau, dans son réquisitoire du 10 juillet 1766, n'ait pas reproché cette attitude à Hume.

[2] « His [Rousseau's] vanity was so great, that a friend of his used to say, that he believed Rousseau was displeased at not being sent for by our House of Commons to give his opinion on some point of legislature. » *European Magazine,* for February 1791, vol. 19, p. 96. L'anecdote paraît d'une authenticité douteuse.

[3] *Œuvres,* t. XI, p. 308, *à Du Peyrou,* 27 janv. 1766 ; pp. 339, 340, *à Malesherbes,* 10 mai. Burton, *o. c.,* t. II, p. 310, *Hume à son frère,* 2 fév.

[4] *Lettres,* C, *Nuneham à Rousseau,* [mars 1767], V. *Œuvres,* t. XI, p. 329, à *Mme de Boufflers,* 9 avril 1766. — Il s'agit de Georges Simon Harcourt, vicomte Nuneham (1736-1809), second earl Harcourt depuis 1777. Rousseau lui-même le désigne par son titre : *Œuvres,* t. XI, p. 403, *à Lord vicomte Nuneham,* déc. 1766, et l'identité du personnage est assurée par le manuscrit n° 7903 de Neuchâtel : *Copies de lettres de Rousseau à George Simon de Harcourt, lord vicomte de Nuneham, aujourd'hui comte de Harcourt.*

[5] *Lettres,* C, *Malthus à Rousseau,* 26 fév. 1766, IV. R. Webb (1715-1785) enseveli à Westminster-Abbey. — Sauf indication contraire, nos renseignements biographiques sur les personnages anglais qui figurent dans ce travail proviennent du *Dictionary of National Biography,* edited by Leslie Stephen.

[6] *Œuvres,* t. XI, p. 358, *à Hume,* 10 juillet 1766.

[7] *Id.,* t. XI, p. 330, *à F. H. Rousseau,* 10 avril 1766. M. Eugène Ritter a depuis longtemps corrigé ces initiales ; cf. *Alliance libérale,* Genève, 23 août 1884. Jean R., 1724-1795 ; Galiffe, *Notices généalogiques.*

[8] *Capdeville à Rousseau,* Le Cap, 20 oct. 1766. (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

s'empêcher de sourire à la rhétorique du dragon John Hall[1] et de trouver fastidieuses les considérations du docte Gregory[2].

Sans aucun doute, le concert n'est pas tout harmonie ; le vieux Dr Samuel Johnson verrait avec joie Rousseau arrêté sur l'heure et déporté avec les pires scélérats[3], et Burke se dispose à étudier sur le vif le « grand professeur et fondateur de la philosophie de la vanité[4]. »

Néanmoins, encore que Rousseau ne rendît aucune visite[5] et que son ajustement oriental effarouchât les Londoniens[6], il devint l'homme du jour[7]. Ainsi, Garrick, directeur du Théâtre Royal de Drury-Lane[8] lui accorda l'honneur insigne d'une soirée de gala, donnée le jeudi 23 janvier[9], par ordre du roi, curieux de voir le philosophe genevois. Un peu plus et cette attente eût été déçue... pour un chien : Sultan, en veine de vagabondage, faillit retenir à la maison son maître qui craignait de le perdre[10].

[1] *Lettres*, C, 31 janv. 1766.

[2] *Lettres*, C, 1er fév. 1766.

[3] Boswell. *Life of Johnson*. Ed. by G. Birbeck Hill. Oxford, 1887, t. II, p. 11. Ce propos fut tenu *à la Mitre*, le samedi 15 fév. 1766. — Hume, *Priv. Corr.*, pp. 125, 145.

[4] Burke. *Works*. Ed. Bohn, t, II, p. 536 : *Reflections on French Revolution.*

[5] *Œuvres*, t. XI, p. 308, *à Du Peyrou*, 27 janv. 1766.

[6] *Memoirs of the Earl of Charlemont*, t. I, p. 230 : « When Rousseau first arrived in London, he and his Armenian dress were followed by crowds... »

[7] Burton trouve un exemple probant de l'engouement général : c'est que Lady Aylesbury ait consenti à recevoir Thérèse à sa table. *O. c.*; t. II, note 2, p. 305.

[8] David Garrick fut à sa tête de 1747 à 1776.

[9] « Jean Jacques Rousseau, who arrived at London Jan. 13. was at the play on the 23d, and presented himself in the upper box, frontig his Majesty. » *The Scots Magazine*, 1766, vol. 28, p. 53.

[10] Burton, *o. c.*, t. II, pp. 308-310, *Hume à son frère*, 2 fév. 1766 ; Hume. *Priv. Corr.*, p. 144, *à Mme de Barbantane*, 16 fév. 1766.

Au programme figuraient la tragédie de *Zara*, par Aaron Hill[1], et la comédie satirique du *Lethe*[2]. Leurs Majestés s'occupèrent plus du philosophe, placé en face d'elles, que de la scène. Quant à Rousseau, son excitation fut telle qu'il fallut toute la sollicitude de sa voisine, Mme Garrick, responsable de l'invitation, pour prévenir sa chute de la loge au parterre[3]. Le jeu des acteurs le charma, bien qu'il ne comprît pas les paroles ; certainement il suivit sans difficulté les péripéties de *Zara*. Au *Lethe* il rit et pleura[4], seul compliment — mais combien sincère — à Garrick, l'auteur[5], qui te-

[1] Musique de Thomas Augustine Arne, le compositeur du masque d'*Alfred* où se trouve le *Rule Britania*.

[2] « 23. [January.] By command. *Zara*. Lusignan = Garrick : Osman = Holland : Chatillon = Lee : Zara = Mrs Yates : with *Lethe*. Lord Chalkstone = Garrick : Drunken Man = Yates : Fine Gentleman = Dodd : Old Man = Parsons : Frenchman = King : Charon = Moody : Fine Lady = Mrs. Clive. » Genest. *Account of the English Stage, from the Restoration in 1660 to 1830*. Bath, 1832, t. V, p. 91.

[3] Cradock. Joseph. *Literary Miscellaneous Memoirs*. London, 1828, t. I, p. 205.

[4] *Id., o. c.*, t. I, p. 205. Par contre, John Forster, *Life and Time of Oliver Goldsmith*, London, 1871, t. II, p. 6, caricature l'attitude de Rousseau, qui aurait récompensé l'amabilité de son hôte « by laughing at Lusignan and crying at Lord Chalkstone. » Pourquoi ne pas s'émouvoir des gestes du grand seigneur libertin, goutteux et rhumatisant, qui courtise dans le bocage Hélène et Cléopâtre ? ou encore du contraste entre l'aristocratique Mrs Riot et son mari hilare et ivrogne ? Pourquoi aussi ne pas pleurer à voir Mrs Tatoo mener par le bout du nez son pauvre diable d'époux dans des scènes qu'illustrerait fort bien le *Mariage à la Mode* d'Hogarth ? Comment, pour l'apôtre de la nature, ne pas déplorer la folie d'une foule tout entière occupée de questions de préséance ? — Un auteur plus récent admet des circonstances atténuantes. « It was reported that he [Rousseau] had shown his relish of the plays, quite *à travers* — laughing at *Lusignan*, and crying at *Lord Chalkstone*; though, indeed, the last was scarcely so absurd as might appear; for the spectacle of an old battered rake of a lord, racked acutely from gout and gravel, was more an object of pity and disgust than of laughter. » Fitzgerald, P. *Life of David Garrick*. New Ed. London, 1888, p. 314.

[5] *Lethe*. A dramatic Satire : with the Additional Character of Lord Chalkstone. As it is Performed at the Theatre-Royal in Drury-Lane. The

nait ce soir-là le premier rôle[1]. La soirée terminée, une réception chez le directeur, aux Adelphi, mit peut-être en présence Rousseau et Goldsmith, célèbre déjà par le *Traveller* et que le *Vicaire de Wakefield* allait illustrer deux mois plus tard[2].

Fatigué de tant de mouvement[3], Jean-Jacques s'établit provisoirement, le mardi 28 janvier[4], à Chiswick, village situé à 5 milles à l'ouest de Londres, sur la Tamise ; il se fixa chez un épicier[5], nommé Pullein[6]. Seul, ou à peu près, à parler le français, il sentit la nécessité de poursuivre avec zèle l'étude de l'anglais qu'un premier essai malencontreux n'avait pu interrompre : à peine arrivé en Angleterre, docile au conseil que Hume lui avait donné en cours de route, il imagina de comparer à l'original une traduction de l'*Emile*[7]. Cette fois-ci, il adopta la méthode directe et, fréquemment assis

Fifth Edition. By David Garrick. London : Printed forand sold by Paul Vaillant, facing Southampton-Street, in the Strand. MDCCLVII.

[1] Cf. p. 19, note 2; les deux éditions du *Lethe* que nous avons consultées, celles de 1757 et de 1767, indiquent Garrick au rôle de Chalkstone. Cradock, *o. c.*, t. I, p. 205, confirme ce fait. Pourquoi J. Churton Collins, dans *Voltaire, Montesquieu, and Rousseau in England*, London, 1908, 8°, p. 203, prétend-il que Garrick tint, ce soir-là, un triple rôle, ceux du Poète, du Français, de l'Ivrogne ? Il est évident, d'après nos sources, que ces trois personnages n'eurent jamais l'honneur d'être interprétés par le grand artiste.

[2] Forster, *o. c.*, t. II, p. 6. — Le *Vicaire* parut le 27 mars.

[3] *Œuvres*, t. XI, p. 308, *à Du Peyrou*, 27 janv. 1766 ; Bosscha, *o. c.*, p. 268, 3 mars, n° 141. Des tambours de la garde devaient, prétend-il, battre devant sa porte. *Œuvres*, t. IX, p. 137, *Rousseau juge de Jean-Jacques, 1er Dialogue*, note.

[4] Ou le mercredi 29. Le 27 janvier il date une lettre de Londres, le 29 une autre de Chiswick. *Œuvres*, t. XI, p. 307, *à Du Peyrou*, 27 janv. 1766; p. 308, à *d'Ivernois*, 29 janv.

[5] *Œuvres*, t. XI, p. 317, *à Guy*, 18 mars 1766. Morley, John. *Rousseau*, 1873, t. II, p. 287, et Churton Collins, *o. c.*, p. 207, disent *un fermier*.

[6] *Lettres*, C, *Morel-Disque à Rousseau*, 3 mars 1766. Streckeisen, *Œuvres inédites*, p. 439, *à Rose*, 16 avril 1766, XLIV.

[7] Burton, *o. c.*, t. II, pp. 315, 316, *Hume à Blair*, 25 mars 1766.

dans la boutique, étudiait le vocabulaire que les clients — jamais on n'en vit tant ! — enrichissaient à l'envi[1]. Son ardeur se ralentit pourtant ; s'il ne parle pas l'anglais, il parvint à le lire aisément[2] et plus d'un correspondant britannique employa sa langue maternelle[3].

Rousseau était alors anxieux du retard de Thérèse[4] ; restée dans l'île de Saint-Pierre[5], sous la protection de Du Peyrou[6], elle attendait que le fugitif eût trouvé un

[1] « He sits in the shop », says a writer in the Cadwell Papers, « and learns English words, which brings many customers to the shop. » *Old and New London,* vol. VI. by Edw. Walford. Edit. 1887-1893.

[2] En 1762 déjà, Mme de Boufflers lui écrivait : « vous savez assez d'anglais pour l'entendre » (le P. S. de Hume); Streckeisen, *Rousseau, ses amis, etc.,* t. II, p. 49, 10 sept. 1762, XVI. En janvier 1766, Hume vante ses progrès rapides dans l'étude de cette langue. *Priv. Corr.,* p. 126, *à Mme de Boufflers,* 19 janv. — Rousseau lui-même déclare savoir un peu d'anglais : *Œuvres,* t. XI, p. 324, *à d'Ivernois,* 31 mars 1766 ; p. 350, *à Du Peyrou,* 21 juin 1766 ; mais il ne le posséda pas au point de goûter le style : *id.,* t. VI, p. 78, *à la Desse de Portland,* 19 mai 1772. — Sur cette ignorance absolue, puis relative, voir encore Streckeisen, *o. c.,* t. II, p. 73, *de Keith,* 30 nov. 1762, XIV; p. 91, 15 juin 1763, XXXIII; p. 95, 14 sept., XXXVIII. *Œuvres,* t. XI, p. 128, *à Keith,* avril 1764; p. 204, 25 janv. 1765; *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* déc. 1766, XXV.

[3] Davenport, Hume, la duchesse de Portland, miss Dewes, Kenrick Gregory.

[4] Streckeisen. *Œuvres inédites,* p. 436, *à de Luze,* 6 fév. 1766, XLII. *Œuvres,* t. XI, p. 309, *à Mme de Boufflers,* 6 fév. 1766; p. 310, *à Guy,* 6 fév.

[5] *Œuvres,* t. XI, p. 288, *à Du Peyrou,* 27 oct. 1765 ; p. 299, 17 déc.; p. 294, *à Guy,* 20 nov. ; t. IX, p. 79, *Confessions,* II, XII.

[6] *Id.,* t. XI, p. 289, *à Du Peyrou,* 28 oct. 1765. — *Du Peyrou à Rousseau.* « Samedi 14. Xbre 1765, n. 12... J'ay écrit à Mlle le Vasseur pour lui faire part de votre résolution [de passer en Angleterre, cf. *Œuvres,* t. XI, p. 296, *à Du Peyrou,* 30 nov. 1765] et la tranquilliser. Je lui ay aussi envoyé une petite tabatière d'argent achetée à Berne pour 15 francs valeur de Suisse... Ainsi voilà vos commissions remplies pr l'Isle St Pierre. » (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel*). — « Mardi 24. Xbre 1765, n. 13... Mr de Vautravers m'a marqué encore avoir écrit de la part de sa femme à Mlle le Vasseur pour le presser de venir passer l'hyver chez eux [à Rockhall, près de Bienne] et s'y distraire un peu, sur quoi ils n'ont point encore de réponse. Pour moi je pense que le séjour de l'île est ce qui peut le mieux convenir à cette pauvre affligée. » (*Id.*) Vau-

asile où la recevoir[1]. Or depuis un mois elle était en voyage pour le rejoindre ; elle avait quitté l'île le dimanche 5 janvier 1766[2] et séjourné chez Du Peyrou jusqu'au mardi matin où elle partit dans sa chaise : les neiges la bloquèrent deux jours à Couvet[3] ; le jeudi 9 l'état des routes lui permit d'atteindre Pontarlier dont l'honnête[4] directeur des postes, Junet[5], lui remit le brouillon du *Lévite d'Ephraïm* expédié en hâte[6] par Du Peyrou. Elle s'arrêta quelques jours à Besançon, renvoya la chaise de l'aimable Du Peyrou et fut à Paris le jeudi 23 janvier ; elle passa une semaine dans sa famille. Dirigée par Guy[7], elle reprit son voyage le 30[8], en compagnie de Boswell[9], et arriva enfin à Chiswick

travers communiqua cette invitation à Rousseau en regrettant qu'elle eût été refusée (12 fév. 1766, *Id.*).

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 294, *à Guy*, 20 nov. 1765 ; p. 295, *à Du Peyrou*, 25 nov. ; p. 297, *à d'Ivernois*, 2 déc. ; p. 301, *à Du Peyrou*, 24 déc.

[2] Elle y oublia le manuscrit du *Contrat social* et celui du *Dictionnaire de Musique ;* ils furent retrouvés en avril 1767 (*Du Peyrou à Rousseau*, 26 avril 1867, n° 44. Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*) — Les détails, jusqu'à l'arrivée à Paris, sont empruntés aux lettres inédites de Du Peyrou, des 7, 13, 27 janvier 1766, nos 15, 16, 17.

[3] Elle demeura chez Borel.

[4] ... « car je suis très sûr de M. Junet. » *Œuvres*, t. XI, p. 184, *à Duchesne*, 16 déc. 1764.

[5] *Œuvres*, t. XI, pp. 88, 163, 178, 2 oct. 1763 — 2 déc. 1764.

[6] Rousseau le demandait expressément ; *Œuvres*, t. XI, p. 302, *à Du Peyrou*, 24 déc. 1765.

[7] *Id.*, t. XI, p. 306, *à Guy*, 20 janv. 1766.

[8] « Mlle le Vasseur ne m'a point apporté la petite caisse, qui n'a dû arriver à Paris que le jour qu'elle en est partie. » *Œuvres*, t. XI, p. 310, *à Du Peyrou*, 15 fév. 1766. Celui-ci avait annoncé, dans son n° 17, du 27 janv. 1766, que la caisse serait à Paris le 30 janvier. (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

[9] Streckeisen. *Rousseau, ses amis, etc.*, t. II, p. 144, *de Keith*, mars 1766, LXXVII. — Hume se permit une lourde plaisanterie ; publiée, elle eût couvert Rousseau de ridicule. Le voyage de Thérèse et de Boswell lui rappelle Térentia qui, après avoir été la femme de Cicéron, puis de Salluste, épousa un jeune homme épris de littérature. *Priv. Corr.*, p. 128, *à Mme de Boufflers*, 12 fév. 1766.

vers le 10 février [1]. Ce fut une joie pour Jean-Jacques, qui retrouvait sinon le foyer familial, au moins son intérieur habituel.

De tous les papiers laissés chez Du Peyrou [2], Thérèse lui apportait [3] la copie de *Pygmalion,* la copie des *Quatre Lettres à M. de Malesherbes* [4], celle de la *Réponse à Rameau* [5] et celle de la *Réponse à M. d'Offreville* [6], plus *le Lévite d'Ephraïm ;* mais ce à quoi il tenait très particulièrement, savoir les brouillons et mémoires des années 1758 à 1762, documents essentiels pour la rédaction des *Confessions* [7], tout cela était encore à Neuchâtel, Thérèse ayant refusé de s'en charger, par terreur de la douane. Ces pièces firent l'objet d'un envoi spécial consigné au nom de M. de Garville, directeur général des Entrées de Paris [8] ; Mme de Faugnes,

[1] Le trajet de Paris à Londres ne dut pas lui prendre plus d'une dizaine de jours ; elle avait un guide expérimenté. Morel-Disque lui facilita le passage de la Manche. *Lettres,* C, *Morel-Disque à Rousseau,* 3 mars 1766. Le 15 février, en tous cas, elle était arrivée ; *Œuvres,* t. XI, p. 310, *à Du Peyrou,* 15 fév. 1766.

[2] *Œuvres,* t. IX, pp. 69, 79, *Confessions,* II, XII.

[3] *Id.,* t. XI, p. 315, *à Du Peyrou,* 2 mars 1766. — Le contenu de ce paquet lui était connu d'avance par les lettres de Du Peyrou, des 7 et 13 janv., nos 15 et 16. (Inédites, *Bibl. de Neuchâtel.*)

[4] *Quatre Lettres à M. le Président de Malesherbes, contenant le vrai tableau de mon caractère et les vrais motifs de toute ma conduite.* L'édition Hachette les publie dispersées: *Œuvres,* t. X, p. 297, 4 janv. 1762; p. 300, 12 janv. ; p. 304, 26 janv. ; p. 307, 28 janv. — Cette copie fut faite à Môtiers ; *Id.* p. 375, *à Malesherbes,* 26 oct. 1762.

[5] *Œuvres,* t. VI, p. 203, *Examen de deux principes avancés par M. Rameau.* Cf., Jansen, A. *Rousseau als Musiker,* Berlin 1884, 8°, p. 201, et *Anhang,* 6 *a.*

[6] *Œuvres,* t. X, p. 265, 4 oct. 1761.

[7] *Id.,* t. XI, p. 303, *à Du Peyrou,* 1er janv. 1766.

[8] « Son départ avant la réception de votre dernière lettre du 1er janvier, ne m'a pas permis de lui remettre les papiers que vous attendiez par elle. Les paquets étoient faits, mais la crainte des visittes dans les Bureaux lui faisoit peur, et n'ayant pas reçu votre ordre j'ay cédé à sa frayeur. Mais me mettant à votre place, et comprenant le besoin que

« partisan à brûler » de Jean-Jacques [1], surveilla la marche de la caisse qui parvint à destination à la fin de mai ou au début de juin [2].

Quelle impression Thérèse fit-elle sur leurs hôtes? Apparemment elle ne leur causa pas d'ennui. Rousseau les déclara charmants [3] et recommanda à Guy leur fils partant pour Paris [4]. Une des relations du philosophe — la seule peut-être qu'il eût à Chiswick — était le Dr William Rose, aussi obligeant [5] que savant [6], auquel le liait la communauté des idées. Voisins immédiats, ils se virent fréquemment, et Thérèse elle-même trouva bon accueil au logis de Chiswick-Lane, dont Mrs Rose et sa sœur lui faisaient les honneurs [7]. Dans ce cercle intime, Jean-Jaques ne manqua pas sans doute de ren-

vous avez de vos papiers, j'ay pris le parti d'encaisser les nos 7, 8, 13 et 14 ces deux derniers contenant des chiffons qui peuvent vous servir. J'ay rempli les vuides de la Caisse avec quelques-uns de vos petits livres en vélin [la plupart en blanc et contenant quelques plantes, cf. n° 17], et brochant sur le tout j'ay mis un mouchoir bleu que Mlle le Vasseur avoit oublié dans sa chambre. La dite caisse emballée d'une serpillière et marquée n° 1. G. D. G. partira au premier jour pour Besançon, d'où elle continuera route par le Carosse après avoir été enregistrée au Bureau comme renfermant des Titres et papiers. Le port payé elle sera adressée à M. Gigot de Garville, Directeur général des Entrées de Paris, à l'Hôtel de Bretonvilliers, à Paris. Cette voye me vient de Mr de Faugnes, et Madame est chargée d'en prévenir M. de Garville, son parent, de retirer la Caisse, et de la remettre à Mlle le Vasseur, et à son départ s'il avoit eu lieu avant l'arrivée de la Caisse, de la tenir à votre disposition, ou à vos ordres. » *Du Peyrou à Rousseau,* 13 janv. 1766, n° 19. (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

[1] *Du Peyrou à Rousseau,* 27 janv. 1766, n° 17 *(id.)*

[2] *Œuvres,* t. XI, p. 337, *à Du Peyrou,* 10 mai 1766.

[3] Streckeisen. *Œuvres inédites,* p. 439, *à Rose,* 16 avril 1766, XLIV.

[4] *Œuvres,* t. XI, p. 317, 18 mars 1766.

[5] Streckeisen, *o. c.;* p. 435, *à de Luze,* 6 fév. 1766, XLII; p. 437, *à Rose,* 16 avril, XLIV.

[6] Traducteur connu de Salluste.

[7] Rose (1719-1786) dirigeait un internat; Johnson lui reprochait de ne pas donner assez sévèrement la verge à ses élèves : « What the boys gain at one end they lose at the other. »

contrer l'éditeur anglais de son *Héloïse,* le fameux libraire Ralph Griffiths, voisin et ami intime du docteur dont il devint peu après le beau-frère[1].

Après la forte gelée des premiers jours[2], qui ne le confina pas à la maison sans répit — preuve en soit la plaisanterie de son cousin Jean sur la «froideur» d'une réception qui se fit près des rives glacées du fleuve[3], — Rousseau profita davantage du grand air et le Dr Rose dut être un cicerone averti ; n'avait-il pas à lui montrer la fameuse résidence du duc de Devonshire, Chiswick House, ses jardins modèles et son palais splendide? Peut-être aussi conduisit-il son protégé dans la vieille auberge pour y déchiffrer l'inscription fruste d'une pierre à aiguiser — c'était la curiosité locale — où l'allitération se combine à l'homonymie :

whet without, wet within[4].

Parfois Rousseau se bornait à jeter un coup d'œil amical à la maison hospitalière et, continuant seul de descendre la ruelle, débouchait sur le Mall : il y dominait la Tamise et ses bords reverdissants. Sa fantaisie le menait souvent plus loin et il rentrait de sa promenade « suant et fatigué »[5].

[1] 1720-1803. Faulkner, Th. *The History and Antiquities of Brentford, Ealing and Chiswick.* London, 1845, 8°, p. 352 ; p. 355, note.

[2] *Œuvres,* t. XI, p. 310, *à Du Peyrou,* 15 fév. 1766.

[3] *Lettres,* C, *Jean Rousseau à Rousseau,* 17 nov. 1766, V, § 1.

[4] « Tranchante au-dehors, humide au-dedans. » Conservée aujourd'hui au Red Lion. *Old and New London, etc.,* t. VI.

[5] Burton, *o. c.,* t. II, p. 305, note 2. C'est un billet de Rousseau à Hume, sans date, mais portant : *Le Lundi soir;* il s'agit du lundi 17 mars 1766; nous le donnons en note p. 33, note 3. — Il y a une gravure, sans mérite artistique, de l'église de Chiswick et du rivage de la Tamise en 1760, dans Thorbury, W., *Old and New London,* t. VI, by Edw. Walford, p. 559.

Il lui arriva même, en pareille occurence, une aventure dont son imagination fit tout le tragique. Il longeait la rivière en quête de plantes ; soudain, d'un canot débarque une compagnie de Londoniens, jeunes gens costumés en marins ; avisant un gazon ombragé propice au pique-nique projeté, ils s'avancent vers Jean-Jacques ; celui-ci de se croire menacé ; c'est au moins la déportation imminente ; de terreur il s'enfuit ; son guide bénévole, le professeur Walker, responsable devant son patron, Lord Bute[1], de la sécurité de Rousseau, s'élança à sa poursuite ; la chasse se prolonge quelques minutes, Walker prend l'avance... et ce fut tout[2].

Un autre jour, la désolation règne au logis de l'épicier : Sultan s'est enfui ! Survient Lord Strafford[3]; il partage la peine de Rousseau, et, de retour à Londres, réclame le chien par la voie des journaux ; Sultan revint de lui-même[4]. Miracle de la sympathie ! Rousseau accorda sa confiance au gentilhomme et s'adressa à lui dans une circonstance autrement grave[5].

D'autres visiteurs de rang présentèrent leurs hommages au philosophe : Lord et Lady Cathcart[6], Mrs Bos-

[1] Ancien ministre de Georges III.

[2] Burton, *o. c.*, t. II, p. 334, note 1.

[3] William, 4me earl Strafford (1722-1791), fils du negociateur du traité d'Utrecht, Thomas, 3me earl ; sa femme était parente de Lady Aylesbury, toutes deux appartenant aux Campbell. Strafford possédait une maison de campagne à Twickenham, non loin de Chiswick. Walpole, *Correspondence*, t. I, 1735-1759, pp. 335 ; 340, note 1. London, 1837. — Il avait aussi une résidence plus lointaine, Wentworth Castle, à Stainborough, près de Barnsley, Yorkshire (173 milles de Londres) ; les héritiers en changèrent le nom en Stainborough Hall.

[4] *Lettres*, C, *Strafford à Rousseau*, 28 mars 1766, I.

[5] *Œuvres*, t. XI, p. 327, *à Milord* [*Strafford*], 7 avril 1766. *Lettres*, C, *Strafford à Rousseau*, 10 et 24 avril 1766, II, III.

[6] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 26 fév. 1766, IV, P. S. — Charles, 9me baron Cathcart (1721-1776), épousa en 1753 Jean, fille de l'amiral

cawen, veuve de l'amiral[1], et combien encore dont nous ne savons rien[2]. Mentionnons les entrevues plus intimes avec M. de Luze[3], avec Jean Rousseau[4], avec le pasteur suisse Antoine-Jacques Roustan[5]; Bruhl s'attira un accueil très froid[6].

De son côté, Rousseau retourna quelquefois à Londres, chez Allan Ramsay[7] qui peignait son fameux portrait en costume arménien[8].

Chiswick n'était acceptable qu'à titre passager, aussi Hume continuait-il ses recherches. Longtemps, milord Maréchal proposa la Cornouaille et plus spécialement Falmouth ; puis il vanta l'établissement chez le baron Wolf, près de Plymouth[9], tandis qu'un certain Stan-

Lord Archibald Hamilton et sœur du fameux ambassadeur anglais près la cour de Naples. Lord Cathcart vint d'Ecosse à Londres, en 1766, pour conduire à Eton son fils William Shaw (1755-1843).

[1] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 278, *de Hume,* fév. 1766, II. — Elle habitait alors, à Richmond, *Rosedale,* l'ancienne villa du poète Thomson.

[2] *Œuvres,* t. XI, p. 318, *à Guy,* 29 mars 1766. Churton Collins remarque que Rousseau dut souffrir dans sa vanité de recevoir dans le bel appartement de Stewart et qu'il aurait estimé plus flatteur que, différées, ces visites le trouvassent dans sa sordide demeure de Chiswick : two squalid rooms in a farmer's cottage, o. c., p. 207. On voit ce que vaut cette observation d'un auteur qui n'aime pas son héros.

[3] *Œuvres,* t. XI, p. 309, *à Mme de Boufflers,* 6 fév. 1766.

[4] *Id.,* t. XI, p. 330, *à F. H. Rousseau,* 10 avril 1766; et, *Lettres,* C, *Jean Rousseau à Rousseau,* 17 nov. 1766, V, § 1.

[5] *Lettres,* C, *Roustan à Rousseau,* 28 août 1766, I. Roustan (1734-1808), adjoint le 18 avril 1764 à Antoine Bugnion, pasteur de l'Eglise helvétique à Londres. Roustan est l'auteur de l'*Offrande aux autels et à la patrie,* Amsterdam, 1764, 8°, en réponse au chapitre VIII du Vme livre du *Contrat social.* Rousseau le tenait en singulière estime; *Œuvres,* t. XI, p. 388, *à Roustan,* 7 sept. 1766.

[6] *Œuvres,* t. XI, p. 409, *à Du Peyrou,* 8 janv. 1767.

[7] Harley Street, 67.

[8] *Œuvres,* t. IX, p. 179, *Rousseau juge, etc.*, 2me *Dialogue.* Streckeisen, o. c., t. II, p. 279, *de Hume,* fév.-mars 1766, IV. Ramsay avait pour patron Lord Bute qui, nous l'avons vu, s'intéressait à Rousseau.

[9] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 141, 17 déc. 1765, LXXIV; p. 142, 6 janv. 1766, LXXV; p. 142, 26 fév., LXXVI.

ley renouvelait les offres faites en 1762 de sa propriété dans l'île de Wight[1]. La Cornouaille n'entra pas en considération, l'île de Wight déboisée et balayée par les vents, fut écartée. Cependant les offres de résidences affluaient[2] : il se trouva une foule de propriétaires désireux de posséder cet homme illustre et de tirer gloire de sa présence, ou anxieux de réparer les injustices du sort envers lui. De là une correspondance active — dont nous présentons un échantillon nouveau[3] — et force discussions sur les mérites et les désavantages des demeures proposées : s'agissait-il de localités voisines ? on les visitait[4] avant de vouloir s'engager et ce nouvel embarras[5] rendait plus opportune une prompte solution.

A ce moment, Hume fut pressenti par un fort honnête homme, d'ailleurs riche, Davenport, qui disposait d'une ou deux propriétés et consentait à les louer à des conditions excellentes : la démarche provenait d'une affectueuse admiration[6]. Davenport profita de la séance de peinture chez Ramsay pour y rencontrer Rousseau, déjà averti, et le presser d'accéder à son désir (samedi 1er mars[7]). Rousseau réserva sa réponse, car il devait

[1] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 50, *de Mme de Boufflers*, 22 oct. 1762, XVII. — *Œuvres*, t. XI, p. 309, *à Mme de Boufflers*, 6 fév. 1766.

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 355, *à Hume*, 10 juillet 1766.

[3] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 24-27 fév. 1766, III-V.

[4] *Œuvres*, t. XI, p. 316, *à Du Peyrou*, 14 mars 1766.

[5] *Id.*, t. XI, 355, *à Hume*, 10 juillet 1766.

[6] *Id.*, t. XI, p. 356, *à Hume*, 10 juillet 1766.

[7] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 278, *de Hume*, fév.-mars 1766, IV. — Ce billet nous semble du 26 février ; *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 26 fév., IV. La date du 1er mars se déduit aisément ; les propositions de Davenport, s'ajoutant à celles de Malthus, causèrent quelque perplexité à Rousseau, dont la lettre du 2 mars, *à Du Peyrou*, fournit un écho : « chacun me tiraille de son côté ; et, quand je prends une résolution, tous conspirent à m'en faire changer. Je compte pourtant être absolument déterminé dans moins de quinze jours. » *Œuvres*, t. XI, p. 315.

aller huit jours plus tard constater sur place le résultat des recherches de Malthus en Surrey.

Dès le 16 janvier, le Révérend Daniel Malthus[1] avait mis sa maison au service de Jean-Jacques, par manière de reconnaissance pour l'accueil rencontré à Môtiers, en 1764[2]. Ainsi débuta une correspondance, peu active, qui se prolongea jusqu'en février 1768[3] et dont l'Anglais fit presque tous les frais ; animé d'un vif esprit d'indépendance, il lui fallut parfois, devant le silence du maître, violenter son amour-propre avant de reprendre la plume ; il ne s'en cache point et définit nettement leur situation respective, qu'il qualifie d'unique : il sera un fils respecteux[4], Rousseau doit être un père, dont l'honneur est engagé à dispenser à son enfant son affection protectrice.

Encore que le 17 février lui fût né un garçon, Thomas Robert[5], Malthus déploya une activité considérable durant tout ce mois-là, parcourant sa province, pénétrant dans les fermes, observant, questionnant, furetant, écrivant[6] ; muni d'une liste d'habitations bien fournie, il invita Rousseau à séjourner chez lui[7] et à rayonner aux environs[8] jusqu'à ce qu'on rencontrât l'abri idéal. Cette expédition occupa les journées du

[1] 1730-1800.

[2] *Lettres, C, Malthus à Rousseau,* 16 janv. 1766, I, § 1.

[3] Nous verrons qu'elle dut reprendre plus tard, en 1770 ; ces dernières lettres nous sont inconnues.

[4] On trouvera un exemple de sa sensiblerie et même de son caractère faible dans des extraits de lettres à son fils Thomas, publiés par l'*Edinburg Review*, 1837, vol. LXIV, pp. 475, 476.

[5] Le futur économiste du *Traité sur le Principe de la Population.*

[6] *Lettres, C, Malthus à Rousseau,* 24, 26, 27 fév. 1766, III-V.

[7] *Id.,* 27 fév., IV.

[8] *Id.,* 29 mars, VIII, § 1 ; 1er avril, IX, § 2.

samedi 8 et du dimanche 9 mars[1]: Thérèse était de la partie, ainsi que Hume[2]. On passa la nuit chez le colonel Webb[3]; le site plut tant que Rousseau pensa acheter cette propriété[4], voisine du bourg de Dorking[5]. Le lendemain la promenade reprit dans cette admirable région de collines et de vallons gracieux, boisés et verdoyants, toute peuplée de villas; on visita divers domaines et l'agrément de ceux appartenant à M. Joy et à M. Constable attira l'attention de Jean-Jacques, qui autorisa l'ouverture de négociations en vue d'un bail[6]. Il accorda la même permission à l'égard de Wootton Place, propriété de Sir John Evelyn, baronnet, sise

[1] Nous déduisons ces dates du billet suivant de Hume à Strahan, Birbeck Hill, *o. c.*, p. 73, letter XXIV:

[London, early in 1766.]

Dear Strahan,

Is it not strange that you and I have not yet met? I have been so hurry'd both with my own Affairs and with Mon^r Rousseau's, that I can excuse myself: But I own that I hopd your Leizure would allow you to come hither. I go out of town to morrow and Sunday: As soon as I come back I propose to beat up your Quarters. My compliments to Mrs Strahan. Yours sincerely DAVID HUME.

Buckingham Street, York Buildings, Mrs Adam's. Friday.

Donc Hume sera absent de Londres un samedi et un dimanche; s'il s'agit de la visite à Malthus — comme le croit Birbeck Hill — rien de plus aisé que de dater ce billet et cette visite. En effet, Rousseau en parle le vendredi 14 mai comme d'une chose passée: *Œuvres*, t. XI, p. 316; d'autre part il n'en dit rien dans les lettres précédentes, en particulier dans celle du dimanche 2 mars; *id.*, t. XI, p. 314; force est de la placer entre le 2 et le 14 et, nécessairement, au samedi 8 et au dimanche 9. — Le billet de Hume serait donc du 7 mars.

[2] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 18 juillet 1766, X.

[3] Cf. p. 17, note 5.

[4] *A Concise Account of the Dispute between Mr Hume and Mr Rousseau*, p. 11.

[5] A 23 milles au sud de Londres.

[6] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 12 mars 1766.

près de Wooton, à deux milles de Dorking, sur la route de Guildford[1].

La journée fut gâtée par une véritable suite d'importuns[2], et, tard dans l'après-midi, on arriva à la cure de Rookery, maison isolée dans le vallon de Mereden, à un mille au sud de Wooton, et entourée d'un parc charmant dû à l'industrie de Malthus lui-même qui n'y avait trouvé qu'une ferme[3], sept ans plus tôt, mais avait habilement utilisé le relief du sol et les eaux courantes pour se créer une retraite paisible et gaie tout à la fois. En dépit des instances de Malthus et de sa femme, qui tentèrent de faire agréer leur demeure et d'être les « fermiers » tant vantés dans les lettres[4], Rousseau repartit le soir même pour Chiswick.

De cette expédition il emportait surtout l'impression des beautés du Peak de Derbyshire que Malthus lui avait signalées avec l'orgueil d'un enfant du pays[5]; le nom du village de Wooton que l'on avait traversé fut pour Rousseau un prétexte naturel à mentionner les avances de Davenport et sa résidence de Wootton en Staffordshire, dans le Peak; son hôte s'était alors lancé dans la description de sa contrée natale avec d'autant plus d'entrain que Rousseau lui parut peu favorable au séjour en Surrey, à cause de la proximité de la capi-

[1] « Died yesterday, at his Seat at Wooton in Surrey, Sir John Evelyn, Bart., First Commissioner of the Board of Green Cloth. » *The St James's Chronicle*, n° 970, May 19-21, 1767. — Paterson, D. *A New and Accurate Description of all the Direct and Principal Cross Roads in Great Britain*. 18th ed. London, 1829, 8°, p. 524.

[2] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 29 mars 1766, VII; 1er avril, IX.

[3] *Chert-gate*. Malthus habita la Rookery de 1759 à 1768, époque à laquelle il se fixa à Dorking. Timbs, J. *A Picturesque Promenade round Dorking*. London, 1822, in-16, pp. 172, 173.

[4] *Lettres*, C, *Malthus à Thérèse Le Vasseur*, 13 mars 1766, VII.

[5] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 1er avril 1766, IX.

tale[1]. Hume dut faire la grimace ; une fois déjà, dans les tout premiers jours passés à Londres, un plan commode avait échoué par le refus catégorique de Townsend, l'hôte en vue. de recevoir, à sa table de famille, Thérèse, que Rousseau y voulait absolument avec lui ; cette obstination — tout à l'honneur de Jean-Jacques — devint une gêne réelle dans les projets d'établissement, à mesure que les renseignements, réels ou fictifs, sur Thérèse, croissaient en nombre et en volume[2].

Pourtant, Malthus gardait quelque espoir ; un mot de Rousseau, du 10 mars, l'anéantit[3] : celui-ci se décidait définitivement pour une maison solitaire, située dans une région écartée, au centre de l'Angleterre, pour la maison de Davenport, en un mot, pour Wootton ; une entrevue décisive avait eu lieu chez Davenport luimême, en Piccadilly[4].

Dans les quatre derniers jours, sur la recommandation de Hume, il accorda une séance d'une demi-heure à Gosset, qui modela à la cire son portrait pour un relief en plâtre[5] ; Jean-Jacques, charmé de la fidélité de l'œuvre, en destina un exemplaire à Du Peyrou[6].

[1] *Œuvres,* t. XI, p. 316, *à Du Peyrou,* 14 mars 1766.

[2] Hume, *Priv. Corr.,* p. 127, *à Mme de Boufflers,* 19 janv. 1766.

[3] *Lettres,* C, *Malthus à Rousseau,* 12 mars 1766, VI.

[4] *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 31 octobre 1767, XLIII, § 2 : « a much larger house than the small one you saw me in. » Or, Rousseau ne put aller chez Davenport qu'au moment des pourparlers ; plus tôt, il ne le connaissait pas ; plus tard, il se rendit directement de Chiswick chez Hume puis à Wootton, et lors du retour en France ne s'arrêta pas à Londres.

[5] Streckeisen, *o. c.,* t. II, p. 279, *de Hume,* mars 1766, V. Isaac Gosset, l'Ancien (1713-1799), modeleur de cire.

[6] *Œuvres,* t. XI, p. 320, *à Du Peyrou,* 29 mars 1766. Streckeisen, *o. c.,* t. II, p. 281, *de Hume,* 22 mars 1766, VII ; 27 mars, VIII.

Enfin, le mardi 18 mars, Rousseau, Thérèse, Sultan, les bagages, partaient l'après-midi[1] pour Londres dans la voiture de Davenport[2]; ayant décliné l'invitation à dîner du général Conway et de Lady Aylesbury — bien que Thérèse y fût priée[3] — ils se rendirent directement chez Hume pour y passer la nuit. Cette soirée, la seule et unique[4] que Rousseau vécut à Lisle Street[5], fut émouvante pour les deux philosophes, et, à plusieurs égards, détermina leurs rapports futurs;

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 318, *à Guy*, 18 mars 1766.

[2] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 280, *de Hume*, [17] mars, VI.

[3] Voici la lettre de *Rousseau à Hume*, publiée par Burton, *o. c.*, t. II, p. 305, note 2, sans date; elle est du 17 mars.

Le Lundi Soir [17 mars 1766.]

Je vous supplie, mon très cher patron, de vouloir bien m'excuser auprès de Myladi Ailesbury et de Mr. Le Général Conway. Je suis malade, et hors d'état de me présenter, et Mademoiselle Le Vasseur, très bonne, et très estimable personne, n'est point faite pour paroître dans les grandes compagnies. Trouvez bon, mon très cher patron, que nous nous en tenions au premier arrangement et que j'attende dans l'après-midi le carosse que M. Davenport veut bien envoyer. J'arrive suant et fatigué d'une longue promenade: c'est pourquoi je ne prolonge pas ma lettre: vous m'avez si bien acquis et je suis à vous de tant de manières que cela même ne doit plus être dit. Je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

J. J. Rousseau.

[4] Rousseau a varié sur la durée de cette hospitalité. *Œuvres*, t. XI, p. 328, *à Mme de Boufflers*, 9 avril 1766: « J'ai eu le malheur de loger deux jours chez Mr Hume, venant de la campagne à Londres. » *Id.*, t. XI, p. 341, *à Malesherbes*, 10 mai: « J'ai logé deux ou trois nuits avec ma gouvernante dans cette même maison, chez Mr Hume. » *Id.*, t. XI, p. 358, *à Hume*, 10 juillet: « J'ai logé quelques nuits dans cette maison, chez Mr Hume avec ma gouvernante. » La date d'arrivée à Wootton, 22 mars, après 4 jours de voyage (*Id.*, t. XI, p. 380, *à Mme de Verdelin*, août 1766), désigne irréfutablement le 19 comme jour de départ de Londres, ce que lui-même dit ailleurs: *Id.*, t. XI, p. 395, *à Du Peyrou*, 4 oct. 1766.

[5] Une ou deux dates de lettres nous permettent d'affirmer que Hume habitait bien alors Lisle Street. Hume, *Priv. Corr.*, p. 142, *à la Mise de Barbantane*, 16 fév. 1766. — Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 280, *de Hume*, Lisle Street, 22 mars 1766, VII.

après avoir soupçonné Hume de vouloir l'humilier, Jean-Jacques se jeta à son cou dans un accès de repentir[1], mais le cœur blessé à jamais par l'accueil froid des gens de la maison et l'esprit terrifié du voisinage immédiat de Tronchin, le fils du « jongleur »[2].

Le lendemain[3], mercredi 19 mars[4], Rousseau s'éloignait de Londres, dans la fameuse chaise de retour que son nouvel hôte, Davenport, mettait à sa disposition avec une générosité discrète qui lui fut amèrement reprochée[5]. Quoique nous n'ayons pas dans la correspondance l'indication de l'itinéraire, nous pouvons sans crainte admettre que la voiture emprunta la grande route de Holyhead par Barnett, S[t] Albans, Dunstable jusqu'à Hockliff où elle s'engagea sur le Manchester Road[6], en traversant Woburn, Northampton, Harborough, Loughborough ; à Derby[7] elle prit l'embranchement[8] de 13 milles qui conduisait à Ashbourne

[1] Burton, *o. c.*, t. II, p. 312, *Hume à Blair*, 25 mars 1766. Hume, *Priv. Corr.*, p. 150, *à Mme de Boufflers*, 25 mars.

[2] *Lettres*, C, *Jean Rousseau à Rousseau*, 17 nov. 1766 ; V, § 1. — *Œuvres*, t. XI, pp. 358, 359, *à Hume*, 10 juillet 1766.

[3] *Œuvres*, t. XI, p. 359, *à Hume*, 10 juillet 1766 : « je sens que mon cœur se resserre ; nous allons nous coucher, et je pars le lendemain pour la province. »

[4] *Œuvres*, t. XI, p. 395, *à Du Peyrou*, 4 oct. 1766 : « Or, au commencement de mars, j'étois encore à Londres, d'où je ne suis parti que le 19 pour ce pays. »

[5] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 22 mars 1766, II, P. S.

[6] Paterson, D., *A New and Accurate Description of all the Direct and Principal Cross Roads in Great Britain*, London, 1771, 8°.

[7] Depuis 1760, la rivière Derwent avait été rendue navigable jusqu'à la Trent : le mouvement de batellerie ne pouvait déplaire à un enfant de Genève, élevé au bord du lac.

[8] De Derby le Manchester Road poursuivait vers le nord par Weston Underwood, Brassington, Buxton, Distley et Manchester, laissant ainsi Ashbourn sur la gauche. Paterson, *o. c.*, 1771, p. 60.

L'atlas de Kitchen (1773) marque nettement cette situation d'Ashbourne hors de la grande voie Londres-Manchester, et un passage d'une lettre

qu'un chemin vicinal de 4 1/2 milles reliait à Wootton.

Rousseau employa 4 jours à ce trajet de 144 milles [1] dont il garda un bon souvenir [2]; les nuitées probables sont Dunstable (34 milles), Northampton [3] (32 milles). Loughborough (44 milles), enfin Wootton (35 milles) dans le comté de Stafford [4].

II. Wootton.

D'Ashbourne la route se dirige vers la Dove, la franchit à Mayfield et, longeant en une ascension graduelle le versant de la colline, s'approche de Calwich Abbey, redescend et traverse le village d'Ellastone, chef-lieu de la paroisse dont Wootton est un hameau. Près de l'église gothique et de son cimetière antique, un chemin creux, fort en pente, passe sous de hauts arbres, et bientôt, gravissant la pente, borde le parc de Wootton Hall : de vastes prairies en contre-bas s'animent à peine par

de Rousseau confirme que de ce fait les relations postales étaient compliquées, et peu fréquentes. *Œuvres*, t. XI, p. 320, *à Du Peyrou*, 29 mars 1766; p. 322, *à Coindet*, 29 mars.

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 380, *à Mme de Verdelin*, août 1766.

[2] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 22 mars 1766, II, § 1.

[3] L'hôtellerie principale était « The George, which looks more like a Palace than an Inn. » Paterson, *o. c*, 18th Ed., 1829, p. 417.

[4] Tous les historiens — même anglais — de Rousseau placent Wootton en Derbyshire, ou alors ne précisent point sa position géographique. Nous nous sommes assurés, sur des cartes de l'époque, qu'aucun changement de limites n'était survenu depuis le XVIIIe siècle. M. Théophile Dufour a évité cette erreur (*Annales de la Société J. J. Rousseau*, t. IV, *Introduction*, p. XIV.) D'où provient-elle ? Vraisemblablement de ce que toute cette région montueuse se nomme *Peak of Derbyshire*, quoiqu'elle franchisse les frontières du Derby ; elle a été perpétuée par Rousseau lui-même qui date plusieurs lettres de *Wootton en Derbyshire* (*Œuvres*, t. XI, pp. 316, 319, 321) ou indique à ses correspondants l'adresse suivante : *Wootton. Ashbournbag, Derbyshire. Id.*, t. XI, p. 348 ; Bosscha, *o. c.*, p. 273, 20 déc. 1766, n° 143) c'est-à-dire *Wootton, sac* [*postal*] *d'Ashbourn, comté de Derby;* il faut comprendre : *Wootton* [*Staffordshire*] *par Ashbourn* [*Derbyshire.*]

la marche indolente des vaches rousses que l'herbe abondante et les bosquets épars retiennent, dociles, dans leur pâturage : le chemin se divise, une branche pénètre dans le domaine.

D'abord en palier, l'allée s'accidente : ici, deux bancs de rocher s'entrouvent pour elle ; là, elle enjambe, sur l'arche moussue d'un vieux pont de pierre, l'entrée du vallon qui s'élargit et se creuse au nord-ouest ; elle devient avenue et s'élève en tournant sur le flanc boisé de la vallée minuscule : chênes, noyers et sapins alternent. Soudain, haut sur le ciel, entre les branches éclaircies, apparaît la maison : un pas encore et la vision s'efface : nouveaux taillis et prairies nouvelles. Le groupe des dépendances surgit par dessus la haie et la facade italienne du Hall illumine de sa grâce les gazons ras et sombres. A droite un jet-d'eau égaie la pelouse et le rideau sylvestre qui domine le ravin profond se déroule jusqu'au lointain mur de pierres sèches qui sépare le parc du hameau.

C'est sous un ciel maussade que Rousseau arriva à Wootton avec tout son équipage[1], le samedi 22 mars, dans le courant de l'après-midi : cérémonieusement salué par le concierge, il s'empressa de connaître les êtres de la maison : un instant de repos et il parcourt, par un vent violent, les alentours immédiats qu'un premier coup d'œil au passage lui avait révélés pittoresques et romantiques.

Le lendemain, dimanche 23, une clarté, étrange à pareille heure, l'éveilla : les derniers flocons d'une épaisse chute de neige tombaient encore : elle ne retint pas le

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 321, à *Du Peyrou*, 29 mars 1766.



Carte des environs de Wootton

voiturier qui partit dans l'après-midi pour Londres. Il n'emportait pas qu'un pourboire : sa sacoche contenait deux lettres, une à Hume[1] et l'autre à Davenport[2], écrites dès l'arrivée : Rousseau se félicite de sa demeure, jure d'y mourir. A Davenport il exprime avec émotion sa reconnaissance ; mais dans le post-scriptum, poli, il déplore énergiquement la libéralité importune de la chaise soi-disant de retour, qu'il refuse d'accepter et qu'il remboursera ; la franchise par-dessus tout : *Vitam impendere vero*[3]. Trait caractéristique ; sans plus attendre, Rousseau règle les questions de ménage : Stewart devra établir la facture des dépenses faites pour lui[4] ; puis il précise son système de défense contre les indiscrétions de la poste, et d'économie au chapitre des affranchissements : Davenport retiendra à Londres toutes les lettres à lui adressées et les lui apportera quelques semaines plus tard, en personne[5], Hume subissant cette mesure comme tout le monde[6]. Telles furent les premières heures à Wootton.

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 318, 22 mars 1766.

[2] *Lettres*, A, 22 mars 1766, II.

[3] Davenport s'excusa avec bonté de cette supercherie; *Lettres*, B, 1er avril 1766. I. A comparer avec ce passage de D'Escherny, *Œuvres philosophiques, historiques, etc.*, Paris, 1814, t. I, p. 83 : « Je [Rousseau] n'aime pas qu'on me trompe, même pour mon bien. »

[4] Stewart l'avait présentée le 20, à Hume, qui l'acquitta. Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 280, 22 mars 1766, VII. — Burton, *o. c.*, t. II, p. 321, note 4, publie la réponse de Rousseau, qui serait une partie inédite de la lettre du 29 mars publiée dans *Œuvres*, t. XI, p. 318, *à Hume* :

« Je vous suis obligé d'avoir bien voulu solder le mémoire de M. Stuart. J'y trouve deux articles qui ne sont pas de ma connaissance. L'un de Lst. 1.14 pour du café, et l'autre de 5 sh. pour un moulin. Il est vrai que M. Stuart avoit bien voulu se charger de ces commissions, mais je ne les ai point reçues ni avec mon bagage ni autrement, et n'en ai aucun avis que par son mémoire. »

[5] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 31 mars 1766, III.

[6] *Œuvres*, t. XI, p. 318, *à Hume*, 22 mars 1766.

La maison, très isolée, élève sur une pente gazonnée sa triple masse : un corps central flanqué de deux ailes ; actuellement, elle comporte un rez-de-chaussée et un étage, sauf une aile qui en a deux ; le toit, plat, s'orne d'une balustrade et quelques cheminées cubiques le surmontent [1]. Sur la façade principale se projette un avant-corps percé de fenêtres des trois côtés : au rez-de-chaussée se trouvait la chambre à coucher de Davenport, au premier celle de Rousseau, dont l'appartement à l'étage se complétait d'une deuxième chambre contiguë et d'un salon inoccupé, situé sur le derrière de la maison, de l'autre côté d'un vestibule qu'éclairait un plafond vitré [2].

L'ameublement de Rousseau était simple : un lit à paillasse [3], une table, des chaises, et, luxe indispensable, une épinette [4] : la chambre de Thérèse, la plus petite, renfermait deux lits [5], une commode et une armoire servant de bibliothèque [6].

De leurs fenêtres, ils voient à leurs pieds la terrasse qui surplombe le vallon boisé au ruisseau bruyant et, plus loin, un immense panorama de prés bordés d'ar-

[1] Churton Collins en publie deux vues modernes, *o. c.*, pp. 221, 248. Neale, J. P. *Views of the Seats of Noblemen and Gentlemen of England, Wales, Scotland, and Ireland*. London, 1821, t. IV, donne une gravure reproduite par le *Bookman*, vol. XXXI, nº 184, Janv. 1907, p. 172, avec la légende : *Wootton Hall* ; le texte parle du séjour de Rousseau. Or cette planche ne saurait représenter la demeure de Davenport ; en réalité, — nous l'avons vérifié sur place, — il y a eu confusion avec Wootton Lodge, résidence située à 2 milles au sud-ouest du hameau de Wootton.

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 334, *à Mme de Luze*, 10 mai 1766.

[3] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 1er avril 1766, I, § 3.

[4] *Œuvres*, t. XI, p. 321, *à Du Peyrou*, 29 mars 1766. Burton, *o. c.*, t. II, p. 324. *Davenport à Hume*, 14 mai 1766.

[5] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 19 avril 1766, VI, § 2.

[6] *Id.*, *Rousseau à Davenport*, 30 avril 1767, XXXVIII, P. S.

bres et de cultures, qu'égayent plusieurs nobles résidences et des chaumières paysannes ; au nord, le salon donne sur une pelouse qui meurt à la lisière de la forêt dominée par le dôme herbeux de Weaver Hills.

C'est dans cette contrée, aux lignes arrondies, aux horizons étendus et paisibles, aux ombrages touffus vivifiés par les ruisseaux limpides, que vécurent Adam Bede et Dinah, là que la pauvre Hetty vit naître et mourir son amour[1].

Les domestiques s'empressèrent[2] autour d'un maître si splendidement accoutré de fourrures et de satin[3], encore qu'ils eussent appris sa venue de mauvaise grâce, car, en l'absence de Davenport — onze mois par an[4] — ils étaient les seuls habitants de Wootton Hall[5].

La surveillance générale appartenait à l'intendant Benjamin Walton[6], chargé dès lors de tenir les comptes de Davenport avec Rousseau[7], pour qui il faisait emplette à Ashbourne de diverses denrées, par exemple le sucre, les raisins[8], et à qui il fournissait le vin, comme en témoigne le *Livre de Dépenses* de Jean-Jacques[9].

[1] Dans le roman de George Eliot, Ellastone s'appelle Hayslope, Ashbourne, Oakbourne ; le comté de Stafford s'y nomme Loamshire et celui de Derby, Stonyshire ; cf. Firth, J. B., *Highways and Byways in Derbyshire*. London, 1905, 8°, pp. 61, 62. — Le chapitre II d'*Adam Bede* contient une magnifique description du paysage que Jean-Jacques eut sous les yeux durant son exil.

[2] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 31 mars 1766, III.

[3] Rothschild, *o. c.*, lettres nos II-V (1762), XI, XIV-XVI (1763), XXIX déc. 1765.)

[4] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 24 mars 1767, XXX.

[5] Burton, *o. c.*, t. II, p. 313, *Hume à Blair*, 25 mars 1766.

[6] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, nos VII, XXVIII, XXXVI ; *Livre de Dépenses*, XLVI. *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, nos I, II, VIII, XXXVI.

[7] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 25 juillet 1767, XLI.

[8] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 9 fév. 1767, XXXIII.

[9] *Lettres*, A, *Livre de Dépenses*, août-octobre 1766, XLVI.

En sous-ordre, un couple d'âge mûr[1], John Cowper et sa femme[2], dont les démêlés conjugaux arrachèrent à Thérèse les quelques mots d'anglais qu'elle sut jamais[3]; quasi-indépendante, la nourrice nonagénaire et à demi-aveugle de Davenport, que Thérèse ne craignit pas de bousculer[4]; le jardinier[5], le garde Samuel Finney[6] et enfin une femme de charge vaguement désignée sous le nom de mère de Peggy[7]. Finney et Jean[8] John Cowper, hommes discrets et actifs, sont les messagers ordinaires de la maison. Jean porte au bureau d'Ashbourne[9] les multiples lettres de Rousseau et transmet à Calwich d'affectueux messages[10]; en 1767, c'est lui que l'on avertira de Paris du départ probable de Jean-Jacques[11]. Au garde étaient réservées les commissions plus lointaines en Cheshire[12]: Jean le remplaça à l'occasion[13].

[1] Howitt, William. *Visites to remarkable Places, old Halls, Battle-fields, and Scenes illustrative of striking Passages in English History and Poetry*. London, 1840, 8°, p. 511.

[2] *Lettres*, D, *Cowper à Davenport*, 6 juin 1767.

[3] Howitt, *o. c.*, p. 511.

[4] Burton, *o. c.*, t. II, p. 370, *Davenport à Hume*, 6 juillet 1767.

[5] *Lettres*, A, *Livre de Dépenses*, XLVI, 14 sept. 1766.

[6] *Id.*, 15 sept. 1766; B, *Davenport à Rousseau*, 14 sept. 1766, X.

[7] *Id.*, A, *Livre de Dépenses*, XLVI, 18 sept. 1766; 1er et 12 oct.

[8] *Id.*, A, *Rousseau à Davenport*, 4 oct. 1766, XX; *Livre de Dépenses*, 9 août 1766, 8 oct.

[9] *Œuvres*, t. XI, p. 424, *à Granville*. Il faut y ajouter le P. S. suivant publié, avec toute la lettre, par Lady Lanover, *Autobiography and Correspondence of Mary Granville, Mrs Delany*, London, 1862, 2nd series. t. I, p. 77 : « Je remets à Jean, qui va à Ashburn, une réponse pour Lincolnshire, sans savoir pourtant si ma lettre peut aller par la poste d'Ashburn, ou s'il faut l'envoyer par quelque autre voye, et s'il y a quelque chose à payer. Je vous prie de vouloir bien lui donner là-dessus les instructions nécessaires. »

[10] *Lettres*, A, *Livre des Dépenses*, XLVI, 9 août 1766.

[11] *Lettres*, D, *Cowper à Davenport*, 6 juin 1767.

[12] Cf., note 6.

[13] Cf., note 8.

Tout ce monde ignorait le français et ne parlait guère que le dialecte du Staffordshire[1]. aussi les rapports entre les domestiques et les nouveaux maîtres manquèrent-ils de commodité: la mimique de Thérèse ne suffit point toujours[2]. Après tout. Jean-Jacques se sentait disposé à jouer l'ermite et. par surcroît, il était accoutumé à se servir lui-même ; un pas au dehors et, tout ce menu tracas domestique oublié, il se trouvait dans une contrée aux ressources inépuisables pour un esprit observateur.

Le temps froid de l'arrivée dura le printemps entier et Rousseau déplora la rigueur de ce climat aux neiges précoces et persistantes, aux pluies abondantes, aux vents violents. dont la désagréable surprise[3] aurait pu le convaincre qu'il était sûrement à

Wootton under Weever
Where God came never[4].

Dans cette région solitaire et sauvage des Moorlands du Stafford, il retrouvait quelques aspects du Jura: forêts touffues. taillis épais, pentes herbeuses, rocs abrupts. rivières murmurantes et parfois souterraines,

[1] Georges Eliot en fournit d'abondants échantillons dans *Adam Bede;* encore y perd-il de sa rudesse (Cross, J. W., *G. Eliot's Life*, Edinburgh and London, [1884], 3 vol. 8°, t. III, p. 269): on comprend la remarque désolée de Jean-Jacques: « leur terrible baragouin est indéchiffrable à mon oreille » (*Œuvres*, t. XI, p. 350, *à Du Peyrou*, 21 juin 1766); dès lors, elle ne s'applique point à la langue de Shakespeare ni de Milton, comme le lui reproche Collins, *o. c.*, p. 268.

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 319, *à Hume*, 29 mars 1766; p. 342, *à Malesherbes*, 10 mai.

[3] *Id.*, t. XI, p. 335, *à Mme de Luze*, 10 mai 1766 ; p. 372, *à Keith*, 20 juillet.

[4] *The Beauties of England and Wales*... by John Britton. Vol. XIII, part II, p. 1010, by the Rev. J. Nightingale, London, 1813.

vallons encaissés, cavernes profondes. Les beaux jours lui donnèrent la liberté d'aller et de venir chère au promeneur enthousiaste qu'il fut toujours ; ces petits voyages de découverte comptent parmi ses joies les plus certaines et ses passe-temps les plus goûtés. Il parcourut la contrée en tous sens avec une prédilection décidée pour la merveille du Peak.

Souvent donc, il s'achemina dès le petit jour dans la direction du nord ; une marche de 4 ou 5 milles l'amenait à Dove-dale[1]. Restauré frugalement à la vieille auberge qui surveille l'entrée du vallon, il atteignait bientôt la Dove capricieuse qui se glisse entre les deux collines tristement gazonnées du Bunster et du Thorpe Cloud[2] ; un gué de pierres plates à passer et Jean-Jacques s'appartenait pour la journée, ravi de la solitude et du calme à peine interrompus par les rares oiseaux chanteurs. Les arbres se serrent au pied des parois et

[1] Au cours d'une excursion que nous avons faite dans ce district en septembre 1910, nous avons constaté que la vallée de la Dove répond encore aux descriptions qu'en firent au XVIIIe siècle divers auteurs anglais : De Foe, Daniel, *A Tour through the whole Island of Great Britain...* 7th ed. London, 1769, vol. III. — Gilpin, William. *Voyages en différentes parties de l'Angleterre*. Trad. de l'anglais sur la 3me éd., par M. Guédon de Berchere. Paris, Londres, 1789, t. II, ch. XXIX. La préface date le Voyage des alentours de 1772. — *The Beauties of England*, London, 1767. — Dove-dale occupe un rang honorable dans l'histoire littéraire ; c'est *Happy Valley* du *Rasselas* de Johnson, c'est *Eagle-dale* d'*Adam Bede*. Cette vallée a inspiré les théoriciens des jardins naturels ; ainsi Whately, Thomas, *Observations on Modern Gardening, illustrated by Descriptions*, London, 1770, lui consacre son chapitre XXXVIII, intitulé : *Of Rocks characterised by Fancy. Description of Dove-Dale*. — M. Alexis François a noté très exactement dans quelle mesure Dove-dale appartient à l'histoire de l'introduction, dans la langue française, de l'adjectif *romantique* ; cf. *Romantiques*, *Annales de la Société J. J. Rousseau*, t. V, Genève, 1909.

[2] La Dove sépare le comté de Stafford, où se trouve le Bunster (1000 pieds), du comté de Derby, où s'élève le Thorpe Cloud (942 pieds.)

les escaladent de ci de là, tandis que la paroi occidentale se couronne d'un bois en surplomb que percent, ici, une aiguille rocheuse[1] de plusieurs dizaines de mètres aux flancs tapissés de lierre, là, de farouches masses de calcaire grisâtre ; l'ombre des feuillages approfondit les eaux de la rivière, prisonnière durant 3 milles du vallon étroit. Coulant à la rencontre du solitaire, la Dove brise son courant rapide en multiples cascatelles, ou étale en des bassins de mousse frangés de roseaux ses ondes bleues et limpides où s'ébat la truite si chère au parfait pêcheur, Izaak Walton, qui vanta ces parages, et à son ami Charles Cotton, qui les chanta[2] ; un ressaut du sol, l'eau rebondit et toute la gorge s'égaye.

Le sentier s'allonge paresseusement à travers les gazons qui l'envahissent après les crues d'avril[3] ; puis il s'élève subitement sur un éperon rocheux, en dévale, passe sous une arche naturelle qu'assombrit un repaire caverneux, se rapproche de l'eau, se faufile au pied des roches du défilé menaçant, s'y creuse un sillon et débouche dans le cirque charmant du vallon soudain élargi. Il serpente encore quelque temps devant les grottes et bientôt court en plein champ vers le nord.

[1] Elisée Reclus donne la vue de l'une d'elles : Ilam Rock (*Nouvelle géographie universelle*, Paris, 1879, t. IV, p. 579.) .

[2] Izaak Walton (1593-1683) écrivit le fameux ouvrage : *The compleat Angler*, 1653. Il en existe une traduction fragmentaire et peu fidèle de Charles de Massas, sous le titre : *Le Pêcheur à la mouche artificielle.* Charles Cotton (1630-1687) a chanté la Dove dans son beau poème : *The Retirement ;* il fut un traducteur acharné ; il présenta au public anglais tour à tour Du Vair, Corneille, Montluc, Montaigne.

[3] La Dove mesure 10 à 20 pieds de largeur, 3 à 4 de profondeur. En avril elle a des crues subites de 12 heures ; ses eaux, tout imprégnées de chaux, fertilisent les rives qui conservent de l'herbe verte même en hiver.

Choisissant les recoins abrités, Rousseau, l'herboriste, prit plaisir à semer Dove-dale d'espèces nouvelles [1] : maintes fois il refit le trajet pour se réjouir l'âme aux progrès des humbles fleurettes qui, plus fidèles que le souvenir des hommes, racontent encore son passage dans ce vallon retiré.

Sans cesse par monts et par vaux, Rousseau variait le but de ses excursions. Après la prairie qui limite au nord le hameau de Wootton, le sentier pénètre dans une forêt de chênes et aboutit à un amphithéâtre rocheux et boisé où jaillissent de leur course souterraine de mystérieuses rivières dont les cascades creusent un lit parsemé de pétrifications ; là s'ouvre la pittoresque vallée du Manifold. Au milieu du cirque se blottit Ilam, et son parc admirable qu'embellit encore une église gothique, et ses gaies maisonnettes ; leurs tuiles vernissées et leurs enclos fleuris aux murs de pierre rappelaient à Jean-Jacques les villages, plus opulents encore, du pays neuchâtelois. Pour le retour, nulle obligation de suivre la même route. Des sentes courent dans la campagne, et de Thorpe dégringolent la côte, longent la Dove, traversent les pâturages, franchissent tantôt une clôture, tantôt une planche jetée sur un ruisseau et arrivent aux ombrages du parc seigneurial d'Okeover [2]. On aime à se représenter Jean-Jacques faisant halte sous quelque arbre séculaire : tranquille, il laisse venir à lui les daims privés ; bientôt, ils l'entourent ; il les caresse et les quitte à regret, se retourne pour voir encore leur troupe confiante errer sous la conduite du vieux chef dont le bramement expire dans les taillis.

[1] Howitt, *o. c.*, p. 514.
[2] Il appartient à la même famille depuis l'époque saxonne.

Au sud de Wootton, autres aspects, autres plaisirs : c'est la vallée du Churnett et, depuis Cheadle et Oakamoore, les High Shut Ranges que continuent les Alveton Commons, plateau crevassé de ravines sablonneuses aux rochers étrangement contournés. Les ruines féodales d'Alton [1] relevaient le paysage d'une note que l'exilé sentait parfois gracieuse, parfois mélancolique : bien souvent la silhouette troublante des vieilles murailles hantées lui apparut découpée sur le ciel serein, lorsque par une soirée de lune il escaladait solitaire les hauteurs verdoyantes des Weaver Hills, ce sanctuaire des fées redoutées du villageois attardé [2].

La plupart des promenades de Rousseau se rattachent à l'étude patiemment poursuivie de la botanique : sa distraction principale fut l'inventaire systématique des richesses végétales du canton [3] : que de plantes inconnues [4] ! que de mousses variées [5] ! quelle émotion à chaque trouvaille [6] : des années plus tard il en gardait le souvenir ému [7] ; quelle joie, aussi, de compléter certaine *Synopsis* de réputation justement établie [8]. Il réservait volontiers pour les jours humides l'herborisation du vallon du parc de Wootton où les arbres pressés et les rochers l'abritaient suffisamment [9] ; retraite d'ailleurs ravissante, toute de mystère : le roc, à nu de ci de

[1] Forme moderne d'Alveton.

[2] Howitt, *o. c.*, p. 514. Ces collines culminent à 1250 pieds.

[3] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 8 sept. 1766, VII. En mai 1766, il commanda un microscope ; *Œuvres*, t. XI, p. 347, *à d'Ivernois*, 31 mai 1766.

[4] *Œuvres*, t. VI, p. 69, *à la D^sse de Portland*, 28 fév. 1767.

[5] *Id.*, t. VI, p. 63, *à Malesherbes*, 19 déc. 1771.

[6] *Id.*, t. XI, p. 390, *à Davenport*, 11 sept. 1766.

[7] *Id.*, t. VI, p. 85, *à La Tourette*, 26 janv. 1770 ; p. 88, 4 juillet.

[8] *Id.*, t. VI, p. 102, *Notes sur la Botanique de Regnault*.

[9] *Id.*, t. XI, p. 334, *à Mme de Luze*, 10 mai 1766.

là, nuance d'une gaie note rouge-brun la parure verte et sombre du ravin ; les chênes qui le surplombent forment par endroits une voûte, épaissie par le lierre, enjolivée par les frondaisons du chèvre-feuille suspendu.

Au reste il avait trois endroits préférés : Dove-dale, les jours où son vieil instinct des courses pédestres le prenait fortement[1] ; la grotte de la terrasse du Hall, aux moments de loisir trop courts pour faire une promenade[2] ; enfin, halte intermédiaire, un groupe de chênes où les paysans l'aperçurent souvent en train d'écrire[3] : l'arbre favori de sa jeunesse l'était aussi de son âge mûr[4].

[1] Howitt, *o. c.*, p. 513.

[2] Churton Collins, *o. c.*, p. 248. Le hors-texte donne l'entrée de la grotte ménagée dans le mur de la terrasse.

[3] Le groupe des *Twenty Oaks*, célébré par John Gisborne, dans ses *Vales of Weever : A loco-descriptive Poem*, London, 1797, 4°.

« Lo ! where these oaks encircling meet,
There Genius formed his rural seat :
Oft in calm solitude the sage
Composed his fascinating page ;
Or, bending on the turf, surveyed
With nue regard each flower and blade ;
Or marked gay Nature's liberal smile,
Admired Britannia's temperate isle ;
Yet thought on Gallia's lovelier vales,
Her brighter fonts, her softer gales,
Thought on her chains with Freedom's sigh,
And all the Patriot kindled in his eye. »

Canto I, *vers* 79-90.

Gisborne annote ainsi les vers 79, 80 : « In a field, at a small distance of Northwood, stands a cluster of oaks, commonly called the *Twenty oaks*. They form a circle, disclosing between their trunks a beautiful prospect. To this silent retreat Rousseau used frequently to retire, during his residence at Wootton, and some of the stones may still be seen which formed his seat. »

[4] *Œuvres*, t. VIII, p. 166, *Confessions*, I, VI : « Quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne, je vous promets que j'en reviendrai. »

Que de fois la pluie, puis la neige, le confinèrent au logis : c'étaient alors de longs remaniements des *Confessions*, et la rédaction de chapitres nouveaux [1], la mise à jour de sa volumineuse correspondance [2], les laborieuses corrections des épreuves du *Dictionnaire de Musique* qui pérégrinaient avec lui [3] : il se délassait en jouant du clavecin et sa mélancolie disparaissait aux douces mélodies italiennes. S'il lui fallait décidément une bouffée de plein air, il étalait sur sa table ses chères plantes, moisson des jours ensoleillés, il les observait et enrichissait son herbier de trésors humbles et charmants, évocateurs d'après-midi de liberté, de griserie matinale parmi les corolles où perle encore la rosée.

Tant de variété dans la distraction et dans l'étude ne chassait pas toujours les pensées sombres dont le nombre et la gravité allaient croissant : elles se ramènent à deux causes principales : défiance à l'égard de Hume, puis guerre ouverte, d'une part, dissensions dans sa patrie, d'autre part.

Rousseau, citoyen de Genève, entendait la voix de son peuple, bouleversé par les *Lettres de la Montagne*, et que cherchaient à bâillonner les magistrats et les puissances médiatrices [4] : solidaire des horlogers de

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 350, *à Du Peyrou*, 21 juin 1766 ; p. 372, *à Keith*, 20 juillet ; t. VIII, p. 196, *Confessions*, II, VII. — M. Théophile Dufour en a publié le texte primitif : *La première rédaction des Confessions*, *Annales de la Société J. J. Rousseau*, t. IV, Genève, 1908. Voir en particulier l'*Introduction*, pour les dates.

[2] Rousseau a écrit de Wootton quelque 150 lettres ou billets ; plusieurs d'entre elles ont une longueur considérable.

[3] *Lettres*, A, *Rousseau à Guy*, 15 nov. 1766, XXII.

[4] *Œuvres*, t. XI, p. 313, *à Beauteville*, 23 fév. 1766 ; *Lettres*, C, *Beauteville à Rousseau*, 9 mai. *Œuvres*, t. XI, p. 346, *à d'Ivernois*, 31 mai ; p. 412.

Saint-Gervais et des boutiquiers de la Cité, Jean-Jacques enverra son obole [1]; Davenport, son mandataire [2], versera 15 louis à la souscription ouverte par les Suisses de Londres en faveur des Genevois affamés [3]. Le pasteur Roustan accusa réception de ce don en termes élogieux et sincères [4]; venant d'un homme aussi estimable, ces paroles durent être un baume sur le cœur ulcéré du pauvre philosophe [5].

III. Les Amis de Rousseau.

Nous avons jusqu'ici esquissé à grands traits de quelle manière Rousseau passait son temps à Wootton; nous voulons maintenant pénétrer dans le détail de sa vie et l'accompagner presque au jour le jour.

Tôt après son arrivée à Wootton, il eut une grande joie; le vendredi 9 mai 1766, il accueillait son hôte, Davenport [6], qui venait à lui pour un séjour de trois semaines [7], dont l'agrément fut vivement goûté des deux

31 janv. 1767. *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* 31 janv. 1767, XXIX. Son cousin Jean l'entretint plusieurs fois des événements qui troublaient la République genevoise: *Lettres,* C, 4 mai-11 sept. 1766, II-IV; de même Roustan: *Lettres,* C, 28 août 1766-5 mai 1767, I-VIII.

[1] *Œuvres,* t. XI, p. 414, *à Dutens,* 5 fév. 1767; p. 419, *à d'Ivernois,* 7 fév.

[2] *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* 5 fév. 1767, XXXII.

[3] *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 10 fév. 1767, XXIII; cette lettre est accompagnée d'un reçu, signé du pasteur Roustan. Les archives de l'Eglise suisse à Londres sont muettes sur cette collecte et ne mentionnent nulle part Rousseau, à n'importe quel titre.

[4] *Lettres,* C, *Roustan à Rousseau,* 9 fév. 1767, VI.

[5] Cf. p. 27, note 5.

[6] « I came on Friday », écrit *Davenport à Hume,* le mercredi 14 mai 1766, de Wootton; Burton, *o. c.,* t. II, p. 324. — *Œuvres,* t. XI, p. 337, *à Du Peyrou,* 10 mai 1766.

[7] *Œuvres,* t. XI, p. 344, *à Du Peyrou,* 31 mai 1766; p. 348, 14 juin; p. 349, 21 juin.

parts[1], sans que se manifestât cette gêne si redoutée de Saint-Preux[2].

Davenport n'arrivait pas seul ; homme affectueux, il ne pouvait se résigner au morne silence de son foyer de veuf, et, depuis la mort de sa « sainte » femme[3], il prodiguait plus d'amour encore aux siens[4] ; sa sollicitude était extrême à l'égard des deux enfants de sa fille cadette, orphelins de père et de mère, une fillette de 10 ans, Phébé, et son frère Davies, d'un an plus jeune ; le pauvre enfant, sujet à la fièvre intermittente, était né sous de tristes auspices, ayant coûté la vie à sa mère[5]. Phébé et Davies habitaient chez leur grand'père sous la direction d'une gouvernante vaudoise, Mme Lausanne[6], et de miss Ally, amie de la famille, sinon même parente[7].

Mais encore, qu'était exactement l'hôte de Jean-Jacques ? Nous devons ce que nous en savons à un homme qui le rencontra dans une maison amie ; grand écrivas-

[1] De cette époque datent les salutations amicales de Davenport à Rousseau au nom de sa famille. Probablement Jean-Jacques n'avait pas rencontré à Londres ces différentes personnes.

[2] *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* 19 avril 1766, IV. — « Ce qui me paraissait le plus agréable dans leur accueil, c'était de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivaient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, et il ne tenait qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connaissaient point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend au moins en cela. » *Œuvres,* t. IV, p. 52, *Héloïse,* I, lettre 83.

[3] *Davenport à ****, s. l. n. d. (Lettre inéd., *British Museum,* Add. 29626, ff. 86, 87.)

[4] *Appendices,* Ab : *Tableau généalogique.*

[5] Davies naquit le 29 août 1757 ; Phébé Davenport, sa mère, mourut le 24 septembre.

[6] *Alias :* I. Mrs Lauzun, Lauzane, Lauzon, Luzonne ; II. Madlle Lauzanne, Lauson. — M. Eugène Ritter nous fait observer qu'il s'agit peut-être d'une variante du nom vaudois de Liauzun.

[7] *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* 27 nov. 1766, XXIII ; B, *Davenport à Rousseau,* 4 mai 1767, XXXVII.

sier, il consigna ses souvenirs lorsque les événements eurent rendu intéressant tout ce qui touchait à Rousseau, de près ou de loin [1].

Richard Davenport, de Davenport et Calveley, né vers 1705 [2], descendait d'une famille notable déjà au temps de Guillaume le Conquérant ; c'était un propriétaire foncier, un *Squire*, dont le mariage avec Miss Phébé Bagnal, héritière d'un marchand de la Cité [3], avait porté le revenu annuel à quelque 5 ou 6000 livres sterling [4]. De ses études à Cambridge, il conservait le goût de la littérature et surtout de la philosophie, ne démentant pas la réputation de déiste qu'il avait jadis emportée de St John's College [5].

Assez spirituel pour oublier son infirmité — une jambe trop courte dont un talon élevé corrigeait le défaut — et assez courageux pour résister à une goutte tenace, Davenport se montrait homme d'agréable commerce, causeur enjoué et bien informé. Ses nombreuses lettres témoignent d'un caractère conciliant, scrupuleux, et par dessus tout, serviable ; c'était un ami sûr et de bon conseil, plus soucieux des intérêts de son hôte que de sa tranquillité personnelle ; un trait éclaire sa probité d'une vive lumière : Rousseau l'avait à peine quitté qu'il songeait à redevenir son locataire [6].

[1] *Appendices*, Aa : *Souvenirs de W. Cole* : le *Tableau généalogique* en corrige plusieurs données.

[2] Nous ignorons la date de la naissance de Davenport et déduisons celle-ci de diverses circonstances ; cf. l'âge de son père, *Appendices*, Ab ; l'âge de sa nourrice, nonagénaire en 1767, Burton, *o. c.*, t. II, p. 370, *Davenport à Hume*, 6 juillet 1767 ; Hume, âgé lui-même de 55 ans, le traite d'« homme âgé », Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 279, février-mars 1766, IV.

[3] Natif de Roehampton, près de Putney. Cole l'appelle Bagshaw.

[4] Burton, *o. c.*, t. II, p. 313, *Hume à Blair*, 25 mars 1766.

[5] Id., *o. c.*, t. II, p. 379, *Hume à Adam Smith*, 17 oct. 1767.

[6] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 14 mai 1767, XLI.

A Chiswick, puis à Londres, Davenport avait généreusement placé à la disposition de l'étranger ses propriétés de Calveley[1] et de Wootton; cette dernière était une acquisition récente[2]. Vivant les deux tiers de l'année à la campagne[3] — non pas à Wootton dont la solitude sauvage lui déplaisait[4], mais à Davenport Hall en Cheshire — il s'intéressait à l'agriculture et cela non seulement par mode ou par devoir de landlord, mais en agronome intelligent et réfléchi, observateur et ingénieux ; ainsi il inventa une charrue propre à niveler les billons *(ridges)*[5]. Il est de ces gentishommes campagnards qui rénovèrent les méthodes de culture au début du règne de Georges III.

En pareille société, le temps s'écoula d'autant plus paisiblement que les distractions variaient beaucoup ; aux heures chaudes de l'après-midi et durant les soirées on avait recours aux échecs ; Davenport, bon joueur, perdait galamment sa partie[6]; ou bien, une séance de musique ranimait l'âme juvénile de Jean-Jacques et lui valait les applaudissements d'un cercle bienveillant qui s'agrandissait parfois des voisins de Calwich[7]; c'étaient aussi des promenades dans le parc, de longues causeries en face de l'admirable campagne,

[1] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 280, *de Hume*, 22 mars 1766, VII. L'offre se renouvela plus tard : *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 24 mars 1767, XXX.

[2] Burton, *o. c.*, t. II, p. 319.

[3] De mai à Noël; le reste de l'année il vivait à Londres; *Œuvres*, t. XI, p. 402, *à Davenport*, 22 déc. 1766 ; *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 6 avril 1767, XXXVI.

[4] *Œuvres*, t. XI, p. 335, *à Mme de Luze*, 10 mai 1766.

[5] *Lettres*, D, *Hume à Davenport*, juin 1766, III ; E, *Davenport à Hume*, [30 juin 1766].

[6] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 15 déc. 1767, XLIII.

[7] Burton, *o. c.*, t. II, p. 324, *Davenport à Hume*, 14 juillet 1766. *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 25 juillet 1767, XLI.

et d'interminables spéculations philosophiques, commentaires de l'*Emile* et compléments destinés au garçonnet, le petit Davies, qui égayait la vieille maison[1]; ou bien le sujet mettait plus encore, si possible, Davenport en veine de bonne humeur : Rousseau n'exposait-il pas ses idées sur la disposition des jardins ? On projeta force plantations pour le printemps suivant et le philosophe en fut promu l'architecte[2].

Certains jours, Thérèse interrompait de si doctes entretiens ; nouvellement décorée du titre de « cuisinière » de M. Davenport[3], elle avait à lui offrir des mets à la française, et, régal pour Jean-Jacques, un ragoût d'escargots[4] ou quelque soupe au fromage dont le fumet lui rappelait sa chère montagne de Salève[5]; ou c'était une truite, à la sauce mœlleuse qui en relevait encore la saveur; le philosophe se prenait alors à déplorer l'absence des melons sucrés du Dauphiné[6]; on goûtait du fromage blanc préparé par la petite Phébé[7], on s'attardait au dessert. Thérèse, toute glo-

[1] Si paradoxale que paraisse la chose, c'est à cette éducation que nous devons le peu d'intérêt pour Jean-Jacques manifesté par les propriétaires successifs de Wootton; écoutons Howitt : « I have... learned from the Rev. Walther Davenport Bromley, the present worthy proprietor of Wootton, that no memorial of Rousseau remained at the Hall, and that little is known of his acts or habits while there, more than has been made public ; for his father, having been educated on Rousseau's system, and feeling the deficiencies of it, never liked to hear him mentioned. » *o. c.*, p. 514. Faut-il rapporter à cette époque l'idée ou même l'entreprise de la nouvelle édition de l'*Emile*, que Rousseau aurait brûlée au moment de quitter Wootton ? Cf. Corancez, *De J. J. Rousseau,* p. 48.

[2] *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport*, 11 sept. 1766, XVII.

[3] *Id.,* A, *Rousseau à Davenport,* 15 déc. 1767, XLIII.

[4] *Un voyage en Suisse en 1823. Extraits d'une correspondance inédite de Bellot. Journal de Genève,* 20 août 1910.

[5] C'est la « fondue » à laquelle Rousseau conviait Coindet; Streckeisen, *Œuvres inéd.,* p. 472, déc. 1767, LXII.

[6] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau,* 1er janv. 1769, XLVII.

[7] Streckeisen, *Œuvres inéd.*, p. 439, *à Mlle Davenport,* 1766, XLV.

rieuse de ses talents de ménagère, ne proposa-t-elle pas une fois à cet excellent Davenport de lui tricoter une paire de bas ? Il accepta le cadeau, pour inattendu qu'il fût[1].

Souvent, la rêverie de Rousseau[2] arracha à Davenport une parole d'intérêt qui entraîna l'exilé à faire le récit de sa vie, à donner même lecture de quelques chapitres de ses *Confessions*[3]; ce fut le début d'une confiance intime entre ces deux hommes par ailleurs si dissemblables ; la remise à Davenport du testament de Rousseau en marque le couronnement[4]. Que de sympathie Davenport eut à déployer pour n'être jamais suspect à son hôte dont l'humeur défiante — non tout à fait sans raison[5] — s'aigrissait déjà à l'ouïe des rumeurs qui circulaient à Londres sur son compte et du ridicule que jetait sur lui la fameuse lettres du roi de Prusse[6].

[1] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, [juillet 1766]. VIII ; B, *Davenport à Rousseau*, 1er août, VI ; 25 juillet 1767, XLI.

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 343, *à Malesherbes*, 10 mai 1766.

[3] Burton, *o. c.*, t. II, p. 370, *Davenport à Hume*, 6 juillet 1767 : « ... What he [Rousseau] was writing, is the same he mentioned to you, will be a large work, containing at least twelve volumes. I am positively certain that when I left him, he had not entirely finished one. » P. 379, *Hume à Adam Smith*, 17 oct. 1767 : « I asked Mr Davenport about those Memoirs, which Rousseau said he was writing, and whether he had ever seen them. He said, yes, he had ; it was projected to be a work in twelve volumes; but he had as yet gone no farther than the first volume, which he had entirely composed at Wootton. It was charmingly wrote, and concluded with a very particular and interesting account of his first love, the object of which was a person whose first love it also was. Davenport, who is no bad judge, says, that these Memoirs will be the most taking of all his works; ... »

[4] Le 27 mai 1766 ; *Lettres*, A, *Testament*, XLVII. M. Théophile Dufour a publié un important article sur ce sujet dans le *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, 1907, t. III, pp. 39-54.

[5] Macdonald, Fr. *La légende de Jean-Jacques Rousseau*. Trad. par Georges Roth. Paris, 1909, 16°.

[6] *Œuvres*, t. XI, p. 320, *à Du Peyrou*, 29 mars 1766; p. 324, *à d'Ivernois*, 31 mars; p. 327, *à Milord [Strafford]*, et *à la St-James Chroni-*

Désormais l'angoissante conviction qu'une volonté occulte s'acharne à le persécuter s'affermira ; puissance néfaste, elle assombrira et dirigera sa vie, et sera cause de ses revirements subits et inexplicables ; les Anciens eussent prononcé à mi-voix le redoutable vocable : Anagkê !

Avant même le départ de Davenport pour le Cheshire, dans les premiers jours de juin[1], Rousseau prit diverses mesures de défense dont la plus notable fut la renonciation à la pension royale obtenue par Hume[2], et la rupture de la correspondance avec ce dernier, ou, tout au moins, l'intention de rompre[3], car deux lettres à Hume sont postérieures à cette date[4], lettres pareilles à l'éclair qui embrase ; elles déchaînèrent véritablement l'orage ; Hume fut violent et actif, Rousseau silencieux, stoïque : traîné dans « la fange de l'ignominie[5] », il préfère être « l'infortuné Jean-Jacques » que le « triomphant David[6]. »

Si nos lettres de l'été 1766 confirment ce que l'on sait de l'agitation extrême où l'affaire jeta Hume, elles

cle, 7 avril ; p. 322, *au roi de Prusse*, 30 mars, qui lui fit répondre : « S. M. a reçu la lettre que vous lui avez écrite de Wootton. Elle m'ordonne de vous dire qu'elle est très charmée d'apprendre par vous-même que vous êtes content et tranquille. Elle espère que vous continuerez de jouir, dans l'endroit où vous êtes, de ce repos dont les prêtres fanatiques de son pays acharnés, dit-elle, injustement contre vous, se sont efforcés de vous privés. » Et en P. S. : « Nous avons lu ici une prétendue lettre de S. M. à vous, Monsieur. On a dit qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. » *Catt à Rousseau*, Potsdam, 30 avril 1766 (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel*). — *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 19 avril, IV.

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 344, *à Du Peyrou*, 31 mai 1766.
[2] *Id.*, t. XI, p. 343, *à Conway*, 22 mai 1766.
[3] *Id.*, t. XI, p. 345, *à Du Peyrou*, 31 mai 1766.
[4] *Id.*, t. XI, p. 350, 23 juin 1766 ; p. 353, 10 juillet.
[5] *Lettres*, A, *Rousseau à* [*Du Peyrou*], XXVI, XXVII.
[6] *Id.*, A, *Rousseau à Davenport*, 27 nov. 1766, XXIII.

sont aussi la preuve certaine de la bonté de Davenport[1]: intermédiaire bénévole des deux parties, il inclina à l'indulgence pour Rousseau et écouta volontiers la requête de Hume de persévérer dans l'œuvre de protection qu'il avait entreprise, de veiller sur le sort de Jean-Jacques jusqu'au jour prochain où Bedlam l'hébergera; car c'est à la folie qu'il marche: satanique, méchant, jaloux, voilà Rousseau; son grand talent rend plus dangereuse sa démence. Hume aurait accepté une lettre d'excuses[2]; elle ne vint jamais, et l'Europe philosophique eut le triste spectacle d'une querelle entre deux de ses sages.

Dans le même temps où la tristesse déprimait l'exilé — ce dont ferait foi le portrait de Wright[3] — une famille amie, tout entière, vint lui témoigner son affec-

[1] *Lettres*, D, *Hume à Davenport*, 15 juillet 1766-2 sept., VII-IX.

[2] *Id.*, D, *Hume à Davenport*, 26 juin 1766-2 sept., IV-IX.

[3] Nous ne saurions trop remercier Sir Maurice C. Boileau, Bt., dont l'extrême obligeance a bien mérité des rousseauistes; il nous a autorisé à reproduire ce document si intéressant d'après l'original en sa possession à Ketteringham Park, Wymondham, Norfolk.

John Morley, qui en révéla l'existence, trouve que ce portrait trahit, par sa morbidesse, le manque de volonté de Jean-Jacques, ses luttes intimes, son imagination désordonnée, et le compare aux passages les plus répugnants des *Confessions* (cf. *Rousseau*, t. II, p. 282.) Churton Collins, qui a le mérite de l'avoir le premier publié (*o. c.*, p. 182), y voit aussi le stigmate hideux de l'abjection et de la misanthropie du philosophe. M. de Wyzewa y discerne l'expression d'un profond abattement, d'une rude expérience de la vie, bien propres à valoir toute notre compassion au pauvre Jean-Jacques (*Revue des Deux-Mondes*. 15 mai 1908.)

Rousseau aurait donc posé, en Angleterre, à trois reprises (mars-avril 1766): devant Ramsay (cf. p. 27), devant Gosset (cf. p. 32), devant Wright de Derby. La monumentale *Iconographie de J. J. Rousseau*, par le Cte de Girardin, ignore ces deux derniers artistes. On retrouverait peut-être à Neuchâtel le relief en plâtre de Gosset; Rousseau l'envoya à Du Peyrou qui le suspendit dans sa chambre, tout en critiquant le nez, trop aquilin à son goût. *Du Peyrou à Rousseau*, 9 nov. 1766, no 36 (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

tion et lui manifester que les promesses de revoir échangées en Surrey et redites dans les lettres[1], n'étaient pas de vaines politesses; c'est ainsi que, Davenport à peine parti, le Hall s'anima de nouveau : Malthus, sa femme et Henriette[2] arrivèrent en juin[3] et logèrent *Aux Armes de Davenport*, l'auberge d'Ellastone[4]. On se retrouvait le matin, et, huit jours durant, ce furent d'agréables promenades, en particulier dans les gorges de la Dove. où Malthus retrouvait des impressions d'enfance[5] et Mme Malthus le souvenir de ses premières années de mariage[6]. On herborisa, à la joyeuse surprise de Malthus, novice encore, qui se prit d'un beau zèle pour les plantes et communiqua son ardeur à sa famille[7]; aussi proposa-t-il à son hôte un *iter botanicum* en Surrey! De part et d'autre le plaisir fut complet et Malthus put refaire son rêve d'héberger Rousseau, pour l'hiver au moins[8].

Si l'espoir de faire les honneurs de sa retraite à d'Ivernois se changea en déception[9]. Rousseau eut chez lui

[1] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 12 mars 1766, VI; 29 mars, VIII; *Malthus à Thérèse Le Vasseur*, 13 mars, VII.

[2] Nièce de Malthus? *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 24 janv. 1768, XIV.

[3] *Œuvres*, t. XI, p. 349, *à Du Peyrou*, 21 juin 1766; *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 18 juillet 1766, X; 1er déc., XI; 24 janv. 1768, XIV.

[4] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 12 mars 1766, VI : « ... un étranger demande à parler à M. Rousseau au cabaret du voisinage. » Wootton n'a pas de débit. Ellastone, possède une auberge du XVIIIe siècle, assez vaste, à l'enseigne de *Bromley Arms*, Bromley ayant remplacé Davenport au château; dans *Adam Bede*, chap. II, elle porte le nom de *Donnithorne Arms*.

[5] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 1er avril 1766, IX.

[6] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 12 mars 1766, VI.

[7] *Id.*, *Malthus à Rousseau*, 24 janv. 1768, XIV.

[8] *Id.*, *Malthus à Rousseau*, 18 juillet 1766, X.

[9] *Œuvres*, t. XI, p. 375, *à Guy*, 2 août 1766; p. 402, *à d'Ivernois*, 11 déc.; p. 412, 31 janv. 1767; p. 418, 7 fév.; t. XII, p. 12, 6 avril.

un autre Genevois, Lamande, exilé de sa patrie pour un écrit hostile au gouvernement[1]; il reçut aussi maints visiteurs inattendus, qu'une lettre de recommandation avait enhardis, comme M. Beauclerk[2], ou qui se présentaient sans autre, tel ce M. Brand qui, dans le cercle fashionable de Bath, répétait les louanges du solitaire[3]. D'autres encore se ménageaient une entrevue par subterfuge, car l'on commençait à connaître l'horreur de Jean-Jacques pour les entretiens de simple convenance ; ainsi, le Dr Erasme Darwin obtint audience sur le bord du chemin en se donnant pour botaniste[4]; découvert, il se vit tourner le dos ; mais une réconciliation intervint, paraît-il[5].

De bonnes et franches relations s'établirent dès le début du séjour à Wootton entre Rousseau et le pasteur, Révérend Hake, venu pour lui souhaiter la bienvenue dans sa paroisse[6] et qui, souvent[7], lui amena ses collègues des alentours[8], unis dans cette œuvre

[1] *Lettres*, C, *Lamande à Rousseau*, 30 oct. 1766. Lamande, allant se réfugier à Neuchâtel, demanda une lettre d'introduction pour Du Peyrou : *Lettres, C, Roustan à Rousseau*, 24 nov. 1766, III.

[2] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 9 déc. 1766, XVI.

[3] *Lettres*, C, *Granville à Rousseau*, 9 mars 1767, II. Serait-ce le même personnage que le Brand chargé de remettre à Rousseau une lettre de Vautravers ? (Rockhall, près de Bienne, 12 fév. 1766. Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

[4] Grand-père de Charles Darwin. Howitt, *o. c.*, p. 513.

[5] « Er correspondirte auch gelegentlich mit Rousseau,... ohne dass jedoch einer ihrer Briefe erhalten wäre. » Krause, Ernst, *Erasmus Darwin*, Leipzig, 1880, p. 10.

[6] *Œuvres*, t. XI, p. 319, *à Hume*, 29 mars 1766. Wootton Hall dépendait de la paroisse d'Ellastone. C'est le recteur actuel qui nous a donné le nom de son prédécesseur.

[7] *Œuvres*, t. XI, p. 335, *à Mme de Luze*, 10 mai 1766 ; *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 4 oct. 1766, XX.

[8] *Œuvres*, t. XI, p. 336, *à de Luze*, 10 mai 1766. — Rien n'empêche de penser que l'un de ces visiteurs fut le Rév. Dr John Taylor (1711-

justicière des scènes de Môtiers[1]. Bien mieux, l'exilé découvrit dans la noblesse du voisinage[2] un homme déjà rencontré en France, dont l'intimité, assure-t-il, devait le consoler de toute autre société[3] ; s'il s'agit de Brooke Boothby[4], leur commerce fut interrompu par le prompt départ de celui-ci[5] et dix ans s'écoulèrent avant qu'ils se revissent.

Mais Rousseau n'eut en Angleterre aucun ami plus cher — non pas même Davenport — que l'excellent Bernard Granville ; il résidait toute l'année à Calwich Abbey, château situé à 2 milles de Wootton, dans la même paroisse, sur la route d'Ashbourne. Descendant d'une famille noble[6], il avait reçu une éducation libé-

1788), « le roi d'Ashbourne » où il résidait fréquemment, attiré plus encore par le souci de sa fameuse étable que par les responsabilités de sa charge de juge de paix.

[1] *Œuvres,* t. XI, p. 316, *à Du Peyrou,* 14 mars 1766 : « Le clergé anglois me regarde à peu près comme un confesseur de la foi. »

[2] *Id.,* t. XI, p. 336, *à de Luze*, 10 mai 1766 ; p. 345, *à Du Peyrou,* 31 mai.

[3] *Id.,* t. XI, p. 326, *à Mme de Boufflers,* 5 avril 1766.

[4] *Id.,* t. IX, p. 320. « Un jeune Anglois que j'avois eu pour voisin à Wootton... » Brooke Boothby, dit une note de l'éditeur. — Brooke Boothly (1743-1824), baronnet depuis 1789 ; résidence : Ashbourne Hall ; membre du cercle littéraire des Darwin, Day, Edgeworth, Miss Seward. Fidèle à son amitié, Boothby défendit Rousseau dans ses *Observations on the Appeal from the New to the Old Whig, and Mr Paine's Rights of Man*, London, 1792, 8°.

[5] *Lettres,* C, *Boothby à Rousseau*, 23 déc. 1766, I. Il ne rentra à Ashbourn qu'en mai 1767 ; *Id.,* 24 fév. 1768, II.

[6] 1699-1775. Inhumé dans l'église d'Ellastone ; c'est lui-même qui rédigea son épitaphe, que nous donnons ici, d'après Llanover, *o. c.*, t. II, p. 141, comme constituant l'unique document biographique que nous connaissions :

Here lies interred the body of | Bernard Granville, | who trusted in the mercy of Almighty God | for the forgiveness of his sins | though the merits and mediation | of | Jesus Christ, the Saviour and Redeemer | of mankind. | He was the son of Bernard Granville, | and great grandson of Sir Beville Granville, | who was killed in the civil wars, | fighting for King Charles the First, | on Landsdown, near Bath, in Somersetshire. | He died at Calwich, July the 2nd, 1775. | Aged 76.

rale; les choses de l'esprit continuaient à l'intéresser; ami de Haendel, la musique lui était plus qu'un passe-temps : elle lui était indispensable[1].

Granville se félicita du voisinage de Jean-Jacques et lui offrit une amitié que les années n'affaiblirent point[2]. Depuis avril[3], ce furent d'incessantes promenades de Wootton à Calwich, et de Calwich à Wootton; il fallait une pluie torrentielle[4] ou des neiges profondes[5] pour interrompre ces allées et venues; de part et d'autre avait lieu un continuel échange de ces petits cadeaux dont l'intention décuple la valeur : une truite des torrents[6] expédiée de Wootton répond à un succulent dindon venu de Calwich[7]; des liqueurs fines envoyées de Calwich[8] croisent en chemin le chevreuil qu'on apporte de Wootton[9]. De temps à autre, pour n'en point perdre l'habitude, Jean-Jacques gronde contre la fréquence des dons de Granville[10]; mais la délicatesse des procédés le

[1] *Œuvres,* t. XII, p. 52, *à Granville,* 25 janv. 1768. Une tradition rapporte que le fameux musicien vint à Calwich.

[2] Le dernier témoignage daté que nous en possédons se trouve dans une lettre de *Rousseau à la D^esse^ de Portland*, du 22 oct. 1773 : *Œuvres*, t. VI, p. 79.

[3] Au retour de Bath, où Granville prenait les eaux chaque année. *Œuvres,* t. XII, p. 1, *à Granville,* 28 fév. 1767; *Lettres, C, Granville à Rousseau,* 9 mars 1767, II; A, *Rousseau à Granville,* 29 avril, XXXVII.

[4] *Œuvres,* t. XI, p. 352, *à Granville,* [2 août 1766], DCCXCV.

[5] *Id.,* t. XI, p. 352, *à Granville,* [janv.-fév. 1767], DCCXCIV; p. 424; [16 janv.]; pour la date de ces billets, cf. *Appendices*, D

[6] Cf. note 4.

[7] *Lettres, C, Granville à Rousseau,* 16 janv. 1767, I.

[8] Cf. note 7; *Œuvres,* t. XI, p. 424, *à Granville,* [16 janv.] 1767.

[9] Cf. note 4. Il faut compléter le billet du P. S. suivant, d'après Llanover, *o. c.,* t. I, p. 89 : « Le chevreuil vient de loin et ne peut se garder. » En effet, c'était un don de Davenport alors en Cheshire; *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 1er août 1766, VI.

[10] *Œuvres,* t. XI, p. 353, *à Granville,* DCCXCVII, et le billet publié par Llanover, *o. c.,* t. I, p. 82 : *Rousseau à Granville :*

Ce Dim : après midy.

J'aurois grande envie, Monsieur, d'aller encore vous gronder, quoique

touche[1]. Et puis, Granville n'est-il pas le seul dans le pays à parler français[2]? Aux yeux d'un exilé, voilà une qualité qui rachète beaucoup de fautes!

Maintes fois, Rousseau, cheminant vers Calwich au gré du sentier qui zigzaguait sur les pentes gazonnées, traversait un petit troupeau de brebis[3] dont «l'aimable bergère[4]» venait à la rencontre du piéton et le conduisait au foyer du châtelain, son oncle[5].

C'était alors nouveau plaisir pour Jean-Jacques de refaire en si gente compagnie le chemin familier à travers le vaste parc, tout planté de tilleuls, de chênes, de bouleaux; une côte verdoyante s'abaisse jusqu'au large étang dérivé de la Dove et creusé jadis par les moines[6]; à mi-hauteur, la grande maison carrée et solennelle du temps de la reine Anne s'adossait aux cloîtres de l'an-

je voye combien cela est inutile, mais le temps ni mon état ne me le permettent pas quant à présent. J'aspire au moment d'aller faire cette promenade pour reprendre un peu de bonne humeur; car je vous jure, Monsieur, en sincérité de cœur, qu'il ne me reste de doux momens que ceux que je passe auprès de vous.»

[1] Cf. p. 60, note 4; *Œuvres,* t. XI, p. 420, fév. 1767; p. 425, [16 janv.].

[2] *Œuvres,* t. XI, p. 384, *à Du Peyrou,* 16 août 1766.

[3] «... the sheep and lambs that Mr Granville gave to his niece, Miss Dewes, and of which she had a little flock at Calwich.» Llanover, *o. c.,* t. I, p. 97. Cette note commente un passage de la lettre suivante de *Rousseau à* [*la Desse de Portland*], s. l. n. d. «N'ayant plus de correspondance en Angleterre je suis privé des nouvelles de mon ancien et bon voisin, Monsieur Granville, dont je regretterai toujours l'aimable société. Que fait aussi, si j'ose, Madame, vous le demander, son aimable nièce, Miss Dewes, dont vous avez bien voulu me donner ci-devant des nouvelles. Elle avoit des brebis si jeunes qu'elle doit avoir trouvé bientôt un berger qui fit son bonheur. C'est une récompense que méritoit la charité chrétienne avec laquelle elle supportoit les radotages de son *vieux berger,* dont le titre n'étoit pas moins inutile pour elle que n'est pour vous celui que vous m'avez permis de porter.»

[4] *Œuvres,* t. XII, p. 52, *à Miss Dewes,* 25 janv. 1768.

[5] *Lettres, C, Miss Dewes à Rousseau,* III.

[6] «...Black canons.» *(The Beauties of England...* vol. XIII, part. II, p. 1015.)

tique abbaye ombragés par les hêtres géants ; tout était là grâce et fraîcheur, fleurs et verdure[1]. Quel contraste d'entendre sous ces voûtes noircies d'encens les échos à peine oublieux des psalmodies latines s'éveiller à la voix ardente du Vicaire savoyard !

Cultivée et belle de ses vingt ans, Mary Dewes était la favorite du philosophe[2] ; paternel, il lui apportait toujours quelque curiosité : un recueil de planches botaniques[3], un morceau de musique à déchiffrer — il jugeait mieux de ses compositions sur ce clavecin ami — ; il lui laissa aussi l'empreinte en cire de son cachet, talisman précieux pour Mary[4] : était-ce le gage d'une partie d'échecs perdue[5] ?

Le brave Sultan, qui, sans doute, réprimait ses gambades à l'approche du troupeau fut récompensé de sa sagesse : un beau jour il arbora fièrement un collier brodé, essai timide de la gentille artiste[6].

Quelques jours encore, et elle s'éloignait de Calwich Abbey pour aller passer l'hiver à Welshbourne dans

[1] La résidence actuelle de Calwich Abbey date du XIXe siècle ; nous empruntons nôtre description à George Eliot; il est aisé d'identifier *Donnithorne Chase* avec Calwich Abbey ; cf. *Adam Bede*, chap. II, XXII, XXVII, XXXII, XLIV.

[2] Orpheline, depuis le 6 juillet 1761, de sa mère, Anne Dewes, sœur cadette de Granville ; chaperonnée par sa marraine, la comtesse Cowper. Llanover, *o. c.*, t. III, p. 633 ; portrait d'Anne Dewes. — L'âge est fourni par une lettre de sa tante, Mrs Delany, écrite pour son anniversaire ; cf. note 8.

[3] *Lettres*, C, *Miss Dewes à Rousseau*, II.

[4] *Œuvres*, t. XII, p. 53, *à Miss Dewes*, 25 janv. 1768 ; *Lettres*, C, *Miss Dewes à Rousseau*, [6 nov. 1767], V.

[5] « My dear Mary, Are you really a chess player ? » *Mrs Delany à Miss Dewes*, 12 mars 1765 ; Llanover, *o. c.*, t. I, p. 43.

[6] *Lettres*, C, *Miss Dewes à Rousseau*, 29 nov. 1766, I ; 18 déc., IV. *Œuvres*, t. XI, p. 401, *à Miss Dewes*, 9 déc.

le comté de Warwick[1]; au retour, en mai 1767, elle ne retrouva pas son « vieux berger[2]. » Une correspondance peu active, mais dont il nous est parvenu un écho touchant, s'établit entre le « barbon[3] » et la bergère; peu d'années après, lorsqu'elle eut rencontré le « berger qui fit son bonheur[4] » et qu'elle eut fondé une famille, elle regretta de n'avoir pas son vieil ami pour élever ses quatre enfants[5]; elle les avait allaités elle-même[6]; reçut-elle en échange le fameux lacet[7]?

[1] *Lettres*, C, *Miss Dewes à Rousseau*, 18 déc. 1766, IV. Il s'agit de Wellesburne Hastang; on y trouve encore un Dewes en 1829. Paterson, *o. c.*, ed. 1829, p. 173.

[2] *Lettres*, C, *Miss Dewes à Rousseau* [6 nov. 1767], V.

[3] *Œuvres*, t. XI, p. 401, *à Miss Dewes*, 9 déc. 1766.

[4] John Port, d'Ilam, qu'elle épousa le 4 déc. 1770; ils se connaissaient depuis longtemps; cf. *Granville à Mary Dewes, chez la comtesse Cowper*, Calwich, 18 mai 1766: « Mr. Port called yesterday morning. » En note: « Mr. Port's name was previously Sparrow, instead of which he took the name of Port on succeeding to the Ilam property of his uncle in Derbyshire. » Llanover, *o. c.*, t. I, p. 312; t. I, p. 58. Cette observation explique le nom de Sparrow qui étonne d'abord dans les *Œuvres*, t. VI, p. 77, *à la Desse de Portland*, 17 avril 1772.

[5] Llanover, *o. c.*, t, II, p. 272, *Mrs Port à Rousseau*, 1776. Ces quatre enfants étaient une fille (1771), et trois garçons (1773, 1774, 1776); le cadet, Bernard, mourut en janvier 1854, vicaire d'Ilam.

[6] « Je suis affligé du mauvais état où continue d'être la santé de mon bon voisin, M. Granville; cela augmente mon regret de n'être plus à portée de lui rendre des devoirs qui, dans leur inutilité, lui auroient du moins témoigné combien je m'intéresse à ses maux. Il doit trouver une grande consolation dans l'heureux mariage de son aimable nièce; je ne doute pas que le sage parti qu'elle a pris de nourrir ses enfants malgré sa santé chancellante, ne contribue à l'affermir; je suis plus mortifié qu'étonné qu'elle ne se souvienne plus de moi au milieu de sa petite famille naissante. Un jeune mari fait aussi même oublier un vieux berger. Pour moi je me souviendrai toujours d'elle! Cette manière pleine de grâce dont elle accompagnait l'accueil caressant que me faisoit son cher oncle *(sic)*, et je conserve précieusement un joli travail de ses mains qu'elle destinoit à mon pauvre Sultan et dont je me suis souvent paré moi-même. » *Rousseau à la Dsse de Portland*, s. d. Llanover, *o. c.*, t. I, p. 419.

[7] « Ils ne sont destinés qu'aux Demoiselles de ma connoissance qui se marient; à condition qu'elles nourriront leur premier enfant; sans quoi, point de lacets. » 9 oct. 1762, III. Rothschild, *o. c.*, p. 15.

En hiver, l'accueil à Calwich était familier : le home s'ouvrait à l'ami célèbre et modeste ; l'été, quelque chose de ce charme disparaissait, car le château devenait un centre estimé de vie mondaine et l'on y tenait gaie compagnie. Rousseau s'y frotta à la société anglaise ; Granville le présenta à la vicomtesse Andover[1], à la comtesse Cowper[2], à William Fitzherbert, membre du Parlement[3], aux Port qui eurent le plaisir de l'avoir dans leur résidence d'Ilam[4], à Lord Shrewsbury[5] seigneur du manoir d'Alton Abbey, d'où Rousseau refusa avec beaucoup de dignité les avances du comte Grégoire Orloff qui lui offrait une terre près de Pétersbourg[6]: à d'autres personnes encore[7], dont l'une mé-

[1] Cf. p. 66, note 1.

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 353, *à Miss Dewes*, DCCXCIX.

[3] Il résidait à Tissington, à 8 milles de Calwich ; ne doit-on pas, en effet, attribuer pour une part au souvenir agréable d'une rencontre avec Rousseau la démarche qu'il entreprit en janvier et en février 1767, dans l'affaire de la douane ? Nous y reviendrons.

[4] Le 21 août, Rousseau gratifia d'un pourboire « les domestiques de M. Port » ; il ne put en voir plusieurs à la fois que chez leur maître ; *Lettres*, A, *Livre de Dépenses*, XLVI.

[5] George Talbot (1719-1787), 15me earl Shrewsbury.

[6] Grégoire II Orloff (1734-1783), le fameux favori de la grande Catherine. Sa lettre du 2 janv., V. S., 1767, St-Pétersbourg, fut transmise à Rousseau le 9 fév. 1767, par Alexandre Baxter, marchand londonien (Lettres inéd., *Bibl. de Neuchâtel)*. Le millésime de la réponse de Rousseau, *Œuvres*, t. XI, p. 314, *à Orloff*, 23 fév. 1766, doit être corrigé en 23 fév. 1767 ; de même il faut Alton, et non Halton.

[7] Ainsi la dame mentionnée dans la note suivante (qui était-ce ?) : « In my brother's possession at Leek are two pictures, for which my father was more than once offered a very considerable sum of money, and whose probable painters' names are much desired. The one evidently by a French artist, is an exquisitely finished portrait of Rousseau and was given by the immortal Jean-Jacques himself while residing at Wootton in 1766 to a great aunt who lived in the neighbourhood, and for whom he had conceived a more than ordinary amount of regard.

He is represented in Polish or Cossack dress, being habited in a loose-flowing, light purplish-brown robe, the deeply furred fringe of which he holds with his ruffled right-hand. A high fur cap completely conceals his hair, and a white cravat just peeps out from underneath the

rite qu'on fasse plus que de mentionner son nom, la duchesse de Portland.

Auparavant, une courte digression : Jean-Jacques rencontra-t-il la sœur aînée de Granville, Mrs Delany, illustrée plus tard par l'amitié du roi George et de la reine Charlotte[1] ? Il ne semble pas[2] ; elle-même ne désirait pas cette entrevue ; bien plus, elle redoutait l'influence du philosophe sur son frère[3] et elle mit très sérieusement sa nièce en garde contre la séduction de ses idées[4]. Elle refusa de le lire, par discipline morale, et elle blâme sévèrement Lady Kildare[5], disposée à

robe. The face is nearly full, being about three-quarters turned ; and the complexions dark olive. Furrowed brow and cheeks, thickly brushed eye brows, dark, deep-set hazel eyes, which abstractedly follow one from all points of view ; and a thin-lipped, sensuous mouth sum up its other characteristics. » John Sleigh, *Notes and Queries*, 3rd Series, vol. IV, 1863, p. 475. — Ce portrait n'est-il pas une copie de celui de Ramsay ?

[1] Depuis 1776.

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 352, *à Granville*, DCCXCV. Llanover, *o. c.*, t. I, p. 98.

[3] Llanover, *o. c.*, t. I, p. 114, note 1.

[4] *Miss Delany à Miss Dewes* (fragment, 1776; il faut lire 1766, car 10 ans plus tard, l'adresse eût été : *à Mrs Port.*) « Now for a word about Monsieur Rousseau, who has gained so much of your admiration. His writings are ingenious, no doubt, and were they weeded from the false and erroneous sentiments that are blended throughout his works (as I have been told), they would be as valuable as they are entertaining. I own I am not a fair disputant on this subject from my own knowledge of his works, as I avoid engaging in books from whose *subtlety* I might perhaps receive some prejudice, and I always take an alarm whers *virtue* in *general terms is the idol*, without the support of *religion*, the *only* foundation that can be our security to build upon ; that *great plausibility* and *pomp of expression* is deluding, and requires great accuracy of judgement not to be imposed upon by it. I therefore think it the wisest and safest way to avoid those snares that I may not have strength enough to break when once entangled in them. I remember a wise maxim of my Aunt Stanley's when I first came into the great world : *avoid putting yourself in danger, fly from temptation, for it is always odds on the tempter's sake.* » Llanover, *o. c.*, t. I, p. 80.

[5] Emilia Mary, fille de Charles, duc de Richmond et Lennox, femme de James, marquis de Kildare, créé duc de Leinster, le 26 nov. 1766. Llanover, *o. c.*, t. I, p. 77, note.

confier l'éducation de ses enfants à Rousseau [1] — preuve nouvelle que notre exilé eût trouvé mille portes ouvertes dans cette Angleterre inhospitalière [2]! — Mrs Delany redoutait la suprématie de la passion, le jeu effréné des énergies naturelles, et on lui doit ce mot : « Wootton, bon pour un cynique. est trop austère pour un philosophe sentimental [3] ! »

Dès juillet, Rousseau fit. à Calwich, la connaissance de la duchesse de Portland [4]. Lady Margaret Cavendish

[1] Lettre de *Mrs Delany à Lady Andover*. « Delville, 4[th] sept. 1766... I am glad you have seen *the Rousseau;* he is a genius and a divinity, and his works extremely ingenious, as I am told, but to young and unstable minds *I believe dangerous,* as under the *guise and pomp of virtue* he does advance very erroneous, and unorthodox sentiments ; it is *not* the « *bons tons* » who say this, but I am too near the *day of trial,* to disturb my mind with fashionable whims. Lady Kildare said she would offer R. an elegant retreat if *he would educate her children!* I own I widely differ with her ladyship, and would rather commit that charge to a *downright honest parson,* I mean as far as to religious principles, but perhaps that was a part that did not fall into her scheme at all. You see, my dear Lady Andover, what rust I am gathering by lying by, I wish it may have the merit of an old coin, and be a testimony of some real value, tho' I feel too much my own insignifiance to think that can be the case. » Llanover, *o. c.,* t. I, p. 67. — Delville est dans le voisinage de Dublin.

[2] *Œuvres,* t. IV, p. 147, note 1, *Héloïse,* II, IX ; t. XI, p. 326, *à Mme de Boufflers.* 5 avril 1766.

[3] « Delvillé, 3. July 1766... I hope your neighbour Rousseau entertains you ; is he pleased with his own Hermitage ? it is romantic enough to satisfy a genius, but not so well suited to a sentimental philosopher as to a cynic, it is rather too rude, and I should imagine Caldwich much better fitted for that purpose. » *Mrs Delany à Granville.* Llanover, *o. c.,* t. I, p. 65.

[4] *Mrs Delany à Lady Andover.* — « Delville, 15[th] July 1766... The Duchess of Portland wrote me word that she should be very happy to meet your ladyship at Caldwich, and I supposed by that it had been settled between you. My brother also impatiently expects and hopes for that honour, and is only concerned that he « shall not be able to entertain you as he ought », but he *will* treat you with a sight of Monsieur Rousseau, who is in his neighbourhood. » Llanover, *o. c.,* t. I, p. 68. — *Œuvres,* t. XI, p. 352, *à Granville,* [1[er] juillet] 1766, DCCXCIII ; p. 422, *à Du Peyrou,* 14 fév. 1767.

Harley[1], et non point, comme Howitt l'enseigne, Lady Dorothy Cavendish[2], qui ne devint duchesse de Portland que le 21 novembre 1766, par son mariage avec William Henry Cavendish Bentinck, 3me du titre[3].

La duchesse et Rousseau herborisèrent dans le jardin de Calwich[4] et étendirent bientôt leur champ d'exploration aux collines sablonneuses d'Okeover[5], puis au massif du Peak lui-même[6], où la noble dame étonna, par son agilité et la sûreté de sa marche, le vieux grimpeur du Chasseron[7]. Depuis fin août, sur l'initiative

[1] 1715-1785. Epousa le 11 juin 1734, William, 2me duc de Portland. Qu'elle fût la correspondante de Rousseau, le titre de Desse de Portland qu'il lui donne en juillet le prouve bien ; de même la qualification de duchesse douairière qu'il lui applique en 1770 et qui n'irait guère à une femme de 20 ans ! *Œuvres*, t. XII, p. 210, *à Moultou*, 28 mars. Et encore le témoignage de Lady Llanover, *o. c.*, t. I, p. 98, qui relève l'erreur de Howitt. L'intimité de Mrs Delany et de la duchesse ne s'explique qu'entre femmes de même âge. Enfin, un détail fourni par le *Dictionnary of National Biography*, montrant l'intérêt pris par la Desse de Portland, en 1762, à la botanique, terminera cette liste de preuves : Solander « was engaged to arrange the Duchess of Portland's Museum. »

[2] Fille de William Cavendish (1720-1764), 4e duc de Devonshire ; née le 17 août 1750, morte le 3 juin 1794.

[3] 1738-1809. Deux fois premier ministre.

[4] *Œuvres*, t. VI, p. 66, *à la Desse de Portland*, 20 oct. 1766.

[5] Llanover, *o. c.*, t. I, p. 70, *Duchesse de Portland à Granville*, Buxton, 25 août 1766.

[6] Howitt, *o. c.*, p. 505. — S'agit-il de promenades répétées dans les vallons les plus proches de Wootton ou bien y eut-il une excursion de plusieurs jours ? Nous n'en savons rien ; en tout cas, une absence prolongée de Wotton ne pourrait avoir eu lieu que durant la seconde quinzaine de juillet ou la première d'août, si du moins les lettres connues de Rousseau pour ces deux mois sont bien les seules qu'il écrivit ; on n'en connaît aucune entre le 21 juillet et le 1er août, le 5 et le 8 août, le 17 et le 22. On sait que le 21 août il était à Ilam ; y passa-t-il au cours de cette expédition problématique, s'y séparant de la duchesse qui allait à Buxton (cf. note 5) et, de là, se rendit à Bullstrode ? cf. Jansen, Alb., *Rousseau als Botaniker*, Berlin, 1885, p. 303 : *Desse de Portland Rousseau*, Bullstrode, 10 sept. 1766.

[7] *Œuvres*, t. XII, p. 43, *à Du Peyrou*, 17 oct. 1767.

de la duchesse[1], il fallut se borner à correspondre, Lady Portland habitant Londres ou Bullstrode[2]; pendant dix ans, ce fut un échange assez régulier de lettres, de graines, de plantes, de renseignements ; elle pourvut Jean-Jacques de traités de botanique appréciés[3] et tenta — vainement, hélas! — de renouer les relations entre son « herboriste[4] » et milord Maréchal[5], relations brisées en novembre 1766, du chef de ce dernier[6].

Ainsi s'écoula l'été, le seul que Rousseau passa en Angleterre et qui est plein de contrastes : d'une part le tourment des attaques de Hume[7], de l'autre le charme des réceptions chez Granville.

Que devenait Davenport? Rentré dans son domaine familial de Davenport Park en Cheshire[8], il communiquait fréquemment avec son locataire par l'intermédiaire du garde ; à ses nombreux billets s'ajoutèrent ceux de Phébé, malheureusement perdus, ainsi que les réponses de Jean-Jacques, à l'exception d'une seule[9].

[1] *Œuvres,* t. VI, p. 65, *à la D^esse de Portland,* 20 oct. 1766, en réponse à sa lettre du 10 sept.; cf. p. 48, note 1.

[2] Près de Londres, au sud du Buckinghamshire.

[3] *Œuvres,* t. VI, pp. 65-80, *à la D^esse de Portland,* 20 oct. 1766-11 juillet 1776. — Jansen, A., *o. c.,* pp. 303-306, *D^esse de Portland à Rousseau,* 10 sept. 1766-2 oct. 1767, I-VI.

[4] Rousseau ne prit ce titre qu'en France, *Œuvres,* t. VI, p. 70, *à la D^esse de Portland,* 19 juillet 1767.

[5] *Id.,* t. VI, p. 70, *à la D^esse de Portland,* 29 avril 1767. — Brisées de fait, car depuis lors Rousseau se plaint de n'avoir plus de nouvelles de G. Keith autrement que par des tiers ; *Œuvres,* t. XI, p. 401, *à Keith,* 11 déc. 1766 ; p. 410, *à Du Peyrou,* 8 janv. 1767 ; p. 419, *à Keith,* 8 fév. ; p. 422, *à Du Peyrou,* 14 fév.; t. XII, p. 5, *à Keith,* 19 mars.

[6] Streckeisen, *o. c.,* t. II, p, 154, *de Keith,* 12 nov. 1766, LXXXVI.

[7] *Œuvres,* t. XI, p. 373, *à Guy,* 2 août 1766.

[8] A un mille de Brereton Green et de Congleton, à vingt milles de Wootton. Davenport l'avait acheté en 1740, de Sir Matthew Deane ; un mariage l'avait fait sortir de la famille en 1676 ; cf. Lysons, D. and Lysons, S., *Magna Britannia,* vol. II, part II, p. 491, London, 1810, 4°.

[9] Streckeisen, *Œuvres ind.,* p. 439, *à Mlle Davenport,* 1766, XLV.

L'éloignement des deux localités n'empêcha pas Davenport de revenir à Wootton deux fois encore durant la belle saison; le mardi 1er juillet[1], ce fut surtout pour examiner les dispositions de Rousseau, que Hume désirait connaître[2]: au début d'août[3], il voulut probablement apaiser, par sa sympathie, l'excitation et la mélancolie de son ami[4]. Jean-Jacques, sensible à cet attachement sincère, profita des derniers jours d'août pour rendre à son hôte sa politesse et il s'achemina vers le Cheshire, à pied peut-être[5], peut-être aussi dans la chaise tenue en réserve à Wootton[6]. De cette excursion nous ne savons rien, tout au plus des dates approximatives. Parti le 25 ou le 26 dans la matinée[7], il arriva à Davenport Park dans l'après-midi.

La rivière Dane courait sous les hauts arbres du parc, égayait les prairies, envoyant de ci de là un ruisseau d'irrigation dans les jardins potagers ou d'agrément : un projet de rénovation en fut décidé et Rousseau promit d'y songer[8]: quelle joie ce lui eût été de planter à sa guise, de ménager les eaux et de tracer les sentiers! A l'instar de Julie, il eût créé quelque îlot paisible de verdure, quelque solitude bocagère, et se

[1] Burton, *o. c.*, t. II, p. 336, *Davenport à Hume*, 6 juillet 1766. *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 30 juin 1766, V ; *Œuvres*, t. XI, p. 352, *à Granville*, [1er juillet] ; p. 353, *à Davenport*, 2 juillet.

[2] *Lettres*, D, *Hume à Davenport*, 27 mai 1766-26 juin, I-IV.

[3] *Id.*, B, *Davenport à Rousseau*, 1er août 1766, VI.

[4] *Id.*, A, *Rousseau à Davenport*, [24-31 juillet 1766], VIII.

[5] *Œuvres*, t. XI, p. 325, *à Strafford*, 3 avril 1766. La résidence de Strafford ici mentionnée, Wentworth Castle, était à 70 km. de Wootton ; cf. p. 26, note 3.

[6] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 4 mai 1767, XXXVII.

[7] *Id.*, A, *Livres de Dépenses*, XLVI : «Du 29 [août]. Pour le voyage de Davenport deux Dînées en route...»

[8] *Œuvres*, t. XI, p. 390, *à Davenport*, 11 sept. 1766.

fût complu dans cette réalisation splendide d'un rêve attachant ! Sortant de la propriété, il se rendit au village de Davenport ; sa robe lui joua le mauvais tour habituel : on le crut fou ! [1]

Par contre, aux yeux des enfants de la maison, il grandissait de toute la bonté avec laquelle il contemplait leurs jeux, et de tout l'intérêt dont il suivit leurs études ; lui-même découvrit avec un naïf plaisir qu'il possédait encore son arithmétique, y compris la règle de trois et le calcul des réductions que ses petits amis appliquaient dans leurs problèmes sur l'abominable casse-tête de la monnaie anglaise [2].

Le vendredi 29 août il rentrait à Wootton ; nous ignorons si Thérèse l'avait accompagné.

Rousseau n'oubliait jamais le pourboire des domestiques qui lui rendaient service, et il en inscrivait exac-

[1] Edgeworth et sa famille passèrent l'été de 1781 à « Davenport Hall in Cheshire... We rented it from Mr Davenport, to whom it belonged. He had entertained Rousseau there, when he was brought over from France by Hume. In one of the rooms there was an excellent picture of the eccentric philosopher of Geneva. I believe that the print, which is prefixed to the English translation of his works, was taken from this picture. The people, in the neighbourhood of Davenport, who had seen or spoken to him, thought him mad ; perhaps they were not much mistaken. » Edgeworth, *Memoirs,* London, 1820, t. I, p. 382. Cette dernière appréciation est bonne à noter chez un homme qui éleva son fils, de la 3e à la 8e année (1766-1771), conformément à l'*Emile,* et en fit un garçon hardi, endurant, généreux, mais très désobéissant ; *o. c.*, p. 179. — A certains égards, le passage est étrange ; en 1781, R. Davenport était mort depuis 10 ans, et Davenport Hall appartenait, de part son testament, à sa petite fille Phébé (Ormerod, George, *The History of the County Palatine and City of Chester,* 2nd Ed. by Th. Helsby, London. 1882, 4°, t. III, p. 67 ; Lysons, *o. c.*) De plus Rousseau n'habita pas Davenport Hall, sauf durant sa courte visite, sens que peut avoir « entertained. » Ces inexactitudes surprennent d'autant plus qu'Edgeworth vint habiter, en 1770, Lichfield, à 22 milles de Wootton et dut connaître les traditions locales concernant Rousseau ; aurait-il pu confondre Davenport et Wootton ?

[2] *Œuvres,* t. VIII, p. 127, *Confessions*, I, v.

tement le montant dans son agenda[1]; mais sa générosité native ne se déployait vraiment que dans les circonstances où rien, ni coutume ni requête. ne la contraignait à s'exercer[2]. Les paysans de Wootton bénéficièrent les premiers de sa bienveillance à l'égard du prochain.

Sans avoir toujours de lointains buts de promenade, Jean-Jacques aimait à sortir du parc, à errer aux alentours. à observer les cultures[3], le bétail au pâturage, les moutons tondant l'herbe grasse des prés soigneusement enclos[4]. Volontiers il se rendait à Wootton ; du Hall, un petit quart d'heure de marche à travers la pelouse et par un chemin creux et montant, l'amenait au centre du hameau; toutes de pierres grises, les maisons, précédées d'un jardinet entouré d'un mur de pierres — et non de briques comme l'on s'y attendrait — s'éparpillent sur un versant déboisé, au carrefour de trois routes: l'une descend à Ellastone en contournant le parc, l'autre se dirige vers les Weaver Hills, vers Stanton et Ilam. Là, nulle auberge, nulle boutique ; accompagné de Miss Zell, ou même seul, Ross Hall[5] pénétrait dans les chaumières et y distribuait

[1] *Lettres*, A, *Livre de Dépenses*, XLVI ; domestiques de Port, de Davenport, le jardinier de Granville, Peggy et sa mère, l'enfant du jardinier de Wootton.

[2] *Œuvres*, t. VIII, p. 369, *Confessions*, II, x.

[3] *Œuvres*, t. VI, *Sur la Botanique de Regnault :* p. 99, la pomme de terre ; p. 117, le navet. Dufour, Th., *Pages inédites de J. J. Rousseau*, *Annales J. J. Rousseau*, t. II, p. 265, n° 54 : « Eglantier ou Rosier sauvage. Ce n'est pas le Gratte-cu commun. C'est celui dont les feuilles sont odorantes et que les Anglois ne dédaignent pas de placer dans leurs jardins. »

[4] *Id.*, t. VI, p. 66, *à la D*esse *de Portland,* 20 oct. 1766; p. 68, 12 février 1767.

[5] Miss Zell (= Mademoiselle) et Ross Hall : Thérèse et Rousseau dans le dialecte local; cf. Howitt, *o. c.*, p. 511.

libéralement son thé suisse composé de simples cueillis dans les vallons et sur les collines, au hasard des courses champêtres[1].

Sa rêverie de solitaire, lui faisant parfois dépasser le village, le conduisait à la mine de plomb de Stanton[2] : captivé d'abord par les travaux d'extraction du minerai, il reportait bien vite son intérêt sur les mineurs eux-mêmes, et leur dénuement le touchait fort; que de fois il regretta d'avoir si peu d'argent pour soulager leur misère[3]!

Si les campagnards lui témoignaient la déférence[4] que le vulgaire ne refuse guère aux êtres bons, un peu dérangés d'esprit, et le prenaient pour un roi détrôné, les enfants, eux, le tenaient pour un être mystérieux et redoutable : du plus loin qu'ils apercevaient le bonnet et le caftan, ils fuyaient, avec un furtif regard de curiosité : soixante-quinze ans plus tard, le fermier Burton, James Robinson, et Miss Salt se souvenaient de leur émoi d'écoliers apeurés[5].

[1] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 18 juillet 1766, X. — Il semblerait qu'à la longue Rousseau ait pu échanger quelques paroles avec les campagnards des alentours : « Scavés-vous la différence qu'il y a des paysans d'Angleterre a ceux de ce pays-ci ? Quand j'herborisois, ils venoient me demander : « A quoi sert cette plante ? » Ceux d'ici [me disent] : « Ah ! C'est telle chose; cela sert à tel. » Ceux ci veulent instruire, ceux la cherchent toujours à s'instruire. » Cf. Saint-Pierre, Bernardin de, *Vie et Ouvrages de J. J. Rousseau*, éd. M. Souriau, Paris, 1907, in-16, p. 165.

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 335, *à Mme de Luze*, 10 mai 1766. Lewis, Samuel, *Topographical Dictionary of England*, London, 1831, 4°.

[3] *Lettres*, A, *Livre de Dépenses*, 7 août 1766. — En 1769, une famille de mineurs habitait une grotte, près de Buxton ; interrogée sur le gain de son mari, la femme répondit que « if he had good luck, he could earn his five-pence a day ! » De Foe, *o. c.*, 7th ed., t. III, p. 80.

[4] *Œuvres*, t. XI, p. 336, *à M. de Luze*, 10 mai 1766.

[5] Howitt, *o. c.*, pp. 510-511.

IV. La Bibliothèque et les Estampes de Rousseau.

Nous ne saurions taire deux transactions qui occupèrent Rousseau durant l'hiver et qui sont importantes, sinon en elles-mêmes, du moins par les pistes sur lesquelles elles peuvent mettre les investigateurs : nous entendons la vente de sa bibliothèque et celle de ses estampes.

En automne 1763, ayant renoncé au métier d'auteur, Jean-Jacques avait chargé son ami Léonard Usteri de vendre, en bloc, les 4 ou 500 volumes de sa « librairie[1] » ; l'affaire en resta là. Deux ans plus tard, il possédait un millier de livres[2] et cherchait à s'en débarrasser[3]. Au lendemain du départ de l'île Saint-Pierre, il songea à en établir le catalogue[4], ou plutôt à compléter celui qu'il avait commencé pendant l'hiver 1763-1764[5]: de Strasbourg, puis de Paris[6], il pria Du Peyrou de lui préparer l'envoi des plantes suisses reçues de Julie de Bondeli, en septembre 1765[7], et des ouvrages de botanique, et de le défaire du reste[8]; de Wootton, il

[1] Usteri, P. et Ritter, Eug., *o. c.*, p. 86, *Rousseau à Usteri*, 3 octobre 1763.

[2] Dutens, Louis, *Lettre à M. D[e] B[ure], sur la Réfutation du livre de l'Esprit d'Helvétius par J. J. Rousseau*. A Londres, 1779, 8°, p. 4.

[3] *Œuvres*, t. XI, p. 229, *à Du Peyrou*, 7 mars 1765 ; Bosscha, *o. c.*, p. 253, 18 mars 1765, n° 132.

[4] *Id.*, t. XI, p. 288, *à Du Peyrou*, 27 oct. 1765.

[5] Usteri, P. et Ritter, Eug. *o. c.*, p. 86, *Rousseau à Usteri*, 3 oct. 1763 ; p. 91, 5 janv. 1764.

[6] *Œuvres*, t. XI, p. 293, *à Du Peyrou*, 17 nov. 1765 ; p. 302, 24 déc.

[7] Cf. Usteri, P. et Ritter, Eug., *o. c.*, p. 147, *J. de Bondeli à Usteri*, 17 sept. 1765.

[8] Thérèse transporta les livres chez Du Peyrou le vendredi 8 nov. 1765. Cf. *Du Peyrou à Rousseau*, 9 nov. 1765, n° 6 (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

réitère cet ordre[1], et, lorsqu'à son grand déplaisir il apprend que sa bibliothèque entière est en route pour le rejoindre[2], il s'en tient à son projet dans la mesure du possible : ce qu'il ne veut pas sera vendu à Londres[3].

Après une attente énervante[4], il est avisé, le 12 août, que les libraires Becket et de Hondt ont pour lui, depuis le 18 juillet[5], sept caisses marquées I. I. R. du poids considérable de 1244 livres; le transport coûtait 16 livres sterling et plus[6], la douane s'élevait à 14 livres sterling[7]. Jean-Jacques s'étonna fort, s'indigna même d'avoir à payer 31 livres[8], et tous ses correspondants apprirent sa colère de voir taxer 20 shellings un vieux cistre pourri et brisé[9].

Le 23 août, il recevait de Becket un ballot de traités

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 321, 29 mars 1766; p. 337, 10 mai; p. 345, 31 mai.

[2] Elle quitta Neuchâtel le 24 mai 1766 par le bateau de Thuillard, Mandrot et Eternod qui s'engagèrent à la remettre, à Londres, aux libraires Becket et de Hondt. Cf. *Du Peyrou à Rousseau,* 1er juin 1766, n° 26; avril 1766, n° 23 (Lettres inéd., *Bibl. de Neuchâtel.)* Ce bateau partait d'Yverdon chaque année au printemps ; *Œuvres,* t. XI, p. 297, *à d'Ivernois,* 2 déc. 1765.

[3] *Œuvres,* t. XI, p. 349, *à Du Peyrou,* 21 juin 1766.

[4] *Id.,* t. XI, p. 320, 29 mars 1766.

[5] *Id.,* t. XI, p. 381, *à Rey,* [23] août 1766; *Lettres,* A, *Rousseau à Becket,* 23 août, XIV.

[6] *Lettres,* D, *Becket à Davenport,* 6 sept. 1766. — Le transport, calculé sur la base de 27 livres de France (= 18 francs de Berne = 26 sols sterling) par quintal, fut majoré de 2 livres 5 sols par quintal sous le prétexte que les caisses pesaient seulement 10 quintaux et non les 30 prévus. Cf. *Du Peyrou à Rousseau,* 14 fév. 1766, n° 18; 1er juin, n° 26; 6 juillet, n° 29 (Lettres inéd., *Bibl. de Neuchâtel.)*

[7] *Lettres,* A, *Rousseau à Becket,* 23 août 1766, XIV.

[8] *Id., Rousseau à Lucadou,* 11 août 1766, XII; *Rousseau à Becket,* [11 août 1766], XIII. C'est Lucadou, correspondant de Du Peyrou, qui acquitta cette somme. *Œuvres,* t. XI, p. 312, *à d'Ivernois,* 25 février 1766.

[9] *Lettres,* A, *Rousseau à Becket,* 23 août 1766, XIV; *Œuvres,* t. XI, p. 381, *à Rey,* [23] août; t. XII, p. 2, *à Guy,* fév. 1767.

botaniques[1] contenant aussi plusieurs portefeuilles vides de leurs estampes ; pour le coup, il se crut volé et protesta en termes énergiques et amers[2] ; Davenport s'informa[3] ; finalement tout se retrouva[4].

Subsistait l'énormité des droits de douane ; malgré une vive correspondance en août et en septembre entre Rousseau, son hôte et Becket, les choses n'avancèrent pas jusqu'au retour à Londres de Davenport qui mit en mouvement son ami William Fitzherbert, député de Derby et membre du ministère du commerce[5] ; informé, le premier commissaire de la Trésorerie, duc de Grafton, fit rembourser, en janvier 1767, les droits acquittés en septembre ; il ajouta qu'il s'agissait là d'une attention spéciale du roi à l'égard de l'écrivain[6]. Encore que flatté[7], Rousseau remercia Grafton en une lettre sèche[8] où Davenport, qui la transmit[9], retrouva l'écho de celle

[1] *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* 9 fév. 1767, XXXIII.

[2] *Id.,* A, *Livre de Dépenses,* XLVI : « 18 août : Port d'un ballot de livres » ; ce ballot resta en souffrance quelques jours, à Ashbourne probablement, bureau de poste le plus rapproché, et n'en fut retiré que le 23 ; *id.,* A, *Rousseau à Becket,* 23 août 1766, XIV ; *Œuvres,* t. XI, p. 381, *à Rey,* [23] août.

[3] *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 10 sept. 1766, VIII.

[4] *Id.,* A, *Rousseau à Davenport,* 11 sept. 1766, XVII.

[5] *Id.,* B, *Davenport à Rousseau,* 20 janv. 1767, XVIII ; 3 fév., XXI ; *Œuvres,* t. XI, p. 417, *à Davenport,* 7 fév. — Fitzherbert (cf. p. 59, note 3), dont Johnson louait l'amabilité et l'entregent (Boswell, *o. c.*, t. III, p. 148), était « Commissioner of the Board of Trade, and Member for the borough of Derby » ; c'est en cette qualité qu'il possédait la franchise de port : il y a une lettre de lui à Davenport, du 7 août 1766 ; l'enveloppe, non affranchie, porte la signature : Wm Fitzherbert, Derbyshire ; elle ne concerne pas Rousseau (*Brit. Mus.*, Add. 29626, f. 26.) Il se suicida, le 2 janv. 1772.

[6] *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 27 janv. 1767, XX ; à comparer avec la missive originale du secrétaire Stonhewer, donnée en note.

[7] *Œuvres,* t. XI, p. 422, *à Du Peyrou,* 14 fév. 1767 ; t. XII, p. 5, *à Guy,* 14 mars.

[8] *Œuvres,* t. XI, p. 415, 7 fév. 1767.

[9] *Id.,* t. XI, p. 417, *à Davenport,* 7 fév. 1767.

qui lui avait été adressée quelques jours auparavant[1].

Entreposées jusqu'alors chez Becket et de Hondt, les malles passèrent, le 19 janvier 1767, dans la maison de Davenport[2], qui accepta d'en évaluer le contenu[3], mais se déchargea de ce soin qui dépassait sa compétence[4] sur Louis Dutens[5], bibliophile distingué[6]. L'affaire — compliquée par mille circonstances, dont la plus grave était la susceptibilité de Jean-Jacques, toujours enclin à voir partout des bienfaiteurs importuns ou des gens indélicats[7] — se régla en six semaines.

Moyennant deux guinées[8], le libraire Lewis[9] estima les volumes après un inventaire délicat[10], car — *nil novi sub sole* — les douaniers avaient bouleversé les caisses[11].

[1] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 31 janv. 1767, XXX.

[2] *Id.*, B, *Davenport à Rousseau*, 20 janv. 1767, XVIII ; Davenport emménagea 6 malles ; la 7me était à Wootton depuis l'été ; cf. p. 71, note 1.

[3] Du Peyrou accompagna l'envoi d'un catalogue du contenu spécifique de chaque caisse et répéta dans sa lettre nº 26, du 1er juin 1766, les articles principaux : « caisse nº 1 : Livres de Botanique, Estampes, Porte-feuilles ; nº 2 : le Calepin ; nº 5 : deux exemplaires des lettres de Voltaire sur les Miracles ; nº 6 : Musique et Médailles ; nº 7 : Guitare. » (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

[4] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 3 fév. 1767, XXI.

[5] *Id.*, C, *Dutens à Rousseau*, 12 fév. 1767, II ; B, *Davenport à Rousseau*, 14 fév., XXIV ; *Œuvres*, t. XI, p. 423, *à Dutens*, 16 fév.

[6] Et non libraire, comme le disent MM. Usteri et Ritter, *o. c.*, p. 92, note. — Louis Dutens (1730-1812), pasteur, historiographe de Georges III, polygraphe, éditeur de Leibniz.

[7] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 31 janv. 1767, XXX ; C, *Dutens à Rousseau*, 12 fév., II.

[8] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 26 mars 1767, XXXII.

[9] *Id.*, B, *Davenport à Rousseau*, 12 mars 1767, XXVIII. Ce Lewis tenait boutique dans Russell Street, Covent Garden. Dutens proposait un certain Baker : *id.*, B, *Davenport à Rousseau*, 14 fév., XXIV.

[10] C'est Rousseau qui demanda l'expertise : *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 31 janv. 1767, XXX, et *Œuvres* t. XI, p. 417, 9 fév. ; ce procédé était plus rapide que celui de Dutens qui, très honnêtement, voulait établir les prix après consultation des catalogues des différents libraires londoniens : *Lettres*, C, *Dutens à Rousseau*, 26 fév., III ; 5 mars, IV.

[11] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 25 fév. 1767, XXV.

Beaucoup d'ouvrages étaient dépareillés ; les tomes manquants pourrissaient dans quelque haie de Montmorency ou de Môtiers[1] ; néanmoins le catalogue[2] qu'avait rédigé[3] ou complété[4] Du Peyrou permit le contrôle. L'opération, honnêtement conduite, permit d'éviter l'encan[5] ou la vente en bloc à un libraire qui eût spéculé sur ces livres, tous revêtus de la signature de leur illustre possesseur[6], et n'eût pas manqué de publier — au grand effroi de Rousseau[7] — les remarques dont il avait couvert les marges de certains ouvrages et très spécialement les observations sur l'*Esprit* d'Helvétius.

Il y eut deux acquéreurs : Davenport retint l'*Encyclopédie* qu'il paya 34 livres sterling[8] ; la bibliothèque devint la propriété de Dutens lui-même qui s'enrichit de mille volumes[9] pour le prix de 65 livres[10]. Il adopta une manière originale de s'acquitter ; abandonnant sa pre-

[1] *Œuvres*, t. XII, p. 3, *à Dutens*, 2 mars 1767.

[2] *Id.*, t. XI, p. 417, *à Davenport*, 9 fév. 1767 ; t. XII, p. 3, *à Dutens*, 2 mars ; *Lettres*, C, *Dutens à Rousseau*, 26 fév., III.

[3] « Vos Livres sont donc chez moi, et je me suis oublié à vouloir les « arranger. Je n'ay réussi qu'en partie, et j'ay laissé cette occupation « pour venir vous écrire. Quand tout sera fini, je vous envoyerai le Ca- « talogue pour que vous me marquiez ce que vous voulez garder. » *Du Peyrou à Rousseau*, n° 6, 9 nov. 1765. (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel*.)

[4] Cf., p. 69, note 5.

[5] *Lettres*, C, *Dutens à Rousseau*, 12 fév. 1767, II.

[6] *Id*, C, *Dutens à Rousseau*, 26 fév. 1767, III ; B, *Davenport à Rousseau*, 3 fév., XXI ; *Œuvres*, t. XI, p. 423, *à Dutens*, 16 fév. — Cet *ex-libris* autographe : A. J. J. ROUSSEAU, est reproduit par Malassis sur le titre de sa plaquette, *La Querelle des Bouffons*, Paris, 1876, 8°.

[7] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 9 fév. 1767, XXXIII ; B, *Davenport à Rousseau*, 14 fév., XXIV ; C, *Dutens à Rousseau*, 5 mars, IV.

[8] *Id.*, C, *Dutens à Rousseau*, 26 fév. 1767, III ; B, *Davenport à Rousseau*, 12 mars, XXVIII.

[9] « Il y a douze ans que j'achetai à Londres les livres de J. J. Rousseau, au nombre d'environ mille volumes. » Dutens, L. *Lettre à Monsieur D*[*e*] *B*[*ure*] *sur la Réfutation du livre de* L'ESPRIT *d'Helvétius par J. J. Rousseau*. A Londres, 1779, p. 4.

[10] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 26 mars 1767, XXXII.

mière idée de trois annuités, il décida de servir à Jean-Jacques une rente viagère annuelle de 10 livres cessant à la mort du prémourant[3], payable par son cousin Frédéric Dutens, de Londres, et partant du 5 juin 1767[4]. Avec une délicatesse qui l'honore, Dutens déclara à Rousseau qu'il tiendrait constamment à sa disposition les ouvrages annotés de sa main et qu'il ne communiquerait ces volumes à personne, pas même à titre de prêt[5].

Au moment de l'achat plusieurs volumes étaient à Wootton[6]: ils furent transmis à Dutens au début de 1768[7]. Où la mort de ce bibliophile dispersa-t-elle tous ces ouvrages? Nous l'ignorons, avec le regret de ne pouvoir connaître la composition de la bibliothèque de Jean-Jacques, bibliothèque de quelque valeur, ainsi qu'en témoignent et les paroles de Dutens[8] et la somme qu'il consacra à son acquisition[9].

A la même époque, Rousseau se défit aussi de sa collection d'estampes, malgré la passion que les gravures

[1] *Id.*, C, *Dutens à Rousseau*, 26 fév. 1767, III; 19 mars, V; B, *Davenport à Rousseau*, 12 mars, XXVIII.

[2] *Id.*, D, *Dutens à Davenport*, 30 mars 1767, II.

[3] *Id.*, C, *Dutens à Rousseau*, 19 mars 1767, V.

[4] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 30 avril 1767, XXXVIII. *Œuvres*, t. XII, p. 7, *à Dutens*, 26 mars; p. 42, 16 oct.; p. 41, *à Guy*, 8 oct.

[5] *Lettres*, D, *Dutens à Davenport*, 22 mars 1768, III.

[6] *Id.*, B, *Davenport à Rousseau*, 14 fév. 1767, XXIV.

[7] Louis Dutens mourut le 23 mai 1812 à Mount Street, Grosvenor Square (*Gentleman's Magazine*, june 1812, p. 598.) Sa bibliothèque, riche en éditions rares, fut vendue aux enchères par Christie, du 8 au 11 février 1813. Le registre de vente ne mentionne aucun possesseur antérieur des livres, sauf Swift, dont l'*Homeri Ilias Didymi minor*, russia, elegant, gilt leaves, by Roger Payne, Oxon: 1695, fut payé liv. st. 1.17 par Whitmore; *Catalogue*, n° 61, p. 39. Le nom de Rousseau n'y figure

lui inspiraient[1], ranimée encore par les dons de Watelet, en décembre 1765[2], et ceux plus récents de Lord Nuneham[3]. Réclamées dès le début du voyage[4], les gravures ne parvinrent en Angleterre qu'en juillet 1766, empaquetées par Du Peyrou dans le ballot des livres de botanique[5]; on sait déjà que l'incurie de Becket causa d'inutiles terreurs à Jean-Jacques[6], qui, bientôt rassuré[7], les lui laissa en dépôt jusqu'à l'arrivée à Londres de Davenport qui les abrita chez lui.

En décembre seulement, Rousseau fit appel aux lumières de Lord Nuneham pour la vente de sa collection[8]; le désordre des caisses compliqua le

même pas parmi les auteurs, excepté une fois ; le 1er jour, Dulau acheta 13 sh. le lot n° 70 : *Œuvres de Cazotte,* 7 tomes, 1788 ; *Œuvres choisies de Rousseau,* 1766 ; *Poésies de Regnier Desmarais,* 2 tomes, 1753. — Il s'agit de Jean-Baptiste Rousseau. — Dibdin parle de certains ouvrages acquis à cette vente, mais ne fournit pas d'indication sur le fonds Rousseau ; *The Bibliographical Decameron,...* London, 1817, t. III, pp. 93, 94.

[1] « ... j'aime extrêmement les estampes, parce qu'elles laissent quelque chose à faire à mon imagination. » Usteri, P. et Ritter, E., *o. c.*, p. 157.

[2] *Œuvres,* t. XI, p. 304, *à Du Peyrou,* 1er janv. 1766.

[3] *Id.*, t. XI, p. 403, *à Nuneham,* 24 déc. 1766.

[4] *Id.*, t. XI, p. 302, *à Du Peyrou,* 24 déc. 1765 ; p. 303, 1er janvier 1766.

[5] *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* 9 fév. 1767, XXXIII.

[6] *Id.*, A, *Rousseau à Becket,* 23 août 1766, XIV ; *à Davenport,* 6 sept., XV ; B, *Davenport à Rousseau,* 8-13 sept., VII-IX ; *Œuvres,* t. XI, p. 381, *à Rey,* [23] août ; p. 418, *à Davenport,* 9 fév. 1767 ; cf. note 5.

[7] *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* 11 sept. 1766, XVII.

[8] *Id.*, B, *Davenport à Rousseau,* 5 fév. 1767, XXII ; C, *Nuneham à Rousseau,* 10 fév., II ; B, *Davenport à Rousseau,* 14 fév., XXIV ; *Œuvres,* t. XI, p. 403, *à Nuneham,* 24 déc. 1766. Lord Nuneham (cf. p. 17, note 4) était plus qu'un amateur éclairé : il maniait lui-même le burin, preuve en soit les deux ouvrages suivants : [*A Series of four views of the*] *Ruins at Stanton Harcourt in the County of Oxford, drawn and etched...* by Newnham, 4 plates. [London ?] 1763, 64, in-fol°. — *An Account of the Church and Remains of the Manor House at Stanton Harcourt in the County of Oxford,* by Georges Simon Harcourt, earl Harcourt, Oxford, 1808, in-12.

triage [1]. Par ordre, Nuneham rentra en possession de ses cadeaux [2] et enrichit son cabinet des estampes originales des œuvres de Rousseau [3] et des pièces rares de Saint-Non [4] ; plus tard, il accepta encore celles de Watelet [5] que Jean-Jacques, fidèle à son principe de ne pas battre monnaie des gravures offertes par les auteurs eux-mêmes [6], refusa de mettre en vente ; l'exception qui frappa celles de Ramsay n'est qu'apparente, car l'argent en alla aux pauvres par les soins de Nuneham [7] ; la générosité ne parut guère, tant Rousseau s'était exagéré la valeur marchande [8] de ces quelque vingt portraits [9].

Rousseau conserva les seuls portraits de Milord Maréchal [10] et de Georges III [11] : à ces réserves près, il

[1] *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 25 fév. 1767, XXV ; C, *Nuneham à Rousseau,* 28 fév., IV ; mars, V.

[2] *Œuvres,* t. XI, p. 403, *à Nuneham,* 24 déc. 1766.

[3] *Id.,* t. XI, p. 421, *à Nuneham,* 14 fév. 1767.

[4] *Id.,* t. XII, p. 3, *à Nuneham,* 5 mars 1767 ; *Lettres,* C, *Nuneham à Rousseau,* mars, V.

[5] A l'origine, Nuneham ne les eut qu'à titre de dépôt, à charge de les échanger contre un ouvrage de botanique : *Œuvres,* t. XI, p. 421, *à Nuneham,* 14 fév. 1767 ; *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 14 fév., XXIV ; C, *Nuneham à Rousseau,* 19 fév., III ; puis il les accepta *(id.,* C, *Nuneham à Rousseau,* 22 janv. 1768, IX), bien que les possédant déjà *(id.,* C, *Nuneham à Rousseau,* 10 fév. 1767, II.)

[6] *Œuvres,* t. XII, p. 3, *à Nuneham,* 5 mars 1767.

[7] *Œuvres,* t. XII, p. 9, *à Nuneham,* 2 avril 1767 ; p. 13, 11 avril ; *Lettres,* C, *Nuneham à Rousseau,* 7 avril, VI.

[8] Au lieu de 4 à 5 guinées, elle fut de liv. st. 1.15. *Lettres,* C, *Nuneham à Rousseau,* 7 mai 1767, VII.

[9] Amiral Boscawen, Lord Bute, Duc d'Argyle, etc. : cf. note 7.

[10] *Œuvres,* t. XII, p. 3, *à Nuneham,* 5 mars 1767 ; *Lettres,* C, *Nuneham à Rousseau,* mars, V.

[11] *Œuvres,* t. XII, p. 8, *à Nuneham,* 2 avril 1767 ; p. 13, 11 avril ; *Lettres,* C, *Nuneham à Rousseau,* 7 avril, VI. Il ne l'avait pas encore reçu en mars 1769 : *Œuvres,* t. XII, p. 151, *à Laliaud,* 17 mars 1769. Bernardin de Saint-Pierre vit cette estampe orner la chambre de Rousseau, en juin 1772. *O. c.* pp. 31, 33.

trouva acquéreur pour le reste[1], sans que son nom fût prononcé[2], précaution qui devait interdire toute surenchère sur les prix établis par les experts[3] : toujours la terreur de l'aumône[4] ! La vente eut une belle allure : la première semaine, elle réalisa 9 guinées et demie[5], et le 26 mars toutes les estampes, moins une, étaient écoulées ; le résultat total fut de Lst. 16.11.7, soit 415 fr.[6] Rousseau encaissa cette somme dans le courant de l'été[7].

On voit que ces deux ventes occupèrent passablement Rousseau durant le premier trimestre de 1767 et l'obligèrent à une correspondance active qui décèle son esprit méthodique et sa scrupuleuse honnêteté en matière d'argent, en même temps qu'elle témoigne de la complaisance de Davenport, de Dutens et de Lord Nuneham. Peut-être quelque châtelain anglais pourrait-il renseigner les rousseauistes sur le sort des livres et des estampes du maître.

[1] Les *Houbraker*, achetés par Lady Spencer, et un portrait de Mlle Clairon, par Carl Wanloo.

[2] *Lettres*, C, *Nuneham à Rousseau*, 19 fév. 1767, III.

[3] Le 1er mars. *Id.*, C, *Nuneham à Rousseau*, 28 fév. 1767, IV.

[4] *Id.*, C, *Nuneham à Rousseau*, 10 fév. 1767 — mars, II, III. V. *Œuvres*, t. XI, p. 421, *à Nuneham*, 14 fév.

[5] *Lettres*, C, *Nuneham à Rousseau*, mars 1767, V.

[6] *Id.*, B, *Davenport à Rousseau*, 26 mars 1767, XXXII : C, *Nuneham à Rousseau*, 7 avril, VI. En additionnant à cette somme le produit des estampes de Ramsay, Lst 1.15, on obtient Lst 18.6.7 = fr. 458,20, c'est-à-dire un total bien éloigné des 2000 fr. dont parle Rousseau : *Œuvres*, t. XI, p. 381, *à Rey*, août 1766 ; la différence proviendrait-elle de la valeur des estampes de Saint-Non et de Watelet ?

[7] *Lettres*, C, *Nuneham à Rousseau*, 7 mai 1767, VII ; 27 juillet, VIII : *Œuvres*, t. XII, p. 23, *à Nuneham*, 10 juillet ; p. 50, 17 janv. 1768.

V. Les dernières semaines a Wootton.

Rousseau devait passer près de deux mois encore en Angleterre, dont un seul à Wootton; ces dernières semaines comptent parmi les plus poignantes, tant leur histoire est mystérieuse; elle nous fait remonter de quelques mois en arrière, car dans cette vie tous les événements s'enchaînent étroitement, et telle circonstance insignifiante à son heure aura une extraordinaire répercussion sur les événements ultérieurs.

L'automne de 1766 se passa tranquillement en apparence; mais Jean-Jacques désirait régler son loyer[1] et diverses dépenses[2]: la visite toujours promise et toujours différée[3] de Davenport, qui n'était plus revenu à Wootton depuis août, retenu et par sa goutte et par une visite prolongée de Mrs Bromley, sa fille aînée[4], l'avait dérangé dans ses habitudes de régularité[5]; énervé de ce délai et voyant approcher Noël, c'est-à-dire le départ pour Londres de Davenport qui y séjournerait quatre mois, craignant d'autre part une nouvelle aumône déguisée sous cet éloignement habituel, Rousseau

[1] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 14 oct. 1766, XXI. La location de Wootton était de 30 liv. st. par an, logement et nourriture pour deux personnes compris : Burton, *o. c.*, t. II, p. 313, *Hume à Blair*, 25 mars 1766.

[2] Ainsi le vin fourni par Walton: *Lettres*, A, *Livre de Dépenses*, XLVI.

[3] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 6 sept. 1766-5 déc., XV, XVI, XVII, XX, XXI, XXIII, XXIV; B, *Davenport à Rousseau*, 8 sept.-5 déc., VII, XI-XIV.

[4] Bridget, mariée à John Bromley, de Bagington en Warwickshire; *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 13 sept. 1766-16 oct., IX-XI; *Appendices*, Ab.

[5] Le premier semestre de sa résidence à Wootton échéait le 22 septembre; on comprend qu'il ait tenu à le régler au plus tôt, lui qui aimait à voir clair dans ses comptes et qui les mettait à jour annuellement en janvier: *Œuvres*, t. XII, p. 63, *à Guy*, 17 fév. 1768.

adressa à son hôte un ultimatum[1]: il apprendrait sa situation à Wootton, ou il partirait!

Davenport se rendit à cet appel[2]; l'apaisement se fit, preuve en soit le ton confiant et familier des lettres de janvier et de février ; elles parlent des douloureux événements de Genève, de la vente des livres et des estampes ; elles accusent réception des provisions qui présagent un séjour prolongé; elles traitent de la pension royale[3].

Celle-ci, par ses origines, se rattache au récit de la querelle; toutefois, par la suite, elle eut sa marche indépendante ; aussi en dirons-nous deux mots ici en remontant en arrière.

A Calais déjà, Hume avait pressenti Rousseau au sujet d'une pension dont le roi pourrait éventuellement le gratifier ; Jean-Jacques s'en était remis, pour l'accepter ou pour la refuser, à la décision de Milord Maréchal[4]. Prévoyant une réponse affirmative[5], Hume pressa les démarches auprès du général Conway, secrétaire d'Etat, et du général Graeme, chambellan de la reine, qui exposèrent l'affaire à Georges III ; une pension annuelle de Lst. 100 fut accordée à Rousseau, pension secrète[6] ; la clause vexa Jean-Jacques, mais la mesure était commandée par la prudence : beaucoup de dé-

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 402, 22 déc. 1766, et *Lettres*, A, [22] déc., XXV.

[2] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 30 avril 1767, XXXVIII; Rousseau parle de dépenses faites depuis Noël, ce qui suppose un règlement de comptes, à cette date, avec Davenport lui-même, puisque c'était là une des exigences de la lettre du 5 déc. 1766.

[3] *Id.* A, *Rousseau à Davenport*, 23 janv. 1767-9 fév., XXVIII-XXXIII.

[4] *Hume à Mme de Boufflers*, 19 janv. 1766, *Priv. Corr.*, pp. 125-128. *Œuvres*, t. XI, p. 376, *à Keith*, 9 août.

[5] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 143, *Keith à Rousseau*, mars 1766, LXXVII.

[6] *Œuvres*, t. XI, p. 383, *à Du Peyrou*, 16 août 1766; p. 387, *à d'Ivernois*, 30 août; p. 376, *à Keith*, 9 août.

tracteurs du philosophe étaient des hommes considérables dont les critiques eussent été désagréables au gouvernement. Rousseau accepta cette faveur, demandant toutefois que le payement fût différé jusqu'au moment où il ne serait redevable de cette bonté qu'au roi et à ses ministres [1].

Hume lut cette lettre [2] sans soupçonner qu'elle était dirigée contre lui [3]; aussi s'entremit-il de nouveau pour obtenir le maintien de la pension, d'une part, et de l'autre, l'adhésion formelle de Rousseau au cas où elle serait offerte publiquement [4]; Davenport resta au courant de ces transactions [5].

La rupture des deux philosophes, après les 23 juin et 10 juillet, faillit suspendre à jamais la munificence royale [6]; consulté encore en février 1767, Jean-Jacques répéta simplement que, venant du roi seul et de ses ministres, elle serait la bienvenue [7]; peu après, ses vœux étaient exaucés; Davenport et Dutens l'avisaient qu'une pension de Lst. 100 lui était accordée « du plein gré de Sa Majesté et du Secrétaire d'Etat, sans que la moindre sollicitation y ait eu part [8]. » Et Rousseau d'être touché de ces « marques d'une bienveillance que

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 343, *à Conway*, 22 mai 1766 (l'original donne la date du 12. *Bibl. de Neuchâtel.*)

[2] Streckeisen, o. c., t. II, p. 284, *Hume à Rousseau*, 17 mai 1766, XI.

[3] *Œuvres*, t. XI, p. 363, *à Hume*, 10 juillet 1766; p. 378, *à Mme de Verdelin*, août; p. 387, *à d'Ivernois*, 30 août.

[4] Streckeisen, o. c., t. II, p. 286, *Hume à Rousseau*, 19 juin 1766, XIV.

[5] *Lettres*, D, *Hume à Davenport*, 19 juin 1766, II; E, *Davenport à Hume*, juin.

[6] *Id.*, D, *Hume à Davenport*, 2 sept. 1766, IX.

[7] *Id.*, A, *Rousseau à Davenport*, 9 février 1767, XXXIII.

[8] *Œuvres*, t. XII, p. 6, *à Du Peyrou*, 22 mars 1767, où il cite textuellement la phrase de Dutens : *Lettres*, C, *Dutens à Rousseau*, 19 mars, V; B, *Davenport à Rousseau*, 19 mars, XXIX.

je désirois, dit-il, bien plus que je n'osois l'espérer[1]. » Sa lettre d'acceptation à Conway vibre de gratitude et d'espérance[2]; désormais, Georges III ne s'appellera plus que son bienfaiteur[3].

Le 5 avril déjà, un trimestre était à sa disposition à la Trésorerie d'Etat[4], mais il attendit jusqu'en août pour charger Rougemont, banquier à Londres, de le toucher[5]. Qu'eût-il pensé de Davenport, s'il avait su que son hôte tenait de Hume l'indication de la procédure à suivre pour obtenir le payement[6], même en l'absence du bénéficiaire[7]? Est-ce pour l'avoir appris, qu'un an ou deux plus tard, il renonça à ce revenu[8] et refusa avec indignation de profiter du résultat heureux des démarches tentées, à son insu, près du cabinet de St-James, par Roguin[9] et par le chevalier de Cossé[10], pour le maintien de cette pension ? l'audacieux qui osa lui en présenter les arrérages, connut ce jour-là de quelle

[1] *Œuvres*, t. XII, p. 7, *à Dutens*, 26 mars 1767.
[2] *Œuvres*, t. XII, p. 8, 26 mars 1767.
[3] *Id.*, t. XII, p. 44, *à Guy*, 25 nov. 1767; p. 54, *à Mirabeau*, 28 janvier 1768.
[4] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 18 mai 1767, XXXVIII.
[5] *Id.*, D, *Rougemont à Davenport*, 20 août 1767.
[6] *Id.*, D, *Hume à Davenport*, 1er juillet 1767, X.
[7] *Id.*, A, *Rousseau à Davenport*, 15 déc. 1767, XLIII.
[8] Godet, Ph. *Lettres inédites de J. J. Rousseau. Revue des Deux-Mondes*, 1er sept. 1908, p. 31. *Rousseau à Mme de Lessert*, 1770 : « ... après avoir renoncé à ma pension dont je n'ai reçu qu'une année. » *Œuvres*, t. XII, p. 80, *à d'Ivernois*, 26 avril 1768; p. 109, *à Laliaud*, 5 oct.
[9] *Œuvres*, t. XII, p. 221, *à Dutens*, 8 nov. 1770; Rothschild, *o. c.*, p. 230, *à Mme Boy de la Tour*, 26 nov.
[10] *Lettres*, C, *Cossé à Rousseau*, 25 juillet 1771; *Œuvres*, t. XII, p. 240, *à Cossé*, 25 juillet. Les 6000 francs d'arrérages mentionnés dans cette lettre, — 6.336 d'après Corancez, — semblent indiquer que la renonciation de Rousseau n'eut d'effet qu'à partir de l'échéance du 5 avril 1769; en ce cas, sa lettre à Mme de Lessert, note 7, témoignerait d'un extraordinaire oubli.

rage un paisible copiste de musique peut s'enflammer [1] !

Ainsi donc, à la fin de l'hiver 1766-1767, tout semble en règle; en mars, pourtant, nouvelle alerte, sérieuse. Que s'est-il passé dans les trois dernières semaines ? les domestiques ont-ils poussé l'indiscrétion jusqu'à ouvrir la correspondance de Jean-Jacques [2] ? se sont-ils montrés grossiers ? ont-ils commis quelque nouveau larcin [3] ? Thérèse, abattue déjà en automne par la mort de sa mère [4], et s'ennuyant en pays étranger [5], a-t-elle cédé à un accès de mauvaise humeur qu'une santé alors peu prospère expliquerait en partie [6] ? a-t-elle eu de nouveaux démêlés avec la nourrice [7] ? sa mimique a-t-elle exprimé, mieux encore que ses paroles [8], son mépris pour la femme du concierge. Mrs. Cowper, et cette

[1] Corancez, *o. c.*, pp. 8, 9 : « Je sais bien que j'ai une pension ; j'en ai touché les premières années avec reconnaissance ; et si je ne la touche plus, c'est parce que je le veux ainsi » ; voir aussi B. de Saint-Pierre, *o. c.*, p. 65.

[2] *Œuvres*, t. XII, p. 10, *à Du Peyrou,* 2 avril 1767.

[3] *Lettres*, A, *Livre de Dépenses*, XLVI : « compris aussi deux guinées qui m'ont été volées dans la maison. »

[4] *Id.*, A, *Rousseau à Davenport*, 27 nov. 1766, XXIII.

[5] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 324, *de Mirabeau,* qui offre un asile à Rousseau, 27 oct. 1766, I ; *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau,* 18 juillet 1766, X.

[6] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau,* 24 mars 1767, XXX.

[7] Burton, *o. c.*, t. II, p. 370. *Davenport à Hume*, 6 juillet 1767. — Dans la *Lettre à M. D[e] B[ure]*, p. 44, Dutens publia la lettre de Rousseau, datée du 26 mars, à lui adressée, en expliquant ainsi le passage relatif aux domestiques anglais : « Il s'agissoit d'une bonne femme de 90 ans, nourrice de M. Davenport, qui n'entendoit pas le françois, et que la servante de M. Rousseau querelloit du matin jusqu'au soir. »

[8] Sur l'humeur cancanière de Thérèse, cf. Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 564, *de Mme de Verdelin,* 27 avril 1767, LIV ; *Œuvres*, t. XI, p. 371, 19 juillet 1766, réponse au passage suivant de la lettre de Du Peyrou, n° 28, 29 juin 1766 : « Quand j'ai crû avoir à me plaindre de quelqu'un, je me suis toujours addressé à lui-même, et jamais au tiers et au quart. Recommandez cette manière de ma part à Mlle le Vasseur. Elle lui sauvera souvent des injustices et des tracasseries. » (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

dernière a-t-elle abusé de ses fonctions de cuisinière pour souiller de cendres le potage des deux étrangers[1]? Est-ce que Rousseau, songeant à l'arrivée prochaine et désirée de Davenport, aurait craint de lui causer de nouveaux embarras dans son aménagement au Hall ? Redoutait-il de nouvelles prévenances[2]? Ou bien un opiniâtre mal de dents[3] lui fit-il voir plus en noir les désagréments de cette demeure solitaire, dans un climat froid et humide[4] ? L'absence de Granville contribua-t-elle à développer cette mélancolie[5]? La nostalgie du rossignol de France[6] et de la pervenche l'étreignit-

[1] Llanover, *o. c.*, t. I, p. 106, *Granville à Miss Dewes,* 10 mai 1767 : « ... this summer, Mrs Cowper, Mr Davenport's housekeeper, behaved in so brutish a manner towards him [Rousseau], that it occasioned his sudden departure from this country — a sad loss to me ; I would fain have had him come and stay at Calwich, but could not prevail. If chance should bring you in his way, tell him how I mourn the loss of such a neighbour, and that I wish all good and pleasant circumstances may attend him whenever he is... » — Burton, *o. c.*, t. II, p. 370, *Davenport à Hume,* 6 juillet 1767 : « I have heard something of the story of the kettle and cinders *, but am inclined to believe my philosopher's resolutions were determined before that fray happened. » * Note de Burton : [Walpole] says in his narration : « The chief cause of his disgust has been along quarrel between his housekeeper and Mr. Davenport's cook-maid, who, as Rousseau affirmed, had always dressed their dinner very ill, and at last had sprinkled ashes on their victuals. »

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 326, *à Mme de Boufflers,* 5 avril 1766.

[3] *Lettres*, C, *Nuneham à Rousseau,* mars 1767, V; Streckeisen, *Œuvres inéd.*, p. 463, *à Coindet,* 21 sept. 1767, LVII.

[4] Cf. le passage suivant de Howitt : « When I mounted on the ridge of the Weaver, and saw around this vast, but silent expanse, and in the nearer scene only moorland wastes, long lines of stone walls, two or three ancient cairns, and a few grazing cattle, and perceived as the only sounds, the bleat of a sheep, or the hoarse cry of the carrion crow, the only cheerful note being that of the lark over-head, I could not help feeling, for *Quiet to quick bosom is a hell,* that, the very recurring depth of this solitude as Rousseau was pursuing his botanical rambles, was enough to rouse in his distempered fancy all the phantasms of his foes and machinations. » *o. c.*, p. 509.

[5] Granville ne rentra de Bath que le samedi 25 avril ; cf. *Lettres,* A, *Rousseau à Granville,* [29 avril 1767], XXXVII.

[6] *Œuvres,* t. XI, p. 335, à Mme de Luze, 10 mai 1766.

elle irrésistiblement ? Sut-il qu'à Paris on se mêlait de ses affaires et y discerna-t-il une manœuvre souterraine[1]?

Toujours est-il qu'il invoqua solennellement la promesse de son hôte de lui trouver une autre résidence[2] et qu'il prévint Dutens de son déménagement[3]; c'est sans succès que Granville, arrivant enfin de voyage, mit Calwich Abbey à son service[4].

Puis, c'est le silence, précurseur de l'orage ; un éclair encore, la lettre du 6 avril à Davenport[5], et c'est le coup de foudre : le vendredi 1er mai, Rousseau quittait pour jamais l'abri où il souhaitait jadis finir son existence dans la paix d'une parfaite solitude, peuplée de ses seules pensées et égayée par les humbles fleurs de la montagne. Les paysans en pleurs[6], auxquels il venait de distribuer ses robes arméniennes, le virent disparaître sur le chemin d'Ashbourne, vêtu d'un modeste et vieil habit à la française[7].

[1] *Lettres*, D, *Cowper à Davenport*, 6 juin 1767.

[2] *Id.*, A, *Rousseau à Davenport*, mars 1767, XXXV.

[3] *Œuvres*, t. XII, p. 7, *à Dutens*, 26 mars 1767.

[4] Cf. p. 87, note 1.

[5] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 6 avril 1767, XXXVI.

[6] *Œuvres*, t. IX, p. 268, *Second Dialogue*.

[7] Burton, *o. c.*, t. II, p. 369, *Davenport à Hume*, 25 mai 1767. — Howitt, *o. c.*, p. 519. — Un court paragraphe de la *Whitehall Evening Post* du 16 mai 1767 déclare que Rousseau partit par le chemin de Londres. — Cet habit bleu avait été commandé à Strasbourg, si nous en jugeons par le relevé de compte suivant d'emplettes faites dans cette ville par Rousseau et remboursées par Du Peyrou à de Luze, pour un total de 80 livres 10 sols : « 1 3/4 aulnes Drap de Louvier cannelle, 1 1/4 aulnes Burat assorti, 1 3/4 aulnes Drap de Louvier petit bleu, 2 3/4 aulnes Burat assorti. » *Du Peyrou à Rousseau*, n° 25, 12 mai 1766 (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel*). — A. de Bougy, qui professe traduire Howitt, a sur ce départ un paragraphe inventé de toute pièce par lui-même ; cf. *Fragments inédits de J. J. Rousseau suivis des Résidences de Jean-Jacques*, Paris, 1853, in-18, p. 250. Maugras prétend que Rousseau partit de nuit ! cf. *Voltaire et Rousseau*, Paris, 1886, 8°, p. 535.

CHAPITRE III

Retour en France.

La lettre à Davenport, écrite la veille[1] et déposée sur une table[2], resta à Wootton inaperçue des domestiques ; le 4 mai encore, Davenport, qui venait d'arriver en Cheshire à l'insu de Jean-Jacques, l'ignorait au point d'inviter son hôte et Thérèse chez lui, où la goutte l'emprisonnait[3] ; il répondait ainsi, sans le savoir, au reproche de négligence formulé par Rousseau! Il fut vexé de cette conduite, d'autant qu'il ne pouvait être utile à son hôte dont il ne connaissait pas les projets : un instant on le crut parti pour Chiswick[4] ; aussi quelle surprise, le 17 avril[5], de recevoir une lettre du fugitif, expédiée de Spalding, en Lincolnshire, à la date du 11[6] !

Comment Rousseau s'est-il rendu dans cette localité? Il est difficile de le dire avec exactitude car nous ignorons le temps qu'il mit à effectuer les 140 ou 150 kilomètres, qui, à vol d'oiseau, la séparent de Wootton, et aussi le mode de voyager qu'il adopta. En tout cas il s'y trouvait déjà le mardi 5 mai[7] ; la présence de Thérèse empêcha certainement que les pauvres gens

[1] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 30 avril 1767, XXXVIII.
[2] Burton, *o. c.*, t. II, p. 375, *Hume à Adam Smith*, 8 oct. 1767.
[3] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 4 mai 1767, XXXVII.
[4] Cf. p. 87, note 1, *Granville à Miss Dewes*, 10 mai 1767.
[5] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 18 mai 1767, XXXVIII.
[6] *Id.*, A, *Rousseau à Davenport*, 14 mai 1767, XLI.
[7] *Id.*, A, *Rousseau au Lord Chancelier*, 5 mai 1767, XXXIX.

s'y rendissent à pied ; d'autre part, il n'existait pas de service transversal de diligences dans cette région [1] et Rousseau, s'il fut voituré, loua un véhicule à Ashbourne ou à Derby. Dans cette ville il put fort bien s'arranger avec quelque roulier retournant aux brasseries de Nottingham [2] et, de là, continuer par ses propres moyens sur Bingham, Grantham et Donnington.

Mais, s'il allait à Londres et avait fait ce détour à partir de Derby pour dépister les poursuites, pourquoi ne tourna-t-il pas vers le sud dès Grantham qu'un service régulier reliait à la capitale [3], et pourquoi allongea-t-il sa route de 40 milles en poursuivant vers l'est ? Surtout, pourquoi choisit-il Spalding ?

En réalité, il ne quitta pas Wootton pour se cacher à Spalding ; le but de sa course folle était la ville de Louth en Lincolnshire [4] où résidait le Suisse de Cerjeat [5], ami de Du Peyrou qui le recommanda expressément à Rousseau comme un homme sûr [6] ; en janvier de cette même année, de Cerjeat s'était mis à la disposition de son malheureux compatriote [7]. Quoi d'é-

[1] Paterson, *o. c.*, éd. 1771, n'en cite pas, absence confirmée par deux passages de *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 24 mars 1767, XXX ; 18 mai, XXXVIII ; « cross-post » ne paraît désigner que la transmission des lettres.

[2] De Foe, *o. c.*, éd. 1769, t. III, p. 63.

[3] 109 milles ; route Edimbourg-Londres ; cf. Paterson, *o. c.*, éd. 1771, p. 65.

[4] Spalding était un relai de la route postale de Londres à Louth ; cf. Paterson, *o. c.*, éd. 1771, p. 78.

[5] *Du Peyrou à Rousseau*, n° 21, 16 mars 1767 (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel)*, et *Œuvres*, t. XI, p. 395, *à Du Peyrou*, 4 oct. 1766.

[6] *Du Peyrou à Rousseau*, n° 17, 27 janvier 1766 (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel)*, et *Œuvres*, t. XI, p. 311, *à Du Peyrou*, 15 fév. 1766 ; p. 395, 4 oct. ; t. XII, p. 139, *à Laliaud*, 28 fév. 1769.

[7] *Œuvres*, t. XI, p. 469, *à Du Peyrou*, 8 janv. 1767. Rousseau lui répondit le 16 janvier ; cf. p. 37, n. 7, le *P. S.* de la lettre *à Granville*

tonnant donc que dans sa détresse Jean-Jacques ait pensé à lui[1] ! Resterait à connaître le motif obscur qui l'arrêta à Spalding, « l'impossibilité éprouvée d'aller plus loin » dont il gémit[2]. Toujours est-il qu'il descendit à l'auberge du *White Hart*[3]. Chaque jour et plusieurs heures, il y reçut avec entrain et politesse le Révérend Dr Samuel Dinham[4] et une ou deux fois le tailleur qui lui confectionna un nouvel habit bleu[5]. Un chirurgien, Edmond Jessop, lui adressa en un latin aussi peu cicéronien que possible, de verbeuses et emphatiques louanges sur son apostolat philosophique[6]; Rousseau répondit froidement, et déclina toute relation personnelle, en homme accablé du poids d'un lourd passé et persuadé, par une douloureuse expérience, de l'inanité de l'opinion publique[7].

Spalding n'avait rien de pittoresque ou d'accueillant,

que ne donnent pas les *Œuvres,* t. XI, p. 424, 16 fév. 1767 ; il faut lire 16 janv.

[1] *Œuvres,* t. XII, p. 9, *à Du Peyrou,* 2 avril 1767 : « ... je suis... sous le piége ; il est impossible que je m'en tire si votre ami ne m'en tire pas... ; il semble que la Providence l'a envoyé dans mon voisinage pour cette bonne œuvre. »

[2] *Lettres,* A, *Rousseau au Lord Chancelier,* 5 mai 1767, XXXIX.

[3] Collins, *o. c.,* p. 255.

[4] Recteur de Spalding jusqu'à sa mort (1781) ; il était plus âgé que Rousseau de quelque dix ans, car il fut reçu, dès 1725, membre de la fameuse *Gentlemen's Society* de la ville. Le John Dinham indiqué par Collins est le père du pasteur ; il pratiquait la médecine ; cf. Nichols, J. *An Account of the Literary Society at Spalding,* vol. 3 de la *Bibliotheca Topographica Britannica,* London, 1780-1800, 10 vol. 4°. — C'est Hume qui nous a conservé l'épisode des entretiens journaliers de Rousseau et du pasteur ; ce dernier en avait parlé à Fitzherbert, ami de Hume ; cf. Burton, *o. c.,* t. II, p. 375, *Hume à Adam Smith,* 8 oct. 1767. Collins ne se doute pas que ce Fitzherbert est le député si connu au XVIIIe siècle.

[5] Burton, *o. c.,* t. II, 369, *Davenport à Hume,* 25 mai 1767.

[6] *Lettres,* C, *Jessop à Rousseau,* mai 1767.

[7] *Œuvres,* t. XII, p. 18, et *Lettres,* A, *Rousseau à Jessop,* 13 mai 1767, XL.

et l'air en était réputé malsain[1]; la rivière Welland et son réseau de drains lui donnaient l'apparence d'une ville hollandaise[2], moins la coquetterie et l'agrément. Le mardi 12, Rousseau dut trouver quelque plaisir dans l'animation du marché : la grande place retentissait des meuglements du bétail et sur la rive du canal s'amoncelaient les sacs de céréales déchargés des chalands.

C'étaient là de passagères et très alléatoires distractions pour un être victime de persécutions constantes et « souterraines », menacé dans sa liberté et dans sa vie, conduit lâchement dans une île étrangère afin d'y être plus aisément supprimé : seule la bienveillance particulière du Lord Chancelier du royaume, confirmée par l'octroi d'un « guide autorisé[3] », pouvait lui permettre d'espérer revoir le continent. La requête angoissée que Rousseau adressa à ce magistrat suprême[4] fut suivie le 14 d'une lettre à Davenport où, déplorant en termes résignés et tragiques sa captivité en Angleterre, il redisait son goût pour le séjour de Wootton, dût-il y revenir de France. Et, brusquement, sans attendre le secours réclamé le 11, il partait, dans la matinée de ce même jeudi 14 mai, pour Londres[5], ayant habité une dizaine de jours la petite cité provinciale.

La lettre du 11 était parvenue à Davenport le diman-

[1] « ...but, for the Healthiness and Pleasantness of it [Spalding], I have no more to say than that I was very glad when I got out of it, as well as of out of the rest of the Fen Country ; for it is an horrid Air for a Stranger to breathe in. » De Foe, *o.-c.*, t. III, p. 18, éd. 1769.

[2] *The Beauties of Great Britain*, éd. 1807, t. IX, p. 740.

[3] Et non pas d'une escorte armée comme on le répète ordinairement.

[4] Burton, *o. c.*, t. II, p. 375, *Hume à Adam Smith*, 8 oct. 1767 ; cette lettre semble dater du 11 la supplique de Rousseau ; c'est 6 jours trop tard ; cf. p. 89, note 7.

[5] *Lettres*. A. *Rousseau à Davenport*, 14 mai 1767, XLI.

che 17; le lendemain son postillon *(post-boy)* partait à cheval pour Spalding; il n'y trouva plus personne et rapporta à son maître les 20 guinées destinées à Rousseau avec la lettre qui autorisait le fugitif à tirer des billets de change sur Davenport et le priait instamment de rentrer à Wootton[1].

Véritablement, Davenport était un *gentleman* au sens profond du mot! Il ne put néanmoins taire sa stupéfaction extrême devant le mystère des démarches de son hôte et leur déconcertante rapidité; en même temps que le domestique revenait chez son maître, y arrivait une lettre de Jean-Jacques, écrite le 18 mai[2] à Douvres, où il était parvenu le 16, ayant franchi cette distance considérable en deux jours[3]. Rassuré par le Lord Chancelier à l'égard des postillons, qui valaient l'escorte sollicitée, il utilisa les diligences extra-rapides qui roulaient régulièrement à travers les Fens, par Crowland, Peterborough[4], Stilton[5] et, de là, à choix, par Huntingdon, Royston, Ware, Enfield[6] ou par Alconbury, Stevenage, Hatfield[7], atteignaient Londres. A ces 100 milles[8] s'ajoutèrent les 72 de la route vers la côte, qu'il avait parcourue en sens inverse, dix-sept mois auparavant, le

[1] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 18 mai 1767, XXXVIII; 23 mai, XXXIX.

[2] Burton, *o. c.*, t. II, p. 369, *Davenport à Hume*, 25 mai 1767; *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 18 mai, XLII.

[3] Burton, *o. c.*, t. II, p. 371, *Hume à Blair*, 27 mai 1767. La lettre à Conway *(Œuvres*, t. XII, p. 14) serait alors du 16 mai, quoiqu'en octobre (Burton, *o. c.*, t. II, p. 377) Hume dise à A. Smith qu'elle partit par le même courrier que celle destinée à Davenport, c'est-à-dire le 18.

[4] Route Londres-Louth; cf. Paterson, *o. c.*, éd. 1771, p. 78.

[5] Route Londres-Scarborough; cf. Id., *o. c.*, p. 75.

[6] Route Londres-Stilton; cf. Id., *o. c.*, p. 79.

[7] Route Londres-Edimbourg; cf. Id., *o. c.*, p. 65.

[8] Comptés depuis Shoreditch Church.

cœur gonflé d'espérance, enivré de liberté, fort de l'amitié de David Hume.

Abattu, le spectacle de la mer releva son courage; mais, à Douvres, le vent soufflait en tempête; impossible de mettre à la voile. Un notable, pris de pitié, le pria à dîner; Jean-Jacques ne trouve là qu'embûche nouvelle tendue par le Secrétaire d'Etat; il a peine à rester à table; à chaque instant il est à la fenêtre: toutoujours les vagues déferlent avec fracas; décidément il sera prisonnier dans cette grande île! Ne se possédant plus, il quitte brusquement la maison et court vers le port de toute la vigueur de son pauvre corps anéanti par la terreur; le vaisseau est à sec sur la plage, il y monte, il se barricade dans une cabine. Grand émoi sur le pont; Thérèse est arrivée: elle discute, elle prie, peine inutile; alors elle use du langage violent de la populace irritée et Jean-Jacques sort en tremblant. La soirée s'écoula ensuite agréablement dans le cercle de famille de l'amphitryon[1].

Le répit ne dura pas. La tempête continuait de faire rage. Alarmé à la vue des éléments coalisés avec ses ennemis pour le perdre, Rousseau, voulant « sortir de l'Angleterre ou de la vie », écrivit le 16 mai — ou le 18 — sa pathétique lettre au général Conway où il réclame le secours du gouvernement et promet de ne jamais parler de son séjour ni de la querelle et, gage sacré de la sincérité de ce serment, se déclare disposé à jouir de la pension royale: lié par ce bienfait, pourrait-il être ingrat[2]? De plus en plus excité, il harangua la foule du haut d'une borne et lui exposa, *en français*, sa ter-

[1] *Appendices*, C.
[2] *Œuvres*, t. XII, p. 14.

rible position de persécuté ; il en était à soupçonner Thérèse [1].

Pourtant la vue constante de la mer le convainquit de sa liberté, et Wootton et sa solitude lui parurent désirables ; il allait y retourner ; un article de journal narrant sa fuite l'en détourna [2] ; dès lors, rien ne pouvait plus le retenir en Angleterre ; il faillit néanmoins y rester définitivement, un jour que l'hôtelier lui servit une omelette où la ciguë par erreur remplaçait le persil [3]. Enfin, payant son écot des derniers fragments d'une fourchette d'argent [4] — son unique numéraire depuis Spalding [5] — il s'embarqua le 21 mai au soir et, le vendredi 22, abordait à Calais, « transporté de joie [6] »

La scène fait pendant à celle de l'arrivée à Douvres, sur la « terre de liberté », l'année précédente ; en effet, le continent, n'était-ce pas la liberté ! tout au moins l'espace illimité où il pourrait fuir indéfiniment, où ses ennemis ne sauraient l'enserrer, le cerner. comme dans

[1] Corancez, *o. c.*, p. 49.

[2] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 23 mai 1767, XXXIX ; Burton, *o. c.*, t. II, p. 369, *Davenport à Hume*, 25 mai. Il s'agit probablement du paragraphe suivant de la *Whitehall Evening Post* du 16 mai 1767 : « Last Friday Sennight the well known Mr Rousseau thought fit, in a very abrupt manner, to leave his Retreat at Mr Davenport's, at Wootton in Derbyshire ; he hath not since been heard of, but as he took the Road to London, it is supposed he conceals himself somewhere in this City. »

[3] *Œuvres*, t. VI, p. 102, *Notes sur la Botanique de Regnault*, n° 99.

[4] Corancez, *o. c.*, p. 48.

[5] Rousseau n'avait reçu aucun argent durant tout son séjour à Wotton ; cf. *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 6 avril 1767, XXXVI.

[6] *Œuvres*, t. XII, p. 18, *à Mirabeau*, 22 mai 1767 ; p. 19, *à Du Peyrou*, 22 mai. Il s'embarqua le 18, selon Hume (Burton, *o. c.*, t. II, p. 377), du 20 au 22, selon Morley, *o. c.*, t. II, p. 308. Le grand public anglais apprit le 22 seulement, par *The Whitehall Evening Post*, la présence de Rousseau à Spalding !

l'île d'où il s'échappait à travers d'indicibles terreurs.

Quelques lettres postérieures à cette date et étroitement rattachées au séjour en Angleterre nous engagent à suivre, pour un temps encore, la fortune de Jean-Jacques.

Le lundi 25 mai, il arrivait à Amiens et logeait à l'*Hôtel des Bons Enfants;* l'auberge ne désemplissait pas de visiteurs enthousiastes — ainsi le poète Gresset[1] — dont plusieurs l'invitaient à leur foyer, soit en ville, tel le chevalier de Ballet[2], soit à la campagne, comme Pajot de Courcelles[3] et Lenormand[4]. Cette réception triomphale le fit fuir[5]; il quitta la ville le mercredi 3 juin pour atteindre Saint-Denis le jeudi soir; il s'arrêta à l'*Hôtel des Trois Maillets,* sous le nom de Jacques[6], premier déguisement et nouvelle crainte[7]; le lendemain, il devenait l'hôte du marquis de Mirabeau, à Fleury près de Meudon[8]; le 21 il s'installait chez le prince de Conti, dans le château, jadis dédaigné, de Trye; ici, second déguisement: Thérèse était sa sœur[9]

[1] Renouard, *Vie de Gresset,* p. 71, cité par Musset-Pathay, ***Histoire de la Vie et des Ouvrages de J. J. Rousseau,*** t. I, p. 158.

[2] *Ballet à Rousseau,* 29 mai 1767 (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.)*

[3] *Pajot à Rousseau,* 2 lettres, 29 mai 1767 (Lettres inéd., *Bibl. de Neuchâtel.)*

[4] *Lenormand à Rousseau,* 3 lettres (Lettres inéd., *Bibl. de Neuchâtel.)*

[5] *Œuvres,* t. XII, p. 19, *à Mirabeau,* 2 juin 1767; p. 20, *à Du Peyrou,* 5 juin; t. IX, p. 137, note, *Premier Dialogue. Lettres,* C, *Nuneham à Rousseau,* 27 juillet 1767, VIII.

[6] *Œuvres,* t. XI, p. 19, *à Mirabeau,* 2 juin 1767.

[7] Premier déguisement: à Calais, il eut à donner son nom, à la douane vraisemblablement; il signa *Rousseau*; cf. Th. Dufour, *Pages inédites de J. J. Rousseau, Annales de la Société J. J. Rousseau,* 1905, t. I, p. 239, note.

[8] *Œuvres,* t. XII, p. 20, *à Mirabeau,* 5 juin 1767.

[9] Cf. Dufour, Th., *o. c.* et *Rousseau à Coindet,* 15 juillet 1767: « ...ma sœur vous remercie... » (Lettre inéd., *Bibl. de Genève,* Mhg. 203, n° 45.)

et ils s'appelaient Renou [1]; un an plus tard, Monsieur et Mademoiselle Renou partaient pour le Dauphiné, passaient six mois à Bourgoin [2] et s'installaient à Monquin [3].

De Meudon, il avait écrit à Davenport [4]; la réponse de cet honnête homme rassura Rousseau sur le sort de ses effets, de son herbier, de ses papiers, de sa musique [5], laissés à Wootton enfermés dans trois malles [6]. En effet, le 23 juillet, Davenport surveilla sur place l'expédition de ces coffres, ajouta de sa bibliothèque quelques ouvrages botaniques — façon ingénieuse de reconnaître le don du fameux *Livre vert* à Phébé — ; il examina les comptes de Walton concernant les dépenses faites depuis Noël, se trouva débiteur de Rousseau et lui transmit, par Rougemont, banquier à Londres, un solde de 21 livres sterling et 9 shillings qui réglait l'achat de l'*Encyclopédie ;* le 25 juillet tout était en ordre [7]. Aux regrets de la famille de trouver Wootton désert, Davenport joignit ceux de Granville pour qui Jean-Jacques, en pleine fuite, avait eu une pensée amicale [8] et qu'il salua bientôt directement [9]. A partir de janvier 1768 [10], le nom du châtelain hospitalier ne

[1] *Œuvres*, t. XII, p. 22, *à Du Peyrou*, 21 juin 1767.
[2] *Id.*, t. XII, p. 89, *au Comte de Tonnerre*, 16 août 1768.
[3] *Id.*, t. XII, p. 135, *à Du Peyrou*, 18 janv. 1769; *à Laliaud*, 4 fév.
[4] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 31 oct. 1767, XLIII.
[5] *Id.*, B, *Davenport à Rousseau*, 4 juillet 1767, XL.
[6] *Id.*, A, *Rousseau à Davenport*, 30 avril 1767, XXXVIII.
[7] *Id.*, B, *Davenport à Rousseau*, 25 juillet 1767, XLI, et note 3. Rousseau rentra en possession de ses bagages le 27 septembre, par l'intermédiaire de Coindet qui se chargea de les retirer de Rouen où il étaient entreposés; cf. *Rousseau à Coindet*, 6, 8, 14, 27 sept. 1767 (Lettres inéd., *Bibl. de Genève*, Mhg. 203, pièces 53, 54, 56, 57.)
[8] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 14 mai 1767, XLI.
[9] *Œuvres*, t. XII, p. 27, *à Granville*, 1er août 1767.
[10] *Œuvres*, t. XII, p. 52, *à Granville*, 25 janv. 1768, en réponse à *Lettres*, C, *Granville à Rousseau*, 6 nov. 1767, III ; Granville écrivit en-

figure que dans des lettres à des tiers, au paragraphe des salutations à transmettre [1].

La correspondance ainsi engagée avec l'Angleterre se maintint, quelque dix ans encore, diminuant de plus en plus d'intensité ; voici, en détail, à quoi se réduisirent les relations de Rousseau avec ses amis anglais : dans les six premiers mois du retour en France deux billets à Lord Nuneham, à propos de la vente des estampes [2], et, en 1772, l'espoir que manifesta Jean-Jacques d'une rencontre à Paris et qui ne se réalisa pas [3] ; quelques lettres d'affaires échangées avec Louis Dutens au sujet du premier terme de la rente viagère, touché à

core deux fois au moins, à la fin de 1768 et au début de 1769 ; cf. *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 17 mars 1769, XLV.

[1] La D^esse^ de Portland fut l'ordinaire interprète de Rousseau ; *Œuvres*, t. VI, pp. 71-79, *à la D^esse^ de Portland*, 12 sept. 1767-22 oct. 1773. Granville mourut en 1775 ; cf. p. 55, note 1.

[2] *Œuvres*, t. XII, p. 22, *à Nuneham*, 10 juillet 1767 ; p. 49, 13 janvier 1768. *Lettres*, C, *Nuneham à Rousseau*, 27 juillet 1767, VIII ; 22 janv. 1768, IX.

[3] *Œuvres*, t. XII, p. 245, *à Nuneham*, 16 juin 1772. Lord Nuneham resta un admirateur de Rousseau et ne craignit point de montrer publiquement ses sentiments ; voici diverses preuves de son zèle, que nous empruntons à l'ouvrage : *The New Oxford Guide*... 7th ed., Oxford, 1785, in-12, qui décrit Nuneham-Courtenay, résidence du comte de Harcourt. Le portrait de Rousseau par Gogain, d'après Ramsay, orne la bibliothèque du château, et on a eu soin de le retoucher d'après le moulage de la face fait sur le cadavre de Jean-Jacques (p. 123). A l'entrée du jardin d'agrément, le fronton d'un portique dorique s'orne de l'inscription suivante : « Si l'auteur de la nature est grand dans les grandes choses, il est très grand dans les petites » (p. 131 ; cf. *Œuvres*, t. IV, p. 336, note, *Héloïse* IV, XI.) Près d'une grotte s'élèvent deux bustes ; celui de Caton d'Utique avec cette inscription : A ce nom saint, et auguste, tout ami de la vertu | Doit mettre le front dans la poussière, et honorer | En silence la mémoire du plus grand des hommes. | J. J. Rousseau (cf. *Œuvres*, t. IV, p. 273, *Héloïse*, III, XXII) ; en face, le buste de Rousseau avec ce quatrain : Say, is thy honest Heart to Virtue warm ! | Can Genius animate thy feeling Breast ! | Approach, behold this venerable Form, | Tis Rousseau, let thy Bosom speak the rest. | Brooke Boothby (p. 132.)

Trye, en janvier 1768[1], et, longtemps après, un mot de remerciement à propos de la question de la pension royale[2] : les reproches de Malthus sur la folle équipée de Spalding, l'expression de son amitié attristée par le silence de son « père », ses lectures enivrantes de l'*Emile*, son enthousiasme croissant pour l'herborisation et son plaisir de compléter la bibliothèque botanique de Jean-Jacques[3] : elle devint, deux ans après, sa propriété ; Rousseau compléta cet achat par le don d'une partie de son herbier[4].

De sa lointaine garnison irlandaise, Brooke Boothby envoya à Jean-Jacques une pensée[5] et, en avril 1776, lui accorda la joie d'une visite à Paris : Rousseau mit à profit l'aubaine : il confia au jeune Anglais — en témoignage d'estime pour sa nation — le manuscrit du *Premier Dialogue* de *Rousseau juge de Jean-Jacques*, à condition qu'il ne le publiât pas immédiatement[6] : par une étrange coïncidence cette apologie, qui ne parut qu'en 1780, fut imprimée à Lichfield, dans le même comté que ce Wootton où tout le début des *Confessions* avait été récrit ! Boothby emportait aussi un message amical pour Mrs Port, la gracieuse

[1] Rousseau tira une lettre de change sur Frédéric Dutens, à l'ordre de Guy ; *Lettres*, C, *L. Dutens à Rousseau*, 5 nov. 1767, VI ; *Œuvres*, t. XII, p. 45, *à Guy*, 25 nov. ; p. 47, 20 déc. ; 2 janv. 1768 ; *Lettres*, C, *L. Dutens à Rousseau*, 10 fév., VII ; *Œuvres*, t. XII, p. 62, *à Guy*, 17 fév.

[2] *Œuvres*, t. XII, p. 221, *à Dutens*, 8 nov. 1770.

[3] *Lettres*, C, *Malthus à Rousseau*, 5 août 1767-24 janv. 1768, XII-XIV.

[4] *Œuvres*, t. IX, p. 216, note, *Second Dialogue*. Rousseau estimait très haut la valeur de cette bibliothèque ; cf. *id.*, t. XII, p. 165, *à Du Peyrou*, 15 nov. 1769 ; p. 169, 7 janv. 1770.

[5] *Lettres*, C, *Boothby à Rousseau*, 24 fév. 1768, II.

[6] *Œuvres*, t. IX, p. 133, note, *Premier Dialogue* ; p. 320, *Histoire du précédent écrit*.

Mary Dewes d'autrefois ; sensible à cette amitié célèbre et fidèle, Mrs Port communiqua à son « vieux berger » ses joies de famille et ses soucis d'éducatrice ; elle lui recommanda par la même occasion son frère Court Dewes qui désirait vivement voir l'illustre hôte de l'oncle Bernard [1] : Dewes escalada deux fois les trois étages de la rue Plâtrière [2] et rencontra peut-être le « grand herboriseur Rousseau [3] » encore tout malade de sa chute à Ménilmontant [4].

Nous avons déjà signalé la persistance des relations

[1] Llanover, *o. c.*, t. II, p. 272, *Mrs Port à Rousseau*, 1776 :

Monsieur,

Je ne puis me refuser le plaisir que cette occasion me présente, de vous adresser quelques lignes ; d'autant plus que j'y suis portée par deux raisons. La première pour servir d'introduction à mon frère, qui désire ardemment connoître une personne qu'il a depuis longtemps connue et admirée dans ses ouvrages. La seconde pour vous marquer ma reconnoissance de ce que Mons. Boothby m'a appris que vous m'aviez honorée de votre souvenir. Il n'est pas possible de vous exprimer les regrets que je sens de ce que vous avez quitté ce pays ; car sans parler de l'avantage que j'aurois de pouvoir jouir de votre compagnie, et de votre conversation, ce me seroit une grande consolation, ayant quatre petits enfants qui se trouveroient trop heureux de pouvoir profiter de vos sages avis.

Je suis très charmée d'apprendre que vous jouissez d'une bonne santé ; puissiez-vous en jouir longtems, accompagnée de toute la félicité que vous communiquez aux autres ; et je ne vois pas de bornes à ce souhait. Je suis, Mons., votre très obligée et très fidèle servante, MARIE.

[2] Llanover, *o. c.*, t. II, p. 273, *Court Dewes à Mrs Delany*, Paris, 6 nov. 1776. « ... I called at his lodgings... I was admitted into a little kind of antichamber filled with bird cages ; there I saw Madame Rousseau (late Vasseur) ; she told me her husband (she repeated mon mari ten times, I believe, in five minutes' conversation) had had a fall, had hurt himself, and could not see anybody, but if I would call in a week's time, I might see him. I left my letter, and about a week after sent to know how he did, and if he was well enough to admit me ; but he still continued too ill to receive visits... I shall call upon him again to morrow, and then if I do not succeed shall give the matter up. »

[3] Comme le prince de Ligne eut la diplomatie de l'interpeller. Prince de Ligne, *Œuvres*, éd. Alb. Lacroix, Bruxelles, 1860, t. IV, p. 7 : *Mes deux conversations avec J. J. Rousseau.*

[4] *Œuvres*, t. IX, p. 333, *Rêveries*, *Seconde Promenade.*

entre la duchesse douairière de Portland et le philosophe, relations qui paraissent s'être maintenues jusqu'à la mort de celui-ci[1]. Ajoutons que la grande dame figure au nombre des personnages anglais qui accordèrent à Rousseau l'honneur posthume de souscrire aux *Consolations des Misères de ma Vie;* à côté de son nom se lisent ceux de la comtesse Cowper[2], de la comtesse Spencer[3] et du comte de Harcourt; celui de Malthus aussi, ami passionné jusqu'à l'extravagance dans son achat de six exemplaires qui lui coûtèrent trente guinées[4].

Reste Davenport. Le 15 décembre 1767, Rousseau, lui accusant réception de deux lettres, reprenait l'idée émise à Spalding de revoir l'Angleterre, en dépit des calomnies qui circulaient sur son compte dans le pays[5]; les rudes épreuves de sa carrière lui sont un commentaire cruel des vanités humaines et il trompe le néant de la gloire en jouant aux échecs avec Du Peyrou convalescent, son visiteur à Trye. Malgré les exhortations de Davenport[6], les *Confessions* sont probablement interrompues à jamais, la mémoire s'affaiblit, mais le cœur garde sa sensibilité; de son exil ne lui reste-t-il pas plusieurs vrais biens? l'amitié de son ancien hôte, la bienveillance de Phébé, l'assurance d'être en tout temps le bienvenu à Wootton.

Cette certitude est telle qu'à la fin de 1768 le projet

[1] Cf. p. 68.
[2] L'ancienne tutrice de Miss Dewes, cf. p. 62, note 2.
[3] Cf. p. 81, note 1.
[4] Rousseau, J. J. *Les Consolations des Misères de ma Vie, ou Recueil d'Airs, Romances et Duos,* Paris, 1781, 4°.
[5] *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* 15 déc. 1767, XLIII.
[6] *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 16 fév. 1768, XLIV.

d'établissement en Angleterre a pris corps : Rousseau a déjà obtenu du duc de Choiseul un passeport pour sortir de France et a prévenu l'ambassade britannique à Paris de son départ imminent [1] ; s'il a pleine confiance dans la bonté du maître, il se défie des domestiques et réclame des garanties contre leur ressentiment à l'égard de « deux pauvres étrangers » ; enfin, l'arrangement devra se conclure au plus vite, car Bourgoin devient inhabitable.

La question de Rousseau était de pure forme : depuis le départ de Wootton, Davenport ne le pressait-il pas d'en redevenir l'hôte respecté ? ne se portait-il pas garant de l'amitié d'une foule de gens distingués [2] ? ne lui avait-il pas dépeint sa joie de posséder sous son toit l'auteur de tant de lettres charmantes qui étaient encore sa meilleure consolation [3] ? et s'il lui demanda de la graine de melon, ne serait-ce point pour lui rappeler les plantations projetées [4] ?

Les graines partirent de Monquin en mars 1769 ; avec elles, l'irrévocable décision de Rousseau de ne jamais revoir l'Angleterre [5].

[1] *Lettres*, B, *Rousseau à Davenport*, 2 nov. 1768, XLIV. *Œuvres*, t. XII, p. 114, *à Laliaud*, 2 nov. ; p. 116, *à Moultou*, 5 nov. De ce passeport, il n'a « pu ni dû faire usage » ; *id.*, p. 153, *au Prince de Conti*, 31 mai 1769.

[2] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 1er janv. 1769, XLVII.

[3] *Id.*, B, *Davenport à Rousseau*, 16 fév. 1768, XLIV.

[4] Cf. note 2.

[5] *Lettres*, A, *Rousseau à Davenport*, 17 mars 1769, XLV. — Davenport mourut deux ans plus tard, le 7 mai 1771 (*The Gentleman's Magazine*, 1771, p. 239) ; se représente-t-on l'effroi de Jean-Jacques s'il se fût alors trouvé seul en Angleterre ?

Deuxième partie

LETTRES INÉDITES

Observation générale

Voici l'arrangement adopté pour cette deuxième partie : classer les lettres par auteur — et chronologiquement à l'intérieur de chaque série — selon le nombre que chacun en a écrit, en commençant toutefois par celles de Jean-Jacques. Nous avons hésité à nous accommoder de ce système, et il nous paraissait désirable d'intercaler les diverses lettres dans l'ordre des dates, quel qu'en fût le signataire ; on aurait eu ainsi à la fois, souvent tout au moins, et la demande et la réponse. Mais ce qui eût été excellent, si nous avions publié une correspondance complète de Rousseau, devenait ici, où il n'y a qu'une faible partie des lettres de cette époque, et où plusieurs portent la même date ou celle de lettres déjà connues, devenait, disons-nous, un grave inconvénient. En effet, la physionomie de certains correspondants, dessinée à travers leurs lettres groupées en une masse unique, s'effaçait, par la dispersion de ces mêmes pièces, en une pâle esquisse.

Quant au mode de reproduction des textes originaux, nous avons suivi deux méthodes, selon qu'il s'agissait des lettres de Rousseau ou de celles de ses correspondants.

Dans le premier cas, nous avons scrupuleusement donné le texte des manuscrits, avec toutes ses particularités.

Dans le second cas, nous avons estimé que nul intérêt philologique ne s'attachait pour nous à l'exacte physionomie des fantaisies orthographiques assez nombreuses dans les lettres anglaises ; aussi écrivons-nous *music* au lieu de *musick* et supprimons-nous les contractions des participes passés, l'usage n'en étant d'ailleurs pas systématique : *received* pour *rcvd*, *called* pour *call'd*. De même nous avons rétabli le nom de Thérèse que l'on trouve, chez Davenport spécialement, sous les formes *Vaisseur*, *Le Vaisseur*, même *La Vaisseur*, et uniformisé l'abréviation de *Mademoiselle* dont il y a une grande variété de graphies.

L'orthographe des lettres en français de personnages anglais a dû être remise au point : celle de Miss Dewes et de Granville défigure la langue jusqu'à la rendre illisible ; mais nous avons respecté le style et la syntaxe.

Les lettres des correspondants français sont reproduites telles quelles, avec l'adjonction de l'accent sur les *e* qui en sont dépourvus contrairement à l'usage moderne.

Enfin, sauf pour le texte de Rousseau, nous n'avons pas craint de suppléer à la ponctuation, notre but étant de rendre accessibles des documents dont l'unique raison d'être consiste dans leur apport à la biographie de Jean-Jacques.

Durant l'été 1910, nous avons procédé à une dernière collation du texte imprimé avec les originaux (en septembre pour les manuscrits du *British Museum*, en juillet et septembre pour ceux de la *Bibliothèque de Neuchâtel.*)

A. Lettres de Jean-Jacques Rousseau.

I[1]

à Mme de Créqui[2].

Au Temple le 3 Janv. 1766[3].

Le desir de vous revoir, Madame, formoit un de ceux qui m'attiroient à Paris. La necessité, la dure necessité qui gouverne toujours ma vie m'empèche de la satisfaire. Je pars avec la cruelle certitude de ne vous revoir jamais : mais mon sort n'a point changé mon ame. L'attachement, le respect, la reconnoissance, tous les sentimens que j'eus pour vous dans des momens plus heureux[4] m'accompagneront dans mes miséres[5] jusqu'à mon dernier soupir.

J. J. Rousseau.

II[6]

[*à Davenport.*]

A Wootton le 22 Mars 1766.

J'arrive, Monsieur, dans la maison où vous voulez bien m'accorder la plus charmante hospitalité et à qui

[1] *Bibliothèque de Genève*. Mhg. 232. — Publié dans *Œuvres*, t. XI, p. 304, avec des variantes.

[2] *A Madame | Madame la Marquise | de Créqui. Quai des | quatre nations* | A Paris. — Nous continuerons de transporter dans les notes l'adresse originale, cela pour éviter de trop nombreux blancs.

[3] Hachette : *1er janvier*.

[4] Hachette : *dans les momens les plus heureux*.

[5] Hachette : *richesses*.

[6] *British Museum*, Add. Ms. 29626, ff. 3, 4.

je ne trouve d'autre défaut que d'être trop belle : mais il faut le pardonner à la bonté du maitre et à l'aspect des lieux, auxquels j'en substituerois difficilement d'autres autant de mon goût. J'y vivrai, Monsieur, autant que je ne vous y serai pas incomode, aux conditions stipulées entre nous, espérant que l'habitation m'en sera d'autant plus agréable que j'aurai le bonheur de vous y voir quelquefois. Recevez en attendant mes vifs remercimens de[1] tous les soins que vous avez pris pour[2] m'y faire arriver sans peine et pour m'y procurer le plus agréable accueil.

Comme il m'importe pour plus d'une raison de ne recevoir ni lettre ni pacquet par la poste, j'ai à vous prier, Monsieur, de permettre que je fasse remettre dans votre maison tout ce qui doit m'être envoyé de Londres jusqu'au tems de votre départ, et vos domestiques voudront bien se charger de faire un pacquet du tout, et de le mettre avec votre bagage : comme je n'ai nulle affaire pressée, les lettres peuvent sans inconvénient demeurer jusqu'à ce tems-là. Après m'être un peu reposé, je vais me hâter malgré le vent, de parcourir les dehors de votre maison, comme je viens déjà d'en parcourir les dedans, grâce aux politesse de votre Concierge. Veuillez, Monsieur, faire remettre à M. Hume la Lettre ci-jointe[3] dont[4] je prends la liberté de vous charger. Je vous fais avec respect mes trés humbles salutations.

J. J. ROUSSEAU.

[1] 1re rédaction : *pour.*
[2] 1re rédaction : *de.*
[3] *Œuvres,* t. XI, p. 318, 22 mars.
[4] 1re rédaction : *que.*

J'ai, Monsieur, à vous supplier encore de vouloir bien rembourser à M. Stewart les fournitures et autres fraix qu'il peut avoir faits pour moi [1], de même qu'à M. Hume pour les articles qui le regardent. Ayez la bonté de faire faire une petite note de tout cela et d'y joindre l'article de la voiture qui m'a transporté ici. La preuve que ce n'était pas un retour est que par son vrai retour le voiturier vous remettra cette lettre. Je ne refuse point, Monsieur, de me prèter à vos générosités en tout ce qui m'est véritablement utile : mais j'avoue que je ne vois point où est pour personne l'avantage de prendre dans votre bourse des bons-marchés pour un homme qui n'en a pas besoin. La libéralité, sans doute, est une fort bonne chose, mais je crois que la franchise vaut encore mieux. Vous voudrez bien, ne pas oublier non plus les fraix du transport de mon bagage que je ne puis payer ici, ne sachant ni combien ni à qui.

Depuis hier que cette lettre est écrite, parce que le voiturier selon vos ordres, ne repart que cet après midy, il est tombé beaucoup de neige, et la campagne est blanche comme au mois de Janvier.

III [2]

[*à Davenport.*]

A Wootton le 31 Mars 1766.

Très persuadé, Monsieur, que je suis entré dans la maison d'un homme d'honneur, j'ai pour de bonnes

[1] Cf. p. 38, note 4.

[2] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 5. — Publiée partiellement par Streckeisen, *Œuvres et Correspondance inédites de J. J. Rousseau,* p. 437, XLIII.

raisons, à vous supplier de vouloir bien ne confier à qui que ce soit les lettres qu'on pourra vous envoyer ou vous remettre pour moi, mais de les garder pour me les donner vous même à votre voyage, ou, si l'on vous dit qu'elles sont pressées, de les faire mettre directement à la poste sans qu'elles passent par d'autres mains que celles de vos gens ; l'essenciel n'est pas que mes lettres m'arrivent promptement ni franches[1], mais qu'elles m'arrivent surement. Je vous demande le secret sur celle-ci[2].

[3]Vous aurez vu par celle que j'eus l'honneur de vous écrire par le retour du voiturier combien dès l'abord je fus content de l'aspect de[4] votre maison, je ne le suis pas moins de son habitation et des attentions de vos domestiques. Il ne me manque, Monsieur, que d'y voir le maitre pour lui faire les remercimens que je lui dois, et tâcher d'obtenir son amitié pour son hôte, en travaillant à la mériter. Recevez, Monsieur, mes très humbles salutations.

J. J. ROUSSEAU.

IV[5]

à Davenport.[6]

A Wooton le 19. Avril 1766.

J'apprens, Monsieur, avec le plus grand plaisir que nous ne tarderons pas d'avoir celui de vous voir ici, et

[1] Streckeisen : *m'arrivent franches ni promptes.*

[2] Streckeisen : *Je vous demande le secret sur le sujet de celle-ci; quelque jour, quand nous nous connaîtrons mieux, je vous en dirai davantage.*

[3] Ce paragraphe final manque dans Streckeisen.

[4] *l'aspect de* est en surcharge.

[5] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 7, 8.

[6] *To | Richard Davenport Esqr | Next door Lord Egremont's | Piccadilly | London.*

je vous y ferai de bien bon cœur mes remerciemens ou plustot mes reproches du trop bon traitement qu'on me fait dans votre maison.

Mais, Monsieur, j'ai quelque inquietude que le logement que j'occupe ne soit necessaire à votre famille. J'ai deux chambres à coucher que je peux réduire à une, en me retirant dans celle qu'occupe Mlle le Vasseur et où il y a deux lits. D'ailleurs on a garni le lit où je couche aux dépens du votre, et je ne souffrirai pas que vous soyez mal couché à cause de moi. Si mon séjour dans votre maison ne vous est pas desagréable, ayez la bonté de faire en sorte qu'il ne vous soit pas, non plus, incomode, autrement il faudra que je prenne un parti qui vous delivre de cette géne. J'ai la plus grande confiance en vous, Monsieur, le plus grand plaisir de vous être obligé, mais absolument je ne souffrirai pas que vous vous incommodiez pour moi. J'aurois voulu vous épargner ces petits détails, et mon dessein étoit d'ecrire à Madame la Gouvernante[1] de vos enfans, mais ignorant son nom, je suis forcé de m'addresser à vous même, vous priant toutefois de permettre[2] que je lui fasse ici les très humbles salutations de Mlle le Vasseur et les miennes.

J'ai vu dans les papiers l'annonce d'une Lettre de M. de Voltaire à moi addressée[3]. Je comprends d'avance ce que c'est que cette lettre et de quelle boutique elle vient. Mais quoique j'en fasse le cas qu'elle mérite et que mon dessein ne soit pas même de la lire, je serois

[1] Cf. p. 50, n. 6.
[2] *de permettre* est en surcharge.
[3] *Lettre de M. de Voltaire au docteur J. J. Pansophe*. Londres, 1766, in-12°.

bien aise de l'avoir pour savoir où la prendre en tems et lieu, et je vous prie de vouloir bien me l'apporter[1]. Je sais quels discours on tient sur mon compte à Londres, je connois ceux qui les répandent avec addresse, et je sais de quels moyens ils se sont servis pour cela. Puis que les Anglois veulent être trompés, qu'on les trompe, peu m'importe. Ils me jugent sans me connoitre, et je me console de la justice qu'il me refusent, par celle qu'on me rend dans les lieux où j'ai vécu. Pour vous, Monsieur, si je vis aussi longtemps dans votre maison que je le desire, vous connoitrez par vous même mes mœurs et ma conduite, et vous jugerez si ce sont celles d'un débauché[2].

J'attens vôtre arrivée avec impatience et je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

J. J. ROUSSEAU.

[Mlle][3] le Vasseur vous remercie de l'honneur [de votre sou][3]venir et vous prie d'agréer son respect.

V[4]

à Davenport[5].

A Wootton 28. Avril 1766.

Je sens, Monsieur, avec regret combien je vous suis un hôte embarrassant de toutes maniéres, mais comme

[1] Ce membre de phrase est en surcharge.

[2] Streckeisen. *J. J. Rousseau, ses Amis et ses Ennemis,* t. II, p. 282, *Hume à Rousseau,* 3 mai 1766, X : « Permettez-moi de vous exprimer en peu de mots mon regret d'un passage d'une de vos lettres à M. Davenport. Vous supposez qu'il y a des calomnies répandues dans Londres sur vos mœurs et que ces calomnies s'accréditent. » Lettre inconnue, ajoute l'éditeur; il s'agit de la nôtre.

[3] déchirures.

[4] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 9, 10.

[5] *To | Richard Davenport Esqr. | next door Lord Egremont's | Piccadilly | London.*

il m'est impossible de vous épargner ces embarras, je me borne à vous en faire mes excuses. Tout ce qui m'est addressé chez vous m'est inutile à Londres, ainsi je vous prie de vouloir bien me le faire parvenir ici par les voyes qui vous paroitront les plus comodes. A l'égard des Lettres il suffira, puisque vòtre voyage est si proche, que vous ayez la bonté de les apporter. Ce qui m'embarrasse, c'est àprès votre départ, de trouver quelqu'un à Londres qui ait pour moi la même bonté que avez eue et qui prenne la peine de m'envoyer ce qui m'est addressé.

Mlle le Vasseur, qui vous remercie de l'honneur de votre souvenir et vous prie d'agréer son respect, voudroit faire venir un jupon piqué. Si vous aviez, Monsieur, quelque Domestique marié dont la femme voulut bien se charger de faire cette emplette je lui en serois bien obligé. Elle voudroit le jupon de quelque étoffe de laine fine ou de taffetas verd ou gris ou de quelque couleur peu voyante, mais non pas noir.

Recevez, Monsieur, mes vœux sincéres pour votre prompt et bon voyage et pour tout ce qui vous appartient. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur

J. J. Rousseau.

VI [1]

[*à Vaillant.*]

[Wootton, avril 1766?] [2]

Monsieur Vaillant est prié de vouloir bien remettre à Monsieur Davenport le Livre de Botanique qui lui a

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 83.

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 318, *à Guy*, 18 mars 1766. En tout cas ce billet doit être antérieur au départ de Davenport pour la campagne, en avril.

été addressé par M. Guy libraire à Paris pour J. J. Rousseau.

VII[1]

[*à Davenport.*]

[Wootton] Ce 28 Juin au soir [1766.]

L'impossibilité où je suis, Monsieur, de vous faire parvenir autrement la lettre ci-jointe, m'oblige à vous envoyer un Exprès dont le voyage ne sera pas perdu pour moi, s'il me rapporte de bonnes nouvelles de vòtre santé.

La lettre ci-jointe de M. Hume[2] a été ouverte en ma présence par M. Walton, parce que nous étions persuadés[3] l'un et l'autre que le contenu étoit pour moi. Mais à son ouverture j'ai vu la copie d'une lettre[4] que j'ai écrite la semaine derniére en réponse à M. Hume. J'ai conclu delà que son intention étoit que vous vissiez le pacquet avant moi, et pour que cette intention ne fut point trompée j'ai recacheté sur le champ le pacquet[5] en présence de M. Walton sans en lire un seul mot, et je vous l'envoye.

Il seroit long de vous faire par lettres le recit de ce qui s'est passé. Nous en causerons quand j'aurai l'honneur de vous voir. En attendant, lisez pesez et voyez ce qu'il vous convient de penser de cette affaire. J'attends de vos nouvelles avec la plus grande impatience.

[1] *Br. Mus.* Add. 32491, ff. 18, 19.

[2] Cf. *Lettres*, D, *Hume à Davenport*, 26 juin, IV.

[3] Rousseau avait commencé à écrire *convaincus ;* il s'est arrêté après les deux premières lettres : *co.*

[4] *Œuvres,* t. XI, p. 350, 23 juin, ce qui est le lundi de cette même semaine.

[5] Ici trois mots biffés : *sans en lire.*

et j'aspire au moment où sans vous incommoder vous pourrez m'en donner de bouche.

Je joins ici une autre lettre[1] que j'avois fermée ce matin croyant la faire partir par la poste, mais on m'a dit que cela ne se pouvoit pas. Je vous fais, Monsieur, mes plus tendres salutations

J. J. ROUSSEAU.

L'Exprès est payé.

VIII[2]

à Davenport[3].

Jeudi soir [24 ou 31 juillet?[4] 1766.]

Votre voyage, Monsieur, m'a fait grand bien; que Dieu vous le rende. Je suis charmé de vous savoir heureusement de retour. J'ai la plus sincére envie de vous aller voir, mais je ne suis pas encore assez bien. J'attens le moment et je le desire. Mad^lle le Vasseur vous prie d'agréer son respect, et nous faisons l'un et l'autre nos salutations à Monsieur votre petit fils et à Mrs Lauzane.

On vous a demandé un bas pour modelle ; vous étes prié de ne pas l'oublier.

IX[5]

à M. Boswell.

[Wootton] le 2. Aoust 1766.

Recevez mes remercimens, Monsieur, de votre bon souvenir et de l'intérest que vous voulez bien prendre

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 351, *à d'Ivernois*, 28 juin 1766.
[2] *Br. Mus.* Add. 29626, ff., 78, 79.
[3] *To | Richard Davenport Esqr | Davenport.* |
[4] Cf. *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 1er août, VI.
[5] *Bibl. de Neuchâtel*. Ms. 7901. — Minute autographe.

à ma santé et à celle de Mlle le Vasseur. Elle n'a été incomodée que d'un mal d'yeux depuis son voyage et je voudrois me porter aussi bien qu'elle. Mon cher Monsieur Boswell je vous recommande aussi le soin de votre santé, et surtout de vous faire saigner de tems à autre. Je crois que cela vous seroit fort bon. Je vous fais Monsieur mes trés humbles salutations.

X[1]

à Mrs Lucadou et Drake[2].

[Wootton] du 4. Août 1766.

Votre silence, Monsieur[3], m'inquiète sur vôtre santé. Je vous prie de m'en donner des nouvelles. Vous m'obligerez aussi de me marquer si vous avez eu la bonté de faire usage de ma lettre de change. Recevez, Monsieur, mes humbles salutations.

XI[4]

[*à Davenport.*]

Voici, Monsieur, une lettre[5] que j'ai indiscrettement ouverte selon vos ordres, je m'apperçois qu'elle n'est pas pour moi, je vous la renvoye sur le champ très

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 92. — Minute autographe.

[2] Banquiers londoniens, correspondants de Du Peyrou (*Œuvres*, t. XI, p. 312), chez qui était payable la rente de Rey (Bosscha, *o. c.*, 3 mars 1766, n° 141.)

[3] *Lucadou*, cf. *Lettres*, A, *Livre de Dépenses*, XLVI, du 9 août et *Lettres, A, Rousseau à Becket, etc.*, XIII.

[4] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 28.

[5] Probablement la lettre, sans importance pour nous, de *William Fitzherbert à R. Davenport*, 7 août 1766 (*Br. Mus.* Add. 29626, f. 26.)

mortifié de cette méprise, mais en vérité il n'y a pas de ma faute. Je fais mille vœux pour vôtre santé et celle de vôtre chère famille, et vous salue très humblement.

J. J. ROUSSEAU.

Ce samedi 9. Aoust 1766.

XII[1]

A Mrs Lucadou et Drake[2].

[Wootton] le 11 Aoust [1766.]

Je vois, Monsieur[3], par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 de ce mois que l'argent de la lettre de change sur lequel j'avois compté, du moins en partie[4], a du passer tout entier entre les mains de Mrs Becket et de Hondt. Il m'est difficile de concevoir en vertu de quoi j'ai pu leur devoir une pareille somme ou quel usage ils en ont pu faire pour mon compte. Si mes livres étoient arrivés j'estimerois que le port et les frais pourroient monter à la moitié de cette somme. Mais si mes livres étoient arrivés il n'est pas croyable que ces Mrs ne m'eussent rien envoyé ni rien fait dire et ne m'en eussent pas donné le moindre avis. Vous m'obligerez Monsieur, si vous voulez bien prendre la peine de m'expliquer cette enigme. Si après avoir perdu mon argent il faut que je perde aussi mes livres, ayez la charité de m'en avertir afin que je sache à quoi m'en tenir aussi sur ce point. Quoi qu'il m'arrive et quelques pertes que je puisse faire si j'apprens à

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 92. — Minute autographe.
[2] Dans l'original : *Aux mêmes*.
[3] *Lucadou*, cf. la lettre suivante.
[4] *Œuvres*, t. XI, p. 315, *à Du Peyrou*, 14 mars 1766.

supporter le malheur avec patience, j'aurai toujours beaucoup gagné. Recevez, Monsieur, mes très humbles salutations.

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer le receu de ces Messieurs.

XIII[1]

[*à Becket et de Hondt.*]

[Wootton, 11 août 1766?[2]]

M. Lucadou me marque, Messieurs, vous avoir du remettre trente-une livre sterling que j'avois entre ses mains. Vous m'obligerez beaucoup si vous voulez bien prendre la peine de me marquer comment je pouvois vous devoir cette somme ou quel usage vous en avez fait pour mon compte, car c'est ce qui m'est difficile à concevoir, à moins que mes livres ne soient arrivés, encore y auroit-il peu de proportion ce me semble entre une pareille somme et celle des frais qu'ils pourroient coûter; et s'ils étoient entre vos mains il n'est pas probable[3] qu'ils y restassent non-seulement sans que vous m'en eussiez envoyé aucun, mais sans que vous m'en eussiez donné le moindre avis. Je vous demande pardon, Messieurs, de l'importunité que je vous cause, mais il me paroit que cela demanderoit quelque éclaircissement. Recevez, je vous supplie, mes trés humbles salutations.

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 92. — Minute-autographe.

[2] Cf. la lettre précédente.

[3] Première rédaction : *apparent que vous me l'eussiez laissé ignorer. J'avois compté pouvoir faire usage avant la fin de l'été de mes livres de botanique, mais je vois qu'il faut me détacher encore de cette petite consolation. La volonté de Dieu soit faite. Recevez, Messieurs, je vous supplie, mes trés humbles salutations.*

XIV [1]

à M. Becket.

[Wootton] 23 Aoust 1766.

J'ai receu Monsieur, la caisse et le pacquet que vous avez eu la bonté de m'expédier et que je n'avois pu [2] fait rettirer plus tot faute d'accès. J'ai receu aussi les deux lettres que vous avez pris la peine de m'écrire [3] et par lesquelles je vois que vous avez receu des le 18 Juillet les livres dont vous ne m'avez annoncé l'arrivée que le douse de ce mois. La seconde de ces lettres loin de diminuer l'étonnement que me cause l'énormité des frais de Douane ne fait que l'augmenter par le compte sommaire que vous m'y faite de ces frais et comment par exemple verrois-je sans surprise qu'un vieux cistre brisé et pourri qui ne m'a couté que six francs de France et que je suis prêt a cèder pour le méme prix à qui voudra, que cette patraque dis-je qui ne peut valoir cinq schelings, ait payé une livre sterling de droit. A Algers un pareil traitement seroit horrible [4], croirai-je qu'il est légitime à Londres [5]. Quatorze livres sterling de droit sur de vieux livres qu'un particulier fait venir pour son usage, même en y comprenant les estampes, est une exaction d'autant plus dure qu'elle s'exerce non sur un commerçant mais sur un malheureux étranger. Si les injustices des

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 93. — Minute autographe.

[2] 1re rédaction : *pas,* ce qui explique le participe *fait.*

[3] Mots biffés : *les 12 et 14 de ce mois.*

[4] ou *possible ?*

[5] 1re rédaction : *A Algers même une aussi impudente friponnerie m'étonneroit jugez de ce qu'elle doit faire à Londres.*

hommes m'affectent encore ce n'est assurément pas leur faute, ils ont bien fait tout ce qu'il faut pour m'y accoutumer. Mais en me soumettant à cette exaction puis qu'il le faut, que j'aye au moins aussi les effets pour lesquels j'ai payé si cher. J'ai cherché inutilement dans la caisse les estampes qui devoient y être, je n'ai trouvé que des portefeuilles vuides. Faites-moi l'amitié, Monsieur, de me marquer où sont ces estampes et à qui il faut que je m'addresse pour les avoir. J'attens là-dessus un mot de réponse et vous fais, Monsieur, mes très humbles salutations.

XV [1]

à Davenport [2].

[Wootton] Ce Samedi soir [6 septembre [3] 1766.]

Un petit bonjour à mon bon patron Monsieur Davenport, à sa charmante famille, et à tout ce qui lui appartient. Je le prie de me faire dire un mot de ses nouvelles, et si j'aurai le plaisir de le voir ici bientot.

Je n'ai receu aucune réponse de M. Becket, ce qui me paroit très surprenant. Je suis un peu étonné aussi que M. Lewis n'ait pu trouver les piéces du St James Chronicle que vous avez eu la bonté de lui demander. Il faut qu'il se passe à Londres relativement à moi des choses bien extraordinaires, et dont je ne saurai jamais rien que par vous ; puis qu'il n'y a que vous seul en

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 23, 24.

[2] *To* | *Richd. Davenport Esqr.* | *Davenport.* |

[3] Cf. *Lettres,* A, *Rousseau à Davenport,* 11 sept., XVI, XVII et *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* lundi 8 sept., VII.

Angleterre en qui je me confie, et qui prenne un sincére interest à moi.

On m'écrit de Suisse qu'on répand en France et dans toute l'Europe que les amis communs de M. Hume et de moi en Angleterre ont assoupi la querelle, et que c'est pour cela qu'il ne publie pas les lettres qu'il avoit promis de publier, et qui, selon lui, devoient prouver avec évidence que je n'étois qu'un scelerat. Au reste personne au monde n'a entendu parler de la longue lettre que vous avez vue et que je lui ai ecrite le 10 de Juillet. Je n'ajoûterai point là-dessus de reflexions. Les hommes comme vous n'ont pas besoin qu'on les leur suggére.

Mille salutations à vous, Monsieur, et à tout ce qui vous est cher. Mad[lle] le Vasseur vous prie d'agréer son respect. Si elle avoit autant de talent que Mademoiselle Davenport pour écrire ou que j'eusse actuellement plus de loisir, elle ou moi tâcherions de lui écrire une belle lettre ; mais il faut quand à présent qu'elle se contente de nos homages, et je ne sais pas même si nous y pourrons ajouter des fleurs.

XVI [1]

à Davenport[2].

Ce Jeudi soir [11 sept.[3] 1766.]

Comment se portent Monsieur Davenport et toute son aimable famille? J'espére que le retour du beau tems affermira sa santé et que les habitans de Woot-

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 80, 81.

[2] *A Monsieur* | *Monsieur Davenport* | *à Davenport.*

[3] Cf. *Lettres,* A, *Livre de Dépenses,* XLVI, 15 sept. : *au garde revenu de Davenport; Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 13 sept., IX.

ton en profiteront dans peu. Je ne lui écris point, afin qu'il ne vole pas à sa bonne compagnie le tems qu'il mettroit à me répondre. Il suffira qu'il ait la bonté de me faire dire par le porteur des nouvelles de sa santé.

XVII[1]

[*à Davenport.*]

A Wootton le 11. 7bre 1766.

Après le départ, Monsieur, de ma précédente lettre, j'en reçus enfin une de M. Becket[2]. Il me marque que les estampes sont dans une des autres Caisses ; ainsi je n'ai plus rien à dire : mais vous m'avouerez que ne les trouvant pas dans la caisse où elles devoient être et trouvant les portefeuilles vides, il étoit naturel que je les crusse perdues. Il me reste à vous faire mes excuses de vous avoir donné pour cette affaire bien de l'embarras mal à propos.

Je vous felicite, Monsieur, du plaisir que vous avez actuellement de voir autour de vous votre aimable famille rassemblée[3]. Vous goûtez pourtant un peu ce plaisir à mes dépens, puis qu'il retarde vôtre voyage : mais je sais trop combien vous étes bon pére pour ne pas préférer en cette occasion votre plaisir au mien[4].

Si vous n'étiez pas pressé pour la plantation de votre jardin, et que vous voulussiez attendre jusqu'à l'an-

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 34. — Publié dans *Œuvres*, t. XI, p. 390, avec des variantes.

[2] Cf. *Lettres*, A, *Livre de Dépenses*, 11 sept.

[3] Cf. *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 8 sept., VII.

[4] Au lieu de ce paragraphe, Hachette a la phrase suivante : *Vous recevez si bien vos hôtes, et votre habitation me paroît si agréable, que j'ai grande envie de retourner vous y voir l'année prochaine.*

née prochaine, il me viendroit peut-être[1] des idées qui se refusent maintenant à un esprit encore trop rempli de choses tristes. L'azile où je suis et la vie douce que j'y mène[2] doivent me rendre enfin des idées agréables quand rien du dehors ne viendra les troubler[3]. Quoi que vous en disiez, je préfererois et je croirois faire une chose plus utile[4] de découvrir une seule nouvelle plante, que de prêcher pendant cent ans[5] tout le genre humain.

Nous avons depuis quelques jours un tems affreux[6] dont je serois moins affligé, si j'espérois qu'il ne s'étendit pas jusqu'à Davenport. J'en salue de tout mon cœur et avec respect les habitantes et habitans[7]. et surtout le bon et aimable maître.

J. J. ROUSSEAU.

Mlle le Vasseur vous prie de vouloir bien agréer son respect[8].

XVIII[9]

[*à Kenrick.*]

Recevez mes remercimens, M. pour vòtre obligeante atention. J'y suis asurem. très sensible de même qu'à

[1] Hachette continue : *quelques idées ; car, quant à présent, j'ai l'esprit encore trop rempli de choses tristes pour qu'aucune idée agréable vienne s'y présenter; mais l'asile.*

[2] Hachette continue : *m'en rendront bientôt quand.*

[3] Entre cette phrase et la suivante, Hachette en intercale une : *Puissé-je être oublié du public, comme je l'oublie.*

[4] Hachette : *cent fois plus utile.*

[5] Hachette : *cinquante ans.*

[6] Hachette : *un bien mauvais temps.*

[7] Hachette : *cœur les habitans.*

[8] Hachette n'a pas cette phrase.

[9] *Bibl. de Neuchâtel.* Ms. 7902.— Brouillon autographe écrit à la troisième page de la lettre de Kenrick, du 9 sept. 1766 (cf. *Lettres,* C), reçue le 13 (cf. *Lettres,* A, *Livre de Dépenses,* XLVI), à laquelle il forme réponse.

l'honneur que vous fait. à mes écrits, mais quant à leur publication en anglois que vous m'annoncez je n'y prends d'autre intérest que celui de desirer qu'elle vous soit avantageuse. Je n'entens géner vos libraires en aucune sorte ils peuvent dire de moi tout ce qu'il leur plaira ; pour moi je n'ai rien du tout à en dire. Je vous fais de tout mon cœur M. mes trés humbles salutations.

20. 7bre [1766.]

XIX[1]

[*à Jean Rousseau.*]

[Septembre? 1766.]

J'espére, mon cher Cousin que vous excuserez comme ci-devant mon inexactitude à répondre, et que vous voudrez bien acquiescer à la résolution que j'ai prise de ne plus écrire de lettres que pour l'absolue necessité. Je voudrois que sur les propos qu'on vous tient à mon sujet, vous prissiez le parti que j'ai pris moi-même, et que vous laissassiez dire et penser à chacun ce qu'il lui plaira. Quant à l'affaire qui vous regarde je n'ai point perdu le desir de vous être utile ; mais vous étes trop sensé pour ne pas sentir que sur le pied où je suis en Angleterre, je n'y puis rendre service à qui que ce soit. Conservez votre santé, mon cher Cousin. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

[1] *Bibl. de Neuchâtel.* Ms. 7902. — Minute écrite sur la troisième page de la lettre de Jean Rousseau, du 11 septembre 1766 (cf. *Lettres,* C, III), reçue le 13 (cf. *Lettres,* A, *Livre de Dépenses*, XLVI), à laquelle elle forme réponse.

XX[1]

à Davenport[2].

A Wootton le Samedi soir 4. 8 bre 1766.

Quoiqu'on ne m'apprenne, Monsieur, que ce soir bien tard le départ de Jean pour Davenport demain de grand matin, je ne veux pas qu'il parte sans un petit bonjour de ma part, à condition pour cette fois que vous vous contenterez de me faire dire de bouche des nouvelles de votre santé. J'en suis en peine parce que M. le Pasteur m'avoit flatté de l'esperance de vous voir jeudi dernier et que cette esperânce a été trompée. Je veux me flatter pourtant que ce sont vos affaires et non vos incommodités qui vous ont retenu, mais quand je le saurai par vous-même je serai plus tranquille. Mille trés humbles salutations, et à tout ce qui vous appartient, tant de la part de Mlle le Vasseur que de la mienne.

J. J. Rousseau.

XXI[3]

à Davenport[4].

A Wootton le 14. 8 bre 1766.

Quoiqu'on me promette, Monsieur, le plaisir de vous voir ici dans peu, j'ai été si souvent frustré dans cette attente que je n'ose plus y compter, et je prends le parti de vous écrire ce que j'espérois vous dire de vive

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff., 35, 36.
[2] *A Monsieur | Monsieur Davenport | A Davenport.* |
[3] *Br. Mus.* Add. 29626, ff., 37, 38.
[4] *A Monsieur | Monsieur Davenport | A Davenport.* |

voix. Je sais que l'hospitalité que vous exercez envers moi est d'un prix inestimable et ne peut s'acquitter qu'avec les sentimens qui vous sont dus. Mais quant aux dépenses que j'occasionne dans votre maison, vous m'avez promis de permettre que je vous en tinsse compte, et les six mois dont nous sommes convenus pour cela étant plus qu'écoulés, l'incertitude où je suis du tems où j'aurai le bonheur de vous revoir me force à vous prier de vouloir bien me mettre en régle sur cet article.

Il y a des fournitures de vin et d'autres dépenses qui doivent se rembourser[1] à part et dont je demande aussi la note, de même que de ce que vous avez pris la peine de payer pour moi à M. Lewis.

Enfin, Monsieur, comme je sens que mes malheurs ne finiront qu'avec ma vie, si jamais j'ai celui d'être de trop dans votre maison je vous prie instamment de m'en avertir avec franchise, afin que je prévienne au moins celui que je crains plus que tout au monde, qui est de vous être importun sans le savoir.

Recevez, Monsieur, avec bonté les assurances de mon immortelle reconnaissance et de mon plus sincére attament.

J. J. ROUSSEAU.

Mlle le Vasseur vous prie d'agréer son respect et nous faisons l'un et l'autre nos salutations à vos chers enfants. Mon incomodité me rendant trés pénible d'écrire, notre aimable correspondante voudra bien excuser mon silence pour aujourdui.

[1] 1re rédaction : *payer*.

XXII[1]

à Guy[2].

A Wootton le 15 9bre 1766.

J'ai receu, Monsieur, le même jour vos deux derniéres lettres, et j'avois aussi receu le paquet dont vous étes en peine. Si je vous ai coùté sept francs de port pour des épreuves vous me l'avez bien rendu, car ce paquet m'en a coûte quinze. Quinze francs de port pour des vers françois, c'est beaucoup. Quand vous voudrez desormais me faire des présens à ce prix, que ce ne soit plus des vers, je vous en prie. A Noel M. Davenport sera de retour à Londres ; faites remettre chez lui ce que vous aurez à me faire tenir. *next door Lord Egremont's Piccadilly*. M. Dutens[3] m'a écrit en m'envoyant un paquet de M. Lalliaud[4]; mais en m'offrant ses services il ne m'a pas envoyé son addresse, ainsi je ne puis ni me prévaloir de son offre ni l'en remercier. Je n'ai point oui parler du Livre de Botanique ; il me feroit pourtant plus de plaisir que des vers françois, pourvu qu'il ne vint pas par la poste.

Je n'ai aucune nouvelle de l'ami qui devoit venir[5];

[1] *Bibl. de Genève*, Mhg. 232. — Publiée partiellement, et avec de nombreuses variantes, dans les *Œuvres*, t. XI, pp., 399, 400. — On notera plusieurs divergences dans la ponctuation.

[2] *A Monsieur* | *Monsieur Guy* | *chez Madame la Veuve Duchesne* | *Libraire, rue St Jaques* | A PARIS. |

[3] Frédéric Dutens, cf. *Lettres*, C, 31 oct.

[4] Buste de Rousseau et estampes ; cf. *Œuvres*, t. XI, p. 376, à *Guy*, 2 août 1766. Sauttershaim annonça cet envoi dès le 15 août (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.)*

[5] D'Ivernois. *Œuvres*, t. XI, p. 324, *à d'Ivernois*, 31 mars 1766 ; p. 346, 31 mai (où novembre est indiqué comme le mois de la visite); p. 351, 28 juin (où il est prié de passer chez Guy).

je juge qu'il ne viendra qu'au printems, ou qu'il ne viendra point du tout. A tout evenement vous pouvez toujours tenir pret ce que vous aurez à m'envoyer [1] en bonnes feuilles. &c.

Je suis sensible au souvenir de tous mes amis. surtout dans une circonstance qui me les fait si bien connoitre. Saluez-les tous affectueusement de ma part. Je ne nomme personne de peur d'omettre quelqu'un.

Permettez que ce que j'ai à dire à quelques uns d'entre eux se trouve dans cette lettre.

Pour M. de la Roche[2].

Je prie Monsieur de la Roche de vouloir bien[3] continuer de payer jusqu'à Noel[4] le loyer du logement qu'occupoit [5] Mad^e^ le Vasseur. Je le prie aussi et Madame de la Roche de se ressouvenir quelquefois de leur ancienne amitié pour moi. Quant à moi je ne les oublierai de ma vie.

Pour M. Lalliaud[6].

A peine nous connoissons-nous. Monsieur, et vous me rendez les plus vrais services de l'amitié : Ce zèle est donc moins pour moi que pour la chose, et m'en est d'un plus grand prix. Je vois que ce même amour

[1] Hachette n'a pas cette fin de la phrase.
[2] Hachette a *M. de Laroche.*
[3] En surcharge.
[4] Ces trois mots sont en surcharge.
[5] Hachette dit *Mlle.*
[6] Hachette indique ce billet comme lettre indépendante, t. XI, p. 399, et écrit *Laliaud.*

de la justice qui brula toujours dans mon cœur[1] brule aussi dans le vôtre : rien ne lie tant les hommes[2] que cette conformité. La nature nous fit amis ; nous ne sommes ni vous ni moi disposés à l'en dédire. J'ai receu le paquet que vous m'avez envoyé par la voye de M. Dutens ; c'est à mon avis la plus sure. Le duplicata m'a pourtant déjà été annoncé et je ne doute pas qu'il ne me parvienne. J'admire l'intrépidité des auteurs de cet ouvrage[3], surtout s'ils le laissent répandre à Londres ; ce qui me paroit difficile à empêcher. Du reste, ils peuvent faire et dire tout à leur aise : pour moi je n'ai rien à dire de M. Hume, sinon que je le trouve bien insultant pour un bon homme, et bien bruyant pour un philosophe. Bon jour, Monsieur ; je vous aimerai toujours, mais je ne vous écrirai pas, à moins de necessité. Cependant je serois bien aise par précaution d'avoir votre addresse. Je ne puis vous écrire par la même voye dont vous vous êtes servi, parce qu'en me marquant que je le pouvois M. Dutens a oublié de m'envoyer son addresse[4]. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous prie de dire à M. de Sautershaim[5] que je suis sensible à son souvenir et n'ai point oublié notre ancienne amitié. Je suis aussi surpris que fâché qu'avec de l'esprit, des talens, de la douceur, et une assez jolie figure il ne trouve rien à faire à Paris. Cela viendra ; mais les commencemens y sont difficiles[6].

---

[1] Première rédaction : *ame... la vôtre.*

[2] Hachette : *âmes.*

[3] *Exposé succinct,* etc.

[4] Hachette n'a pas cette phrase.

[5] Hachette : *Sauttersheim.*

[6] *Sauttershaim à Rousseau,* 2 avril, 15 juillet, 15 août 1766. (Lettres inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

Revenons maintenant, Monsieur Guy, à nos affaires. Ne soyez point en peine pour le Dictionnaire de ce que moi ou d'autres en pouvons dire. Bien ou mal fait, c'est un livre de débit, parce qu'il est utile et même necessaire aux Artistes, en attendant que quelqu'un d'autre [1] fasse mieux [2]. En parcourant celles des Planches tirées que j'ai avec moi je trouve dans la Planche F une faute assez petite en elle-même, mais considérable à la place où elle est, et qui demande absolument d'être corrigée, sans quoi l'Air noté par ces nouveaux caractéres étant indéchiffrable dès son début rebuteroit de poursuivre, et tout cet éxemple qui est essenciel ne serviroit à rien.

C'est à la figure 4 tout au commencement de l'air noté. Voici ce qu'il y a $\overline{53}\,.\,\overline{42}\,.\,|$
Quando

Il manque sur chacun de ces deux petits traits qui couvrent deux chiffres, un second [3] trait qui couvre exactement le prémier trait et le point qui suit, de cette maniére : $\overline{\overline{53\,.}}\ \overline{\overline{42\,.}}\,|$ [4]
Quando

Si les Planches n'étoient pas tirées il ne s'agiroit que d'un coup de burin qui seroit facile à donner. Mais si la feuille est tirée il faut, mon cher Monsieur Guy, que vous ayez la complaisance de prendre tous les exemplaires [5]

[1] Hachette : *quelqu'autre*.

[2] Le reste de cette lettre manque dans Hachette, à l'exception de la phrase: *Vous ne m'avez point dit si votre besogne avance...... je vous embrasse, etc.*

[3] Première rédaction: *autre*.

[4] *Œuvres*, t. VII, p. 361, donne : $\overline{\overline{53}}\ \overline{\overline{.\,42}}\,.\,|$
Quando

L'édition revue et corrigée du *Dictionnaire de Musique*, Londres, 1766, 4°, tient compte de la modification, mais pas l'édition de Rey, Amsterdam, 1772, 8°, qui repreduit l'erreur signalée par Rousseau.

[5] Première rédaction : *toute l'ed*[*ition*].

de cette feuille-là dans vòtre chambre, et d'y ajoûter ces deux petits traits à vôtre loisir. Si vous voulez charger quelqu'un de ce soin, à la bonne heure; mais recommandez-lui que chacun des deux petits traits qu'il s'agit d'ajoûter ne soit ni plus ni moins long qu'il n'est marqué ci-dessus, c'est à dire qu'il commence bien exactement sur le commencement du petit trait qui est au dessous, et qu'il finisse bien perpendiculairement sur le point qui suit; et avant de mettre la main à l'œuvre commencez par vous assurer de m'avoir bien entendu.

J'ai quelqùes mots à changer à la fin de la Preface; je vous prie de m'en transcrire la derniére phrase la premiére fois que vous m'écrirez, et de ne l'imprimer qu'après ma reponse[1]. Vous ne m'avez point dit si votre besogne avance, je serois bien aise de savoir à peu près à quoi vous en étes, et quand vous comptez être en état de publier. Bien des salutations à Madame et Mesdemoiselles Duchesne. Je vous embrasse, Monsieur[2], de tout mon cœur.

J. J. ROUSSEAU.

J'obliois de vous marquer que vous pouvez m'écrire en droitture sans affranchir.

XXIII[3]

à Davenport[4].

A Wootton le 27. 9bre 1766.

Je suis très sensible, Monsieur, à l'attention que vous avez de m'envoyer tout ce que vous croyez devoir m'in-

[1] Cf. *Lettres,* A, *Rousseau à Guy,* fév. 1767, XXXIV, dernier §.

[2] Hachette remplace toute cette fin de lettre par un *etc*.

[3] *Br. Mus*. Add. 29626, ff., 39, 40. — Publiée partiellement dans *Œuvres,* t. XI, p. 373, sans date.

[4] *A Monsieur | Monsieur Davenport | A Davenport.* |

teresser. Ayant pris mon parti sur l'affaire en question, je continuerai, quoiqu'il arrive, de laisser M. Hume faire bien [1] du bruit tout seul, et de garder jusqu'à la fin le silence que je me suis imposé sur ce chapitre. Au reste sans affecter une tranquillité stoïque, j'ose vous assurer que dans ce déchainement universel je suis ému aussi peu qu'il soit [2] possible, et beaucoup moins que je ne m'y serois attendu [3] si d'avance on me l'eut annoncé [4]. Ce que je vous proteste encore et vous jure à la face du Ciel, mon respectable hôte, c'est que j'aime infiniment mieux être l'infortuné Jean Jaques Rousseau livré à toute la diffamation publique, que le triomphant David Hume au milieu de toute sa gloire : mais quittons cet odieux sujet.

J'ai craint pour vous ces mauvais tems passez. J'espére que ceux qu'il fait en répareront leffet [5]. Je n'ai pas été mieux traité que vous et je ne connois plus guéres [6] de bon tems ni pour mon cœur ni pour mon corps, excepté [7] celui que je passe auprès de vous. C'est vous dire assez avec quel empressement je vous attends et vôtre chére famille que je remercie de toute mon ame [8] et salue de

[1] Manque dans Hachette.

[2] Hachette : *est.*

[3] Hachette : *que je n'aurois cru l'être.*

[4] Hachette : *annoncé; mais ce que je vous proteste et ce que je vous jure, mon respectable hôte, en vérité et à la face du ciel, c'est que le bruyant et triomphant David Hume, dans tout l'éclat de sa gloire, me paroît beaucoup plus à plaindre que l'infortuné J. J. Rousseau, livré à la diffamation publique. Je ne voudrais pour rien au monde être à sa place, et j'y préfère de beaucoup la mienne, même avec l'opprobre qu'il lui a plu d'y attacher.*

J'ai craint, etc.

[5] Hachette : *qu'il fait à présent en répareront le mauvais effet.*

[6] Hachette : *guère.*

[7] Hachette : *j'excepte.*

[8] Hachette : *remercie et salue de toute mon âme.* Le reste manque.

même tant pour moi que pour Mlle le Vasseur. Elle vient de perdre sa mére et risque de faire une autre perte dans son pays dont sa présence l'eut garantie et qui me laisse le regret de l'avoir amenée ici. Permettez que nous fassions ici l'un et l'autre nos remerciemens et salutations à Mad^lle Lauzanne et à Mlle Ally, et recevez avec bonté ses respects ainsi que les miens.

J. J. Rousseau.

Le pacquet que vous annonce M. Lewis est la chose la moins pressée ; il devient même inutile par celui que vous m'avez envoyé, puisque ce n'est qu'un autre exemplaire de la même brochure.

XXIV[1].

à Davenport[2].

A Wootton le 5 X^bre 1766.

Recevez mes remerciemens, Monsieur, de vos attentions continuelles et de tout ce que vous m'avez envoyé. Je me consolerois plus aisément du retard de votre arrivée si Noel se retardoit à proportion. A samedi donc, Monsieur; je vous souhaite bonne santé beau tems et bon voyage, et autant de plaisir à venir dans votre maison que vous en ferez à ceux qui l'habitent. Permettez que Mlle Lauson voye ici les salutations de Mlle le Vasseur et les miennes et que nous vous presentions de concert les nôtres, vous suppliant de les agréer.

J. J. Rousseau.

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff., 41, 42.
[2] *A Monsieur | Monsieur Davenport | A Davenport.* |

XXV[1]

[*à Davenport.*]

[Wootton, 22 décembre 1766 ?][2]

Quoique jusqu'ici, Monsieur, malgré mes sollicitations et mes priéres je n'aye pu obtenir de vous un seul mot d'explication ni de réponse sur les choses qu'il m'importe le plus de savoir, mon extréme confiance en vous m'a fait endurer patiemment ce silence, bien que trés extraordinaire. Mais, Monsieur, il est tems qu'il cesse; et vous pouvez juger des inquietudes dont je suis dévoré vous voyant prêt à partir pour Londres sans m'accorder, malgré vos promesses, aucun des éclaircissemens que je vous ai demandés avec tant d'instances. Chacun a son caractére : je suis ouvert et confiant, plus qu'il ne faudroit peut-être. Je ne demande pas que vous le soyez comme moi : mais c'est aussi pousser trop loin le mistére, que de refuser de me dire sur quel pied je suis dans votre maison, et si j'y suis de trop ou non. Considerez je vous supplie, ma situation, et jugez de mon[3] embarras. Quel parti puis-je prendre si vous refusez de me parler? Dois-je rester dans votre maison[4] après que, vous ayant demandé si mon séjour ne vous y devient point importun, vous ne m'avez pas répondu un seul

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 56.

[2] Date indiquée dans les *Œuvres*, t. XI, p. 402, dont le texte offre des variantes avec celui-ci.

[3] Hachette : *mes.*

[4] Hachette : *maison malgré vous?* La fin de la phrase manque. Ici, l'original a une surcharge biffée : *sans savoir sur quel pied j'y suis, et.*

mot? En dois-je[1] sortir sans votre aveu[2]? Le puis-je sans votre assistance[3]? Sans amis, sans connaissances, enfoncé dans un pays dont j'ignore la langue, je suis entièrement à la merci de vos gens. C'est à votre invitation que j'y suis venu, et vous m'avez aidé à y venir: il convient de même, ce me semble, que vous m'aidiez à en partir,[4] si j'y suis de trop. Quand j'y resterois, il faudroit toujours, malgré toute votre réserve[5], que vous eussiez la bonté de prendre des arrangemens qui rendissent mon séjour chez vous moins onéreux pour l'un et pour l'autre. Les honnêtes gens gagnent toujours à s'expliquer et s'entendre entre eux. Tant d'intermediaires entre vous et moi ne sont bons à rien[6]. Si vous entriez avec moi seul[7] dans les détails dont vous vous fiez à vos gens, vous seriez moins trompé et je serois mieux traité ; nous y trouverions tous deux notre avantage. Vous avez trop d'esprit pour ne pas voir qu'il y a des gens à qui mon séjour dans votre maison déplait fort[8], et qui feront tout de leur mieux pour nous en rebuter l'un et l'autre[9]. Il ne tient qu'à vous de rendre leur mauvaise volonté impuissante, et cela sans éclat et sans bruit[10].

Que si malgré toutes ces raisons vous continuez à garder avec moi le silence, cette réponse alors devien-

[1] Hachette : *puis-je.*

[2] Hachette : *assistance.*

[3] Hachette n'a pas cette phrase.

[4] Hachette : *il convient, ce me semble, que vous m'aidiez de même à en partir.*

[5] Hachette : *malgré toutes vos répugnances.*

[6] Hachette n'a pas cette phrase.

[7] Manque dans Hachette.

[8] Hachette : *beaucoup.*

[9] Hachette : *feront de leur mieux pour me le rendre désagréable.*

[10] Hachette n'a pas cette phrase.

dra très claire, et vous ne trouverez pas mauvais que sans m'obstiner encore[1] inutilement, je pourvoye à ma retraite comme je pourrai sans vous en parler davantage : emportant un souvenir trés reconnoissant de l'hospitalité que vous m'avez offerte, mais ne pouvant me dissimuler les cruels embarras où je me suis mis en l'acceptant.

XXVI[2]

[*à Du Peyrou*[3].]

[Wootton, dernier trimestre de 1766?[4]]

Je vous estime mon cher hôte je vous aime de tout mon cœur. et je fais de votre amitié tout le cas imaginables [*sic*] : mais je me crois obligé de vous dire que si je pensois d'un h:[omme] le quart des choses que vous m'écrivez de moi, au lieu de m'amuser à tracasser avec lui sans cesse au lieu de lui aller jettan continuellement au visage les balayeure des rues : je cesserois une bonne fois de lui écrire. C'est ainsi pour moi que j'en usai avec le bon David sitot que j'eus pénétré le profond projet qu'il exécutoit avec autant de peur que d'adresse et qu'il a le plaisir aujourd'hui de voir en si plein succès. C'est toujours s'avilir que de rester volontairement en correspondance avec un homme qu'on n'estime plus.

[1] Hachette : *davantage*.

[2] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 91. — Brouillon autographe.

[3] Dans le texte : *mon cher hôte*.

[4] Octobre ? *Œuvres,* t. XI, p. 393, *à Du Peyrou,* 4 oct.; p. 396, 15 oct. Il y a conformité de sens entre ces deux lettres et notre fragment ; voir en particulier, p. 398, l'avant-dernier alinéa.

XXVII[1]

[*à Du Peyrou*[2].]

[Wootton, 1766?[3]]

Sitot que je vis le grand projet de M. Hume et de sa ligue en pleine execution et toute l'Europe à ses pieds me trainant avec délices dans la fange de l'ignominie, je pris le seul parti qui me restoit à prendre. Je renonçai à toute correspondance pour celle de M.[ylord] M.[areschal][2] et la vôtre, je cessai de lire les papiers publics et je me renfermai en moi-même resolu de finir du moins en repos mes malheureux jours s'il étoit possible.

XXVIII[4]

à Davenport[5].

A Wootton le 23 Janvier 1767.

J'attendois, Monsieur, avec d'autant plus d'impatience des nouvelles de votre heureuse arrivée à Londres que les terribles tems qu'il a fait me tenoient doublement en inquietude, et sur votre route et sur votre santé. M. Walton m'a tiré de peine à votre egard. J'espére que vos chers enfans, que je salue de tout mon cœur, n'auront pas moins bien soutenu le voyage.

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 94. — Brouillon autographe.
[2] *Œuvres*, t. XI, p. 372, *à Keith*, 20 juillet 1766 : « *Je cesse désormais d'écrire... je ne fais que deux seules exceptions, dont l'une est pour M. Du Peyrou; je crois superflu de vous dire quelle est l'autre...* »
[3] Eté 1766 ? cf. *Œuvres*, t. XI, p. 384, *à Du Peyrou*, 16 août ; le dernier paragraphe.
[4] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 45, 46.
[5] *A Monsieur | Monsieur Davenport. | Piccadilly | à Londres.* |

Voici deux lettres[1] que je vous addresse en consequence de la permission que vous m'en avez donnée, et auxquelles je vous prie de vouloir bien donner cours. M[lle] le Vasseur vous supplie d'agréer son respect et de ne pas l'oublier auprès de sa belle correspondante[2] et du cher frére; nous faisons l'un et l'autre nos complimens aux Dames[3] de votre suite, et je vous reitére, Monsieur, l'assurance de tous les sentimens qui vous sont acquis.

J. J. ROUSSEAU.

Les neiges menacoient de nous ensevelir tout en vie, mais le dégel commence fort à propos à nous en débarrasser.

XXIX[4]

[*à Davenport.*]

A Wootton le 31. Janvier 1767.

Je vois, Monsieur, avec confusion tous les embarras que je vous cause, et toutes les peines que vous prenez pour moi ; mais je ne puis que vous en faire des excuses, n'étant pas en état de vous les éviter. J'ai bien receu vos trois lettres des 15, 20, et 22 de ce mois, mais rien encore des envois qu'elles m'annoncent, et cela n'est pas étonnant à cause de l'état des chemins. Au lieu du Dictionnaire in 4[to] Greç et Latin que je desi-

[1] à Roustan *(Œuvres,* t. XI, p. 403 ; *à M**** [= Roustan] ; *Lettres,* C, *Roustan à Rousseau,* 23 déc. 1766, V), et à Malthus *(Œuvres,* t. XI, p. 404, *au même* [= *Malthus*] ; *Lettres,* C, *Malthus à Rousseau,* 1[er] déc. 1766, XI.)

[2] Phébé Davenport, petite-fille de Davenport.

[3] M[me] Lausanne, M[lle] Ally.

[4] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 47, 48.

rois m'être envoyé dans la malle neuve, j'ai pensé qu'il vaudroit mieux qu'on y mit mon vieux Dictionnaire de Calepin in folio, qui, étant plus gros, doit tomber plus aisément sous la main, et qui contient encore plus surement les noms Grecs de plantes tirés de Dioscoride et de Theophraste pour lesquels seuls ce Dictionnaire me fait besoin.

Le petit papier imprimé que vous m'avez envoyé m'eut bien fait rire s'il m'avait moins indigné. Amuse-t-on vos compatriotes avec de pareilles folies? En ce cas j'en suis fâché pour eux. C'est bien mal connoître le Peuple de Genève, aussi courageux que le peuple Anglois, mais moins turbulent. Les malheurs de ce brave, sage, et infortuné peuple, qu'on laisse périr victime des intrigues de ses indignes magistrats ne feront pas honneur aux puissances de l'Europe, et surtout à celles qui disent aimer la liberté. Vous verrez, Monsieur, ce que je pense de cette affaire par l'incluse [1], que je vous envoye ouverte pour que vous la puissiez lire si cela vous amuse: vous priant de vouloir bien la cachetter ensuite et lui donner cours.

Je vois le retour du beau tems avec d'autant plus de plaisir que j'espére que votre santé s'en trouvera bien. Le dégel a découvert les prairies, mais on ne laisse pas de trouver encore cinq ou six pieds de neige dans les chemins. M[lle] le Vasseur vous prie d'agréer son respect, et salue ainsi que moi vos chers enfans et leur compagnie. Recevez, Monsieur, mes trés humbles salutations.

J. J. ROUSSEAU.

[1] *Œuvres*, t. XI p. 412, *à d'Ivernois*, 31 janv. 1767.

XXX [1]

[*à Davenport.*]

[Wootton] Ce 31 Janvier [1767] au départ du Courier.

Je reçois en ce moment, Monsieur, vos deux lettres du 27 [2]. Je suis très touché de l'activité de votre zéle en ma faveur, mais je trouve que vous avez été un peu vite en besogne au sujet des droits de douane, qui m'ont paru exhorbitans, sans doute, mais dont je n'ai jamais demandé ni desiré la restitution. Cependant comme je ne veux pas vous en dédire ni manquer au respect dù à celui qui en a ordonné le remboursement [3] j'écrirai à M. le Duc de Graffton comme vous le desirez.

Mais je n'écrirai pas à M. le General Conway, et je suis surpris, je l'avoue, que vous m'en fassiez la proposition. Si la lettre que je lui écrivis [4] n'étoit pas claire à ses yeux au moment qu'il la receut elle a du le devenir dans la suite : s'il continue à la trouver obscure, c'est qu'il veut bien la trouver telle, et s'il y voit toujours un refus, c'est qu'il juge à propos de l'y voir. Cette lettre, Monsieur, decente et respectueuse autant qu'il est possible est demeurée sans aucune réponse, et il faut bien que M. le General Conway n'y ait rien vu qui eut besoin d'explication, puis qu'il ne m'a pas fait l'honneur de m'en demander. Une lettre telle que vous me conseillez de l'écrire seroit une véritable de-

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 49, 50.

[2] Celle de Davenport et celle de Stonhewer, secrétaire de Grafton *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau,* 27 janv. 1767, XX.

[3] 1re rédaction : *la restitution.*

[4] Le 22 mai 1766. *Œuvres,* t. XI, p. 343.

mande, et n'ayant aucun droit de rien prétendre, je n'ai garde de rien demander.

De peur que le débit de mes livres ne serve de prétexte à quelqu'une de ces petites libéralités qu'on est toujours pressé de faire aux gens qui n'en veulent point, je vous prie, Monsieur, de bien vouloir faire faire par un Libraire l'estimation de tout ce qui en vaudra la peine, et de ne recevoir de personne un sol au dessus de l'estimation. A l'égard du plus grand nombre qui sont de vieux bouquins hors de service, ils ne sont bons qu'à brûler et ne doivent servir qu'à cela. Je vous demande pardon, Monsieur, de cette petite précaution, mais l'exemple du passé la rend nécessaire. Quand j'aurai besoin d'aumône je la demanderai ; jusqu'alors nul homme n'a droit de me la faire sans mon aveu.

Je suis inquiet des suites de votre rhume. Donnez-m'en des nouvelles je vous supplie. Pour moi, je ne suis point bien non plus ; il m'en coute extrémement d'écrire, et si cela continue je serai forcé de différer de quelques jours ma lettre pour M. le Duc de Graffton, mais je vous l'enverrai le plus tot qu'il sera possible. Du reste vous savez mes sentimens, ils sont toujours les mêmes et ne varieront point. Jamais homme ne poussera plus loin que moi le respect les égards la déférence en choses convenables ; je sais comment je dois correspondre aux bontés dont on m'honore, et je ferai toujours mon devoir, car je suis trop fier pour être insolent ; mais je ne m'avilirai jamais[1]. Quand l'amitié dont vous m'honorez vous porte à me rendre de

[1] Cette dernière phrase est en surcharge.

bons offices je les accepte avec reconnaissance ; mais ne les portez pas jusqu'à me compromettre, car vous ne seriez pas avoué. Mille trés humbles salutations, et à toute votre maison.

J. J. Rousseau.

Sitot qu'il me sera possible j'ecrirai à Mylord Neunham. Sa lettre[1] m'a fait le plus grand plaisir. Excusez mon barbouillage, j'ecris si à la hâte que je ne sais ce que je dis.

XXXI[2]

[*à Davenport.*]

A Wootton, le 2[3] Fev^r^. 1767.

J'ai fait, Monsieur, une étourderie épouvantable en vous priant de donner cours à ma lettre pour M. d'Ivernois[4], sans penser que la France, ayant interdit tout commerce avec Genève, ma lettre y seroit interceptée. Si heureusement vous n'avez pas encore fait partir cette lettre je vous supplie de vouloir bien me la renvoyer. J'ai receu la petite caisse, mais non pas l'autre pacquet; je suis extremément incommodé et nullement en état d'écrire ; j'espére suppléer à cela samedi prochain. Mes trés humbles salutations, à vous, Monsieur, et à tout ce qui vous appartient.

J. J. Rousseau.

[1] *Lettres,* C, *Nuneham à Rousseau,* 27 janv. 1767, I.
[2] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 51.
[3] Rousseau avait d'abord écrit : 6.
[4] *Œuvres,* t. XI, p. 412, 31 janvier.

XXXII[1]

[*à Davenport.*]

A Wootton le 5 Févr. 1767.

Une bonne œuvre en améne une autre, et voila, Monsieur, l'honorable emploi que vous avez à remplir. J'apprends que l'interdiction du commerce avec la France réduit le pauvre peuple de Genève à manquer de pain, que les aisés s'y cottisent entre eux pour les aider, et qu'on fait pour cet effet une collecte entre les Genevois qui sont à Londres. Vous m'avez mis en état d'y contribuer sans m'incomoder, par la restitution des droits payés pour mes Livres ; faites de grace la charité toute entière, en faisant remettre cette petite somme[2] à ceux qui sont chargés des deniers de la collecte. J'ignore qui c'est, mais je ne doute pas que M. Dutens ne le sache, ou à son défaut, M. Roustan pasteur de l'Eglise Suisse *Meard's Court Dean Street Soho Square* le sait infailliblement. J'ai bien à Londres un mien Cousin[3] qui est au fait, mais je n'aime pas qu'il se mêle de mes affaires, parce qu'il veut trop s'en mèler. Je ne saurois vous dire combien je suis touché du sort de cet infortuné peuple qui se voit ôter à la fois son pain et sa liberté.

J'attens avec impatience des nouvelles de votre rétablissement. Pour moi je continue à être si malade de corps et d'ame que je n'ai pu jusqu'à présent écrire la lettre à M. le Duc de Grafton. Ce sera, j'espére, pour samedi prochain. J'ai receu le second paquet, et je vous

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 52.
[2] Quinze livres sterling.
[3] Jean Rousseau. *Œuvres,* t. XII, p. 9, *à Du Peyrou,* 2 avril 1767.

fais mes remercimens de l'un et de l'autre. Je voulois plaisanter sur vos envois et sur les provisions qu'ils contiennent mais je ne fus de ma vie moins en train de rire. Mille salutations, tant au nom de Mlle le Vasseur qu'au mien à vos chers enfans et aux Dames de votre maison ; permettez aussi qu'elle vous assure de son respect. Vous savez, Monsieur, combien je vous suis acquis.

J. J. ROUSSEAU.

XXXIII [1]

[*à Davenport.*]

A Wootton le 9 Fev^r. 1767 [2].

Bien loin, Monsieur, qu'il puisse m'être entré jamais dans l'esprit d'être assez vain, assez sot, et assez mal appris pour refuser les graces du Roi, je les ai toujours regardées et les regarderai toujours comme un très grand honneur pour moi [3] : quand je consultai Mylord Mareschal si je les accepterois, ce n'étoit certainement pas que je fusse là dessus en doute, mais c'est qu'un devoir particulier et indispensable ne me permettoit pas de le faire que je n'eusse son agrément, et [4] j'étois bien sur qu'il ne le refuseroit pas. Je [5] voulois bien même avoir cette obligation à M. Hume, pour qui, sur la foi d'autrui, j'avois alors la plus grande estime. La terrible leçon qu'il m'a donnée m'a fait changer de façon de pen-

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 53, 54. — Publiée, avec des variantes, dans *Œuvres,* t. XI, p. 417.

[2] Hachette : sans quantième.

[3] Hachette : *comme le plus grand honneur qui me puisse arriver.*

[4] Hachette : manque.

[5] Hachette donne un tout autre texte pour cette fin du paragraphe.

ser à l'égard des particuliers, et il n'y en à [*sic*] aucun à qui je veuille avoir une pareille obligation. Je ne veux devoir cette grace qu'au Roi seul et à ses ministres. Si la pension m'est offerte du propre mouvement de S. M., je l'accepterai avec la reconnaissance et le respect convenables ; mais si je la dois aux sollicitations de qui que ce soit, je n'en veux point. Voila ma résolution, Monsieur, et vous pouvez compter qu'elle est inébranlable.

Ne mettez pas, je vous en conjure[1], tant de formalités à l'affaire de mes livres. Ayez la bonté de montrer le catalogue à un seul[2] libraire ; qu'il mette[3] les prix à ceux des livres qui en valent la peine. Sur cette estimation voyez s'il y en a quelqu'un[4] dont vous ou vos amis vouliez[5] vous accomoder. Brulez le reste et ne le cédez, de grâce, à aucun Libraire[6], afin qu'il n'aille pas sonner la trompette[7] qu'il a des livres de moi. Il y en a quelques uns, entre autres le livre *de l'Esprit* in 4° de la p^re^ edition qui est rare, où[8] j'ai fait quelques notes aux marges : je voudrois bien que ce livre[9] ne tombât qu'entre des mains amies. J'espére, mon cher Monsieur, que vous ne me ferez pas le sensible affront de refuser le petit cadeau de mes ouvrages.

Les estampes avoient été mises par mon ami[10] dans le ballot des Livres de botanique qui m'a été envoyé.

[1] Hachette : *Il ne faut pas, mon cher monsieur, je vous en prie, mettre.*
[2] Hachette : manque.
[3] Hachette : *note.*
[4] Hachette : *quelques-uns.*
[5] Hachette : *puissiez.*
[6] Hachette : *ne cédez rien à aucun libraire.*
[7] Hachette ajoute : *par la ville.*
[8] Hachette : *et où.*
[9] Hachette : *livre-là.*
[10] Du Peyrou.

Elles ne s'y sont pas trouvées, et les portefeuilles me sont arrivés vuides ; j'ignore absolument où Becket a jugé à propos de fourrer ce qui étoit dedans.

Je voulois remettre à des momens plus tranquilles à [1] vous parler en détail de vos envois ; ce qui m'en réjouit [2] le plus est que si je dois rester [3] dans votre maison jusqu'à ce que la muscade et la canelle soient consommées, je n'en démarrerai pas d'un bon siècle. Le tabac n'est que trop bon [4], puis qu'il s'en consomme d'autant [5] plus vîte. Je vous remerciede [6] l'emplette mais [7] non pas de la chose, puisque c'est une commission, et vous savez les régles. L'eau de la Reine de Hongrie m'a fait grand [8] plaisir et j'y ai reconnu [9] un souvenir et une attention de Mrs Luzonne [10], à quoi j'ai été fort sensible. Mais qu'est ce que c'est que des petits quarrés de savon parfumé ? à quoi sert ce savon de toilette [11] ? Je veux mourir si j'en sais rien, à moins que ce ne soit à faire la barbe aux Dames [12]. Le caffé ni le thé n'ont pas encore été essayés. [13] Je me perds au milieu de tout cet inventaire : j'espére, Monsieur, que vous ne ferez pas de même, et que vous voudrez bien recueillir [14] les mé-

[1] Hachette : *de*.
[2] Hachette : *si vous entendez que je reste.*
[3] Hachette : *plait.*
[4] Hachette : *Le tabac est très-bon, et même trop bon.*
[5] Hachette : manque.
[6] Hachette : *je vous fais mon remerciment.*
[7] Hachette : *et.*
[8] Hachette : *et j'ai reconnu là.*
[9] Hachette : *le plus grand.*
[10] Hachette : *M. de Luzonne.*
[11] Hachette : *A quoi diable sert ce savon?*
[12] Hachette : *puces.*
[13] Hachette : *Le café n'a pas encore été essayé, parce que vous en aviez laissé, et qu'ayant été malade il en a fallu suspendre l'usage.*
[14] Hachette : *J'espère que, pour le coup, vous ne ferez pas de même, et que vous recueillerez.*

moires des marchands, afin que quand vous serez ici et qu'il s'agira de savoir ce que tout cela coûte, vous ne me disiez pas comme à l'ordinaire, *je n'en sais rien.* [1] Le sucre gris que je préfére au blanc, coute à Ashburn 8 pence la livre, ce sont deux sols moins [*sic*] qu'à Londres, mais le port doit faire évanouir cette différence et au delà, et à égalité, il vaut mieux faire gagner les marchands du pays. N'envoyez pas non plus des raisins ni grands ni petits, parce qu'on trouve à Ashburn des uns et des autres.

J'ai craint pour vous l'impression de ces tems humides, et je la sens aussi pour ma part. Voici le plus mauvais mois de l'année ; il faut espérer que celui qui doit le suivre [2] nous traitera mieux. Bon jour, Monsieur; mes honneurs, je vous supplie, à tout ce qui vous appartient, en en retenant la meilleure part pour vous-même [3].

J. J. ROUSSEAU.

XXXIV [4]

à Guy [5].

[février ? 1767 [6]]

Je vous écris, Monsieur, sans savoir quand et com-

[1] Hachette termine ce paragraphe par un autre texte.

[2] Hachette : *qui le suivra*.

[3] Cette phrase est remplacée dans Hachette par la suivante : *Ainsi soit-il. Mademoiselle Le Vasseur et moi faisons nos salutations à tout ce qui vous appartient, et vous prions d'agréer les nôtres*.

[4] *Archives J. J. Rousseau, à Genève,* Ms. 40. — Publiée en partie dans *Œuvres,* t. XII, p. 1, qui date la lettre de février 1767.

[5] *A Monsieur* | *Monsieur Guy* | *chez Made la Veuve Duchesne* | *Libraire rue St Jacques* | A Paris. |
Une main autre que celle de Rousseau a ajouté ici une seconde adresse : *M. Coindet, hotel Le Blanc ruë de Clery*.

[6] Début de février ou fin de janvier; cf. *Œuvres,* t. XI, p. 424, *à Granville,* 16 janvier 1767; cf. *Appendices,* D.

ment ma lettre pourra vous parvenir[1]; car depuis quinze jours les neiges sous lesquelles nous sommes ensevelis coupent tellement les communications qu'on ne peut sortir de la maison sans peine, et il n'y a plus ni voiture ni poste qui puisse approcher de nos environs. Je n'éprouvai de ma vie un pareil froid, même en Suisse.

Mon bon ancien ami Lenieps à la Bastille[2]! Et mon Dieu, qu'a-t-il donc fait, ou de quoi l'accuse-t-on? Cela s'appelle bien gréler sur le persil[3]. Je connois sa sensibilité : il est âgé, sa santé est mauvaise : Depuis la mort de sa fille[4], la vie lui étoit à charge ; je crains bien que ce malheur ne l'en délivre. N'oubliez pas je vous prie de me donner de ses nouvelles ; quoique je ne lui écrivisse point[5], je lui étois sincerement attaché, je suis trés inquiet de son état.

Je vois que vous avez tenu compte à M. Kœnig de cent francs pour les livres qu'il m'a envoyés de Strasbourg. La note qu'il me remit lui-même, conforme au prix marqué sur les livres, et que je vous transcris ci-après, monte à 54 francs[6]. D'où peu [*sic*] donc venir le

[1] Rousseau ignorait encore que Guy fût enfermé à la Bastille; Dutens le lui apprit ; cf. *Lettres, C, Dutens à Rousseau,* 5 mars 1767, IV.

[2] Il y resta un an, cf. *Œuvres,* t. XII, p. 72, *à Lenieps,* 28 mars 1768.

[3] Ces trois phrases occupent 2 lignes 1/2 dans l'original et non 1 ligne comme le dit Hachette en la déclarant d'ailleurs illisible. En effet, le texte a été biffé et bâtonné d'une encre épaisse autre que celle du corps de la lettre et semblable à celle de la seconde adresse : *à M. Coindet...* De la même encre foncée sont soulignés les mots : *Lenieps à la Bastille*; *bien gréler sur le.* — Nous remercions ici, pour l'aide précieuse qu'il nous a accordée dans le déchiffrement de ce passage, M. Fernand Aubert, sous-conservateur des manuscrits à la Bibliothèque de Genève.

[4] Mme Lambert. Consulter sur Lenieps, Musset-Pathay, *Œuvres inédites de J. J. R.*, t. I, p. 22 : *Observations,* et, p. 482 : *Supplément à l'histoire de J. J. R.*

[5] La dernière lettre de *Rousseau à Lenieps* était du 3 mars 1765, *Œuvres,* t. XI, p. 226.

[6] Hachette : *livres monte à 54 francs.*

surplus ? le poids est trop peu de chose pour avoir pu couter 46 francs de port. Il faut qu'il y ait là quelque erreur que vous m'obligerez de vérifier.

Je trouve avec un extrème déplaisir que les livres de botanique que vous m'avez fournis sont tous des exemplaires de rebut, et plusieurs defectueux. Entre autres les familles des plantes de M. Adanson[1] où la feuille *h* du tome prémier manque, au lieu de laquelle *g* est redoublé [*sic*]. Ces lacunes, trés difficiles à remplir dans un si grand éloignement me désolent ; je vous prie de réparer au moins celle-là. S'il paroit quelque chose de nouveau sur la botanique, surtout des plantes gravées, je vous prie de m'en donner avis[2]. Je ne me soucie d'aucune autre nouvelle, si ce n'est de mes amis. Mais pourquoi ne m'en donnez-vous[3] plus de l'Hôtel de Luxembourg? Me croyez-vous devenu indifférent sur la santé de Mad^e^ la M.[4] parce que n'ayant jamais receu depuis mon arrivée ici aucune réponse ni d'elle ni de sa part j'ai cessé de lui écrire ? Non, Monsieur, j'ai senti qu'il faloit prendre mon parti sur ses sentimens, mais les miens sont toujours les mêmes.

[5]J'oubliois de vous parler du Dictionnaire. Je ne le croyois pas aussi avancé. J'ai trouvé beaucoup de fautes dans les bonnes feuilles que j'ai, quoique j'eusse vu les épreuves. Je juge par là de celles que je n'ai pas vues. Les errata ne servent à rien, surtout en france, parce que la vivacité françoise ne permet pas d'y recou-

[1] Adanson. *Familles des plantes*. Paris, 1763. 2 vol. 8°. fig.
[2] Hachette n'a pas ce début du paragraphe.
[3] Hachette : *ne me parlez-vous*.
[4] Hachette : *Mme la Maréchale*.
[5] Hachette n'a pas cet alinéa.

rir ; je vous en enverrai pourtant un puisque vous le souhaittez quand j'aurai receu les feuilles. M. Davenport est présentement à Londres. Vous pouvez lui faire addresser tout ce que vous avez à m'envoyer. Je l'ai prié de demander à M. Vaillant ce livre de botanique si difficile à retrouver. Si vous avez quelque occasion de m'envoyer le livre de M. Guettard[1] sur les plantes, vous me ferez grand plaisir ; mais de grace que l'éxemplaire soit bien conditionné. Joignez-y le *prodromus* de Gaspard Bauhin[2], s'il vous tombe sous la main.

Mille salutations de ma part à Mad^e^ Duchesne et à ses demoiselles. Je tirerai dans peu sur elle une lettre de change de deux cents francs comme vous me le marquez. Après l'erreur de M. Kœnig redressée il se trouvera probablement du surplus en avance sur les nouvelles fournitures. Je suis occupé à faire vendre mes livres et mes estampes qui m'ont été envoyés de Suisse bien malgré moi. Excepté ceux de botanique que je garde, je vends tout le reste pour en payer le port et la douane. Cette douane seule monte à quinze louis, et un vieux Cistre pourri qui m'a coûté six francs a payé seul une livre sterling de droit. Ce n'est pas à Alger que cela se fait, c'est à Londres. Si tout vendu les fraix sont payés, je ne serai pas malheureux.

[1] Guettard, Jean Etienne. *Observations sur les plantes.* Paris, 1747, 2 vol. in-12°. 4 pl.

[2] Bauhinus, Caspar. *Prodromos theatri botanici, in quo plantae supra sexcentae ab ipso primum descriptae cum plurimis figuris proponuntur.* Francofurti ad Moenum, 1620. in-4°. — Idem. *Editio altera emendatior,* Basileae, 1671. in-4°.

[1] *Note de M. Kœnig.*

Matthiolus Ed. de Bâle[2]	15 L.
Valerius Cordus[3]	10
Pinax de G. Bauhin[4].	4
Theatr: botanic. du même[5]	4
Michelius[6]	21
total	54 L.

Il n'y a que quelques mots à changer à la fin de la préface ; voici ce changement qui est seulement aux deux derniéres lignes.

Je n'accuse personne d'avoir pris mes Articles ; mais je ne veux pas que d'autres m'accusent d'avoir pris les leurs.

[1] La fin de la lettre manque dans Hachette.

[2] Matthiolus P. A. *Opera quae exstant omnia, commentarii in Dioscoridem, a Casparo Bauhino aucti, opuscula et epistolae, ed. G. Bauhin.* Basileae, 1598, in-fol°. fig. — Idem, 1674.

[3] Cordus, Valerius. *Pedacii Dioscoridis de medicinali materia libri sex,... accesserunt V. Cordi Annotationes...* Francoforti ad Moenum. 1549, in-fol°., ou l'ouvrage suivant du même auteur : *In hoc volumine continentur V. Cordi:... Annotationes in P. Dioscoridis.. de Medica Materia libros V... ejusdem V. Cordi historia stirpium lib. IIII... Sylva... de artificiosis extractionibus liber. Compositiones medicinales aliquot... His accedunt Stocc-hornii et Nessi... montium... descriptio B. Arctii... Item C. Gesneri de Hortis Germaniae liber. Omnia summo studio atque industria... C. Gesneri... collecta et praefationibus illustrata.* [Strasbourg], 1561, in-fol°.

[4] Bauhinus, Casparus. *Pinax theatri botanici, sive index in Theophrasti, Dioscoridis, Plinii et Botanicorum, qui a seculo scripserunt, opera : plantarum circiter sex millium nomina secundum genera et species proponens.* Basileae Helv., 1623, in-4°. — Idem, 1671, in-4°.

[5] Bauhinus, Casparus. *Theatri botanici sive Historia plantarum ex veterum et recentiorum placitis propriaque observatione concinnatae Liber primus, editus opera et cura J. C. B.* Basileae, 1658, in-fol°.

[6] Michelius, P. A. *Nova Plantarum genera juxta Tournefortii methodum disposita.* Florentiae, 1729, in-4°.

XXXV[1]

[*à Davenport.*]

[Wootton, mars?[2] 1767.]

Je suis très fâché, Monsieur, de ce qui s'est passé et je vous en fais mes excuses ; je n'entrerai pas dans des expliquations inutiles ; il me suffit de vous protester que j'aurois fait le bonheur de ma vie de la passer auprès de vous : mais puisque cela ne se peut pas, souvenez-vous de votre promesse et rendez-moi le bon office de me chercher dans cette province un logement chez quelque paysan où je puisse vivre en paix et où je n'aye pas l'affliction de voir à mon sujet troubler votre repos.

XXXVI[3]

[*à Davenport.*]

A Wootton le 6. Avril [1767.]

Je vous remercie, Monsieur, de la malle que vous avez eu la bonté d'envoyer et que j'attends aujourd'hui. Je ne vois point d'inconvenient à recevoir, si Mylord Neuneham vous l'offre le produit des estampes, deduction faite de cinq guinées dont je l'ai prié de faire l'emploi[4]. Si vous avez la bonté de m'apporter cet argent vous m'obligerez ; car depuis mon arrivée à Wootton je n'y ai pas encore receu un sol d'aucun côté.

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 82.
[2] Cf. *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 24 mars, XXX, XXXI.
[3] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 6.
[4] Don aux pauvres. *Œuvres*, t. XII, p. 9, *à Nuneham*, 2 avril.

Comment, Monsieur, si quelqu'une de vos lettres à M. Walton se trouvoit perdue, seroit-ce à moi que vous vous en prendriez ? Cela me paroitroit assez plaisant. Eh mon cher Monsieur Davenport, si vous étïez à ma place, il vous arriveroit bien d'autres choses dont vous ne diriez mot, et vous feriez bien.

J'apprends avec grand plaisir que votre bonne santé et celle de toute votre famille nous laisse espérer de vous voir ici dans une quinzaine de jours. Nos honneurs, je vous prie, à vos chers enfans et à vos Dames. Mlle le Vasseur vous assure de son respect, et moi, Monsieur, je vous salue trés humblement.

J. J. Rousseau.

XXXVII [1]

[*à Granville.*]

Ce mercredi [29 avril 1767 [2].]

Rousseau fait ses trés humbles salutations à Monsieur de Granville et desire apprendre qu'il est bien remis des fatigues de son voyage [3]. Toute communica-

[1] *Collection Edouard Audéoud, à Genève.* — Nous exprimons à M. Audéoud toute notre reconnaissance pour sa complaisance.

[2] Cf. les deux notes suivantes.

[3] Granville prit les eaux à Bath pendant les mois de février et mars 1767 ; *Œuvres,* t. XII, p. 1, *à Granville,* 28 février 1767 ; *Lettres,* C, *Granville à Rousseau,* 9 mars, II. Au retour il rencontra Davenport à Londres où il séjourna quelque temps ; *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 16 avril, XXXVI ; il arriva à Calwich Abbey le vendredi 24 avril ou le samedi 25, si nous en jugeons d'après le billet suivant, publié par Llanover, *o. c.,* t. I, p. 82 :

Ce samedi matin.

Rousseau fait ses complimens à Monsieur Granville sur son heureuse arrivée, et ses remercîmens sur son bon souvenir et sur son envoi. Il aura l'honneur de le voir le plutôt qu'il lui sera possible, et a en attendant, celui de le saluer trés humblement.

tion directe avec Londres lui étant fermée par sa situation, il prend la liberté de lui envoyer un petit carton de plantes seches et une lettre pour Madame la Duchesse de Portland qu'il le prie de vouloir bien lui faire parvenir[1]. Il lui renvoye aussi son Gerard[2], et lui fait bien des excuses d'en avoir abusé si longtems.

XXXVIII[3]

[*à Davenport.*]

A Wootton le 30 avril 1767.

Un maitre de maison, Monsieur, est obligé de savoir ce qui se passe dans la sienne, surtout à l'égard des étrangers qu'il y reçoit : si vous ignorez ce qui se passe dans la vôtre à mon égard depuis Noël, vous avez tort : si vous le savez et que vous le souffriez, vous avez plus grand tort : mais le tort le moins excusable est d'avoir oublié votre promesse, et d'être allé tranquillement[4] vous établir à Davenport, sans vous embarrasser si l'homme qui vous attendoit ici sur vôtre parole y étoit à son aise ou non. En voilà plus qu'il ne faut pour me faire prendre mon parti. Demain, Monsieur, je quite vôtre maison. J'y laisse mon petit équipage et celui de Mlle le Vasseur, et je[5] laisse le

[1] Ce détail date le billet; cf. *Œuvres,* t. VI, pp. 69, 70, *à la Duchesse de Portland,* [mercredi] 29 avril 1767.

[2] Gerard, John. *The Herbal, or general History of plants.* London, in-fol.

[3] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 57, 58. — Publiée, jusqu'à la signature exclusivement, dans *Œuvres,* t. XII, p. 14.

[4] En surcharge.

[5] Hachette : *j'y*. Erreur de fait.

produit de mes estampes et livres pour sureté des frais faits pour ma dépense depuis Noël. Je n'ignore ni les embuches qui m'attendent ni l'impuissance où je suis de m'en garantir : mais, Monsieur, j'ai vécu ; il ne me reste qu'à finir avec courage une carriére passée avec honneur. Il est aisé de m'opprimer, mais difficile de m'avilir. Voila ce qui me rassure contre les dangers que je vais courir. Recevez derechef mes vifs et sincéres remerciemens de la noble hospitalité que vous m'avez accordée. Si elle avoit fini comme elle a commencé j'emporterois de vous un souvenir bien tendre qui ne s'effaceroit jamais dans[1] mon cœur. Adieu, Monsieur ; je regretterai souvent la[2] demeure que je quitte, mais je regretterai beaucoup davantage d'avoir eu un Hôte aussi aimable, et de n'en avoir pu faire[3] mon ami.

J. J. Rousseau.

Je laisse chez vous trois malles pleines, auxquelles les clefs sont attachées ; je laisse sur la comode de la petite chambre les livres qui vont à la masse de l'acquisition faite par M. Dutens[4]. La plus part bouquins qui ne valent pas le transport, mais dont quelques uns sont assez bons pour racheter l'inutilité du reste.

Sur la tablette du milieu de l'armoire aux livres qui est dans la chambre de Mlle le Vasseur sont mes livres de botanique qui auroient besoin d'une petite caisse, prise sur leur mesure. Sur la tablette au dessous, dans

[1] Hachette : *de.*
[2] 1re rédaction : *l'aimable.*
[3] Hachette : *n'avoir pu en faire.*
[4] Quelques titres sont donnés, *Œuvres,* t. XII, p. 7, *à Dutens,* 26 mars, et *Lettres, C, Dutens à Rousseau,* 19 mars, V.

la même armoire est un petit recueil de Musique choisie[1], où. si Mademoiselle Davenport cultive cet art elle trouvera des choses excellentes, et que je la supplie de conserver en mémoire de moi.

J'ai remis dans la caisse des livres de Monsieur Davenport ceux qu'il avait eu la bonté de me prêter.

XXXIX[2]

[*au Lord Chancelier.*]

A Spalding en Lincoshire, le 5e May 1767.

Mylord[3]

Permettés qu'un pauvre étranger, qui doit être ici sous la protection des loix. se mette aussi sous la vôtre. Ma situation, très surprenante et très peu connue. me force à prendre une liberté inusitée et peut être indiscrette. mais qui est ma seule ressource. Arretté dans ces lieux par l'impossibilité éprouvée d'aller plus loin seul et sans danger. j'ai cru que le premier ministre des loix devoit l'être aussi de l'hospitalité publique, et j'ose vous supplier de vouloir bien m'accorder, à mes fraix, un guide autorisé qui me conduise directement et sùrement au port de Douvre, où j'ai dessein de m'embarquer, sans porter aucune pleinte contre personne.

J'ai seulement l'honneur de vous assurer, Mylord,

[1] Le *Livre vert.*

[2] Publié dans la *Revue Rétrospective,* t. XVII, p. 432 (1893). Le désir de présenter un dossier complet de ces événements nous fait reproduire cette lettre, mentionnée partout et qu'on ne lit jamais. Nous en devons la communication à l'obligeance de M. Eugène Ritter.

[3] Lord Camden, qui occupa ces hautes fonctions de 1766 à 1770.

qu'il n'y a qu'une nécessité bien reconnue qui puisse m'engager à la démarche que je fais aujourd'hui, et cette nécessité ne me permet pas même de sortir d'ici jusqu'à la réception de vos ordres. Je vous supplie Mylord, d'aggréer avec ma très humble requète, les assurances de mon plus profond respect, Mylord.

J. J. ROUSSEAU.

XL [1]

[*à Edmond Jessop.* [2]]

[Spalding, 13 mai 1767 [3].]

Vous me parlez, Monsieur, dans une langue littéraire de sujets de littérature, comme à un homme de lettres. Vous m'accablez d'éloges pompeux [4] et vous croyez m'enivrer d'un pareil encens. Vous vous trompez, Monsieur, sur tous ces points. Je ne suis point homme de lettres, je le fus pour mon malheur, j'ai [5] cessé de l'être ; rien de ce qui se rapporte à ce métier ne me convient plus. Les grands éloges ne m'ont jamais flatté parce que le langage du cœur y manque [6]. C'est comme si quand vous allez voir un pauvre malade, au lieu de le panser, vous lui faisiez des complimens.

J'ai livré mes écrits à la censure publique, elle les traite aussi tendrement [7] que ma personne. A la bonne heure, je ne prétends point avoir eu raison. Je sais seu-

[1] *Bibl. de Neuchâtel,* ms. 7902.
[2] Cf., *Lettres*, C, *Jessop à Rousseau.*
[3] *Œuvres,* t. XII, p. 18, qui présente des variantes.
[4] Hachette : *si pompeux qu'ils sont ironiques.*
[5] Hachette : *depuis longtemps j'ai.*
[6] Hachette arrête la phrase à *flatté.*
[7] Hachette : *sévèrement.*

lement que mes intentions étoient assez pures, assez droites, assez favorables à l'humanité[1] pour devoir m'obtenir quelque indulgence. Mes erreurs peuvent être grandes, mes sentimens auroient dû les racheter. Je crois qu'il y a beaucoup de choses sur lesquelles on n'a point[2] voulu m'entendre ; telle est[3] l'origine du droit naturel sur laquelle vous me prêtez des sentimens qui n'ont jamais été les miens. C'est ainsi qu'on aggrave mes fautes réelles de toutes celles qu'on juge à propos de m'attribuer injustement[4]. Je me tais devant les hommes et je remets ma cause entre les mains de Dieu qui voit mon cœur.

Je ne répondrai donc, Monsieur, ni à vos reproches, ni à vos éloges[5]. Les uns ne sont pas plus mérités que les autres. Je ne vous en rendrai point[6], tant parce que je ne vous connois pas, que parce que j'aime à être sincère[7] et vrai en toute chose. Vous vous dites chirurgien. Si vous m'eussiez parlé de[8] botanique et des plantes que produit votre contrée, vous m'auriez fait plaisir, et j'en aurois pu causer avec vous. Mais pour mes livres[9], vous m'en parleriez inutilement, parce que je ne prends plus d'intérêt à tout cela. Je ne vous réponds point en latin par la raison ci-devant énoncée.

[1] Hachette : *mes intentions étoient assez droites, assez salutaires.*

[2] Hachette : *pas.*

[3] Hachette ajoute : *par exemple.*

[4] Hachette n'a pas cet adverbe.

[5] Hachette : *Je ne répondrai donc point, Monsieur, ni aux reproches que vous me faites au nom d'autrui, ni aux louanges que vous me donnez de vous-même.*

[6] Hachette : *Je ne vous rendrai rien de pareil.*

[7] Hachette : *simple.*

[8] Hachette : *parlé botanique.*

[9] Hachette : *mais pour de mes livres, et de toute autre espèce de livres.*

Il ne me reste de cette langue qu'autant qu'il en faut pour entendre les phrases de Linnaeus[1].

XLI[2]

à Davenport.

Turn at Stilton[3].

A Spalding le 14 May 1767.

Si j'avois, Monsieur, quelque assurance que la lettre que je vous écrivis Lundi dernier[4] vous parviendra fidellement et que la proposition qu'elle contient peut vous aggréer, j'attendrois certainement ici votre réponse. Mais comme les lettres que j'écris ici par la poste ne parviennent point, je n'espére pas un meilleur sort pour celle-là, et l'incertitude de vôtre résolution me détermine à partir pour Londres très incertain d'y pouvoir arriver. Je vous ai parlé sans déguisement dans ma precedente, je la confirme dans celle-ci, et j'y ajoûterai que s'il m'étoit possible d'avoir chez-vous mon absolue liberté tant pour ma personne que pour mes lettres, il n'y a point de séjour sur la terre que je préferasse à votre maison de Wootton. J'ai un si sincere attachement pour cette habitation et pour le proprietaire que si contre toute attente je viens à m'assurer de ma liberté et à toucher une fois la terre du continent j'aurai de là une proposition bien singuliére à

[1] Hachette ajoute : *Recevez, Monsieur, mes très humbles salutations.*

[2] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 61, 62.

[3] Indication de service, de la main de Rousseau ; elle précède l'adresse : *To | Rich.d Davenport Esqr | at Wootton | Ashburnbag | Derbyshire.* |

[4] Lettre inconnue, du 11 mai. Nous avons une idée de son contenu par le récit de *Davenport à Hume,* 18 mai. Burton, *o. c.,* t. II, p. 368.

vous faire. En attendant, Monsieur, je vous prie de laisser nos malles où elles sont, quand même vous apprendriez que j'ai traversé la manche, car dans cette supposition je vous écrirai plus au long de Calais, et j'aurai bien des choses à vous dire : mais comme je n'espére pas avoir jamais cet avantage, j'aurai le chagrin de ne pouvoir jamais vous manifester mes vrais sentimens qui sont trés différens que ce que vous pensez, sans doute, relativement au séjour de l'Angleterre et à celui de votre maison. Que ne puis-je être une fois vraiment libre et nous serions bientot d'accord. Recevez les respects de Mlle le Vasseur avec les miens, et saluez tant en son nom qu'au mien votre famille et toute votre maison.

J. J. Rousseau.

Permettez que je vous prie de faire mes trés humbles salutations à Monsieur de Granville. J'aspire au moment de lui écrire sitot que j'aurai un peu de repos.

XLII [1]

à Davenport.

Douvres, 18 mai 1767.

XLIII [2]

à Davenport [3].

[Trye-le-Château] 15. Xbre 1767.

Il y a quinze jours, Monsieur, que je receus à la fois

[1] Maggs Brothers. *Autograph Letters, Signed Documents and Manuscripts. Catalogue n° 253. Item n° 712.* London, Christmas 1909. — Prévenu trop tard pour acquérir cette lettre, il nous a d'autre part été impossible d'obtenir le nom du possesseur actuel.

[2] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 70, 71.

[3] *A Monsieur | Monsieur Davenport.*

les deux lettres dont vous m'avez honoré les 17 et 31. 8 bre[1] ; et j'y aurois répondu sur le champ sans la maladie d'un ami[2], lequel a eu chez moi une attaque de goute remontée qui m'a occupé tout entier, et dont j'ai eu bien de la peine à le tirer. Quoi qu'il ne soit pas encore en état de reprendre sa route, sa convalescence me laisse quelque momens à moi, dont j'employe avec grand plaisir les prémiers à vous écrire pour vous demander des nouvelles de la votre. Vous avez été si maltraité[3] cet été que vous devez naturellement avoir un peu de relâche cet hiver. Réjouissez-moi le cœur, mon cher Monsieur Davenport, en m'apprenant qu'enfin vous étes parfaitement rétabli : comme je vous suppose à Londres et dans votre nouvel appartement[4], j'espére avoir delà plus promptement de vos nouvelles, et si elles sont aussi bonnes que je le désire elles me feront le plus vrai plaisir. J'en aurois un non moins sensible à vous y aller embrasser. Il n'est point sur que cela n'arrivera pas, et je vous jure que si jamais je retourne en Angleterre vous entrerez pour beaucoup dans les motifs qui me détermineront à ce retour.

Je ne sais ce que c'est que la lettre imprimée sous mon nom dans vos nouveaux papiers et addressée à M. D. et je vous proteste que je n'y ai pas la moindre part[5]. Il y a longtemps que j'ai pris mon parti sur tous

[1] *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, XLII, XLIII.

[2] Du Peyrou. *Œuvres*, t. XII, p. 44, *à Guy*, 25 nov. 1767.

[3] Par la goutte.

[4] Saint James's Street, cf. *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau*, 1er janv. 1769, XLVII.

[5] Nous ignorons si cette pièce apocryphe a jamais paru en français ; nous la connaissons uniquement dans le texte anglais qui prétend être une traduction : *Translation of a letter from Mr. J.-J. Rousseau to M. D. — The Scots Magazine*, vol. XXIX, p. 537, oct. 1767.

ces bavardages publics. Je laisse le champ libre aux clabaudeurs, et me soucie tout aussi peu de leurs outrages que de leurs louanges. Celui qui sait être conscius sui s'embarrasse fort peu des discours des sots.

Vous voulez savoir comment je passe mon tems. A peu près comme à Wootton. J'habite un séjour fort agréable où je vis solitaire autant que je puis, et broutant mon foin comme à l'ordinaire sans rien craindre et sans rien desirer. J'ai trop senti le neant des choses de la vie pour donner aucun prix à rien de ce qui s'y passe. Mais il est vrai que je suis encore assez enfant à mon age pour regretter quelquefois mes belles années, et je vous réponds que si elles avoient à renaitre, je ne serois pas assez sot pour les employer derechef à occuper le public de moi. Heureux du moins de ce que mes fautes passées m'ont rendu sage avant la mort. J'ai ici mon hote convalescent avec lequel je joue aux echecs ; il ne joue pas aussi bien que vous, mais en revanche il n'a pas la complaisance de se laisser perdre quand il peut gagner[1]. La paresse me gagne toujours davantage, la mémoire achéve de m'abandonner. Je jouis des jours qui me restent sans les compter ; sans me rappeler celui de la veille et sans projets pour le lendemain. Voila, Monsieur, en abrégé toute mon histoire. A l'égard de l'écrit[2] dont vous me parlez, il est abandonné. Je ne l'ai pas revu depuis mon départ d'Angleterre, et probablement je ne le reverrai jamais.

M. Rougemont m'écrit qu'il lui a été payé deux quartiers de la pension dont le Roi m'a gratifié. La

[1] Cf. Grünberg, I. *Rousseau joueur d'échecs, Annales de la Soc. J. J. Rousseau*, 1907, t. III, p. 161.

[2] *Les Confessions*.

bonté qu'a Sa Majesté de vouloir bien me la faire payer hors de l'Angleterre est une nouvelle grace que je sens comme je le dois, et à laquelle je répondrai convenablement par ma conduite en tout ce qui dépendra de moi.

Recevez, mon cher Monsieur, les respects et remercimens de votre ancienne cuisiniére. Elle se joint à moi pour saluer tendrement vos chers enfans. Dites je vous en prie à ma jolie correspondante, en baisant de ma part sa petite menote, que je suis très fier qu'elle veuille encore avoir de mes lettres, que quand j'étois jeune c'étoit à moi de faire les avances auprès des jeunes personnes à qui je voulois plaire, mais qu'à présent que je ne suis plus qu'un barbon, c'est leur tour. Je vous salue, mon cher Monsieur et vous embrasse de toute mon ame.

L'herboriste de Madame la Duchesse de Portland.

XLIV [1]

à Davenport [2].

A Bourgoin en Dauphiné le 2. 9bre 1768.

Monsieur Davenport se souvient-il encore de son ancien hôte qui, loin de l'avoir oublié, penseroit à le redevenir encore, si Monsieur Davenport conservoit pour lui les mêmes intentions et la même bonne volonté qu'il lui a plusieurs fois témoignées par lettres depuis leur séparation. Je suis bien loin de vous, Monsieur,

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 74, 75.
[2] *A Monsieur | Monsieur Richard Davenport.*

mais je me sens le courage de m'en rapprocher, pour peu qu'il soit animé par votre réponse. Il est juste de penser aux embarras que cela pourra vous donner derechef, il est juste aussi de penser que malgré les bonnes intentions du maitre, ses gens, s'il n'y veille pas, peuvent rendre sa maison tout à fait insupportable à deux pauvres étrangers livrés sans réserve à leur discrétion. Je voudrois vous prier de conférer un peu là-dessus avec ma belle correspondante qui devroit bien vouloir la redevenir. Vous étes trop éclairé pour ne pas voir qu'il y a des vexations tout à fait insupportables, et trop humain pour nous y vouloir encore exposer. Du reste, je me confie à votre générosité, et si vous m'assurez, que je puis aller passer des jours paisibles dans votre maison, il ne tiendra pas à moi de les y finir avec plaisir et reconnaissance : car après avoir connu le néant de tous les biens de cette vie, je n'en vois qu'un qui reste à desirer pour moi jusqu'à la mort; c'est le repos. Si vous m'honorez d'une réponse, je vous supplie qu'elle soit prompte ; car ma situation[1] ne me permet pas de l'attendre longtems. Vous pouvez me l'addresser ici en droiture sous le nom que vous trouverez signé. Ma femme[2] et moi nous faisons de concert, Monsieur, nos salutations très humbles, et vous supplions de les faire à vos chers enfans.

RENOU.

[1] Affaire Thévenin, humidité du climat, logement défectueux. *Œuvres*, t. XII, p. 108, *à Laliaud*, 5 oct. 1768.

[2] Depuis août 1768. *Œuvres*, t. XII. p. 91, *à Laliaud*, 31 août 1768.

XLV[1]

à Davenport[2].

A Monquin le 17 Mars 1769.

Depuis la réception de votre derniére lettre[3], Monsieur, et de celle de M. de Granville[4], un mal d'estomac fort extraordinaire accompagné d'enflure et d'étouffement m'a forcé de partir de Bourgoin dont l'air marécageux et les mauvaises eaux m'étoient très contraires ; le mal qui m'empêchoit d'écrire et l'embarras du démenagement sont causes du retard de cette lettre[5] : mais ils ne le sont pas de ce que vous recevez si tard la graine de melon que vous m'avez demandée ; car je n'ai pas perdu un moment pour m'en procurer de bonne : mais malheureusement je ne suis pas placé pour cela ; la partie du Dauphiné que j'habite étant très humide et très froide ne produit point de melon, et j'ai parlé à toutes les personnes de ma connoissance qui en avoient dans les cantons où viennent les bons melons pour m'en procurer de la graine ; tous m'ont promis des merveilles, et rien n'est venu. Enfin quelqu'un qui m'est venu voir et qui a des connoissances en Angleterre s'est chargé de me procurer de la graine de Melon d'Ampuis[6] qui est le lieu de la France où se trouvent les meilleurs, et pour gagner du tems je lui ai

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff., 76, 77.
[2] *A Monsieur | Monsieur Davenport.*
[3] Cf. *Lettres,* B, *Davenport à Rousseau,* 1er janv. 1769, XLVII.
[4] Lettre inconnue.
[5] *Œuvres,* t. XII, pp. 131-134, 150 ; 30 décembre 1768-23 mars 1769.
[6] Près de Lyon.

donné l'addresse de M. Lewis[1] auquel il fera passer directement la ditte graine. Que si malgré cette précaution, elle vous arrive trop tard pour être semée cette année, vous pouvez la réserver ou partie d'icelle pour l'année prochaine. Comme on aura soin de la choisir fraîche, elle ne manquera pas de lever, et vous pouvez être sûr d'avoir d'aussi bonne graine qu'il soit possible d'en trouver ; mais malheureusement je ne puis pas vous envoyer le soleil et la terre, sans quoi la graine ne suffit pas. J'ai du vous faire tout ce détail pour prevenir l'imputation d'une négligence qu'assurément je n'aurai jamais pour tout ce qui pourra vous faire le plus petit plaisir et qui dépendra de moi.

Voici le tems, Monsieur, où vous quittez Londres. Cette lettre vous trouvera peut être à Wootton. Que ne puis-je l'y accompagner et vous y trouver bien portant au sein de votre aimable famille : mais il n'est plus question de cela. Ma femme et moi vous faisons mille salutations ainsi qu'à vos chers enfans, et voudrions bien être à portée l'un et l'autre de baiser la jolie main de ma belle correspondante pour les témoignages qu'elle nous a donnés de son bon souvenir et de sa bonne amitié. Lorsque vous me ferez l'honneur de m'écrire continuez je vous prie d'adresser vos lettres tout simplement à Bourgoin dont je suis tout proche, mais ayez la bonté d'y ajoûter une enveloppe à l'addresse de *Monsieur le Comte de Tonnerre Lieutenant Général des armées du Roy, et Commandant pour S. M. en Dauphiné. A Grenoble.*

[1] Libraire de Davenport à Londres, Russell street, Covent Garden, cf. *Lettres*, B, *Davenport à Rousseau,* 23 mai 1767, XXXIX.

J'écris directement à Mylord Nuneham[1] pour le remercier de son bon souvenir et pour lui rendre compte de son envoi.

XLVI[2]

[Livre de Dépenses

tenu par Rousseau durant son séjour à Wootton.]

1766.

Depuis le 23 Mars[3] jour de mon arrivée à Wootton jusqu'au 4 Aoust même année, j'ai dépensé trente sept guinées en menus frais, compris ceux de mon voyage de Londres ici et le port de mes hardes, compris aussi deux guinées qui m'ont été volées dans la maison : Mais non comprise ma pension qui n'est pas encore réglée, ni le vin qui sera payé à part.

Commencé le 10 Aoust à prendre et payer mon pain.

M. Walton a fourni le 8 juin 24 bouteilles de vin.
M. Walton a fourni le 16 Aoust 12 bouteilles de vin.
M. Walton a fourni le 25. 7bre 12 bouteilles de vin.
M. Walton a fourni le 30 8bre 12 bouteilles de vin.
M. Walton a fourni le 1 Xbre 12 bouteilles[4].

Dépense.

1766.

	[*Liv. st.*]		
jusqu'au 4 Aoust 37 guinées ci	38 :	17 :	—
Du 4 Aoust pour du savon.		3 :	

[1] Lettre inconnue.
[2] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 88-90.
[3] Erreur de Rousseau, qui arriva le 22.
[4] Ici finit le folio 88.

	[*Liv. st.*]	
Dudit port d'un pacquet de M. Coindet	5 :	
6. pour menue dépense.		1
7 aux ouvriers de la mine	1 :	
9 pour envoyer une lettre à la poste[1] .		1
dudit port d'une lettre de M. Lucadou		6
dudit à Jean pour avoir été chez M. Granville.		6
10. Pour deux petits pains		6
11. Pour postage de deux lettres . .		2
dudit port d'une lettre pour M. Davenport[2]		6
du 14. Pour deux pains.		6
dud[t] port d'une lettre de Rey[3] et 2 postages		8
du 16. un postage et un port de lettre de M. L[4].		7
du 18 pour deux pains		6
du dit. lettre de M. Becket		6
dudit port d'un ballot de Livres. . .	11	6
du 20. pour deux pains.		6
dudit pour un couteau		4
Du 21. aux Domestiques de M. Porta .	2	
Du 23. pour une lettre de M. d'Ivernois.		6
Du 25. postage d'une lettre de M[r]. Malthus[5]		1

[1] à Keith ? *Œuvres,* t. XI, p. 376, 9 août.
[2] Lettre inconnue.
[3] La lettre du 5 août. Bosscha, *o. c.*, p. 272, n° 143.
[4] Lucadou ?
[5] Lettre inconnue.

	[Liv. st.]		
dudt. pour deux pains			6
du 29. Pour le voyage de Davenport deux dinées en route et étrennes de Domestiques Une guinée cy	1	1	
30. pour la blanchisseuse		1	

7bre

1r. pr. Deux pains et un port de lettre de M. Roustan[1].		1	
Id. port de lettre de M. Perrin[2] . . .			6
4. port de lettre de M. Du Peyrou[3]. .		1	4
Transport			

7bre

4. pour deux pains			6
6. une lettre de Mylord Mareschal[4] .		2	
11. deux lettres une de M. Rougemont et une de M. Becquet et 2 pains . .		1	4
13. deux lettres une de mon cousin[5] et l'autre de M. Kenrick[6]			7
14. A l'enfant du Jardinier		1	
15. Au garde[7] revenu de Davenport .		1	
dudt pour trois pains.			9

[1] Cf. *Lettres*, C, *Roustan à Rousseau*, 28 août, I.

[2] *Jean-Baptiste Perrin à Rousseau*, 30 août (Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel.*)

[3] Ici finit le folio 89.

[4] La date surprend à relire la lettre du 7 sept. *à Keith. Œuvres*, t. XI, p. 389.

[5] Cf. *Lettres*, C, *Jean Rousseau à Rousseau*, 11 sept., III.

[6] Cf. *Lettres*, C, *Kenrick à Rousseau*. Rousseau avait d'abord écrit : *Mde de Vartenlesben* c.-à.-d. *Csse Wartensleben*, à Mayence; (cf. *Wartensleben à Rousseau*. Lettre inédite, *Bibl. de Neuchâtel.)*

[7] Samuel Finney, cf. *Lettres*, B. *Davenport à Rousseau*, 14 sept. 1766, X.

Transport - - - - - - - - - - - - - - - - 90

~~[illegible]~~ 7bre

1. pour deux pains - - - - - - - - - - - - - - 6
6. une lettre de Mylord Mareschal - - - - - 2
11 deux lettres une de M. Rougemont et une de M. Becquet et 2. pains - - - - - 1 4
13 Deux lettres une de mon cousin et l'autre de M.^r ~~[illegible]~~ Kenrick - - - - - - - 7
14. A l'enfant du Jardinier - - - - - - - 1
15 Au garde revenu de Davenport - - - - - 1
dud.^t pour trois pains - - - - - - - - - - 1
16 dans le village - - - - - - - - - - - - - 9
18 dans le village - - - - - - - - - - - - 1
dudit à Peggy pour deux verres - - - - - 1
dudit à la ~~[illegible]~~ - - - - - - - - - - 6
du 20. Deux postages - - - - - - - - - - 1
dud.^t pour deux pains - - - - - - - - - 2 6
du 22. port d'une lettre de Mylord Mar: - - - - 1 5
du 25 pour deux pains - - - - - - - - - - 6
du 28 p. une lettre de M. du Peyrou - - - - - 2
du 29 pour deux pains - - - - - - - - - - 6
~~du p.^r~~

8bre

Du p.^r à la Mere de Peggy - - - - - - - 2:
du 2. pour deux pains - - - - - - - - - - 6
du 3. pour un paquet de M. Guy par la poste - - - 8 —
du 5 pour une lettre de Mylord Mareschal - - - 2.
du 6. Au jardinier de M. Granville - - - - - 2.
dud.^t au Domestique qui a apporté un cochon de lait - - - - - - - - - - - 1.
du 8. pour 2 pains - - - - - - - - - - - - 6
dud.^t à Jean revenant de Davenport - - - 1.
du 9. pour la femme qui lave - - - - - - 11
du 10. pour deux pains - - - - - - - - - 6
du 11 pour une lettre de M. du Peyrou - - - 2.
du 12 à Peggy pour des souliers - - - - - 2 6

FAC-SIMILÉ DU LIVRE DE DÉPENSES

	[*Liv. st.*]	
16. dans le village.	1	
18. dans le village.	1	
dudit à Peggy pour deux verres . . .		6
dudit à la femme qui lave	1	
du 20. Deux postages		2
dud[t]. pour deux pains		6
du 22. port d'une lettre de Mylord Mar : [1]	1	5
du 25 pour deux pains		6
du 28 p. une lettre de M. Du Peyrou .	2	
du 29. pour deux pains		6
8bre		
Du p[r] à la Mere de Peggy	2 :	
du 2. pour deux pains		6
du 3. pour un pacquet de M. Guy par la poste	8	
du 5. pour une lettre de Mylord Mareschal [2]	2	
du 6. Au jardinier de M. Granville . .	2	
dud[t]. au Domestique qui a apporté un cochon de lait	1	
du 8. pour 2 pains		6
dud[t] à Jean revenant de Davenport . .	1	
du 9. pour la femme qui lave. . . .	1	
du 10. pour deux pains.		6
du 11. pour une lettre de M. du Peyrou	2	
du 12 à Peggy pour des souliers [3] . .	2	6

[1] Lettre du 5 sept. Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 151, LXXXIV.

[2] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 153, LXXXV.

[3] Ici finit le folio 90. Le papier employé par Rousseau est semblable à celui des lettres, mais plus étroit ; les trois premiers traits des colonnes

XLVII [1]

Testament de J. J. Rousseau.

[Testament.] [2]

Comme je suis sujet à des attaques d'une maladie qui peut m'emporter brusquement lorsque j'y penserai le moins, je demande à Monsieur Davenport de vouloir bien être le dépositaire de mon testament que j'ai fait il y a trois ans, en attendant que j'aye le loisir d'en faire un autre. Je lui demande aussi, au cas que je vinsse à mourir, s'il voudroit bien être le protecteur de Mlle le Vasseur ma Gouvernante, et prendre tous les soins necessaires pour la renvoyer en France avec tous ses effets. Si Monsieur Davenport veut bien se charger de cette bonne œuvre je lui en serai trés obligé, et je n'aurai plus d'inquiétude sur le sort de cette pauvre fille, qui seroit fort embarrassée et fort malheureuse si elle venoit à me perdre dans un pays étranger où elle ne connoit personne et dont elle ne sait pas la langue.

seuls existent, tracés au crayon ; le bord de la feuille ferme la 3e colonne. Dimensions en millimètres : 118 × 188 ; marge de gauche : 6 — 8 ; colonnes : f. 89, 9, 7, 10 ; f. 90 : les colonnes ont une largeur totale de 23 au sommet de la page, et de 20, au bas. Cf. le fac-similé, p. 170.

[1] *Br. Mus.* Add. 29627. f. 1. — Déjà publié par M. Th. Dufour, cf. p. 54, n. 4., avec un article très documenté et une discussion serrée. Notre texte n'apporte rien de nouveau ; toutefois nous le donnons avec toutes les adjonctions apportées par les intéressés et publions plus loin la brève correspondance qui passa, en 1784, entre les exécuteurs testamentaires de Davenport (*Appendices*, B.) M. Dufour s'est borné à citer ces faits sans fournir les pièces elles-mêmes.

[2] F. 1 du ms.

[Endorsement[1].]

The Will of Mr Rousseau given into my hands by himself Munday 27th of May 1766.

Richd DAVENPORT.

Opened June 8th 1771 by Mr Mainwaring & Sir Wm Bagot & Sealed again immediatly.

[Enveloppe[2].]

Testament | de Jean Jaques Rousseau | Citoyen de Genève[3].

B. Lettres de Davenport à Rousseau[4].

I[5]

Sir, I am extremely pleased to hear you arrived safely at Wootton, and most heartily ask your pardon for using any sort of deceipt in the Chaise. I shall not be easy till, I am perfectly assured of your full forgiveness, and I promise that hereafter, you shall never have the least reason to accuse me of the smallest degree of any kind of deceipt whatever.

I will take care of any packet or letters that come to my hands, and bring them down with me, and of the other affairs you mention relating to Mr Stuart, your boxes, hampers, etc.

I hope I shall have the pleasure of hearing that the air agrees with your health.

[1] f. 2.

[2] f. 3.

[3] Ecriture de Rousseau.

[4] Les originaux de ces lettres sont déposés à la *Bibliothèque de Neuchâtel,* ms. 7902, sauf ceux des nos XXXVII et XXXVIII, qui sont au *British Museum.*

[5] *To Mr Rousseau.*

You promised to inform me any thing was disagreeable and pray do, as I may write about it to Benjamin Walton. One thing that I fear, is you will get nothing to eat, for in the rude, rough country you are in the markets are but indifferent, and more especially so at this time of the year. — Have you got straw to make your under bed with? I shall be much pleased if you can read this English and give me leave to say that I am with sincerely [*sic*] Your humble servant,

RICH[d]. DAVENPORT.

April 1[st] 1766. Upper end of Piccadilly.

II [1]

Sir, I received yours, and shall (as far as lies in my power) observe persuing your directions. I have a letter for you, which was given me Tuesday by M[r] Hume; another which came by Penny Post: it seems to contain others within it; these I will keep till I have the pleasure of seeing [you], unless you send me word to enclose them to my man Benjamin Walton, by which method they will come to your hands, very safe and private.

I am yours with great sincerity,

RICH[d]. DAVENPORT.

Piccadilly April 3[rd] 1766.

I beg my compliments to Mademoiselle.

III

Dear Sir, We came here early, and all well, except myself, who have little touch of the gout, but hope it will leave me soon.

I send enclosed some Franks [2]; as many as you please are at your service. ...

My best good wishes attend you; in a short time I intend doing myself the pleasure of seeing you; pray my best compliments to M[lle] Vasseur.

I am your most obliged humble servant,

R. DAVENPORT.

Davenport June 6[th] 1766.

My Children send their respects to you and to M[lle] Vasseur, as do all this Family.

[1] *To M[r] Rousseau.*

[2] Enveloppes revêtues de la signature d'un personnage possédant la franchise de port; cf. p. 75, n. 5.

IV[1]

Dear Sir, I should have been at Wootton many days ago, but the weather has been so extremely bad, that I durst not venture; it has rained continually every day since I left you. I had a letter from Mr Lewis that a bale is come to London, which he will send you to Wootton directed for me, the Paper will also be with you. I long to kiss your hands and am Yours most sincerely,

R. DAVENPORT.

I beg my best respects to Mademoiselle.

Davenport the longest day in the year [June 21[2].]

This bad weather has not quite agreed with my gouty stomack.

V[3]

Dear Sir, My dear child[4] is better, and if he continues so, and the weather will permit me I purpose waiting on Mr Rousseau on Tuesday.

It gives me great concern that you should have any sort of altercations to cause uneasiness[5]; surely they must have happened thro' Mistakes. I protest it would give me the greatest satisfaction if I could be instrumental in any sort of way in helping to set matters right again. Towards 3 or 4 I hope to have the pleasure of seeing you on Tuesday and am with great sincerity Your most humble servant,

RICHd. DAVENPORT.

Pray my respects to Mlle Vasseur, cant omit returning my acknowledgements for her kind remembrance of my dear girl[6].

Davenport June 30th 1766.

VI[7]

Dear Sir, I send some venizon, hope it will prove good, tho' it is carried a long way.

I give no sort of direction about the dressing; t'is in our opinion very good either roasted, or baked, or in ragout.

My best compliments to Mlle. I'll bring the pattern[8] myself and shall be happy if Mr. Rousseau's health will give him leave to

1 *To Mr Rousseau.*
2 *Connaissance des Temps*, 1766.
3 *To Monsieur Rousseau.*
4 Petit-fils de Davenport, sujet à la fièvre.
5 La querelle.
6 Phébé, sa petite-fille.
7 *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*
8 Modèle de bas.

return with me. I am sure that I am his most obedient, humble servant.

R. DAVENPORT.

Augst 1st 1766.

My son and Mrs Lauzun send their best respects.

VII[1]

I am very glad to hear from dear Mr Rousseau, and sorry that it will not be in my power to see him so soon as I could wish.

My son and daughter Bromley with some of my grand children come to me on Friday next and stay a fortnight. I am quite amazed you hear nothing from Becket; I expect Lewis's answer about the stamps on Munday; he wrote to me that after all his search he could not possibly recover the St James Chronicle which you want. If I have any account from him I will directly inform you of it.

Two Posts ago, I had a line from Mr Hume[2], acquainting me that he was obliged to go into Scotland by the Yorkshire road, so I dont at all expect him to come this way. I dont hear a syllable concerning publishing any letters. My grand daughter, grandson, with all this Family desire their service to you and Mlle Vasseur. Miss[3] says she should have been very glad of the pleasure of a letter; but as you say you have no leisure, I hope all your time is not employed in searching the fields and woods for plants, but that some portion of it is dedicated towards the instructing, and improving mankind.

I have little or no correspondence from London, so have heard nothing of what you seem to hint at[4]; in the Winter, if anything comes to my ears relating to you, you will be sure to hear of it from Your most obedient, faithful servant,

R. DAVENPORT.

Davenport 8th of Sept. 1766.

VIII[5]

Dear Sir, I received a letter from Lewis, all the answer he could get from Becket was, that he Becket would write to you. As far as I can learn or understand the Bales are yet in the Cus-

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[2] *Lettres,* D, 2 sept., IX.

[3] Miss Ally ?

[4] Cf. p. 120, XV : *Il faut qu'il se passe à Londres, etc.*

[5] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

tom house. By this time I suppose Becket has fully informed you Lewis says not a word about the stamps.

In the very last St James Chronicle there 's a long paragraph relating to Mr Rousseau and Mr Hume. Indeed my dear friend, not withstanding your indifference of what passes in the world, I cant help thinking you should look into that paper, to see if there is any thing relating to you and cut those sentences out that you may have recourse to them if you want to see them, as you find how impossible tis to retrieve them after they have been printed some time.

All this Family desire their compliments to Mr Rousseau and to Mlle Vasseur, pray tell her my daughter longs to have a letter from her. Benjamin Walton sends over to me in three or four days, and I shall be estremely glad to hear your have had a satisfactory account from Becket. If I can be of any sort of service I beg you'll be so free to employ me who am, dear Sir, Your most obedient servant,

Richd. Davenport.

Davenport Sept. 10th 1766.

IX[1]

Dear Sir, It is great pleasure to me that the Stamps are safe, tho' I could not help thinking it looked odd to find the Case without them.

My house is quite full, which at present employs my every moment. Miss, Master, and all this Family send their respects, and desire their compliments to Mlle Vasseur. My dear Phebe returns many thanks, is so engaged with her little cousins, that she could not possibly answer Mr Rousseau obliging letter, will take the first opportunity. I am dear Sir, Your most obedient humble servant,

Richd. Davenport.

Davenport Sept. 13th 1766.

All this Family desire their best respects to Mr Rousseau, and to Mlle Vasseur.

X[2]

I am excessive glad to hear by Saml Finney that Mr Rousseau is well. My house is quite crowded with Company, which gives me no time to myself, and my dear grand daughter has so

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*
[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

much company, thas she desires I will make her excuses for not writing this day mine and my Family's service to Mr Rousseau and we all desire ours to Mlle Vasseur.

I am dear Sir, your most obedient servant,

R. Davenport.

Davenport Sept. 14. 1766.

XI[1]

I have longed impatiently this great while to kiss Mr Rousseau's hands. My house is this instant full of company; if they leave me this day, I hope to have that pleasure to morrow; it they stay it will be the beginning of the week before I can come over. All this house joins in compliments to Mr. Rousseau and Mlle Vasseur and in particular my dear Phebe desires her best love to Mlle and I am most sincerely Mr Rousseau's entirely affectionate servant,

R. Davenport.

Davenport Oct. 16th 1766.

XII[2].

Dear Sir, I am extreme sorry that the dispute between you and Mr Hume is made public, and one chief reason that gives me so much uneasiness is that I fear it disturbs your peace and tranquillity.

I cant help sending the book[3] to you, as I am ignorant whether you have yet seen it.

Soon after my bookseller had sent it to me, I received the enclosed from Hume, desiring (as you see) that I would inform you of something in it relating to yourself. I thought is right to send the whole. — By last post I received the enclosed from Lewis. I have answered him, that if in a parcel of books which he is to send me next week, he would enclose your foreign Packet I would take care to deliver it safely into your own hands.

The rough weather we had a week ago, made me very ill; I am now got tolerably well again, and intend waiting a you at Wootton as soon as ever I am put my affairs in order, so as to leave them for the winter. My grand son and my grand daughter, join

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[2] *A Monr | Monsieur Rousseau.*

[3] La lettre de Voltaire à Hume, du 24 oct., ou l'*Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau*; voir la lettre de Suard accompagnant l'envoi de l'*Exposé* à Hume, dans Burton, *o. c.*, t. II, p. 357, 2 nov.

in every wish for Mr Rousseau's health and happiness, and we desire our best respects to Mlle as do Mrs Lauzun and Ally.

I am dear Sir, your most obedient humble servant,

Richd. DAVENPORT.

Davenport Nov. 26th 1766.

XIII[1]

Dear Sir, I hope to have the pleasure of seeing you next week. The packet Lewis mentioned is not yet come. I see there are abstracts of papers written either for or against you, Hume and Voltaire in every St James' Chronicle I think your curiosity should make you look into them, so as you can avoid teazing yourself. All this family send compliments to you and to Mlle Vasseur.

I am your most obedient servant,

Richd. DAVENPORT.

Davenport December 1st 1766.

XIV

Dear Sir, I purpose being at Wootton on Saturday next. I have sent half a doe. which I shall be glad proves to your liking. Enclosed is the parcel of yours which Mr Lewis sent me. I thought to have sent my dear Phebe with Ally two or three days before me; but the fear of the weather changing, and of my dear girl being caught in snow upon the hills, without her grand papa being near her, prevented me. She, her brother with Mrs Lauzon and Ally join in sincere service to Mr Rousseau and to Mlle Vasseur.

I am your most obedient humble servant,

Richd. DAVENPORT.

Davenport December 5th 1766.

XV

Dear Sir, I this very morning expected Benj. Walton would have brought me every article, but he begs I will have patience till Tuesday morning, and that then he will have every thing ready which I will instantly show you.

I am yours with the greatest sincerity.

R. D.

Sunday Morning [Dec. 7th? 1766.]

XVI

Dear Sir, Mr Beauclerk[2] a gentleman of distinction, a friend of mine, who is well acquainted with the Prince of Conti and Ma-

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau | Wootton.*

[2] Peut-être Topham Beauclerk, ami de Johnson (1739-1780.)

dame Boufflers, having often heard them speak much in commendation of Mr Rousseau, had a vast desire of paying his compliments in passing to London and desired I would give him this little note of recommendation.

I am your most sincere servant,

Richd. DAVENPORT.

Davenport Dec. 9th 1766.

XVII[1]

Dear Sir, I am safely arrived in this town ; the weather as bad as you can well conceive. Lord Newham is not yet come up, nor indeed scarcely any of our Grand Folks, so have not as yet done any thing in relation to your books. A gentleman, whose name is Duten (a French clergyman) sent a pretty large packet, just come from Paris directed for you. I have enclosed it in a box, along with the little things such as the tea, etc. It leaves London Munday next, and will be with you on the Saturday following ; that is if the snow permits the, waggons to keep theie stages. The man who signs his name D'Yverdun is a writer in some of the Public Offices. I have not yet unpacked your box, so have not yet sent your letter to Mr Steward. Your old acquaintance Mr Hume is not in London, and I hear intends staying in Edinborough all winter. I this moment saw Vaillant the bookseller, immediately found your book, he has had it a long time. Upon my asking him why he did not send it to you, he protested that he did not know whose it was, tis the same large herbal I saw at Wootton. I suppose you would have it come down to you, when your other large parcels are sent ?

I shall be extreme glad to hear of your health for I fear you are half buried in snow.

My children, Mrs Lauzon and Ally join in all sorts of good wishes to you and to Mlle Vasseur and

I am with great sincerity your most obedient servant,

Richd. DAVENPORT.

Piccadilly January 15th 1767.

XVIII[2]

Dear Sir, Your box went yesterday morning to the inn but when it will come to you is very uncertain, as the waggons from Ashborn, which should have been in London on Saturday, were not on

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

Munday Morning arrived; pray let me know when you receive it. There are in the box two smell samples of sugar, price marked, if you find them (as I believe you will) cheaper than what you have from Ashborn, I will send you a parcel, together with some raisins and currants. The same gentleman[1] who sent me the packet which comes to you in the box, sent this morning a letter[2], which I have also this post sent under cover to Benjamin Walton. Mr Becket gave me a music book for you, tis le Devin du Village from Mr Rey in Holland.

I received yesterday five bales and a small one, in all six from Becket. I have them in the house, called this day at his shop, to know if he had any further demand on account of those bales; did not find him at home; if there is, when I see him I'll pay him.

I wish with all my heart they had lain in the Custom House till I had come, then you would have had them delivered free from Duty. I got a friend of mine[3] to speak to the Secretary of State, who immediately with the utmost good nature said, if the money was not paid, they would send to have them discharged, as they were your own books and for your own reading. — Tis such a snowy cold weather, that there is scarcely such a thing as stirring out, and the Town is yet empty. I hope I shall have the pleasure of hearing that you keep well. My respects to Mlle, I hope she'll like the snuff. All here join in service, and I am dear Sir, Your most sincere servant,

Richd. DAVENPORT.

Piccadilly January 20th 1767.

XIX[4]

Dear Sir, Yesterday a servant of the French Ambassador[5] brought me a packet directed for you, which he desired might be sent. Coming from so respectable a person, made me desirous of getting it to your hands as soon as conveniently I could; along with it have sent the Music book Becket gave me and a letter.

[1] Dutens, cf. p. 180, XVII.

[2] Lettre inconnue.

[3] Fitzherbert, cf. p. 182, XX.

[4] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[5] M. de Guerchi. Bontemps, secrétaire de l'ambassade, fut l'intermédiaire entre Mirabeau et Rousseau, auquel il a adressé trois lettres (27 nov. 1766 : 27 fév., 13 avril 1767) conservées à Neuchâtel.

The frost has just left us, and we are now up to the knees in dirt.

I am with great sincerity, your most obedient servant,

Richd. DAVENPORT.

Piccadilly Jan : 22. 1767.

I hope you'll have on Saturday the day this comes to you the parcel by the waggon together with this by the machine. Pray be so kind to make all our compliments to Mlle Vasseur.

XX

Dear Sir, I should have wrote and sent this by the last post, but was so ill of a cold I could not, am still so much indisposed as to be obliged to keep within doors.

In my last I mentioned that if is not uncommon thing for Gentlemen to have the duty's remitted for their own private books, and I told you what the Duke of Grafton (First Commissioner of the Treasury) was pleased to say upon that occasion. I must now add that on Friday Mr Fitzherbert shewed me a letter he had that moment received from Mr Stonewer his Grace's private secretary, a copy of which I now send.

Grosvenor Square Jan. 22.

« Dear Sir, When I called at your door the other day, I meant » to acquaint you that the Duke of Grafton had given directions » for remitting the duty which Mr Rousseau's books have been » charged with at the Custom House. If the Duke had been » apprized in time to have stopt the charge it would never have » been made, all he can now do, is to take care Becket shall be » reimbursed and he has ordered this to be done immediately » and he wishes that it may be represented to Mr Rousseau as a » compliment intended him by the King in shewing him this little » mark of distinction[1]. »

[1] Voici l'original de Stonhewer ; on notera le changement introduit par Davenport dans la dernière phrase. *Br. Mus.* Add. 29626, folio 44 :

Grosvenor Square. Jan. 22d [1767.]

Dear Sr, When I called at your door the other day I meant to acquaint you that the Duke of Grafton had given directions for remitting the duty which Rousseau's Books have been charged with at the Custom House. If the Duke had been appriz'd in time to have stopt the charge, it would never have been made ; all he can do now is to take care that Mr Becket shall be reimbursed and he has orderd this to be done immediately. But it is to be managed with some attention to Rousseau's

On Saturday evening Becket came to my house acquainting me that the Commissioners had repaid him; I desired him to draw up what demand he might have for his trouble and warehouse room, and I would receive the balance for you. This day he sent me the note and the balance.

I am of opinion that a letter from you to his Grace would be very pleasing, either by the post, or if you please through my hands, which shall be directly given into his own; his address is only this

To his Grace the Duke of Grafton, etc., etc., etc.

I must beg leave to acquaint you, that Mr Fitzherbert has often asked me the reason why you refused the proffer of the King's favour. I answered that I was sure that you did not refuse his Majesty's favour, nor the Secretary's of State, but that I apprehended you might avoid it as coming through the channel of Mr Hume and entirely by his sollicitation. Mr Fitzherbert said he had always understood it otherwise and that your letter to Secretary Conway implied a refusal. For God's sake dear Mr Rousseau, do me the favour of writing to Mr Conway to explain that letter, the certain consequence of which is, that I am sure his Majesty will again order the Pension. Here is now in third hand to go through, none but directly through the Secretary of State, and if you'll write I promise I will give it him myself. His address is

to the Right Honble H. S. Conway Secretary of State.

Not being well enough, I sent yours to Lord Newham. Pray let me know if any books with them two you set down are to be bought and sent you.

All this Family join in compliments to you and to Mlle Vasseur.

I am Dear Sir, your most sincere humble servant,

Richd. DAVENPORT.

Piccadilly January 27th 1767.

XXI[2]

Dear Sir, I received the favour of yours with [one] enclosed to Mr D'Ivernois[3] which I have put this night into the Post Office.

delicaly and he wishes, out of regard to that, that you would give it the turn of a Compliment intended him by the king in showing him this little mark of distinction, or put it in whatever light you think will be most agreable to him.

I am with great regard Dear Sr Your most obedient Humble servant,

Richd STONHEWER.

[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[3] *Œuvres,* t. XI, p. 412, 31 janv.

Yours did not arrive till this day at 5 o'clock in the afternoon, it should in the common method have come yesterday at noon. I am quite surprized the box by the waggon is not yet come to your hands, with the packet within it sent to me from Mr Du Tems.

As to the affair of the duty upon the books, tis a respect common, and I had not the least trouble in it, nor any sollicitation. I just mentioned it to Mr Fitzherbert, who spoke of it to the Duke of Grafton, who directed the business to be revised, which was immediately done, and the letter of which I wrote you a copy, shewed me I was desired to send you an account of it.

As to the other of his Majesty's favour, I gave it you as my own opinion, that if it was agreeable to you, it might be transacted without any person whatever being concerned in it, except the Minister of State through whose hands it must pass.

I am at some loss about choice of an honest bookseller, and I would not have you part with them to desadvantage. I must consult somebody whose jugement is better than my own.

I am now got much better, and able to go out. All our complipliments attend you and Mlle Vasseur; hope the snow is quite gone.

I am, Dear Sir, yours most sincerely,

Richd. DAVENPORT.

Tuesday feb. 3. 1767.

XXII[1].

Dear Sir, I received yours dated 2d febr yesterday, unfortunately what I received the day before being foreign post day, was immediately put into the Office; the Graders tell me the post communication between Geneva and London is not obstructed and they still receive their letters as usual.

I must beg leave to mention one thing and desire to receive your instructions.

First I propose separately to show your Catalogue to two or three different booksellers of the best characters and to sell them to him who offers the most.

The certain consequence of this [is], that as soon as ever the bookseller has received the books, he will directly advertise that he has purchased M. Rousseau's library of books, which are to be seen and sold at his shop, so then any person whatever who is desirous of buying any of them will be obliged to give perhaps three

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

times the money the bookseller gave for them and you'll be never the better for it.

As to the Stamps Lord Newnham has promised to give me his assistance and will I dare say to the best he can.

I have not perhaps expressed myself quite intelligibly in regard to the King's Favour; all I mean is this, that if I myself, (exclusif of all the world beside) ask it without mentioning one syllabe on your part, would you in that case if offered accept, your answer to this shall be if you judge proper an entire secret.

I am surprized the parcel, it is a small oak box, directed to Benjamin Walton, has not yet reached you; hope by your next I shall hear you have received it, and that you are entirely recovered and well. Pray, can you tell in which bale you stamps are and I would open that bale to get them out?

We have most excessive dark nasty foggy weather, which but ill agrees with my constitution.

All this family join in respects to you and to Mlle Vasseur; I long to know how she likes her snuff. I am with the greatest sincerity yours

R. Davenport.

Piccadilly feb. 5th. 1767.

XXIII[1]

Dear Sir, On Munday I called in Hill Street, Mr Du Tems was not at Home; I left your letter[2] and went to Meards Court, found Mr Rustan, paid into his hands L. 13 ,, 11 ,, 6[3]. He fears that letters which go by the common Post thro France are stoped; gave me the enclosed directions, by way of Holland; if you have at any time letters for Geneva, I'll take care they shall be put into that Post.

I must beg leave to say if all men had but the tenth part of Mr Rousseau's goodness of heart, we should have a much better and much more peaceable world. We hear from all hands that the poor Genevese are in a very distressed condition. I received yours last night and this morning sent yours enclosed to the Duke of

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[2] *Œuvres*, t. XI, p. 413, *à Dutens*, 5 fév.

[3] Voici le reçu de Roustan, encarté dans la lettre de Davenport: I have received of Mr Davenport on account of Mr John James Rousseau for the distressed people of Geneva the sum of Liv. 13 — 11 s. — 6 d.

Anthony James Roustan.

London 9e February 1767.

fed Engen and you shall pay a schelling for every letter.

Grafton[1]. My Lord Newnham brought me a letter this day, which I send in one of his Covert. Mr Rustan brought me another which I send also in one of his Lordship's[2].

I am a little indisposed with the gout, but hope it will go off. All this family join in service to you and Mlle Vasseur and I am your most obedient servant,

Richd. DAVENPORT.

feb. 10th 1767.

XXIV[3]

Dear Sir, I should have answered the favour of yours by last post, but the wet weather made me so gouty, I was unable to write.

What you say upon the subject of the King's favour, is certainly just. I never did sollicit at all, and after what you have wrote, you may be fully assured I never shall, unless it comes from his Majesty's own motion, I shall hear no more of it.

There are many difficulties occur in relation to the books Mr Du Tems and Lord Newnham are both ready to give any assistance in their power. If I possibly can, will prevent any of them falling into the hands of a Bookseller, especially those upon whose margins, you have wrote, and will take strict care of l'Esprit.

I'll beg leave to observe what should be the certain consequence of that book, coming to be the property of a bookseller; the would immediately publish a new translation of L'Esprit de Helvetius with note, by J. J. Rousseau, and so indeed of any other upon whose margins you had made the least remarks. I am so cautious of any tricks of this kind, that I have not unpacked one single bale; for this reason I wanted to have known where the prints were, as I might have delivered them into Lord Newnham's care.

Tis with the most kind and sensible remembrance that I accept of your present and will take care that they shall ever remain in my own possession.

I saw Mr Du Tens Thursday morning who said he would write to you[4]; his knowledge in books is far superior to mine; took notice your's were very choice ones and very valuable; it would give me a deal of uneasiness to have them thrown away. He re-

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 415, 7 fév.

[2] Cf. *Lettres, C, Nuneham à Rousseau,* 10 fév., II.

[3] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[4] Cf. *Lettres, C, Dutens à Rousseau,* 12 fév., II.

commends one Baker to value them, I know he has been employed in some of our most valuable sales.

I have set down every article which either myself or Mrs Lauzun bought; if you find have too much of any one sort, I'll take the overplus when I have the pleasure of seeing you.

Your kinsman left a parcel as Lewis' shop I have ordered it to be put in the waggon directed for you at Wootton; it ought to be at Ashborn this day sevennight.

All this house join in service to you and Mlle Vasseur; I am, dear Sir yours most sincerely,

R. DAVENPORT.

Saturday feb. 14th 1767.

XXV[1].

Dear Sir, I took care of your letters. This wet season has half killed me, I can scarce stir. This morning I began to unpack the bales, but the books are strangely jumbled together as soon as they are uncovered the boards fall assunder and the books fall out, because at the Custom House they were all undone and very badly put together again. Your music I shall lay all by themselves and send them to you with the books you desire, as soon as I can find them.

A few days ago a smal parcel was left et my house, it seems a book 8 inches 1/2 long about 5 wide, very thin, too much for post rather too small for the machine[2] directed for me, upon taking the cover off, I find it is for you; the seal enclosed I send. What shall I do, send it by the machine or in what manner?

David Hume is made under Secretary to Mr Conway in the place of Mr Bourke who resigned. I have not yet seen him. All this family joyn in service to you and Mlle Vasseur.

I am dear Sir, your most sincere humble servant,

R. DAVENPORT.

Feb. 25th 1767.

XXVI[3]

Dear Sir, I should not have troubled you this post, but Lord Newnham sent me the enclosed to forward to your hands[4], I this

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[2] Cf. p. 13, n. 7.

[3] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[4] Cf. *Lettres*, C, *Nuneham à Rousseau*, 28 fév., IV.

day brought him all the prints I have yet found but indeed am so bad with the gout all over me that I can scarce move.

I desire my compliments together with every one in this house to you and Mlle Vasseur. I know you dont at all interest yourself in any change of ministers, but yesterday the administration lost a question in the Commons by a Majority of 18, so I suppose Lord Chatham's fall is not far off.

I am dear Sir yours most sincerely,

R. Davenport.

feb. 28. 1767.

XXVII[1]

Dear Sir, I have took care of all your letters which have come to my hands, gave yours which came last post to Mr Du Tens[2], and a few days hope to dispatch the business of your books.

Lord Newnham desires to have the pleasure of looking into your l'Esprit, will take care it passes into no other hands, but his own.

There are some medalions ; what would you have done with them.

I hope I shall hear you are better in health. I continue very poorly my compliments to Mlle Vasseur.

I am most sincerely yours,

R. Davenport.

March 5. 1767.

XXVIII[3]

Dear Sir, Lewis has valued your books, except l'Encyclopédie which Mr Du Tens has valued, and I buy ; I am in your debt for them for L. 34.

The other Lewis has valued at somewhat above L. 60.0.0 but as he has but just finished I cant exactely tell how much more but think it will be near L. 3 or L. 4. Mr Du Tens, will either pay the money at three instalments by equal portions in two years, or pay you a rente viagere of ten pounds as will be most agreable.

And I desire the favour to know, if you would have what I am to pay you, paid in this town, or at Wootton. I beg leave to return you my best acknowledgements for your present, which I receive and infinitely value. Would you have you music, gui-

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[2] *Œuvres,* t. XII, p. 2, 2 fév.

[3] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

tare, etc. sent down? I am a little better than I have been for some time. My children and all this house join in service to you and M[lle] Vasseur.

I am yours most sincerely,

R. Davenport.

March 12[th] 1767.

I have a print to send you from Lord Newnham.

XXIX[1]

Dear Sir, I took care to put your Paris letter[2] safely into the foreign Post. All your books except those I gave you account of, are with M[r] Du Tens who called here this morning.

I believe it will be proper to give Lewis who valued them 2 guineas.

Yesterday M[r] Secretary Conway, sent me a message, desiring I would inform you that his Majesty had granted M[r] Rousseau a pension of L. 100 a year and M. Conway said he was much pleased to be employed in what might be in any degree to the satisfaction of a person of M[r] Rousseau's distinguished talents.

This can come from no one but his Majesty himself and his immediate ministers for I took care to let people know what were your sentiments, and in particular, shewed M[r] Conway your own expressions.

I heartily wish you joy, and if you please to write to any friend of yours who constantly resides in Town, to desire him to receive it quarterly for your use, will I believe be sufficient.

I'll take care to send the print of Lord Marshal carefully with your music, etc., etc.

I cant get free from this flying gout; my children and all this house joyn in service to you and M[lle] Vasseur.

I am yours most sincerely.

R. Davenport.

Piccadilly March 19[th] 1767.

XXX

Dear Sir, I am infinitely concerned to hear of M[lle] Vasseur's ill state of health and sincerely hope that the return of fine weather will reestablished it. I do assure you my dear M[r] Rousseau that your use of my house is of no sort of inconvenience either to me or my

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[2] à Guy? *Œuvres,* t. XII, p. 4, 14 mars.

children, as you know that we never reside there more than a fortnight at a time and that not oftener than twice a year. Perhaps the air of Wootton may be too piercing to her constitution; I have a house called Calvely in Cheshire, which is situated in a remarkably soft mild air; tis three times as large as Wootton; I wish you would make use of it, as I hope it would be a means of recovering her health, and tis at your service as long as ever you please.

If you continue in the throughts of coming to London, I should beg leave to advise by all means to stay till the weather is more favourable and I'll send over my little postilion, and a pair of horses to take you in the chaise as far as Derby; then you will be put in the way of taking Post Chaise from stage to stage till London, and I'll take if you think proper a lodging for you either in this Town or near it as you judge best. I purpose being in the Country myself in five weeks. I have got you a right good malle and will send it down on Munday nest by the waggon. I will put your music, books, etc., in it; it has a good lock to it and will hold many things. I beg you'll make what use you please of Wootton; whatever you leave there will be quite safe. But when Madlle's health is restored, I beg the pleasure of having your return to your old Host again, who depend upon it, will ever be most ready to do whatever lies in his power to serve you. If you dislike Wootton, or any other house I have, I'll beg to procure you some place which may be agreable; pray let me hear by the return of Post.

My children and all this family desire to join in service to you and Mlle Vasseur, I am, dear Sir, yours most sincerely,

R. Davenport.

March 24 1767.

This Malle is rather too large to go behind or before a Post Chaise, which indeed is sure to damage any sort of things which are carried in that manner, but it is quite proper for a waggon and then every thing in it is safe from being spoiled.

XXXI[1]

Dear Sir, I send this by my Workman on his return to Cheshire[2]. I received the enclosed on Munday and I send you what was

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*
[2] Le billet est donc écrit de Londres.

wrote to me, that you may see these sorts of letters[1] dont cost me one single farthing.

I am your most sincere humble servant,

Richd. Davenport.

Tuesday evening. [March. 24. 1767?]

XXXII

Dear Sir, I received the favour of yours, will take care to forward your letter[2] on Friday which is the nest Foreign Post day.

I this day saw Mr Du Tens, who leaves London in a few days, is going for some time abroad, with the Duchess of Northumberland, desired I would make his respects to you. He said he would leave in my hands his security for the books, which comes to L. 65, L. 25 of which is to be paid he tells me 5th of next June. I saw also Lord Newnham, who sends his compliments ; he has disposed of all your Prints except one, the whole will come about L. 16. — If you please I'll receive it for you.

Two guineas to Lewis is enough and I know it satisfies him. I believe him to be an honest upright man, and one fit to be trusted.

I very sincerely wish you joy of the little favour of his Majesty; if there are any sort of fees to be paid upon the cashier, I'll take care to discharge them.

Now I beg leave to enquire after Mlle Vasseur's health, pray let me know. I wish to God you would let me send her along with you to Calvely, tis an extreme good mild air, and I have servants there to give you assistance. The house is large, there is a many cows and a large garden, and I hope it would contribute to restore her health. If you do not approve of this and she is better, I hope you will be so kind as not to quit your own house at Wootton. I purpose being down in about a month. My dear Grandson you so kindly enquire after is blessed be God entirely recovered, his sister is also quite well; they join with me and all this house in service to you and Mlle Vasseur and in our hearty wishes for her health and I am your most humble servant, and most sincere friend,

R. Davenport.

Thursday March 26. 1767.

[1] S'agit-il d'un pli officiel de Conway, annonçant la continuation de la pension, en mars 1767? cf. p. 189, XXIX. — En ce cas, ce billet serait parti après le n° XXX.

à Du Peyrou ? Œuvres, t. XII, p 6, 22 mars.

Your Malle sets out on Munday. I have put into it the large book from Vaillant and every thing that looked like music.

You'll be pleased to send some person an order to receive your Pension as it becomes due.

XXXIII

Dear Sir, On Saturday you'll receive your music in your new malle ; the key is fastened to one of the handles. Lord[1] is in it, lapt up as I received it from Lord Newnham. The enclosed[2] I received yesterday from Mr Du Tens, desiring I would forward it to you. He lets me know that you accept of the rente viagere instead of the other way, to commence fifth day of June next. You did not say any thing of your money in Lord Newnham's hands. — I intend leaving this town the 18. or 19. of April, and shall stay about a week at my daughter Bromley's in Warwickshire.

I hope I shall have the pleasure of finding you well and that Mlle Vasseur's health is better. Depend upon me, I'll give you any sort of assistance in my power, to contribute to your happiness and if Mlle finds Wootton too keen an air, I'll help you aller I can to some other place, and as soon as possible will wait on you at Wootton, to confer with you on that subject.

If you have any commands at this place you'll be so good to mention them as my stay will be now short.

My children are now very well and I am much better, (indeed the very thoughts of coming soon into the free air again, contributes to make me so) they and all this house join in service to you and Mlle Vasseur. I am, dear Sir, your most obedient faithful servant,

R. Davenport.

Piccadilly March 31st 1767.

P. S. By Benj. Walton's letter I have some little sort of suspicion that one of my letters are lost [*sic*].

XXXIV[3]

Dear Sir, I am at a great loss, the trunk which you sent to Mr Steward, I make use of to put your Music books etc. in, till such time as I had cleared the little room where the books were.

[1] Le portrait de Milord Keith.

[2] Lettre inconnue.

[3] *A Monsieur* | *Monsieur Rousseau.*

You gave me a letter to send to Mr Steward along with the trunk. I ask pardon but I have unfortunately laid by your letter so carefully that for my life I cannot find it. I beg the favour of you to give yourself the trouble of sendig me another to give to Mr Steward, which will very much oblige

Your most obedient, humble servant,

Rich. DAVENPORT.

April 2nd 1767.

My dear Grandson has another return of his ague, but hope he will soon get rid of it. We all join in service to you, and Mlle Vasseur and we continue fixed if all is well leaving this town by the 19th. — The weather here is hot and rainy. By last Post I wrote one enclosed from Mr Du Tens.

XXXV

Dear Sir, Just after I was gone to bed, on Thursday night, General Conway sent the enclosed[1], which I could not convey to you till to day.

I hope you have safely received your Malle; shall be glad to hear you approve of it. In about a week I purpose leaving this Town, and as soon as I can leave my daughter, intend the pleasure of seeing you. My Grandson's ague has left him but he is obliged to take the Bark every week. He, his sister and all this house join in service to you and Mlle Vasseur.

I am yours most sincerely,

R. DAVENPORT.

April 11. 1767.

XXXVI[2]

Dear Sir, Benjamin Walton writes me word that at last your Malle is arrived. I hope you found the Music books safe. These carriers are certainly the most provoking creatures upon earth.

I saw Mr Granville yesterday, and he will deliver into your hands the book which I sent you word was left some time ago at my house for you, and a letter which I fastened to it, which I received yesterday with a desire I would take particular care to have it safe delivered.

I called on Lord Newnham a fortnight ago but his Lordship was from home and this day I called again, and he was gone into

[1] Lettre inconnue.

[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

the country, does not return till Tuesday, which is the day after I leaver this town, so I have not had an opportunity of receiving your money.

The weather is most severely cold. That or somewhat else has given me a fresh cold. I hope the country air will soon take it off. My dear Grandson keeps free from his ague and his sister is perfectly well they together with all this house join with me in our service to you and Mlle Vasseur. I shall be extreme glad to hear you and Mlle are well.

I am yours most sincerely,

R. Davenport.

April 16. 1767.

XXXVII[1]

Dear Sir, I have been returned from Baginton[2] a week this day, and intended waiting on Mr Rousseau either Wednesday or Thursday last, but durst not venture, as I was apprehen [*sic*] of falling ill of the gout, my thoughts proved too true, on Friday I was seized and at present am confined to my room. I long to see you, and should esteem it as a favour if you will do me the great pleasure of letting me send for you, and Mlle Vasseur; the roads are quite fine and I hope it would do her good; if you'll be so kind to agree with my wishes, you'll make us all very happy. Am glad you liked your trunk and that the things came safe.

My Children send all manner of service to you and Mlle Vasseur as do Mrs Lauzun and Ally, I joyn with them and long to see you.

Yours most affectionately,

Rich. Davenport.

Munday 4th of May 1767.

P.-S. I am well inwardly but in a good deal of pain outwardly. If you'll let me send, please to name any day when you judge proper and he shall bring the horses, the 4 wheeled chaise is at Wootton.

XXXVIII[3]

Dear Sir, Yours dated the 11th[4] came to me last night; where you are is so cross the Country that from this place its the surest and safest way to send by way of London.

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 59. — *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*
[2] Warwickshire, résidence de sa fille Mrs Bromley, cf. p. 192, XXXIII.
[3] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 63, 64. — *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*
[4] De Spalding, cf. p. 159, n. 4.

I have been confined to my room with the Gout for three weeks, as I wrote you word in two letters, which are now sent to London, as I thought that the most likely place to find you in.

I cant help being amazed at your talking of being in Captivity at Wootton, I have often told you might do exactly as you pleased in that place and I promised you that if you was [*sic*] at any time tired of it I would give you any Assistances in my power to settle you in any other place you should make choice of. Wootton is now entirely at your service. I wrote to you to desire to see you and Mlle Vasseur at this place as I could not possibly come over to you. I sent you word I was between 30 and 40 L. in your debt and that I had several other matters to mention to you ; I have sent over this boy of mine, and with him 20 Guineas. I hope you will receive it safe, if you want any money, draw upon me. Certainly your best way is to hire a carriage, and come to Wootton. I shall be glad to send a carriage over to you at Wootton, as I may have the pleasure of seeing you and Mlle here because I cant possibly tell when I shall be able to stir. I hope my fit will not be long, but thats quite uncertain. — I never was at Spalding, but have always understood it to be one of the most cursed [?] disagreable places in England. I cant conceive what motion could possibly make you go there, and all that flat Country is reckoned very unwholesome, especially for those, who are not natives -- for God sake return out of it as soon as you can.

If any unforseen mischief should happen, Mlle Vasseur may depend upon any thing I can do to Serve her. Indeed you should write to any Friend you think proper in London, to authorise them to receive his Majesty's favour as it becomes due. It commences from the 5th of April, will be paid quarterly the person whom you write to receive it must shew your letter to Mr Lownds of the Treasury. I hope I shall hear you are ready to set out, by the return of my servant[1]. I send him because if I had wrote by way of London you would not have receive it till latter end of week — if by Cross post it might have been a fortnight. My young Folks and all this house send their service to you and Mlle Vasseur.

Yours with great sincerity,

R. Davenport.

Munday 18th May 1767.

I hope he (the bearer) will bring you your letters which they send me word are at Wootton.

[1] Le petit postillon, p. 190, XXX.

XXXIX[1]

Dear Sir, You may be assured I am some what amazed at your extraordinary proceedings. You have never staid long enough in any one place to receive my letters of which I have sent four.

You write to me from Spalding 11 may, that you want to return to Wootton, desire me to send by a sure way. Accordingly, the moment I received yours, which was Sunday 17th, I dispatched a servant to you at Spalding, to inform you that Wootton was entirely at your service. Instead of staying for an answer which you write that you impatiently wait for, you set out on Thursday the 14th for London, when you must know it was impossible I could even have received yours. Your next is dated Dover[2], in that you say you had read a paragraph in a News, which hinders you from coming to Wootton. This my dear Mr Rousseau is surely very strange; the paragraph must be inserted very near as soon as I received your letter; however I knew not a syllable of it. Whether this will find you or not I cant tell; if it does you'll know you may be at Wootton if you please. However pray send me word how I must return your money, which I am indebted to you for your books, and give an order to some one of your friends in London to receive his Majesty's Favour which order your friend must take to Mr Lownds of the Treasury.

What things you have left at Wootton I have given strict charge to be took especial care of as I have been now laid up with the gout at Davenport for above three weeks.

A letter directed for me to Mr Lewis bookseller, Russell street, Covent Garden, London will most ponctually be forwarded to me.

I am your sincere friend and well wisher.

R. DAVENPORT.

Davenport Saturday May 23rd 1767.

My best wishes to Mlle Vasseur.

XL[3]

Dear Sir, It gives me the greatest satisfaction to hear from you and as you say nothing to the contrary, hope you are in perfect health.

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*
[2] Cf. p. 160, 18 mai 1767, XLII.
[3] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

I am still confined to my room with this ugly gout, but as I begin to crawl about the floor, expect to be able to go soon over to Wootton, and will take care to have your boxes etc. safely sent to Mr Rougemont, shall when there see Benjamin Walton's account, and will return the surplus to that gentleman. Some letters which were directed for you immediately or even before you left England, sent to me from Wootton, I have by this post forwarded to London.

I very sincerely thank you for wishing to see me in France the climate there without all doubt is preferable to this, but was it in the worst part of Europe I should with pleasure go into any Country to enjoy any share of Mr Rousseau's conversation.

The only thing I ever took amiss of you was your saying that I put a paragraph in the news paper concerning your leaving Wootton, which upon my honour I neither directly nor indirectly did, tho' I must own I was quite surprized to see it there.

If it should so happen that any sort of business invites you to this land, pray remember that Wootton is and always will be at your service. I hope that Mlle Le Vasseur has her health. All this family joins me in service both to you and to her with numberless wishes for your happiness. My Grand daughter in particular begs to be remembered to you with many thanks for the music you have presented her with ; she says she shall abhor Wootton since she knows you are not there, her brother says just the same.

It will always give me more pleasure than you ever can imagine to hear from you ; pray dont refuse me that satisfaction and if I can be of any sort of service, depend upon me, you may command me who am with the greatest sincerity yours,

Richd. DAVENPORT.

Davenport July 4th 1767.

XLI [1]

Dear Sir, On Wednesday last I with some difficulty got to Wootton for the first time since I left London and the first time of my going out of this house. I placed your Bot : books in a spare box which just fitted them, took the liberty to add the 2 or 3 books of that sort, which I had sent you from town ; you must not say I have done amiss, for in the article of books, I am sure I remain greatly in your debt. I have examined with care every account between us as Benjamin Walton is pretty exact in setting down every par-

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

ticular : you had spent very little of any of the things I sent, and upon the strictest calculation, I remain in your debt twenty one pounds nine shillings, which sum I have by this Post given Mr Rougemont a draught for upon my banker. The money due to you for your prints I never received; I suppose Lord Newnham has given you an account of that affair.

Give me leave to say Wootton looked horrid dull without its old tenants. I found the collection of dried plants, and intend carefully to preserve them, not without some distant hopes of Mr Rousseau's some time returning to make an addition to them.

I quite long to be assured from your own self that you are happy. I must ask you, if you have continued the charming work you were upon. I have a right to ask, because you were so kind to promise I should see more of it.

Can I be of any service to you in this Island? If I can, make me happy in employing me etc.

I sent your compliments to Mr Granville who returns his and is full of good wishes for your prosperity.

My dear little girl returns a thousand thanks for the acceptable present[1] you have made her, but says she had much rather hear you play one of the pieces yourself than have the whole without having that pleasure.

Her brother, Mrs Lauzun and Ally join in respects to you and beg you'll make their best compliments to Mlle Le Vasseur; pray tell that lady, with my service to her, that I am in a particular manner obliged to her, as I have the satisfaction of bearing about me every day the marks[2] of her favour.

I am dear Sir, your most sincere and most affectionate servant,

Richd. Davenport.

Davenport Saturday July 25. 1767.

XLII[3]

My dear Mr Rousseau, Since I had the pleasure of receiving the last favour of yours, I have had the gout worse than ever, which brought me even to death's door.

Thank God I am now, I hope, quite upon the recovery. Since you left England, we have scarce had 20 fair days, nothing but

[1] Le *Livre vert*.

[2] Les bas tricotés par Thérèse.

[3] *A Monsieur* | *Monsieur R*[*ousseau*]. — Davenport a fortement biffé la partie du nom entre parenthèse, s'étant souvenu après coup qu'il eût fallu écrire *Renou*.

wet cold weather; nothing has ripened; theres hardly an apple to be seen in the whole island. Dear Sir, let me hear of your health and happiness; be assured theres no one interests himself in both with greater sincerity than I do. There is something which you mention in your letter which I beg you would expatiate upon; be so kind in that to send me your advice.

Your house at Wootton would with great pleasure see you again. At Xmass I go to London; can I be of any sort of service to you? you would give me infinite satisfaction in employing me, and you'll give me great uneasiness if you do not, tho' even in the smallest trifle.

Heres a letter published in the News papers, which makes a deal of noise: from Mr Rousseau to his friend in England... is it yours? tis to M. D.

My dear Grand children are well, and desire their respects to you. Phebe says it would give her great joy, if you condescend to write her a letter from France.

Pray mine and all our compliments to Mlle Le Vasseur. It will vastly add to my recovery to know you are well and happy.

I am dear Sir with great sincerity yours,

R. Davenport.

Davenport Oct. 17. 1767.

XLIII[1]

Dear Sir, I received the favour of yours dated 19th of this month. You wrote one from Meudon, another beginning August dated from France; those 3 are all I have received. I returned an answer to yours beginning of August[2], about a fortnight since, which will inform you how right you guessed about my gout, which has been intollerably severe upon me during these last three months. I apprehend theres very little danger of any letters miscarrying. When you address any to Lewis, I believe he constantly takes care to send them to me by the first post. You may be very sure, I never printed any letter that you ever sent. There was some time ago a letter printed (said to be your's) directed for M. D. The first sight I had of it was by reading the News Papers. I should be glad to know if it was from your hand, or not.

I am now growing better every day, and purpose being at Wootton for a few days, at the beginning of December. Tis your fault

[1] *A Monsieur* | *Monsieur R*[*ousseau*].

[2] Lettres inconnues; Davenport reçut celle de Meudon le 30 juin ou les premiers jours de juillet. Burton, *o. c.*, t. II, p. 370, *à Hume*, 4 juillet.

I make no longer stay there. Now Mr R. is absent, I hate the place; return and I'll rest there with the greatest satisfaction, or come and be with me where I almost constantly reside, you could not do me greater pleasure. I'll tell you what for three months after Xmass I shall be in London, where I have took a much larger house[1] than the small one you saw me in. I shall have room enough there to accomodate you and a room at Madlle's service. I beg of you to send me a vast long epistle, and in the beginning assure me that you will come. I am impatient to hear how you employ your time, how far are you got on the subject, of which you shewed me the first book[2]. I was charmed and I remember you promised to let me see as it went on; I hope you'll not forget, do for God's sake sit down and write me a swinging long letter. My children join in all manner of respect to you, my family desire the same.

I am, dear Sir, with the greatest affection yours,

R. Davenport.

Davenport 31 Oct. 1767.

XLIV[3]

Dear Mr Rousseau, I have been in this town near six weeks, and Gol help me, laid up till just now with a most severe fit of the gout, so that I could not move any part of my body, not able to return an answer to your kind and obliging letter. I pressed my dear grand daughter to write for me, but she is so very bashful, she said she durst not, tho' I assured her you would excuse and make allowances for her mistakes.

Lord Newnham was so kind to come and ask me how I did; my Lord said he had lately wrote to you[4], indeed all our discourse was about you; you cant imagine how many friends you have in this island; indeed you must come and visit us again. Our Ministry is a deal altered since you was [*sic*] here, and latter end of next month our New Parliament will be chosen.

I have some thoughts of visiting the Continent to have a chance of at least a little altering my gouty habit of body. I had it this last time so bad in my head and hands that it was quite distracting. Dont keep your word in what you say, of your thinking to write no more. Talents such as you are blessed with, were not given to be laid up.

[1] St James's Street. Cf. p. 203, XLVII.
[2] *Les Confessions.*
[3] *A Monsieur | Monsieur Renou.*
[4] Cf. *Lettres, C, Nuneham à Rousseau*, 26 janvier, IX.

Whilst I was so very ill a writing you left with me sealed up, which is at Wootton came often into my mind, should it be sent to you? or will you kindly come yourself[1]?

This Country generally enjoys pleasing Summer and the west of our Island is beautifully romantic. I remember you partly promised me to make some of that Tour with one.

I often entertain myself with reading over any paper you have been so kind to write to me. Pray be so good to let me know what proposal it was you said you had intentions of telling me of? I long to know it.

My young people, and all this house, join with me in all manner of wishes for your health, and beg to be kindly remembered to Mlle Vasseur. I am most sincerely yours,

Richd. DAVENPORT.

London 16th of feb: 1768.

XLV[2]

Dear Sir, I write another by this same post. Lord Newnham came in. I assure he is one of your hearty and zealoux friends. Speaking of Sidbury the seat of Lord Vernon his father in law, which if you remember I told you was about 10 or 12 mile from Wootton. He it seems has not been there since you were at Wottoon, or he should most certainly have come and paid his respects to you. He said he had this day wrote to you, in answer to that letter of yours[3] which I had just sent to him. He desired when I next wrote, I would mention these things; I told him I would write again this very evening, upon which he left this cover.

I am your most obedient servant,

Rich. DAVENPORT.

Tuesday [16th of Feb. 1768.]

I must beg leave to say that you have a multitude of friends and wishers in this town.

XLVI[4]

Dear Sir, The last favor of yours I return a thousand thanks for; it would have given me the most sensible satisfaction to have found between any of the pages a letter from your hands, to have heard that you enjoyed your health and was [*sic*] happy.

[1] Le *Testament*, cf. p. 172.
[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*
[3] *Œuvres,* t. XII, p. 49, 13 janv. 1768.
[4] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

Pray do not refuse me that pleasure, as I cant help interesting myself in whatever concerns you welfare. Lord Newnham and I often meet; you are the chief subject of our conversation. I have sent a small book which came to my hands from a Mr Boothby, to get me to forward it to you. I have sent it to Mr Rougemont and desired him to keep it till he received your orders to convey it to you, as probably you may know what it is. My health has been mending for the last month, and I begin to feel myself much better than I have been for this last two years. I think I want nothing to complete it but the enjoyment of Mr Rousseau's company. Our elections are now pretty well over, which I am heartily glad of.

My children are [well] and beg of me to present their most sincere respects. You would make me quite happy if you could think of any sort of things this Island affords and let me send it; pray tell me, and be so kind to give mine, my young Folks and all my family's compliments to Mlle Le Vasseur. Accept the same yourself and be assured there's none can be more at your service than, Dear Sir, your most obliged and obedient servant,

Rich. DAVENPORT.

London April 8. 1768.

P. S. We shall soon go into Cheshire.

XLVII

Dear Sir, I should have been excessive happy to have had again the pleasure of seeing once more my dear old friend. However I do not quite despair but some lucky chance will give me that satisfaction.

Here are handed about some sentences said to be wrote by you, and left in your antichamber at Bourgoin[1]. Lord Newnham desires his best respects to you and Mlle and desires me to convey his congratulations to you and to Madlle. His Lordship longs to know if his Majesty's picture which he sent came safe to your hands[2].

I sent your kind remembrance to Mr Granville, am heartily sorry this climate is so moist, as to make you fear for your

[1] *Œuvres,* t. XII, p. 92 : *à une dame de Lyon,* 3 sept. 1768. Le texte fut publié pour la première fois en novembre 1779, par Grimm ; cf. *Corr. litt.,* éd. M. Tourneux, Paris, 1877-1882, t. XII. p. 345.

[2] Rousseau ne l'avait pas encore reçu le 17 mars. *Œuvres,* t. XII, p. 151, *à Laliaud.*

health, because you have almost as many friends as there are inhabitants, at least those who are friends to truth and virtue are friends to you.

Give me the smallest hint that your pen is employed and I shall be in some measure easy at the great distance that is between us.

My young folks and household send a thousand good wishes to you and Mlle and Phebe thanks you for, and acknowledges your kind letter [1] with the utmost sensibility.

Pray do me the favour to send an hundred of Melon seeds, they will come very safe in a letter. I remember well your speaking of the delicious melons in Dauphiné.

Please to direct for me in St James street, London. I am with my best respects to Madlle yours with great sincerity,

Rich. DAVENPORT.

St James Street January 1st 1769[2].

C. Lettres de divers à Rousseau [3].

Malthus [4]

I [5]

Monsieur, Il se peut que vous vous souveniez d'un Anglais qui vous fut adressé par un de vos amis de Genève, dans le printemps de 1764, et à qui vous avez donné l'accueil le plus aimable à Môtiers[6]. On vous a dit, je crois, assez ridiculement, que je suis venu exprès de ma patrie pour vous voir, ce qui certainement n'étoit pas vrai, mais je serois venu une seconde fois, avec beaucoup de plaisir dans ce dessein, et la seule raison que je ne vous ai pas écrit, fut la crainte de vous importuner, ne croyant pas que j'avois acquis ce droit par une connoissance de six heures. Vous m'avez donné une petite commission que j'ai exécutée et qui m'a appris que

[1] Lettre inconnue.

[2] Demeure où Davenport mourut le 7 mai 1771 ; cf. p. 102, n. 5.

[3] Les originaux de cette série sont tous à la *Bibliothèque de Neuchâtel*, Ms. 7902.

[4] Cf. p. 29.

[5] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[6] Malthus écrit Moitier.

vous évitiez ces petites correspondances. Je vous ai longtems aimé dans vos écrits ; si vous voulez bien me permettre de vous aimer autrement, ce que j'ai commencé à faire dans le peu de tems que je vous ai vu, venez me voir à votre tour, dans ma petite maison de campagne qui ressemble un peu à celle que vous vous figurez dans votre Emile.

Je ne suis ni milord, ni auteur, ni philosophe ; je ne doute pas que vous ne soyez parfaitement bien reçu de tous ces Messieurs ; mais si par hasard vous vous fatiguiez de cette distinction que vos talens vous ont procurée, vous trouverez dans la maison dont je vous parle, une liberté entière et des gens qui vous estiment. Je me ferai l'honneur de vous saluer, quand je saurai que cela ne vous sera pas incommode.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. DAN. MALTHUS.

P.-S. — Une lettre me trouvera adressée at the Rookery nr Dorking Surrey, ou en ville at Colonel Morrison's, Bolter Street, Piccadilly.

Janv. 16. 1766.

II [1]

Je suis prêt à croire, Monsieur, que vous vous êtes trompé, et que vous pensez à quelque autre à qui vous avez donné une commission. Je vous en ai parlé seulement pour vous faire ressouvenir de moi. Il ne s'agissoit pas de l'argent, et je n'ai point de note à vous envoyer. Je me suis chargé de vos remercîments à un Anglais qui vous a envoyé un livre qui a pour titre Butler's Apology, et les Odes de Gray. Je me rappelle que la poste vous a coûté un Louis, mais vous aviez la bonté de vouloir le remercier de son intention. J'ai passé la journée avec vous, nous avons dîné ensemble, nous nous sommes promenés le soir dans les prairies. De retour, vous m'avez fait voir une lettre de Milord Marshall, vous m'avez fait voir votre bon cœur. Nous n'avons pas parlé comme des amis de six heures : en partant, vous m'avez donné votre petit traité, tiré de Platon [2], vous m'avez prié de vous écrire. J'aurais été fort honoré de vous avoir rendu ces civilités dans mon pays, et dans une campagne située, que je me flattais de vous faire aimer. Mais je sentais quelque chose de plus. Je vous

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[2] *De l'Imitation théâtrale. Essai tiré des Dialogues de Platon.* Amsterdam, 1764, in-12.

avouerai que votre lettre[1] quoique très polie, ne répond pas à la disposition dans laquelle je vous ai écrit la mienne. Je suis très fâché que vous vous trouviez dans un état de santé, qui vous empêche de faire aucune visite. J'aurois été vous trouver chez vous avec un plaisir infini, mais je ne vous fatiguerai pas d'une amitié qui peut vous être incommode. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DAN. MALTHUS.

Rookery nr Dorking Surrey. Janv. 24. 1766.

III[2]

Je ne tarde pas un instant, Monsieur, à répondre à la lettre[3] que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne vous dirai pas que vous faites trop bien de vous fier à moi dans le choix de votre situation, car vous avez tout à craindre du plaisir que j'aurai de vous voir ici. Mais je ne veux pas être si intéressé que de vous laisser croire que vous vous fixerez à votre goût, dans une quinzaine de jours. Je serai très difficile pour vous et surtout si vous comptez faire quelque séjour ici, et que nous ayons à combattre les beautés de Galles. Outre que vous êtes accoutumé, comme je le sais bien par votre demeure à Môtiers, à des chambres plus grandes et plus commodes que nous ne les avons dans nos bonnes maisons, quoique celles-là soyent sous l'apparence d'une humble chaumière. Songez que j'ai aussi à plaire à votre gouvernante. Vous me permettrez de lui faire mes compliments. Vous ne me marquez pas, si vous aimeriez mieux être en pension chez un fermier, ou faire votre ménage ou avoir une maison à vous seul. Enfin je ne veux pas me charger d'une commission, dans laquelle je travaillerois de fort bon cœur, mais qui auroit trop de risques. Je ne veux pas que vous vous serviez des yeux d'un autre; venez voir avec vos propres yeux ce qu'il y a à choisir. En attendant, faites moi le plaisir d'être chez moi, vous et votre gouvernante. Vous serez absolument à votre aise. Si vous vous trouvez autrement, vous me quitterez sans cérémonie, et il y a des maisons dans le village qu'on vous apprêtera en 24 heures, où vous serez mieux que dans un cabaret. Je vous servirai de guide et d'interprète ; en tout ceci vous ne me gênerez pas, et je tâcherai de ne vous point gêner. J'aurai un plaisir réel et très grand à vous voir, mais je ne lui donnerai aucun autre titre que le désir de faire

[1] Inconnue.

[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[3] Inconnue.

quelque peu de retour aux civilités que vous me fites à Môtiers. Peut-être qu'il y entre ce qui est fort naturel — un homme a des idées singulières ; un autre par la beauté de son génie les met dans son plus grand jour ; le premier ne peut que l'admirer. Je ne suis pas assez honnête homme moi-même, pour prétendre à chercher les gens parce qu'ils le sont. Vous me permettrez de vous envoyer une chaise à deux chevaux de fermier, vous me direz quand, et où vous le voulez. Réellement je ne doute pas que vous ne trouviez quelque chose qui vous convînt ici. Nous aurons de la place pour tout. Mon chien attend le vôtre [1]. J'ai l'honneur d'être Monsieur avec la plus parfaite estime,

Votre très humble, etc.

Fév. 24. 1766.

Dan. Malthus.

IV [2]

Je reçois en ce moment, Monsieur, votre seconde lettre [3]. Je vous écrivis hier et je l'adressai à Mr Hume. Je serai charmé d'obéir le plus précisément qui fut possible à vos ordres. Je vous trouverai quelque maison de fermier ou de paysan, où vous vous accommoderez pour quelque tems, car nous n'avons pas d'autres, si ce n'est la petite ville de Dorking à deux milles d'ici. Mais je vous répète que vous ne serez que fort médiocrement et que votre gouvernante regrettera Môtiers. Consentez d'être chez nous ; nous irons ensemble voir la campagne, les maisons, parler aux fermiers. Vous ne serez ici que dans la maison d'un fermier, d'un chasseur grossier et sans cérémonie. Au moins, abordez chez nous, ma chaise sera à Chiswick au jour nommé ; si vous avez beaucoup de bagage, il faut qu'il vienne par *Turners Waggon at the Swan in the Borough Dorking Carrier* ; ou si vous voulez bien le laisser à Chiswick, je le ferai venir par mon petit chariot. Si vous ne trouvez rien qui vous convienne dans ce canton, ou plutôt, si la campagne et la situation ne vous plaisent pas, nous ferons de petits voyages de dix à vingt milles à l'entour, et enfin si vous vous trouvez bien de votre guide, et que vous souhaitiez dans le printemps, voir la province de Galles, je pourrois bien vous accompagner pour une affaire de trois semaines. — Mais encore une fois, je ne vous gênerai point ; je vous dirai même qu'il y a un très joli cabaret à un demi mille d'ici, que vous croyriez plus tôt

[1] Sultan.

[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[3] Inconnue.

un hermitage. Soyez seulement satisfait que nous aimerons à vous voir, et faites comme vous voudrez. Vous trouverez quelqu'un ici à qui on peut dire que la solitude est une belle chose. Il y a Mr le Colonel Webb[1] que vous avez vu chez Mr Stuart, et Mr Penneck, mais pour notre malheur il est rare ici. J'espère que vous ne trouverez pas des importuns. Le chasseur et le fermier sera trop occupé pour l'être quoiqu'il sera toujours disposé à vous rendre ses petits services. Adieu Monsieur, je vous salue de tout mon cœur, et je m'en vais battre la campagne pour vous.

DAN. MALTHUS.

Fév. 26. 1766.

Voulez-vous bien avoir la bonté si vous voyez My Lady et My Lord Cathcart[2], de leur faire bien des compliments de la part de Mme Malthus et de moi, et de les assurer combien nous regrettons pour vous, et pour nous de les voir perdus dans ce canton.

V[3]

Je vous rends compte, Monsieur, de mes négociations. Vous ne vous plaindrez pas que je vous fasse une réponse un peu prompte, car je vous en ai fait deux ou trois, et je voudrois qu'elles fussent déterminantes, mais vous avouerez que pour se fixer commodément et agréablement, il faut quelque peu de considération et qu'on fait bien de se servir de ses propres yeux. Je me contenterai de mon poste de guide. Assurément vous ne regardez votre premier logement que comme un cabaret, d'où vous chercherez à loisir quelque habitation qui puisse vous convenir. J'en ai à vous faire voir cinq ou six, mais il n'y en a pas une qui me contente. La difficulté est pour trois chambres et pour la pension. Nos fermiers n'ont pas de grandes fermes dans cette partie de Surrey; ils ne sont que des paysans. Si une maison est plus commode, l'autre est mieux située. Il n'y a pas un grand choix, mais il n'y a rien qui décide absolument pour une contre les autres. Il y a mille choses à considérer et à balancer et il faut que chacun ait goût à soi. Je parle d'un séjour de quelque temps. Si vous êtes déterminé à ne vouloir pas faire votre cabaret de la *Grolline*, il y a deux ou trois maisons, où j'ai été ce soir, et où je crois vous ménager un logement qui ne sera pas tout à fait mauvais; un qui

[1] Cf. p. 17, n. 5.
[2] Cf. p. 26, n. 6.
[3] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

m'est très proche, et de grâce, ne me donnez pas la peine de vous être totalement inutile. Je connois une maison de fermier, à certains égards bien située, nouvellement bâtie, petite mais propre, elle sera finie et meublée bientôt. Une autre non meublée qu'il faut avoir à soi. Pour la pension, il y a bien des choses à ajuster, mais comme partout, vous aurez la liberté de vous servir de la cuisine, vous ferez mieux votre petit ménage. Il y a une ferme à deux milles d'ici, dans une belle situation où on vous prendrait en pension, et où vous ne seriez pas mal logé, mais elle a ses défauts. Je vous répète qu'il faut venir voir. J'attends vos réponses et vos ordres, et vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

DAN. MALTHUS.

Fév. 27. 1766.

VI [1]

Je ne puis vous cacher, Monsieur, que votre lettre [2] me donne une mortification très sensible, mais comme il se peut que vous soyez mieux en Derbyshire je tâcherai d'approuver cette démarche et ne vous troublerai point de mes regrets. J'avois écrit à Mons[r] le Chevalier Evelyn, à M[r] Joy et à M[r] Constable [3] afin de vous donner tout le choix qui fut possible, et vous pouvez compter que rien n'auroit été négligé de ma part, pour vous procurer une retraite commode et paisible. Vous partez, mais permettez-moi de vous suivre de mes souhaits. Puissiez-vous trouver toute la félicité que vous méritez, que l'Angleterre puisse vous dédommager des pays que vous venez de quitter ; que les regrets amers soient changés en douce mélancolie, et que les instants que vous donnerez aux plaisirs soyent remplis comme vous le souhaitez. et qu'enfin vous ne disiez plus *non c'è la radice*. — Au travers de mille fadaises, mille politesses d'usage, peut-être que vous découvrirez l'estime réelle, j'ose dire l'affection que je vous porte. Je n'examinerai point pourquoi je me sens si entraîné vers vous ; je ne suis pas sujet à faire de nouvelles amitiés avec qui que se soit, encore moins avec les gens célèbres. Je vis beaucoup seul et il y a très peu d'hommes que j'appelle même mes intimes. Vous parlez de Milord Marshall comme de votre père, j'aurois été heureux de vous avoir pris pour le mien. Au moins, je vous ai cette obligation, que chaque fois que je vous ai vu, il me semble que je suis devenu meilleur. Ce n'est pas mon style ordinaire

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*
[2] Inconnue.
[3] Cf. p. 31, n. 1.

ceci ; souvenez-vous de l'inscription pour une de vos planches de l'Héloïse. La confidence [1] — vous direz vous même le reste, car je n'en suis pas digne. Mon cher Monsieur, je ne dois pas si mal employer votre temps que d'allonger cette lettre. Posons pour principe que je vous aime, après cette fois, je ne vous le dirai jamais, mais aussi, je ne vous permets jamais d'en douter. Vous me ferez plaisir, et vous serez quitte de toute obligation que vous n'aimez pas, en m'employant à tout ce que je puis faire pour votre service ou à Londres, ou en Derbyshire, car ne croyez pas que je tarderais un jour à me trouver chez vous en cas de besoin. Je ne vous dirai point que je négligerai les soins de ma famille, de mes anciennes connaissances, mais je trouverai toujours du tems pour vos petites commissions, et dans la maladie ou quelque besoin réel, il y a peu de choses qui me retiendroient. Que Dieu me garde de ces occasions-là de vous prouver mon attachement ; mais vous entendrez quelque jour peut-être, qu'un étranger demande à parler à Mons[r] Rousseau au cabaret du voisinage. J'aime beaucoup le Derbyshire ; j'ai été souvent à Matlock seul et avec Madame Malthus, et je ne puis que vous dire que vous le trouverez charmant. Adieu, Mons[r], je ne vous écrirai point, je ne vous donnerai pas la peine que vous auriez à me négliger, aussi je suis trop fier de vous le permettre. Vive valeq.

MALTHUS.

March. 12. 1766.

Mille compliments de la part de nos dames à M[lle] Le Vasseur et à vous.

VII [2]

à Thérèse Le Vasseur.

Daignez m'excuser, Mademoiselle, si je prends trop d'intérêt au bonheur de Monsieur Rousseau.

Je vous écris, pour offrir à vous et à lui, toutes sortes de services qu'un étranger peut tirer de quelqu'un à la ville capitale. J'y suis souvent, et dans les petites commissions dont vous ne voulez pas charger votre très bon ami M[r] Hume, comme c'est un

[1] Lire : *la confiance.* Dans l'édition d'Amsterdam, de 1762, in-12, 6 tomes en 3 vol., la planche 7 représente la réception de Saint-Preux par Wolmar et Julie ; elle porte cette légende : *la confiance des belles âmes.* Cf. *Œuvres,* t. V, p. 95.

[2] *A Mademoiselle | Mademoiselle Le Vasseur.*

homme affairé, je vous prie de me regarder comme un homme oisif, et qui certainement ne sera pas mieux employé qu'en vous assistant. S'il pourra trouver quelque difficulté en Derbyshire, ne faites pas le moindre scrupule de m'envoyer chercher. Je m'offrirais volontiers pour guide et interprète dans la route, car il peut arriver quelque incommodité à deux étrangers qui n'entendent que très peu la langue du pays, mais je suppose que Mr Davenport a pourvu à tout cela. Je souhaiterois de me prouver l'ami de Mr Rousseau, mais il ne trouvera jamais un ami importun. Je ne pourrois pas vous en donner un exemple plus frappant qu'en vous laissant partir ce soir que nous comptions vous faire coucher chez nous. Je vous avouerai que nous en étions un peu mortifiés, car je puis vous assurer avec la plus grande sincérité que Madame Malthus et moi nous eussions été fort heureux d'être les fermiers qui dûssent vous prendre en pension. Il m'eut donné s'il avoit voulu ses 30 ou 40 guinées par an, et vous eussiez vu non pas des paysans il est vrai, mais de bonnes gens qui ne font pas de façons, au moins si on ne leur donne pas le ton. Adieu, Mademoiselle, vous allez voir une province charmante; il y eut un temps que je pensais y être, je la verrai peut-être encore, elle ne me sera pas devenue moins chère en vous servant de retraite. Agréez s'il vous plait mes salutations et les salutations de nos dames et les faites agréer à Monsr Rousseau.

MALTHUS.

Mars. 13. 1766.

L'adresse To Mr Malthus near Dorking Surrey.

VIII

Je ne vous dirai point, Monsieur, comme les comédiens de la foire, que célle-ci sera absolument la dernière fois que je vous écrirai, mais je ferai tout ce que je puis faire pour vous, je vous dispenserai de lire ma lettre à moins que Mlle Le Vasseur ne vous la croie bonne après souper : vous ne voyagez pas avec des Historiens et des Métaphysiciens in folio, et cependant il faut dormir. J'allai le vendredi à Chiswick, je croyois vous trouver; je ne pouvois résister au désir de vous voir encore une fois, vous étiez parti le Mercredi [1]. Il me semble que je ne vous ai point vu en Surrey — vous étiez si entouré, si obsédé de sages conseillers, je crois avoir droit de parler ainsi, comme j'en faisois un des plus sages. Il n'y eut que votre excellent ami Mr Hume qui vous laissât

[1] Parti de Londres; le départ de Chiswick est du mardi.

un peu tranquille. Vous ne savez pas comme je fus blessé de tout cela, quoique j'y aie mis ma part. Je m'étois flatté de vous avoir fait passer quelques jours au moins, vous et Mlle Le Vasseur, dans ma famille, où ce n'est pas moi seul qui prétend vous estimer, je vous aurois proposé deux ou trois demeures qui demandoient seulement un peu de tems pour les arranger, et où vous auriez été seuls, je vous aurois proposé la mienne, je vous l'avouerai, mais aussi je ne vous l'aurois jamais conseillé, à moins que vous n'eussiez été aussi absolument sans gêne que dans la maison d'un véritable fermier et que vous ne m'eussiez plus d'obligations. Je ne prétendois pas même vous imposer celles de l'amitié, jamais vous ne m'estimerez assez pour cela et je n'en serai digne peut être que d'un seul côté. J'avois aussi mon parti à prendre ; je suis trop fier d'être le *fidus Achates*, l'humble ami de votre génie, de votre nom, encore moins il est vrai, de vos richesses, ou de vos titres, si vous les aviez. Mais pour écarter de mes yeux tout ce qui pourroit m'avoir fourni les idées de l'inégalité, si contraire, si fatale à l'amitié, je m'imaginois le titre de votre fils. Je ne sentois pas que du côté de l'affection j'eusse trouvé de difficulté à remplir cette relation. Faut-il qu'il ne s'agisse plus de tout cela, et que j'en parle seulement pour servir d'introduction à ce que je vais dire.

Quelque convenance de caractère, quelque sentiment qu'il est inutile de développer, m'a tiré de ma retenue ordinaire et des manières assez froides de mon pays, et m'a fait parler à un homme que je ne connois que très peu, d'un ton que je suis prêt à me reprocher. Mais il me semble que j'aime mieux dans cette occasion que vous me preniez pour toute autre chose plutôt que pour un faiseur de complimens. Je souhaiterois beaucoup de fixer notre langage, si jamais nous nous parlions l'un à l'autre. Ce que je vous dis est dans la plus exacte vérité, et les termes dont je me sers ont précisément la signification que je leur trouve dans mon bon dictionnaire de Richelet. Ce n'est pas que la langue de la politesse ne soit fort utile, elle est faite pour éloigner et non pour approcher les gens, et vous vous en servirez si vous voulez que je ne pense plus à votre amitié.

Je me propose bientôt de voir votre vallon de Dovedale ; j'y passerai quelques jours, je ne serai pas loin de vous, je vous joindrai quelque fois dans vos promenades (je me qualifie de guide dans ce pays-là) si, par hasard, je vous gêne, et que vous me le disiez, je le prendrai pour l'augure de notre amitié, mais si jamais vous me le faites apercevoir au travers de la politesse, je saurai à quoi m'en tenir. Si je puis vous être de quelque service,

vous m'indiquerez le tems de mon voyage, et je tâcherai d'accommoder mes affaires aux vôtres. En quelque occasion que ce soit (comme par exemple, si vous m'aviez voulu dans le voyage du Derbyshire) parlez franchement votre volonté, et je ferai que ce qui me paroit le plus agréable, — voilà un fils qui n'a pas des devoirs fort pénibles au moins. Une délicatesse que je sens fortement et l'appréhension de vous gêner, me prépareroit mille difficultés dans votre commerce, mais vous êtes le maître de les ôter.

J'ai été chez Mr Hume, il n'a pas de vos nouvelles. Je crains que vous n'ayez trouvé un peu trop la ressemblance de vos chères Alpes en Derbyshire, au moins par rapport à la neige. Si vous me marquez mais seulement en deux mots, que vous êtes arrivés en santé, vous et Mlle Le Vasseur, et que vous vous trouvez bien de votre demeure vous me ferez un vrai plaisir, et ce n'est pas une phrase celle-là, mais ce que je sens. Si Mlle Le Vasseur en vous lisant cette lettre, parvient jusqu'à la fin, elle verra que je lui fais bien mes compliments. Adieu.

MALTHUS.

Le 29 de Mars 1766.

IX

Monsieur, Monsieur Hume a eu la bonté de me mander que vous lui avez écrit, que vous êtes arrivé à Wootton, que vous vous portez bien et que votre demeure vous paroit agréable. Je suis fâché que je ne puisse vous exprimer ma satisfaction là dessus que dans des termes usés et qui ont servi mille fois à dire précisément rien. J'allai chez Mr Hume Vendredi passé pour avoir de vos nouvelles, il n'en avoit point, je vous écrivis ce même jour par la poste, mais Mr Hume me dit qu'en habile général vous avez eu la précaution d'empêcher toute communication de ce côté-là, et comme votre situation entre les montagnes vous favorise assez, il faut être un peu habile pour vous attaquer. On vous trahit pourtant, mais j'espère que ce n'est pas absolument sans permission, et je vais me rappeler un peu ma lettre afin de l'envoyer à Mr Davenport quand je serai en ville. Si par malheur vous en recevez deux je ne puis rien faire que d'étendre la permission que je vous ai donnée dans la première, c'étoit de ne la pas lire. Mais je me suis réservé toujours la préférence, au cas que Madlle le Vasseur vous fasse quelque lecture après souper. Vous ne voyagez pas avec des historiens et métaphysiciens in folio, et cependant on ne ronfle pas comme Mr Hume à peu de frais[1].

[1] Introduction à part, cette lettre n'est que la duplique de la précédente.

Après avoir répondu à votre lettre, je ne pouvois me contenter sans aller à Chiswick — je voulois vous voir encore une fois, — vous étiez parti. Je ne puis me persuader que je vous ai vu en Surrey. Vous étiez si entouré, si obsédé de sages conseillers, — je crois avoir le droit de parler ainsi, comme j'en faisois un des plus sages. Il n'y eut que votre excellent ami Monsr Hume qui vous laissât un peu tranquille. Vous ne savez pas comme je fus blessé de tout cela ; je vous voyois souffrir, et je m'accusois d'être cent fois plus importun qu'aucun autre. Que n'aurois-je pas donné de vous avoir mis par un coup de baguette dans la plus jolie chaumière du monde à 50 lieues de toute compagnie. Je m'étois flatté de vous avoir fait passer quelques jours au moins vous et Mad^lle Le Vasseur, dans ma famille, où ce n'est pas moi seul qui prétend vous estimer. J'avois deux ou trois maisons à vous proposer, qui demandoient seulement un peu de tems pour les faire arranger. J'avois la mienne à vous offrir, mais jamais je ne vous l'aurois conseillé, à moins que vous n'y fussiez aussi peu gêné que dans la maison d'un véritable fermier, et que vous m'eussiez aussi peu d'obligation.

Je ne prétendois pas même vous imposer celle de l'amitié. Jamais vous ne m'estimerez assez pour cela, et je ne le mériterois qu'à un seul égard. J'avois aussi mon parti à prendre je suis trop fier d'être le *fidus Achates*, l'humble ami de votre génie, ou de votre nom, encore moins il est vrai, de vos richesses, ou de vos titres si vous les aviez. Mais pour écarter de mes yeux tout ce qui pourroit m'avoir fourni les idées de l'inégalité, si contraires, si fatales à l'amitié, je m'imaginois le titre de votre fils. Je ne sentois pas que du côté de l'affection j'eusse trouvé de la difficulté à remplir cette relation. Faut-il qu'il ne s'agisse plus de tout cela, et que je n'en parle que pour vous préparer à ce que je vais dire. Quelque convenance de caractère, quelque penchant naturel, m'a tiré de ma réserve ordinaire, et m'a fait parler à un homme que je ne connois que très peu, d'un ton que je suis prêt à me reprocher; mais il me semble, que j'aime mieux dans cette occasion que vous me preniez pour toute autre chose, plutôt que pour un faiseur de compliments. Permettez-moi de fixer la langue que nous parlons, — ce que je vous dis est dans la plus exacte vérité, et les termes dont je me sers ont précisément la signification que je leur trouve dans mon bon dictionnaire de Richelet. Ce n'est pas que la langue de la politesse ne soit très utile, elle est faite pour éloigner non pour rapprocher les gens et vous vous en servirez, si vous voulez que je ne pense plus à votre amitié. Je verrai bientôt votre vallon du Dovedale, c'est le mien aussi, j'y ai passé

quelques heureux jours de ma jeunesse, (j'étois le premier je crois qui vous a parlé de Derbyshire, je vous en ai parlé même ici ; je m'efforçois de ne vous pas trop persuader à notre canton, je n'ai que trop bien réussi.) Je vous joindrai quelque fois dans vos promenades, si par hasard je vous gêne et que vous me le disiez, je le prendrai pour l'augure de votre amitié, mais si jamais vous me le faites voir au travers de la politesse, je saurai à quoi m'en tenir. Si je puis vous être utile en quelque chose, vous m'indiquerez le tems de mon voyage, vous me donnerez vos commissions si vous en avez, — vos ordres, je ne ferai que ce qui me paroîtra le plus agréable voilà un fils qui n'a pas des devoirs fort pénibles à remplir. Je ne cherche pas à vous offrir mes petits services ; mais si jamais vous parvenez à me dire « J'ai besoin de vous pour une telle chose, faites la si vous pouvez », concevez le plaisir que j'en aurai. Adieu, si vous avez le courage, Mad[lle] Le Vasseur de lire jusqu'à la fin, vous verrez que je vous fais bien mes compliments, et que, je vous souhaite toutes sortes de commodités et d'agrémens en Derbyshire.

C'est la dernière, point de réponse sans commission.

MALTHUS.

Le 1[er] d'Avril 1766.

X

A Dorking le 18 de Juillet 1766.

Je romps notre accord, Monsieur ; vous m'avez promis de m'écrire si quelque affaire d'importance vous arrivoit, moi, je veux positivement vous écrire sur des bagatelles. Ne voyez-vous pas que pendant que vous êtes employé à examiner un cryptogame, vous laissez passer toutes les révolutions de la terre sans daigner les regarder. Vous vous brouillez avec un grand philosophe, et vous vous consolez en trouvant une plante de serpyllum pour votre thé suisse. Nous laissons là Mons. Pitt et son ministère, pour parler de votre lettre, à la Lacédémonienne[1], et vous même après avoir employé deux minutes à l'écrire, vous n'y songez plus. Ah ! Monsieur, je me trompe, je prétends connaître un peu votre cœur, et vous ne pouvez estimer quelqu'un pour un instant, et cesser de l'estimer sans sentir de la peine. Je vous plains si vous avez décidé trop vite. De la manière dont on m'a conté cette histoire, je n'avois qu'à en faire remarquer l'absurdité. Quand vous étiez tous dans ce canton, M[r] H. a pris occasion de me parler de vous, ce qu'il a fait d'un ton de l'amitié la plus réelle. Pour vous dire la

[1] La lettre à Hume, du 23 juin. *Œuvres,* t. XI, p. 350.

verité, il m'a paru qu'il ne vous connoissoit pas, mais il est très certain que je le croyois votre bon ami, selon ses idées. Je me rappelle qu'en vous parlant de l'intérêt qu'il prenoit à vous, je mis par hasard le nom de Stewart, et je croyois qu'il valoit la peine de vous le faire remarquer. Le caractère de Mr H. est en général très favorable. Oui, Monsr, cherchez partout, soyez sûr qu'il ne peut y avoir nulle méprise, ne pensez pas aux noirceurs des hommes, mais sentez dans votre propre cœur, comme il est difficile d'être traître. Il a été chez moi son ami, Mr Wilkes, fort aimable homme, qui m'a parlé de cette affaire plus raisonnablement que les autres, mais toujours en ami de Monsr H. Quant à moi, mes idées une fois fixes, on ne vient plus me dire que quatre et quatre font neuf, — mais je vous avouerai que je ne puis vous entendre blâmer et être absolument tranquille. Ne me contez rien vous même, j'aurois la faiblesse de vous défendre et mon Dieu, que je vous sens au dessus de tout cela. N'en parlons plus. Quand voulez-vous faire un Iter Botanicum en Surrey? Si vous vous trouvez l'inclination de passer quelques mois de votre hiver à deux degrés plus au Sud, venez faire une expérience chez nous. J'évite soigneusement quelque chose que ce soit de vos ouvrages; je prenois par hasard l'*Emile* en main, et j'ai senti une si violente inclination d'aller vous trouver, que je le quittois tout de suite. Vous ne concevez pas l'agréable impression que nous avons emportée de Wootton. Vous ne connoissez pas ces deux femmes et comme elles sont capables de vous estimer. Je vous ai vu bien autrement qu'en Surrey! Ma femme vous fait mille compliments et à Madlle Le Vasseur. Vous me permettrez de lui faire les miens et de lui souhaiter des idées plus favorables à notre Angleterre. Les hommes travaillent-ils donc avec le climat pour l'en dégouter! Adieu!

MALTHUS.

J'ouvre cette lettre pour vous dire que, par la méprise d'un domestique, il n'a été chez Mr Davenport que quinze jours après sa date.

XI[1].

Je vous ai prié Monsieur, de ne pas répondre à la lettre que je n'ai pu m'empêcher de vous écrire, il y a trois ou quatre mois, après avoir entendu parler pour la première fois de votre rupture avec Monsr H. Et c'est la cause que je me suis tourmenté depuis longtemps d'une idée cruelle — serait-il possible que quelque

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

expression dans ma lettre fut si contraire à la situation de mon cœur, quelle put vous offenser.

Je vous ai prié de me pas m'écrire, j'ai toujours évité de vous être importum, mais je ne me trouve pas tranquille, et j'ai le droit de demander que vous me le rendiez. Tout foibles que soient mes titres à votre amitié, je me connois et j'ose vous parler ainsi. Cette vive et tendre sympathie qui m'a toujours entrainé vers vous, ne peut pas s'affoiblir — prévenu dans les soins, les attentions, les services qui m'auroient été si doux, ne m'étalant pas en professions, mon amitié s'est retirée dans mon cœur, mais elle n'en est pas moins forte. A Dieu ne plaise que je porte envie à l'honnête homme qui vous a fourni votre retraite. N'ayant autre connoissance de lui, je m'en sens disposé à l'aimer. C'étoit precisément ce que j'ai senti pour Mr H., de qui je n'aurois jamais brigué la visite comme David H., mais comme l'ami de J. J. Rousseau. Il est vrai que je le croyois votre ami, je le croyois quand je vous ai écrit ma dernière lettre, mais je ne le crois plus après son infâme publication. — Vivant à la campagne, où je ne lis que rarement les papiers publics, ne voyant que très peu de monde, je n'ai presque rien entendu de cette affaire, qu'après que Mr H. me fit dire par Mr Wilkes qu'il étoit surpris de ne m'avoir pas vu à mon retour de Derbyshire ; ce qui fut absolument sans dessein de ma part ; mais comme je ne suis nullement avide de connoissances illustres, je ne croyois pas devoir importuner Mr H. de visites dont l'objet avoit cessé. Je n'attendois pas à voir développer avec tant d'éclat quelques idées vagues que j'avois dans la tête. Oui Monsieur, j'ai lu l'exposé succinct, et quoiqu'il en soit de cette malheureuse affaire, je ne demanderais que ces lettres pour en aimer l'auteur, que leur publication pour en détester les éditeurs. — Je pense que vis à vis de tout homme qui a le moindre sentiment dans le cœur, l'effet en doit être le même. Pour les autres, je prendrai la liberté de vous dire avec la dame de votre Emile : « Tais-toi Jean Jacques, ils ne t'entendront pas. » Ce n'est que depuis peu que les Anglois ont appris à rire, on le fait assez gauchement et comme il arrive toujours, on n'en est que plus vain. Contez qu'une mauvaise plaisanterie d'un Aristophane perdrait un Socrate ici, mais ce n'est que pour un instant. Quand vous parlez de ceux qui vous ont recherché pour vous même. Ah ! Monsieur, puis-je me flatter qu'entre tant d'autres, vous avez pensé à moi — moi qui ne vous attendois pas avec un cortège, et dont le cœur en étoit refroidi qui vous auroit reçu, vous et Mad^{lle} Le Vasseur, dans le sein d'une famille qui alloit vous prodiguer toutes leurs tendresses, — moi qui aurois mis mes délices à procurer votre

tranquillité, à vous rendre toutes les attentions, tous les devoirs de l'amitié. Mon cher Monsieur, j'écris dans une langue dont je n'ai absolument nulle habitude ; je peux faire mille bévues, mais vous y distinguerez toujours le langage du cœur. Comment se porte Mad[lle] Le Vasseur ? Agréez les tendres salutations de Madm[e] Malthus et les miennes, et les faites agréer à Mademoiselle.

A Dorking, Surrey le 1[er] Déc. 1766.

Dan. MALTHUS.

Vous savez les difficultés que vous avez mis à vous écrire, mais enfin j'envoie ce paquet à M[r] Davenport, qui à ce qu'on m'a dit est à Wootton. Quand il n'y est pas, si vous avez besoin d'un interprète, ou d'un ami, pour quelque chose que ce soit, j'y serois en trois jours. Ah ! que ne puis-je trouver des mots qui n'ont pas servi mille fois à des compliments ineptes[1] !

XII[2]

Dorking en Surrey le 6 d'Aout 1767.

Vous partez de l'Angleterre, sans m'écrire un seul mot. Ah ! Monsieur, je l'avoue, c'étoit une folie de croire que parce que je me sentois porté vers vous, par un mouvement de sympathie et de tendresse, dont je ne fus pas le maître, que vous pussiez en sentir la moindre chose pour moi. Je devois me connaître et savoir qu'entre mille autres qui vous demanderoient votre amitié, j'en étois peut-être le moins digne. Il est vrai que je ne me disois pas cela, et même je ne me le dis pas à cet instant, mais qu'il est loin de la vanité le sentiment qui me fait croire, que si vous m'aviez connu, vous m'eussiez aimé.

Je ne fais que repasser dans mon esprit nos promenades dans ce canton, où tant de choses contribuoient à me faire perdre le bonheur que j'avois espéré. Je pense à l'aimable réception en Derbyshire, où vous avez tâché avec tant d'empressement à m'ôter la crainte de vous importuner. Si je prends dans la main un de vos ouvrages, je me sens le cœur si serré, que je suis obligé de le quitter. Je trouvois dans la botanique, je ne sais quel plaisir au-dessus de la chose même, parce que c'étoit la vôtre — je ne le trouve plus. — Après avoir balancé quelque temps, je me détermine

[1] La réponse de Rousseau est de janvier 1767. *Œuvres,* t. XI, p. 404. On doit donc remplacer la mention *à M**** par *à Malthus*. A la fin de la lettre, corriger *M. Malthus* en *Mme Malthus*.

[2] *A Mons[r] | Monsieur Rousseau ; au | soin de Monsieur Coindet chez Messrs | Thelusson Necker et Co. | Paris.*

à vous écrire. J'étois dans la province de Galles au mois de Mai, quand je vis par hasard dans un papier public que vous veniez de quitter la maison de Mr Davenport, que vous aviez écrit au Chancelier d'Angleterre, etc., etc. Je me doutois bien de tout ceci, mais comme je comptois vous faire une visite en Derbyshire, et que cet article avoit quelque impression sur mon esprit, je ne tardai pas à mon retour d'aller chez Mr Davenport, il étoit en Yorkshire. Je me rappelai le nom d'un libraire qui vous faisoit avoir vos paquets quelquefois[1]. Il ne me dit rien, sinon que vous étiez en France. Mais enfin, je trouvai votre banquier[2], un de ses commis car je ne l'ai pas vu lui-même, me fit espérer que je pourrois vous adresser une lettre, mais il n'en savoit pas précisément le moyen. — Je viens de recevoir une lettre du Colonel Morrisson, qui est à Compiègne avec le Duc d'York et qui me dit que vous êtes actuellement chez le Prince de Condé. J'ai été deux fois chez votre banquier, sans avoir votre adresse et sans me déterminer à vous écrire si on me la donnoit. Croyez moi, Monsieur, je ne manque pas de fierté, mais souvenez-vous d'une expression très forte, dont vous vous êtes servi en parlant de l'Archevêque de Cambrai ! C'est ce que je sens pour vous[3].

Je ne connois rien des raisons de votre voyage, je suis très loin d'en exiger le détail. Dites moi seulement si vous trouvez que vous n'êtes pas malade, que vous n'êtes pas malheureux et que vous croyez que je vous aime. Ma dernière lettre vous demandoit une tranquillité sur votre compte que j'avois perdu, vous me la donnâtes. Je la demande encore une fois ; une pareille occasion ne se retrouvera pas, et vous n'entendrez plus parler d'un homme qui étoit fait pour vous aimer, qui auroit mis ses délices à vous donner quelque preuve de son amitié, et qui vous poursuivra jusqu'à son dernier soupir, avec les plus ardents souhaits pour votre bonheur. Adieu Monsieur,

Dan. Malthus.

Je n'oublie pas Madlle Levasseur, je ne puis que l'estimer, mais dans l'humeur où je suis, je ne sais pas lui adresser un froid compliment. Il y a des expressions dans cette lettre qui me choquent, et des autres qui ne disent pas ce que je veux dire. C'est ce que je trouve en la relisant. J'écris dans une langue dont je n'entends pas la force, mais si le cœur peut parler vous m'entendrez.

[1] Lewis.

[2] Rougemont. Cf. p. 219, XIII.

[3] Cf. *Œuvres*, t. IV, p. 178.

XIII[1].

Le 14me Décembre 1767.

Est-il possible, Monsieur, que vous ayez reçu ma lettre, et que vous me refusiez les deux mots que je vous demandois. Je ne veux pas le croire. Je ne donne pas une fausse importance à mon amitié. Ne me respectez pas, mais respectez vous vous même. Vous laissez dans le cœur d'un être semblable au votre une idée affligeante que vous pouvez ôter. Ce cœur qui vous aime si tendrement ne sait pas vous accuser. J'adressais cette lettre aux soins de Mr Coindet. Si j'étois bien assuré qu'elle vous fut parvenue, je ne puis croire que je vous en eusse écrit une autre. Que je voie ces deux mots de votre main et vous m'oublierez à jamais. Adieu Monsieur!

MALTHUS.

Monsr Rougemont me remettra une lettre: j'ai conservé une copie de la lettre dont je parle et je vous l'envoie.

XIV[2]

24 Janvier 1768.

Je vous écris à la hâte, Monsieur, parce que je ne veux pas vous faire attendre vos livres. J'espérois beaucoup de la bibliothèque du fameux Osborne[3], mais on vient de me dire qu'elle ne se vendra qu'à deux mois d'ici. Je vous envoie Raii Methodus emendata et aucta, et Morrison de plantis umbelliferis, ce qui est assez rare; les deux derniers tomes ne le sont pas. Je ne sais pas si vous voulez dire par *Gérard emaculatus,* le titre du livre, car vous l'avez souligné comme les autres; nos libraires ne connoissent pas ce titre, et la seule bonne édition que nous ayons du Gérard, est *Johnson sur Gerard.* Je n'ai pas pu la trouver, mais Mlle Dalton qui l'a, (sans aucun ménagement pour votre fierté) veut positivement que vous l'acceptiez.

Cette édition moderne de Dillenius, qui n'a que les estampes et la table, et qui se vend ici à 25 shillings, n'étoit pas faite, je crois, dans le dessein d'y ajouter les descriptions, et ce sera peut-être impossible de les avoir séparément. L'édition d'Oxford qui

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[2] *A Monsieur | Monsieur Renou.*

[3] Le principal libraire londonien de cette époque, mort le 21 août 1767.

est la meilleure comme vous savez bien se vend ici quatre guinées, mais on ne la voit pas souvent chez les libraires. On a donné depuis peu le Petivenus complet en deux volumes in-folio; le prix est de six guinées. Je mets dans le paquet un petit in-douze, qui pourra vous servir à quelque chose, et qui se vendoit autrefois avec les deux in-folio de la vieille édition, et pour ceux-là, vous pouvez les avoir à meilleur marché, mais la différence ne sera pas très grande, et vous perdrez quelques additions. Les cent planches, (mais n'y en a-t-il pas plus?) étoient faites pour le système de Ray, et cependant tout est entremêlé de façon que je ne puis pas trouver votre affaire, comme vous la voulez, quoique j'aie bien feuilleté Miller, qui a acheté tout ce qu'il y avoit de Petivenus, pour le refondre dans cette nouvelle édition. J'attends vos ordres touchant ces difficultés. Nous avons dans le genre des planches, Miller à 10 guinées, 250 plantes, les plus rares ou les plus belles. Blackwell à 12 guinées, 500, celles dont on se sert dans la médecine. Tous les deux enluminés. Il y a aussi *Hill's British Herbal*, avec des planches à dix guinées enluminées, 45 shil: simple toutes les plantes de la Grande Bretagne, et les espèces étrangères. Il combat à chaque page le système de Linnée: il l'a approuvé avant, et depuis. Il vient de publier un Systema naturae, ouvrage magnifique, qui est entre les mains de très peu de personnes. Je compte voir l'exemplaire du Duc de Northumberland; il n'y a que celui là, et un dans la bibliothèque du Roi d'enluminés.

Ah! Monsieur, quel bonheur pour moi que cette lettre[1] dont vous parlez, ne fut pas mise à la poste. J'étois dans la Province de Galles, je n'aurois pas volé à votre secours, vous offrir tous mes faibles services, et vous soulager avec une tendresse que vous n'eussiez pas refusée peut-être d'une amitié réellè. L'idée d'avoir trouvé cette lettre à mon retour, me fait frissonner, et je sais bien que j'en aurois le cœur rempli à cet instant.

Cette peinture flatteuse que je me suis faite autrefois de votre séjour en Surrey, ne convenoit pas à moi, ni à un monde si peu fait pour réaliser les tableaux de l'imagination. En quelque partie du monde que vous soyez, vous ne pouvez jamais vous éloigner de mon amitié. Rien ne sera plus doux pour moi que d'apprendre de vos nouvelles, mais je vous prie très sincèrement de ne point vous gêner pour m'écrire. Je suis si loin de vouloir em-

[1] Allusion à un passage inconnu de la correspondance. Probablement Jean-Jacques, au moment de quitter Wootton, pensa se prévaloir des offres de service réitérées de Malthus en lui demandant son assistance pour s'installer ailleurs.

ployer vos instants à une futile correspondance, que je suis fâché d'avoir occasionné l'apologie que vous daignez me faire. Mais non, je ne mépriserai pas tant de croire que vous eussiez été tranquille, sans m'avoir donné le repos que je vous demandois. Je suis certain que vous pensiez à moi, et que je vous ai fait sentir quelque douceur, en le cherchant en moi-même.

J'aime plus vos commissions que tous les compliments du monde, et à moins de 5 je ne vous aurois pas pardonné le mot d'*honneur*. Madame Malthus est très flattée de vos souvenirs et parle souvent de la journée en Derbyshire, elle a une impression moins aimable de celle en Surrey. Je vous prie d'accepter de sa part quelque chose de plus que des compliments.

L'Eté passé, je commençois à herboriser tout de bon, et comme je n'avois qu'un peu de théorie, et quelques noms vulgaires, ne voyant autour de moi que mon ignorance, je m'impatientois, et pour quelques semaines, c'étoit une vraie fureur. Mais peu à peu mes promenades devenoient plus calmes. La petite cousine qui est botaniste à toute outrance, m'a aidé dans mes recherches, ma chère Henriette et ses enfants en prenoient leur part, et nous fûmes quelque fois une famille herborisante, couchée sur la pente, de cette colline que peut être vous vous rappelez. Enfin, j'ai recueilli une grande partie des plantes de ce canton. Je ne suis pas entré dans le labyrinthe des mousses, et les graminées que je désirerois comme fermier de bien connaître, me sont d'une difficulté horrible, Je me suis servi de *Hudson's Flora Anglica*, Linnaei genera, Morison et quelques autres livres de planches.

L'hiver un peu de lecture (je sens déjà l'effet de votre lettre, car je me suis saisi de l'Emile). Je fais de grandes promenades avec mes enfants. Je passe plus de temps dans les chaumières que dans les châteaux du voisinage. Il y a toujours à s'employer dans une ferme et à faire des petites expériences. Je chasse le renard, ce que je fais en partie par habitude, et en partie de ce que cela amuse mon imagination de quelque idée de vie sauvage. Cela me fait parcourir une vaste étendue de pays charmant, et je n'ai presque point de goût plus vif que celui-là. Je n'ai rien à faire dans cette chasse aux exécrables querelles des seigneurs et des braconniers et des seigneurs entre eux mêmes. Et je donne le change, assez misérablement, je l'avoue à ma compassion, en ne voyant presque point la pauvre bête que nous poursuivons et en la croyant aussi malfaisante que nous. Je ne laisse pas d'y trouver toujours quelque chose qui me blesse.

Vous voulez que je vous parle de moi et vous ne me dites presque rien de vous même. Il y a des lettres sous votre nom qui pa-

roissent dans les papiers publics. Je ne parle jamais de vous qu'aux deux aimables femmes que vous avez vues en Derbyshire, et par la même raison je me ferois un crime de montrer une de vos lettres. Il me seroit dur de croire qu'il n'entre que de la vanité dans ce que je sens pour vous. — Cependant si jamais je suis connu ce seroit sous le nom de l'ami de Rousseau.

Il est bien tems de vous laisser à votre repos, mais je n'oublierai pas de vous dire que je prends part très sincèrement à la joie que vous avez de la convalescence de votre ami[1].

				s		d
Morison	L.	o	«	10	«	6
[Petivenus				3		[2]]
Ray				4		
				14	«	6

Adieu Monsieur, — Ne vous reverrai-je jamais ?

Je compte d'aller à Dijon cet été, avec une partie de ma famille, voir mon beau-frère et sa femme qui y sont.

En regardant de plus près le petit tome de Petivenus, je crois qu'il ne vous servira de rien. Je ne viens pas à bout de comprendre vos cent planches ; il y en a bien plus si vous les prenez toutes. Pour ce qui regarde Ray seulement, il y en a 72, 50 qui sont peut être celles que vous avez, et 22 de nouvelles. J'ai mis dans le Ray un avis de Millan qui vous éclaircira sur ce qu'il y a dans l'édition complette. Il vient de me dire qu'il pense quelquefois à donner des descriptions, etc. de Dillenius, — c'est lui qui a publié l'édition moderne que vous avez.

Lord Nuneham[3].

I

A Londres ce 27 Janvier [1767.]

Je viens de recevoir votre lettre[4] dans l'instant Monsieur, et je me rendrai incessamment chez Monsr Davenport. Pour preuve Monsr de ma façon de penser à votre égard, permettez que je

[1] Du Peyrou. *Œuvres,* t. XII, p. 44, *à Guy,* 25 déc. 1767.

[2] Biffé.

[3] Cf. p. 17, n. 4.

[4] *Œuvres,* t. XI, p. 403, 24 déc. 1766. Nuneham était alors absent de Londres; cf. p. 180, XVII.

vous envoie une lettre que j'ai commencée il y a quelques jours, mais que je n'avois pas finie ; je ne sais pas si vous l'entendrez, mais je me flatte que vous me pardonnerez. S'il y a quelque chose pour votre service ici, ne me ménagez pas ; recevez Monsieur, les assurances de mon respect et de mon estime.

NUNEHAM.

II

A Londres ce 10 Février 1767.

Selon votre désir, Monsieur, je me hâte de répondre à votre lettre, que j'ai reçue hier au soir et qui m'a fait un sensible plaisir[1]. J'allois chez Monsr Wattelet, à Moulin-Joli, quelques jours après la publication de vos lettres et celles de Mr Hume, nous parlâmes beaucoup de vous et d'elles, et il témoigna beaucoup de tendresse et d'amitié pour vous ; je crois même pouvoir répondre que ses sentiments pour vous ne sont point du tout changés et que son attachement est véritable, car il m'en a parlé de façon à n'en point douter.

Ne jugez pas Monsieur, de tous mes compatriotes d'après quelques personnes de ce qu'on appelle bonne compagnie, gens qui ne jugent jamais par eux-mêmes, et qui, n'ayant pour eux que le préjugé des hommes en faveur des grandeurs et des richesses, ne peuvent pas manquer de décrier celui qui méprise les seules choses dont ils tirent tout leur mérite ; vous avez beaucoup d'amis ici, malgré tout ce qu'on a fait pour vous les ôter et parmi ce nombre quelques-uns de la première distinction pour le génie et les talents.

Dans votre première lettre, Monsieur, vous m'avez donné la permission d'aider au détail de vos livres et de vos estampes. Si vous le trouvez bon je me chargerai des dernières, car je connois beaucoup d'artistes, et Mr Davenport n'en connoît aucun ; le meilleur moyen à ce qui me paroit seroit de les faire évaluer par un artiste et un vendeur d'estampes, afin de ne pas être trompé. Il y a aussi une autre façon de les vendre. Il y a presque tous les soirs une vente à l'encan, où sans qu'on sache à qui elles appartiennent, on peut les ajouter au catalogue ; je ne veux cependant rien faire avant d'avoir appris votre décision là-dessus. Mandez-moi, je vous prie, Monsieur, si vous voulez que vous soyez nommé en cas que je vende les estampes ; en tous cas, je ne veux pas m'en défaire ni pour moins, ni pour plus que leur valeur réelle.

Je vous remercie, Monsieur, de l'offre obligeante que vous m'avez fait, et j'accepterai avec plaisir les gravures de Monsr Watte-

[1] *Œuvres*, t. VI, p. 416, 7 février 1767.

let, s'il ne me les avait pas données lui-même, si Madlle Le Vasseur ne m'a pas oublié, faites-lui je vous prie mes compliments. Agréez je vous prie, mes compliments et l'assurance de ma très sincère estime.

NUNEHAM.

III [1]

A Londres ce 19 Février 1767.

Je suis charmé Monsieur que ma lettre vous ait fait plaisir, j'en aurai toujours un très grand à vous être utile à quelque chose. Je vous remercie, Monsieur, du présent que vous voulez bien me faire [2]; je l'accepte avec beaucoup de plaisir et de reconnoissance et venant de vous, il me sera cher. Je garderai avec soin les gravures de Monsr Wattelet; j'aurai souvent l'occasion de les lui renvoyer si vous le voulez; ou si je pouvois savoir quel livre de botanique vous souhaitez peut-être pourrois-je trouver le moyen de faire l'échange avec quelqu'un qui aime mieux les estampes rares que des livres de cette espèce. J'ai vu votre ami Mr Davenport ce matin, qui m'enverra vos portefeuilles aussitôt qu'il les aura dépaquetés ; vous pouvez compter Monsieur qu'en les vendant, je ne consulterai que votre goût et que si je choisis quelques-unes des gravures, je ne les paierai que le prix marqué, j'espère que vous me rendrez la justice, de ne pas me croire capable de l'impertinence de faire autrement.

Dans toute cette affaire, il ne sera pas du tout question de vous, Monsieur. Je crains d'être trop tard pour la poste, sans cela j'aurois envoyé cette lettre à Mr Davenport pour vous la faire tenir, ainsi je vous prie de m'excuser. Mes compliments je vous prie à Mlle Le Vasseur ; s'il y a quelque chose pour son service ici, j'exécuterai ses commissions avec plaisir. Agréez je vous prie, Monsieur, les assurances de mon respect et de mon estime.

NUNEHAM.

IV [3]

A Londres ce 28 Mars [4] [Février 1767.]

Monsieur Davenport vient de m'apporter Monsr vos portefeuilles [5], mais les estampes sont dans un désordre affreux ; les bonnes et

[1] *To | Monsieur Rousseau.*

[2] Estampes originales des œuvres de Rousseau. *Œuvres,* t. XI, p. 421, 14 fév.

[3] *To | Monsieur Rousseau.*

[4] Erreur; lire : février ; cf. *Œuvres*, t. XII, p. 3, *à Harcourt*, 5 mars, qui est la réponse de Rousseau à cette lettre.

[5] Cf. p. 188, XXVI.

les mauvaises impressions sont mêlées ensemble, et malgré mes recherches je ne trouve pas une seule gravure de notre ami Monsr Wattelet; il faut que les officiers de la douane les aient perdues ou prises. Heureusement il n'y a rien de gâté, ce qui m'étonne voyant combien tout est dérangé. Demain des artistes viendront les apprécier. Mes compliments je vous prie à Mlle Le Vasseur. Agréez, Monsieur, les assurances de ma très parfaite estime. NUNEHAM.

Le papier ci-joint est tombé d'un des portefeuilles. J'ai aussi trouvé une découpure de Monsr Hubert de Genève, je crois quelle est de Monsr de Voltaire, la figure est habillée en guerrier Romain. Que voulez-vous Monsieur que j'en fasse ?

V [1]

[du 7 au 12 mars 1767.] [2]

Monsieur Davenport, Monsieur, m'apporta Samedi encore deux portefeuilles d'estampes, parmi lesquelles j'ai trouvé celles de Monsr Wattelet, que j'ai mises à part selon votre intention. J'ai trouvé un grand nombre de gravures de Monsr l'Abbé St-Non, je ne les avois pas, car elles sont rares, et puisque vous ne voulez pas qu'elles soient vendues parmi les autres, je les garderai pour moi, c'est un cadeau qui m'est fort agréable, et je vous en fais Monsieur mes remerciements. Je suis charmé d'avoir trouvé le portrait de Milord Maréchal; je l'ai envoyé tout de suite chez Monsr Davenport en le priant en même temps de vous l'envoyer à la première occasion, et j'espère qu'il arrivera chez vous sans accident. J'ai vendu déjà, Monsieur pour près de 9 guinées et demi d'estampes. On ne m'aurait pas payé la moitié de leur valeur, si je les avois cédé tout ensemble à un marchand aussi j'ai pris le parti de m'en défaire à différentes personnes après avoir marqué le prix sur chacune, selon que ceux que j'ai employé pour les évaluer, m'ont dit quelles valoient. Vous pouvez être persuadé, Monsieur que je n'en ai pas vendu une seule, un sol au-delà du prix qu'on payeroit dans une boutique; pour toute chose au monde, je ne voudrois pas abuser de la confiance que vous avez la bonté de me marquer. J'en suis trop glorieux pour vouloir risquer de la perdre, et je vous fais mes très sincères

[1] *To | Monsieur Rousseau.*

[2] Cf. *Œuvres,* t. XII, p. 3, *à Harcourt,* 5 mars 1767; *supra,* p. 189, 12 mars, XXVIII.

remerciments de ce que vous voulez m'employer, car comme je connois tous les artistes, ce n'est qu'un amusement pour moi. Je suis très fâché d'apprendre Monsieur que vous avez eu mal aux dents, mais j'espère d'ailleurs que votre santé est bonne et pas plus mauvaise que quand je vous ai vu à Londres, et que l'air de ce pays ne vous est pas contraire. Agréez je vous prie, Monsieur, les assurances de mon respect et de mon estime.

NUNEHAM.

Mes compliments à Mlle Le Vasseur.

VI

A Londres le 7 d'Avril 1767.

L'estampe qui me restoit, Monsieur, quand je reçus votre lettre, [1] étoit le portrait de Mlle Clairon d'après le tableau de Carle Wanloo mais par bonheur, j'ai encore celui du roi,' c'est de tout ceux qu'on a fait le plus ressemblant et le mieux gravé, et il est si rare que, malgré mes recherches pendant plus d'un an, je n'avois pas pu le trouver pour un ami que j'ai en France qui me l'avoit demandé ; ainsi j'avois acheté le vôtre pour le lui envoyer, mais depuis que j'ai reçu votre lettre, j'ai repris l'argent que j'avois payé et je garderai avec soin l'estampe jusqu'à ce que vous me la demandiez. Vous avez évalué Monsr les gravures que vous avez reçues de Monsr Ramsay beaucoup au-dessus de leur prix ; le portrait du roi ne vaut que 5 shillings, et j'ai vendu celui de l'amiral Boscawen 0 : 7 : 6 Lord Bath 0 : 2 : 6 Duke of Argyle 0:2:0 Lord Bute 0 : 10 : 6. Quand Milady Spencer reviendra à Londres, je vous dirai au juste Monsr pour combien j'ai vendu les autres gravures anglaises, car c'est elle qui les a toutes achetées. C'étoient des portraits gravés par Houbraker dont la plupart se vendent 1 shil. et les bonnes impressions dont il y en avoit quelques-unes deux shil. chacune.

Parmi toute votre collection d'estampes, il n'y en eut qu'une que je ne pus pas vendre aisément, c'étoit le portrait de Lord Bute ; celui même qui l'avoit gravé me disoit qu'il lui en restoit encore 200 impressions et un autre marchand me disoit qu'il avoit eu la folie d'en prendre plusieurs dans le tems qu'elles paraissoient et qu'il n'avoit jamais pu se défaire que d'une seule. La gravure cependant est belle. Je distribuerai l'argent que vous avez destiné aux pauvres, quand j'aurai appris si vous voulez ou non que je fasse une évaluation exacte du produit de la vente des

[1] *Œuvres,* t. XII, p. 8, 2 avril.

estampes que vous avez eues de Mons[r] Ramsay ; mais sachant, Monsieur, que vous aviez mis trop haut la valeur, j'ai cru qu'il me serait permis de prendre la liberté de vous avertir avant de répondre à vos intentions charitables. J'ai été charmé d'apprendre par Mons[r] Davenport que vous aviez accepté la pension du roi ; la façon dont elle a été donnée est digne de celui qui la reçoit.

Vous ne m'avez jamais mandé Monsieur dans quel état est votre santé, ni comment vous vous trouvez de l'air du pays. J'apprends que M[lle] Le Vasseur ne se porte pas bien, et quel a dessein de venir consulter quelque médecin de Londres. J'espère que je saurai à peu près le tems de son arrivée, car qu'elle vienne seule ou que vous l'accompagniez je serois fâché d'être absent. — A qui voulez-vous que je paie l'argent qui vous appartient ? le tout est de Lst. 16 : 11 : 7, Agréez je vous prie Monsieur mes sincères salutations. NUNEHAM.

VII [1]

A Londres ce 7 Mai [1767.] [2]

J'ai vu aujourd'hui, Monsieur, les gravures que j'ai vendues à Milady Spencer ; elle a été à la Campagne, ce qui m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre, et de vous payer l'argent que je vous dois. Le prix des estampes que vous avez reçues de M[r] Ramsay, (le portrait du roi compris) ne monte qu'à Lst. 1 : 15 : 0 ; je tâcherai de distribuer cette somme à ceux qui auront le plus besoin d'argent et qui sont d'honnêtes gens. Je viens d'envoyer chez votre digne ami M[r] Davenport, pour savoir s'il étoit en ville, et pour demander la permission d'aller chez lui demain ; mais on me mande qu'il y a quinze jours qu'il est parti pour la campagne, et comme je ne reste ici que jusqu'à mercredi je payerai l'argent à mon banquier, et je vous envoie Monsieur, un billet [3] que vous pouvez changer en argent quand vous jugerez à propos en écrivant votre nom sur le billet, ce sera alors comme un billet de banque.

C'est moi, Monsieur, qui vous dois des remercîments ; en me témoignant de la confiance, vous m'avez fait le plus vrai plaisir et je suis bien sensible à cet honneur. Recevez, je vous prie, Monsieur mes très sincères salutations et mon respect.

NUNEHAM.

Si Monsieur Davenport est chez vous Monsieur, faites lui je vous prie mes compliments ainsi bien qu'à M[lle] Le Vasseur.

[1] *To | Monsieur Rousseau.*

[2] Rousseau n'était déjà plus à Wootton.

[3] Rousseau le négocia en France, *Œuvres,* t. XII, p. 49, 13 janv. 1768.

VIII

A Nuneham ce 27 Juillet [1767.]

Je me hâte Monsieur, de répondre à votre lettre[1], que j'ai reçue hier au soir, car je suis trop sensible à l'honneur que vous m'avez fait, pour tarder d'un moment à vous en faire mes remerciments. Je ne saurois Monsieur, vous exprimer combien je suis touché des marques que vous me donnez de votre amitié; conservez la moi toujours, elle me sera toujours chère, et je tâcherai de m'en rendre digne.

Ayant été à la campagne depuis longtemps, et ne sachant pas le lieu de votre retraite, j'ai été fort inquiet sur votre compte; mais j'ai appris depuis peu, la réception qu'on vous fit à Amiens et cela me rassure un peu. Partout où vous serez je ferai des vœux pour votre bonheur, et il me sera doux d'apprendre que vous l'ayez trouvé.

Je crois, Monsieur, que le billet que je vous ai envoyé ne pourroit servir de rien dans le pays où vous êtes; mais si vous le trouvez bon, je pourrois écrire à mon banquier à Londres pour payer la somme à un de ses correspondants à Paris, qui vous fera toucher l'argent, et je ne crois pas que Mr Foley qui est mon banquier à Paris et qui connoît mon écriture, fasse la moindre difficulté de le payer à vue, si vous voulez prendre la peine de l'envoyer chez lui.

Agréez je vous prie, Monsieur les assurances de mon attachement et de mon respect.

NUNEHAM.

Que voulez-vous que je fasse Monsr des gravures de Monr Watelet et du portrait du roi? des occasions pour vous les envoyer ne me manqueront pas, en cas que vous souhaitiez les avoir. Pourrois-je vous être bon à quelque chose dans ce pays-ci?

IX[2]

A Londres ce 22 Janvier 1768.

Comme dans votre dernière lettre Monsieur, vous m'aviez donné l'espérance de recevoir de tems en tems de vos nouvelles, et qu'il y a bien longtems que je n'en ai point reçu, votre silence m'inquiète trop pour que je puisse résister davantage à l'envie que j'ai de vous écrire, et je compte Monsieur sur les bontés que vous

[1] *Œuvres,* t. XII, p. 23, 10 juillet.

[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

m'avez toujours témoigné, pour mon pardon, de ce que j'ai pris cette liberté, sans en avoir reçu la permission. Ne sachant ni où vous êtes, ni l'état de votre santé, je vous prie instamment Mons[r] de ne plus me laisser dans l'ignorance sur ce qui m'intéresse si véritablement. N'ayant pas trouvé M[r] Davenport chez lui, et ne l'ayant pas vu chez moi de tout l'hiver je n'ai pu apprendre les motifs de votre départ; si c'étoit le mauvais traitement que vous avez reçu en Angleterre, qui vous obligea de quitter ce pays, je trouve que ma patrie est encore plus à plaindre que vous.

Faites bien mes compliments à M[lle] Le Vasseur et agréez je vous prie Monsieur les assurances du plus sincère respect.

NUNEHAM.

ce 26 Janvier.

Cette lettre étoit déjà écrite et prête à envoyer à la poste vendredi passé, quand on m'apporta celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en dernier lieu[1]; je ne pourrai trop vous remercier Mons[r] des marques que vous m'avez donné de votre souvenir, mais mon mauvais français ne me permet pas d'exprimer les sentiments de mon cœur. J'aurai soin de vous envoyer le portrait du Roi à la première occasion qui se présentera pour vous l'envoyer sans risque d'être perdu, et je crois que ce sera au départ de Mons[r] Durand ministre de France[2]. J'accepte avec plaisir et reconnoissance Mons[r] les belles gravures de Mons[r] Wattelet, que vous avez bien voulu m'offrir; je les joindrai aux autres que vous m'avez données, et je vous laisse à juger Monsieur si celui de mes portefeuilles qui contiendra les estampes que je tiens de vous sera celui dont je ferai le moins de cas. Permettez Monsieur que je vous réitère les assurances de mon respectueux attachement.

Roustan[3].

I[4]

Monsieur, Il y a longtemps que j'aurois eu l'honneur de vous écrire, si j'avois eu à vous apprendre quelque nouvelle intéres-

[1] *Œuvres*, t. XII, p. 49, 13 janvier.

[2] Chargé d'affaires en l'absence de l'ambassadeur, comte de Guerchy (*The London Chronicle*, vol. XXI, n° 1627, May 7-9, 1767.)

[3] Cf. p. 27, n. 5.

[4] *To* | *M[r] John James Rousseau* | *at Wotton near Asburn in* | *Derbyshire.*

sante que je pusse croire nouvelle pour vous, ou si j'avois pu présumer qu'une correspondance ecclésiastique put encor vous plaire : mais je sens avec douleur que mon ordre a eu de trop grands torts avec vous, et moi trop peu d'occasions de me distinguer d'eux pour que j'aie droit que vous fassiés pour moi une classe à part. Cependant la conscience secrette de mes sentimens pour vous, et le souvenir de l'accueil amical que vous nous fîtes à Chesick, m'enhardissent à surmonter cette crainte pour vous demander une grace tant en mon nom qu'à celui de tous vos amis de Genève : Vous n'ignorés pas sans doute les horreurs que Mr Hume a eu la bassesse d'écrire de vous à Paris, la gazette de cette capitale les a répétées, et par ce moien Genève en a été imbue : Assurément nous ne mériterions guère que vous vous donnassiés la peine de nous instruire, si nous vous soupçonnions capable de mériter les noms qu'il vous donne : sa conduite même dépose contre lui, car quand vous lui auriés fourni de réels sujets de plainte, tant que ces torts étoient entre lui et vous, un véritable ami, un bon cœur, un philosophe enfin, (si la philosophie est quelque chose), ne se presse point de diffamer son ami dans toute l'Europe ; c'est par son triste silence qu'il l'accuse plutot que par ses discours : Mais sans ajouter foi à ces viles imputations, nous serions charmés de savoir quel en est le prétexte, et le respectable Mr Abauzit m'a fait dire en particulier par Beau Chateau qu'il espéroit en être instruit par mon moien : J'espère donc que vous voudrés bien considérer que tous les coups qu'on vous porte, sont autant de soufflets pour nous, et qu'en bonne équité vous nous devés un bouclier pour les repousser : Vous avés vu sans doute la déclaration des Médiateurs en faveur du P. C.[1] Elle vous aura plus affligé que surpris ; il s'en est falu de fort peu que la Bourgeoisie ne protestat contre, et pendant plùsieurs jours on envoioit au D[iable] les commissaires et autres qui combattoient cet avis ; à la fin pourtant ils l'ont fait prévaloir, et leurs amis en Suisse les ont assurés que cette modération leur faisoit beaucoup d'honneur dans les deux Cantons[2] ; mais un des Représentans m'écrit qu'ils sont bien déterminés à rejetter, quoi qu'il en coute, le prononcé final des Méd[iateurs] s'il n'est pas équitable : Beau Chateau me marque que quand on parle en Suisse, surtout à Zurich, d'em-

[1] Le Petit Conseil, ou Conseil ordinaire, ou Conseil étroit, ou Conseil des XXV. On trouvera la signification de tous les termes politiques de ces lettres, dans les *Œuvres,* t. III, pp. 267-272 : *Note sur la Constitution de Genève,* analyse des ouvrages de d'Ivernois et de Picot, due à Petitain.

[2] Zurich et Berne.

ploier des moiens violens, les Officiers disent publiquement qu'ils ne marcheront pas contre leurs alliés, et qu'ils le sont non du XXV ni du CC. mais du Conseil général. Usteri[1] me mande aussi que les 2 Cantons se sont bien promis de ne pas permettre qu'on portat atteinte aux droits du peuple : J'attens avec une mortelle impatience ce que tout ceci deviendra, car franchement je crains plus encore que je n'espère ; si vous souhaités que je vous communique ce que j'apprendrai, vous n'avés qu'à me dire un mot : Présentés, je vous prie, mes respects à Mlle Le Vasseur, donnés-moi des nouvelles de votre santé, et agréés de nouveau les assurances du tendre attachement et de la parfaite estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

A. J. ROUSTAN.

London Meard's Court Dean Street Soho ce 28e Aoust 1766.

II[2]

Londres ce 11e octobre 1766.

Monsieur, Au hazard même de vous être opportun, je n'aurois pas différé si longtems à vous témoigner le plaisir extrême que m'a causé votre dernière lettre[3], si je n'avois été bien aise de pouvoir vous satisfaire en même temps sur la lettre que vous écrivîtes le 30e Aoust dernier à Mr d'Yvernois[4]. Je ne manquai pas de prier Mr Beau Chateau de s'en informer, et voici ce qu'il me répond : « Mr D'Yvernois étoit parti pour un voiage ordinaire de » commerce, lorsque j'ai reçu votre lettre, il me communiqua la » veille de son départ la lettre de Mr R. du 30e Aoust, et je ne » doute pas qu'il ne lui ait écrit, je ne sai rien de la lettre par Ami : » Aussitot la votre reçue, j'allai en lire au respectable Mr Abauzit » le morceau qui concernoit Mr Rousseau ; après l'avoir ouï, vous » m'avés mis, me dit-il, du baume dans le sang ; faites mes com- » plimens à M. Roustan, et priez-le de saluer très affectueusement » Mr Rousseau de ma part. » Mr Deluc Père me fait prier par le même canal de vous dire qu'il espère que tout ira bien, qu'outre son entière confiance à la Providence il voit dans les causes secondes plusieurs raisons de bien augurer, qu'il est bien aise que

[1] Léonard Usteri, le correspondant de Rousseau ; cf. p. 6, n. 6.
[2] *To | Mr John James Rousseau | at | Wootton in Derbyshire | near Asburn.*
[3] *Œuvres*, t. XI, p. 388, 7 sept.
[4] *Œuvres*, t. XI, p. 386.

les choses aillent lentement, parce que les calomnies répandues depuis fort longtems sur le compte de la Bourgeoisie, et qui lui ont fait beaucoup de tort, ne se dissipent qu'à la longue, et avec effort, et que la vérité se faisant jour, tout est gagné. Beau Chateau finit en me chargeant de vous dire pour lui mille choses, que son cœur vous suit en tous lieux et se trouve associé à toutes vos peines ; je puis bien vous assurer aussi que je ne connois personne qui vous honore et vous chérisse plus que lui ; mais c'est assés vous parler des autres, venons à moi.

Votre lettre m'a donné la joie la plus vive que j'eusse ressentie depuis longtems, et par les assurances que vous m'y donnés de votre estime qui me sera toujours infiniment chère, et par la démonstration qu'elle m'a fournie du calme et de la paix intérieure dont vous jouissés, en dépit de tous les orages par lesquels on a voulu la troubler : Nous autres hommes vulgaires qui nous échauffons si souvent pour des bagatelles, n'imaginons pas même qu'on puisse tenir aux assauts que vous avés soutenus ; mais, graces en soient rendues à Dieu, je ne vous connoissois encore que pour un grand homme, je vous connois maintenant pour un sage, et je me console un peu de vos longues infortunes en pensant qu'elles n'ont servi qu'à vous faire déploier toute l'excellence de vos vertus. Non, jamais vous n'avés mieux montré la malice de vos ennemis qu'en me parlant d'eux comme vous l'avés fait, et la plus amère satyre qu'on put faire d'eux seroit d'assurer qu'ils pourroient lire le morceau qui les regarde, sans rougir de confusion de leurs procédés avec vous. Je voudrois pouvoir me juger capable de la tâche que vous m'invités à prendre, mais j'en doute extrêmement ; il y a bien de la distance, Monsieur, entre vous admirer et vous imiter, et je penche fort à croire que l'Auteur d'un tel plan est seul capable de l'exécuter ; non que je n'eusse grande envie d'essaier au moins, puisqu'au contraire j'écrivois à Usteri il y a quelques mois, que si, comme il n'y avoit que trop d'apparence, la Médiation opprimoit la liberté à G[enève] je vengerois l'innocence asservie, et crierois au voleur de toutes mes forces ; mais vous verrés trop par ces expressions que ma tête est encor bien jeune pour suivre des conseils aussi sages que les vôtres, je sens qu'une histoire ne doit point être une philippique, et que crier est le moien de n'être pas écouté ni cru ; mais combien de fois en voiant le meilleur parti, prend-on le mauvais ?

Je ne puis finir, Monsieur, sans vous communiquer une idée qui, si elle est vraie, est bien propre à consoler un ami de la vérité tel que vous : Vous avés été persécuté ainsi que la plupart des grands hommes ; mais pourquoi ? Parce que quand vous avés paru

dans le monde, le public régnant, les Docteurs, les Lettrés avoient leur [siège][1] tout fait, et le moien qu'après avoir mis 40 ou 50 ans à le former et l'enseig[ner ils] l'abandonnassent: Mais pour avoir harcelé le Docteur, il ne s'ensuit nullement qu'ils étouffent sa doctrine et vos écrits resteront, Monsieur, la postérité arrivera, et libre des préjugés de ses pères, elle examinera impartialement les pièces du procès, et vous rendra la justice que vous refusent vos contemporains: Je n'ai pas la cruauté de souhaiter que vous viviés assés pour le voir, vous avés mieux à espérer que de vains éloges, mais je vous félicite de bien bon cœur du parti que vous avés pris de laisser crier les sots et les fripons, et de ne vivre plus que pour vous, en vous souvenant pourtant quelquefois d'un disciple qui vous porte toujours dans son cœur.

A. J. Roustan.

III[2]

Londres le 24e Novembre 1766.

Monsieur, J'aurois eu beaucoup plutot l'honneur de vous répondre[3] sans une espèce d'épuisement dont je fus surpris il y a quinze jours, et qui m'ôtoit absolument le courage d'écrire : Graces à Dieu, je me trouve actuellement beaucoup mieux, et je me hâte d'en profiter pour vous témoigner combien votre confiance me touche, et avec quel plaisir je ferai tout mon possible pour qu'elle ne vous soit pas absolument inutile ; ou pour mieux dire, ce n'est pas tant à vous que je pense en cette occasion comme au public et à moi ; je présume en effet que vous ne serés point fâché que j'aie compris qu'il s'agit d'un ouvrage que vous ne voulés pas dégner publier vous-même, et pour la publication duquel vous voulés cependant prendre des mesures ; or quand l'Auteur ne me seroit pas aussi cher qu'il l'est, la nature seule de ses écrits me feroit un devoir de contribuer de mon mieux à leur conservation : Je suis sur que mon ami Ustéri non seulement s'y prêtera avec joie, mais qu'il fera tous ses efforts pour inspirer les mêmes sentimens à ceux dont besoin sera. Si la chose étoit pressée, je lui écrirois tout de suite, mais comme vous me marqués qu'elle ne l'est pas, j'attendrai sa réponse à ma dernière lettre du commencement d'Octobre, et je vous manderai au plutot ensuite ce qu'il m'aura marqué.

Je vai maintenant vous demander un service que votre humanité et votre patriotisme ne me permettent pas de croire que vous

[1] Déchirure.
[2] *To | Mr Rousseau at | Wootton in Derbyshire near | Asburn.*
[3] Allusion à une lettre inconnue.

refusiés, c'est pour Mr Lamande, auteur du Dictionnaire des Negatifs, dont vous avés sans doute entendu parler[1], et pour lequel il a été condamné par contumace le 3e de ce mois à faire amende honorable par toute la ville, cassé de la bourgeoisie, et banni à perpétuité: Je n'ai point lu l'ouvrage, mais si j'en puis juger d'après un grand nombre de traits qu'on m'en a cités, il ne méritoit assurément pas un jugement si sévère : L'article de Mr de Beauteville dont on a fait un si grand monstre, porte seulement que s'il veut prendre avec un peuple libre et souverain un ton qu'on ne souffriroit pas à St Omer (dont il est Gouverneur) il pouvoit se retirer ; mais il a osé dire que Rousseau avoit été sacrifié à la plus indigne politique, et prouver que parmi ces Négatifs qu'on peignoit aux Médiateurs comme la fleur de la Bourgeoisie, il y avoit bien des banqueroutiers, et autres canailles; vous comprenés que le P. C. a été charmé d'avoir cette occasion de satisfaire toutes ses petites passions en faisant sa cour à la France et à ses propres suppôts: Mr Lamande est actuellement à Londres : mais quoiqu'il n'ait pas d'enfans, il n'est pas assés riche pour y vivre avec Me son épouse, il se retire donc dans le Comté de Neuchatel, et me charge de vous prier instamment de lui accorder une lettre de recommandation pour Mr Du Peyrou, et de dire un mot en sa faveur au Maréchal Keith la première fois que vous lui écrirés, pour qu'il ait la complaisance d'en faire autant auprès de Monsieur Michel[2]. Pardon, Monsieur, du petit embarras que je vous cause, mais j'ai cru que rien n'étoit plus propre à adoucir vos malheurs, que de vous fournir l'occasion de servir un Genevois dont l'infortune a tant de raports avec les vôtres : J'ai l'honneur d'être bien cordialement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

A. J. Roustan Pr.

P. S. Comme Mr Lam. compte partir dans peu, si vous jugés à propos de lui accorder la grace qu'il vous demande, vous l'obligeriés doublement de la lui accorder le plutot que vous pourrés. Au reste, j'ai lu votre correspondance avec Mr Hume, et je trouve que vous aviés bien raison de m'y renvoier.

[1] Par Lamande lui-même ; cf. *Lettres*, C, *Lamande à Rousseau*, 3 oct. 1766.

[2] Abraham Louis Michel succèda à Milord Maréchal en qualité de gouverneur de la Principauté de Neuchâtel.

IV [1]

Monsieur, Je suis chargé par commission de vous demander si vous avés reçu les lettres de Genève passées par Paris en datte du 25e. 8bre et 7e. 9bre en réponse à la vôtre du 16e 7bre [2]. On me prie aussi de ne vous pas laisser ignorer la détention de Mr Lenieps conduit à la Bastille le 20e. 9bre à 10 h. du soir et qu'on a mis le scellé sur tous ses papiers. Forcé de sortir je n'ai que le tems d'ajouter que le nouveau règlement des Médiateurs doit avoir été communiqué au Cons[eil] Gén[éral] avant hier 11e Xbre, qu'on s'attend fort à la rejection, et que je suis bien cordialement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

J. A. ROUSTAN Pr.

Londres, ce 13e Xbre 1766.

V [3]

Londres ce 23e Xbre 1766.

Monsieur, J'ai été voir aujourd'hui Mr Voullaire [4] pour lui communiquer ce que vous me marqués au sujet des lettres, il étoit parti dès le matin pour Douvres, d'où pourtant son hôte m'a fort assuré qu'il reviendroit dans peu, moiennant quoi je ne tarderai pas de le voir.

Je partage d'autant plus le chagrin que vous cause la détention de Mr Lenieps que je me regarde comme à la veille d'avoir à gémir sur les malheurs de bien d'autres : Heureusement ou malheusement tous mes amis sont Représentans, et je voi comme vous les choses sous une face qui ne laisse guère lieu à l'espérance. Non que si les Citoyens vouloient user de toutes leurs ressources, ils ne fussent encore en état d'embarrasser fort leurs ennemis, mais ils en font assés pour se faire écraser, et pas assés pour rester libres.

Au lieu de s'attacher à tout prix les Natifs, ils ont vu et témoigné qu'ils voioient de mauvois œil les démarches que quelques-uns ont faites pour rentrer dans les droits qu'on leur avoit accordés en 1738, et se faciliter l'entrée à la bourgeoisie ; heureusement pour eux la Médiation a accordé si peu de chose aux Natifs qu'ils sont en général aussi peu contens d'un parti que de l'autre, et ne

[1] *To | Mr John James Rousseau at | Wootton near Asburn in | Derbyshire.*

[2] Lettre inconnue.

[3] *To | Mr John James Rousseau | at | Wootton near Asburn in Derbyshire.*

[4] Cf. *Lettres*, C, *Jean Rousseau à Rousseau*, 30 sept. 1762, I.

désirent que la fin d'un procès dont ils paient les frais en grande partie sans pouvoir espérer d'y gagner rien.

Je puis d'autant mieux vous donner sur Mr D'Eyverdun les lumieres que vous désirés qu'il a vécu six mois de cette année chés moi[1]. C'est un homme aimable, d'un caractère bon et facile, il a la réputation d'homme d'esprit, et la mérite d'autant plus qu'il n'y prétend point ; il est capable d'écrire médiocrement une feuille volante, mais je le crois incapable de tout ouvrage qui demanderoit de la profondeur ou de la force. C'est moins encore un savant que toute autre chose, il sait outre sa langue maternelle, l'Allemand, le Latin, et assés d'Italien et d'Anglois pour pouvoir lire et converser en ces deux langues[2]. Il a actuellement un petit poste de Clerc dans le Bureau de Mr le Général Conway, et désireroit fort trouver un gentilhomme avec qui voiager. Il a eu été Précepteur du fils du Margrave de Schweit, et a été obligé de quitter cette place pour des raisons de santé. Au reste, Monsieur, vous ne pouvés en effet m'obliger plus sensiblement qu'en me fournissant quelque petite occasion de vous témoigner mon attachement, qui seul égale l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

A. J. ROUSTAN.

VI[3]

Londres le 9e Février 1767.

Monsieur, Je ne croiois pas que mon respect pour vous put s'accroître, Mr Davenport vient de me prouver le contraire ; je vous remercie mille et mille fois pour mes pauvres compatriotes du riche don que vous leur faites[4] et qui, s'il étoit proportionnellement imité, par tous ceux qui le pourroient, les mettroit dans une abondance égale à la misère à laquelle leurs barbares ennemis s'efforcent de les réduire. Il y a près de quatre semaines que de concert avec quelques autres Genevois je commençai ici une collecte en leur faveur ; tout ce que nous avons pu ramasser

[1] Cette enquête permet de substituer le nom de *Roustan* aux***, *Œuvres*, t. XI, p. 403.

[2] De retour en Suisse, Jacques-Georges Deyverdun (1734-1789) joua un rôle en vue dans le monde littéraire vaudois ; cf. Reynold, G. de, *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle*. Ier vol. *Le Doyen Bridel*. Lausanne, 1909, 8°, p. 98.

[3] *To.* | *Mr John James Rousseau* | *at Wootton in Derbyshire near Ashburn.* | *There.*

[4] Cf. p. 143, XXXII; p. 185, XXXIII et n. 3.

encore se réduit à 50 Liv. st. Le malheur est que nos riches Négocians sont tous Négatifs, et sont bien aises la plupart de se couvrir de ce nom contre nos prières ; je me faisois une sorte de scrupule de vous en écrire, sachant qu'indépendamment de la cherté de toutes choses en ce pays, le port de vos livres vous avoit couté un prix exorbitant, et que cependant vous aimeriés mieux vous incommoder que de manquer une occasion si noble de faire du bien ; je n'ai point regret à mon silence, puisqu'il n'a servi qu'à montrer mieux la richesse de la bonté de votre cœur. J'ai donné ma pite aussi, bien inférieure à la vôtre, mais je puis dire au moins que je n'ai jamais reçu argent avec autant de plaisir que j'en ai eu à donner celui-là. Hélas ! si les pauvres n'aidoient pas les pauvres, que deviendroient ces derniers ? J'ai aussi essaié de plaider la cause de la République auprès d'un Ministre, le malheur est que le Ministère est foible et qu'en général les Anglois regardent de trop loin ou de trop haut les affaires du Continent. On recrute à force en Savoye, 12.000 fusils ont été transportés à Chambéry ; Usteri m'a écrit que selon toute apparence les Médiateurs, par leur futur prononcé, laisseroient au P. C. le droit négatif, et ôteroient au peuple la ligne de N.[ouvelle] Elect.[ion] dans le cas exposé dans leur dernier projet. Les Natifs même et habitans ne peuvent mettre le pié sur terre de France qu'après avoir été signer en P. C. qu'ils sont contens du gouvernement ; 200 ont fait à la fois cette démarche, et quelques égrénés ont suivi.

Je finis cette lettre par où j'aurois du la commencer, en vous faisant mes excuses d'avoir tant tardé de répondre à votre dernière du 29e Xbre 1766[1] ; je lus la 2e avec autant d'indignation que de surprise ; je ne suis pas moins convaincu que vous que M. D'Eyverdun ne fait que prêter son nom, et je garderoi précieusement cette pièce comme un moien de dévoiler, tôt ou tard, vos honnêtes ennemis. Comme j'attendois des nouvelles de mon ami de Zurich je ne lui ai pas encor écrit sur votre affaire, mais comptant lui écrire dans une quinzaine de jours, je ne manquerai pas de lui en parler, si je ne reçois de vous un contr'ordre : M. Abauzit a mandé à Beau Chateau que Voltaire avoit eu ordre de sortir des terres de France sur quelques nouveaux ouvrages que l'on a saisis. J'ai l'honneur d'être bien cordialement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

A. J. Roustan.

[1] Lettre inconnue.

VII [1]

Monsieur, Pardon, je vous prie, si je vous fatigue si fréquemment de mes lettres, heureusement celle-ci n'exige point de réponse, elle est uniquement destinée à vous apprendre que le désir de faire connoissance avec vous, et s'il le pouvait, de vous être utile, me procura la semaine dernière la visite de Mr le Général Oglethorp[2]; la manière dont il me parla de vous, de Mr Hume, du gouvernement, du triste état de Genève, de la Religion, auroient suffi à me persuader qu'il étoit digne de mon respect et de votre amitié, mais j'ai de plus en sa faveur le suffrage d'un Mr Hutton, Anglois que j'avois connu beaucoup à Genève, que j'ai beaucoup vu ici, et que je regarde comme un très-bon connoisseur en gens de mérite, qui m'en a dit mille biens. Sur quoi je ne balançai pas à lui donner votre adresse qu'il me demandoit; il se propose, je croi, de vous écrire et peut-être de vous aller voir. Je me suis cru obligé de vous en prévenir, et j'espère que vous n'aurés pas lieu de vous repentir de l'avoir vu. Beau Chateau me charge de vous dire pour lui mille choses; il m'apprend que les vivres sont à un prix modéré : Mr Moultou pense à se retirer ici. Je vous salue, Monsieur, et suis avec un vrai respect, votre très humble et très obéissant serviteur,

A. J. ROUSTAN.

Londres ce 10e Mars 1767.

VIII [3]

Monsieur, J'ai l'honneur de vous écrire pour vous apprendre la mort du vénérable Mr Abauzit, arrivée à Genève il y a près d'un mois; elle a été comme sa vie douce et paisible. Mr Moultou qui l'avoit donnée pour parrain au dernier fils qu'il a eu, se dispose à en faire l'éloge; on imprime aussi de lui trois dissertations, la première sur l'Apocalypse, les deux autres sur l'idolatrie. Je le trouve bien heureux d'avoir terminé sa carrière au moment où sa patrie adoptive court un si grand danger de perdre sa liberté. Permettés aussi que je vous félicite de la pension que le Roi vient de vous accorder, elle l'honore, ainsi que vous, mais en particu-

[1] *To | Mr John James Rousseau | at | Wootton in Derbyshire near | Ashburne.*

[2] James Edward Oglethorpe (1696-1785), fameux philanthrope chanté par Pope; ami de Walpole, de Goldsmith, de Boswell, de Burke.

[3] *To | Mr John James Rousseau | at | Wootton in Derbyshire near | Asburn.*

lier elle justifie votre sagesse de ce caractère sauvage que vos ennemis se plaisoient à lui donner; vous n'avés rien voulu recevoir de ceux qui prennent à leurs peuples, vous avés accepté de celui qui n'a que ce que ses peuples lui donnent volontairement. Je vous dirai aussi que le Petit Conseil a remis à Mr Vernes pour moi mon exemplaire de l'Histoire de Genève, qu'il m'avoit demandé à voir il y a six ans. Je ne sai comment expliquer cet événement, et l'unique solution que j'y puisse donner, c'est qu'on veut me piquer d'honneur. Beau Chateau me charge toujours de vous dire pour lui mille choses. Je ne vous en dirai pour moi qu'une seule, c'est que je suis bien cordialement, Monsieur, votre très humble et très affectionné serviteur,

A. J. ROUSTAN.

Londres ce 5e May 1767.

P. S. — Etant l'autre jour chés Mr Maty[1], Mr Hume y vint, y parla beaucoup de vous, et avec beaucoup de modération; il paroit n'être pas à se repentir d'avoir poussé les choses si loin.

Mr Lucadou a reçu aussi quelques livres pour vous, et vous prie de lui faire savoir à qui vous souhaités qu'il les remette ou par quelle voie il doit vous les faire tenir. Il soupçonne que vous avés quelque mécontentement contre lui, il en est faché, et n'imagine pas comment il y pourroit avoir donné lieu, pénétré, comme il est, pour vous d'esti[me et] d'attachement.

Louis Dutens[2].

I

A Londres 12 Janvier 1767.

Monsieur, J'ai reçu le paquet ci-inclus de Mr Laliaud de Paris[3], et saisis la première occasion de vous le faire parvenir par Mr Davenport, et comme Mr Laliaud et Mr Guy me donnent à entendre qu'ils pourront m'adresser d'autres paquets pour vous, je vous prie de m'informer si je devrai vous les faire passer par la même voie, ou bien si (dans le cas que leurs paquets ne fussent pas tout à fait si gros que celui-ci) vous voudriez par préférence les

[1] Le Dr Matthieu Maty (1718-1776), sous-bibliothécaire du *British Museum,* fondateur du *Journal britannique,* La Haye, 1750-1755.

[2] Cf. p. 76, n. 6.

[3] *Précis pour Jean-Jacques;* cf. *Œuvres,* t. XI, p. 414, *à Dutens,* 5 fév.

recevoir par la poste. Je puis faire affranchir toutes lettres ou paquets au dessous de deux onces.

Je prie aussi M. Davenport de vous envoyer un ouvrage que j'ai publié l'été dernier[1] et que je ne regarde que comme un essai sur le sujet que j'ai traité, susceptible d'être augmenté et perfectionné. Je vous prie de le recevoir avec indulgence, malgré son imperfection et comme un témoignage du respect et du dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

L. Dutens.

Mon adresse est: A Monsieur Dutens, chez Monsieur Stuart de Mackensie, Hill Street Berkeley Square, London.

II

à Londres ce 12 Février 1767.

Monsieur, Mr Davenport m'a remis l'honneur de votre lettre[2], et je me conformerai exactement à la manière dont vous désirez que je vous fasse parvenir les lettres ou paquets qui me seront envoyés pour vous. Je ne manquerai pas aussi de communiquer à Mr Laliaud, les raisons de votre silence à son égard, quoique je sois convaincu que, sachant la résolution que vous avez prise de n'écrire que le moins que vous pouvez, il ne trouve pas mauvais que vous ne l'exceptiez pas de la règle générale que vous vous êtes faite.

Monsr Davenport m'a communiqué le dessein que vous avez, Monsieur, de vous défaire de vos livres et sachant que je suis un peu bouquiniste, il m'a consulté sur la manière de s'y prendre, afin de suivre vos intentions à cet égard. Il lui seroit impraticable de les vendre en détail, sur l'estimation d'un libraire sans tomber dans l'inconvénient que vous voulez éviter. Il n'a pas selon moi d'autre moyen que de former une vente en règle, en cachant votre nom, et je me suis offert à prêter le mien. Si Mr Davenport paroit en ceci, sa liaison avec vous, et la nature des livres formeront un soupçon que ces livres sont les vôtres, qui seroit très avantageux à la vente, mais il me semble que vous craignez que cela ne dégénérat en un abus trop favorable à votre bourse ; sur quoi je vous avouerai que si l'on savoit que ce fussent vos livres qui seroient exposés en vente, je ne doute pas que l'empressement d'acheter ne fut jusqu'à l'enthousiasme.

[1] *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes.*
[2] *Œuvres,* t. XI, p. 413, 5 fév. 1767.

Je ne vois pas au reste, que dans ce cas, vous eussiez la moindre délicatesse à concevoir, et je n'envisagerois le bon effet que cet empressement du Public produiroit pour vos intérêts, que comme un témoignage évident de son estime, que l'on ne peut dédaigner ; cependant je ne fais que proposer humblement mon avis, comme étant au fait du pays et de ces sortes d'affaires, et je ne trouve rien de plus naturel, (après avoir dit ce que je pense) que d'approuver fort que chacun voie par ses propres yeux ; tout ce qui m'importe, Monsieur, est de vous convaincre du plaisir que j'aurois à vous être de la moindre utilité en toutes occasions, et du zèle avec lequel je me porterai à vous prouver combien je suis parfaitement Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

L. Dutens.

Je vous prie de remarquer que la vente de vos livres peut se faire sans que l'on sache à qui ils appartiennent ; l'autre moyen sera plus avantageux ; si vous voulez marquer ceux que vous désirez tomber en mains amies, je les prendrai moi-même sur l'estimation du Libraire, et vous serez toujours le maître de les retirer.

III

à Londres ce 26 Février 1767.

Monsieur, Je n'ai pas répondu plus tôt à l'honneur de votre dernière lettre[4], voulant avoir quelques chose de satisfaisant à vous dire ; j'ai sondé quelques libraires et quelques amis sur l'achat de vos livres, sans éclat et dans le dessein que le débouché s'en fit de la manière que vous désirez. Je vois qu'il ne faut plus penser aux premiers ; outre que votre nom paroît écrit sur le Frontispice de la plupart de vos livres (ce qui frusteroit votre intention de garder l'incognito en cette affaire) le plus honnête libraire est un vrai Juif quand on lui propose d'acheter ; restent nos amis ; mais ceux à qui Mr Davenport et moi parlons de prendre quelques livres, sont seulement d'accord à en prendre une demi-douzaine etc., ce qui rendroit la vente d'un détail très long. Ce que vous suggérez dans votre dernière lettre à Mr Davenport, de les mettre dans un coin de sa maison, seroit le meilleur parti, s'il restoit quelque tems en ville. Pour moi, je n'ai point de maison ; je suis chez Monsieur de Mackensie, frère de My Lord Bute, mon protecteur et mon ami, et j'ai une chambre dans sa maison qui ne pourroit pas

[4] *Œuvres*, t. XI, p. 423, *à Dutens,* 16 fév.

suffire à contenir tout ce que j'ai à y fourrer. Cependant il est très possible de lever toutes difficultés. J'ai proposé à Mr Davenport une idée qu'il approuve fort. Il y a plusieurs livres sur votre catalogue qu'il prendroit volontiers pour son compte; je me chargerai de tout le reste aux conditions que je suis en état de proposer, et qui s'accorderont avec votre délicatesse et la mienne. Le choix de Mr Davenport une fois fait, nous évaluerons les livres sur l'estimation de ces mêmes livres, tirée des différents catalogues des libraires avec les prix marqués. Tout libraire ici étant dans l'usage de publier une fois l'an le catalogue de son fonds, avec les prix, il n'y aura de différence à faire que pour l'état bon ou mauvais dans lequel se trouvera tel ou tel livre. L'évaluation se trouvera ainsi faite avec la plus exacte impartialité, ce qui vous importe, et je suis résolu de ne pas insister à vous être utile de toute autre manière que celle que vous choisissez vous-même. Quelque soit la somme à laquelle se montent les livres, je prévois que je me dérangerois à la payer comptant, mais si cela vous accommode, je vous en ferai la rente viagère, pour laquelle je vous donnerai les sécurités nécessaires, et ceci s'arrangera de façon que vous n'aurez aucun embarras; il suffira que vous chargiez Mr Davenport ou toute autre personne ici, d'en traiter avec moi. La raison pour faire cette proposition est que je n'ai moi-même que des effets mobiles et pensions et autres revenus (qui meurent avec moi) pour environ 4 ou 5 cents Livres sterling par an. J'ai d'autant moins de répugnance de vous parler à cet égard avec ma franchise ordinaire, que je m'attends que vous en montrerez une semblable à accepter, ou à refuser, suivant que la chose vous conviendra plus ou moins. Le désir que j'ai de vous témoigner mon zèle à vous servir, ne peut pas vous paroître indiscret, lorsque je prend soin de le témoigner avec les circonstances qui me conviennent, et je vous en préviens afin que vous n'ayez aucune difficulté à accepter en cas que la chose vous arrange.

Les livres ne sont pas encore déballés. J'ai promis à Mr Davenport d'aller les examiner ce matin chez lui, s'il vouloit les faire défaire. Il seroit bon de savoir si les deux premières pages du catalogue qui se trouvent rayées doivent être exclues dans l'estimation et la vente des livres[1]. Sur ce que Monsr Davenport m'a dit, l'Encyclopédie, qui étoit incomplète sur le catalogue, se trouve complettée depuis; en ce cas c'est un article de plus de

[1] Liste des ouvrages de botanique que gardait Rousseau, cf. *Œuvres,* t. XII, p. 3, 2 mars.

30 Louis qu'il prendra pour lui-même. Nous vous prions Monsieur, de nous faire savoir vos intentions sur le sujet de votre lettre, et de nous dire aussi ce qu'il faudra faire de tous les articles incomplets qui se trouvent sur le catalogue ; il se pourroit que vous eussiez eu avec vous les volumes qui paroissent manquer, auquel cas il serait bon de les envoyer [1].

Après tout de ce que je viens de dire, il se peut que vous puissiez nous suggérer quelque amélioration de l'idée qui nous est venue, et j'attendrai avec impatience que vous vouliez bien nous la communiquer, n'ayant rien de plus à cœur que de vous témoigner avec combien de zèle et de respect, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

L. DUTENS.

IV [2]

à Londres ce 5 Mars 1767.

Monsieur, Je viens de voir M. Davenport, et nous sommes entendus ; je lui ai fait voir votre lettre : nous avons conclu après avoir mis à part l'Encyclopédie pour lui-même, et ceux de vos ouvrages que vous lui présentez, et retiré les livres que vous vous êtes réservés. Le libraire Louis fera le triage des livres incomplets, sur le sort desquels on décidera de manière ou d'autre ; et je me charge de tout le reste ; j'en ferai (de concert avec Mr Davenport) l'évaluation de la manière dont je vous ai fait mention dans ma dernière, et avant la quinzaine vous serez informé du résultat de nos conférences ; en attendant vous pouvez regarder votre Bibliothèque comme venduë entre Mr Davenport et moi, et Mr Davenport sera débarrassé des livres en trois ou quatre jours d'ici, parce que demain j'empaquette une partie des miens pour la campagne afin de faire place aux vôtres. J'ai l'honneur de vous répéter qu'aucun de ceux qui ont des notes en marge ne sortira de mes mains, pas même pour les préter, et lorsque vous voudrez en réclamer quelqu'un vous serez le maître. S'il s'en trouve quelques uns qui ne soient pas dans ce cas, et qui soient des doubles de ma Bibliothèque, je me propose d'en effacer votre nom, s'il est écrit sur les livres, et je me permettrai alors de les changer avec quelque libraire qui ignore entièrement que le livre vous ait appartenu, de sorte qu'il ne paroisse pas une lettre de votre écriture hors dans mes mains.

[1] C'était le cas, cf. *Œuvres,* t. XII, p. 7, 26 mars.

[2] *To* | *Mr Rousseau* | *at Wotton* | *Ashbornbag* | *Derbyshire.*

Le plaisir d'avoir quelques-uns de vos livres (qui me conviennent) est tellement confondu avec celui de vous être bon à quelque chose, que je ne puis pas les démêler bien précisément ; et si le dernier motif entroit pour quelque chose dans ma résolution, vous conviendrez, mon cher Monsieur, que je l'ai bien corrigé par la liberté que j'ai prise de prescrire, pour ainsi dire, moi-même, la manière dont je dois faire cette acquisition. Je suis extrêmement sensible à l'opinion obligeante que vous voulez bien concevoir de moi, et voilà déjà une obligation que je vous ai, avant que vous me fournissiez quelques occasions de la reconnoitre.

Notre pauvre ami Guy a été mis pour quelque tems à la Bastille ; j'ai reçu une lettre de Paris par la dernière poste dans laquelle on me dit que c'est pour avoir introduit quelques mémoires de Mr De La Chalotais ; ce qu'il y a de singulier, c'est que je reçois aussi par la même poste une lettre de Guy *datée de Paris*, dans laquelle il dit qu'une légère indisposition *le retient à la campagne;* et oubliant qu'il a daté de Paris, il répète deux ou trois fois dans sa lettre qu'il ne sera pas longtemps *retenu à la campagne*. Ses affaires n'en vont pas moins leur train, et il n'en paroit pas moins gay, de sorte que je prévois qu'il ne compte pas rester longtems dans son nouveau gîte ; je ne vous en aurois pas parlé, car je n'aime pas annoncer de mauvaises nouvelles, mais j'ai craint que les gazettes ou quelque personne moins au fait, ne vous l'apprit d'une manière moins satisfaisante.

Je finis à la hâte, étant interrompu ; je vous prie d'être persuadé que personne n'est plus sincèrement et avec plus de zéle et d'attachement que moi, Monsieur, votre très humble et affectionné serviteur,

L. DUTENS.

V

à Londres ce 19 Mars 1767.

Monsieur, Je ne sais si Monsr Davenport vous aura écrit que nous avions conclu l'affaire de votre Bibliothèque car j'ai été si fort occupé que je ne l'ai pas vu depuis huit jours, mais je passerai chez lui avant de cacheter ma lettre. La dernière fois que je le vis, je reçus de lui le catalogue de vos livres avec les prix marqués par un libraire, sur le pied qu'ils se devroient trouver marqués sur son catalogue ; le tout (excepté ceux dont Mr Davenport se charge) se montoit à 62 Livres sterling et quelques shillings, et j'y ai ajouté 3 Livres sterling pour le *Platon* que j'avois chez moi. Le livre de l'*Esprit*, et tous les livres et papiers de rebut que le libraire avoit

condamné à être vendus au poids, mais que j'ai voulu avoir, tant à cause de plusieurs journaux et ouvrages périodiques qui s'y trouvoient, que parce qu'ils y en avoit plusieurs qui avoient votre nom en tête, ou des notes marginales de votre main. Il me reste à vous proposer la manière du payement que je dois vous faire ; et je vous prie de vouloir bien choisir l'une des deux suivantes. Ou bien je vous payerai en trois fois les 65 Livres sterling, le premier payement à faire le 5e de Juin prochain de cette année, le 2d le même jour de l'année 1768 et le 3e aux derniers jours de Décembre 1768. Ou bien je vous ferai une rente viagère de 10 Livres sterling pour votre vie, ou la mienne. Je suis si peu au fait des affaires d'intérêt, que quoi que je croye qu'un calculateur appercevroit peut-être une différence sensible entre ces deux propositions, je n'y vois rien pour moi que mon arrangément qui se trouve également dans l'une ou dans l'autre et je vous prie de me dire ce qui vous fait plus de plaisir. Si vous acceptez le dernier, je payerai la première année dès à présent à M. Davenport. Si aucun de ces deux moyens ne vous plaît, vous me ferez un sensible plaisir de me le dire tout ingenuëment, et me suggérer votre idée, qui pourroit peut être me convenir tout aussi bien que les miennes.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien m'honorer de votre réponse au plutôt, car je dois partir pour Paris dans quinze jours avec Madame la Duchesse de Northumberland, et je dois rester quatre ou cinq mois en France avec son fils. Pendant ce tems je vous offre la voie de mon ami, Mr Frédéric Dutens, pour recevoir ici vos paquets de Paris, et vous les transmettre. Les craintes que vous avez témoignées sur l'interception de quelques unes de vos lettres me font prendre la liberté de vous offrir ce canal que je regarde comme aussi sur que le mien propre. Je verrai à Paris Mr Guy et Mr Lalliaud, et ceux de vos amis que vous souhaiterez d'instruire de vos intentions, pour peu que vous vouliez me charger de quelque commission pour eux ; je vous prie d'être persuadé que je me ferai un vrai plaisir, et pour eux, et particulièrement pour vous, de pouvoir vous être de la moindre utilité. Je suis avec la plus grande sincérité et le zèle le plus respectueux, Monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur,

L. Dutens.

J'ai apporté ma lettre, avant de la cachetter, chez M. Davenport qui m'a fait le plaisir de vous communiquer la nouvelle agréable que le Roi vous avoit accordé une pension de 100 Livres sterling. La manière dont le Roi vous donne cette marque de son estime m'a fait autant de plaisir que la chose même, et je vous

félicite de tout mon cœur de ce que ce bienfait est conféré du plein gré de Sa Majesté et du Secrétaire d'Etat, sans que la moindre sollicitation y ait eu part.

VI

à Londres ce 5 Nov. 1767.

Mr Frédérick Dutens est prévenu [1] sur l'omission du lieu de la date qui sera observée dans les lettres de change que Monsr Rousseau tirera sur lui, cela ne formera aucun inconvénient, et Mr Guy pourra faciliter le passage de ces lettres. Mr Dutens [2] souhaite fort se conformer à tout ce qui pourroit faire le plus de plaisir à Monsieur Rousseau, pour lequel il ne cessera point d'avoir un zèle toujours prêt à se manifester dans les occasions où il le jugera propre à le servir.

VII

A Newcastle ce 10 Février 1768.

Mon cher Monsieur, J'ai reçu ici votre billet obligeant [3] et j'ai appris que mon cousin [4] avoit payé à Londres votre petite lettre de change. J'étois surpris de n'en point avoir de nouvelles, et suis fâché que la raison de ce retardement de votre part tourne à votre désavantage : ainsi je vous prie de bien vouloir en tirer une autre semblable au mois de mars prochain ; la suivante sera, si vous le trouvez bon ensuite, au mois de Janvier de 1769. Il me flatte que vous vous apercevrez par la suite qu'il vous sera plus commode d'avoir un lieu sûr, où vous puissiez recevoir cette petite rente, parce que de quelque endroit que ce soit vous pouvez tirer sur Londres, au lieu que je suis errant, et le serai probablement encore quelques années, avant de me fixer ici à Newcastle, qui m'a fort l'air d'être un jour mon domicile. Je pense à aller en Italie à la fin de cette année, et je passerai à Genève, où je m'arrêterai quelque tems. J'y fais imprimer une édition complète des Œuvres de Leibnitz en 6 vol. in-4°, dont cinq sont déjà imprimés, c'étoit une chose désirée depuis fort longtemps. Je me propose de rester une quinzaine de jours en cette ville (Genève) que je n'ai jamais vue. J'y verrai des gens prévenus contre moi, parce que lorsque j'avois

[1] *Œuvres*, t. XIII, p. 42, *à F. Dutens*, 16 oct. 1767.
[2] Louis Dutens; ce billet est de son écriture.
[3] Inconnu.
[4] Frédéric Dutens, cf. la lettre suivante.

l'honneur d'être chargé des affaires du Roi d'Angleterre à la Cour de Turin [1], je refusai de servir vos ennemis auprès du roi de Sardaigne, dans quelques affaires qu'ils avoient à solliciter auprès de lui ; peut-être que l'occasion pourroit exiger de moi de renouveler quelques discours sur ce sujet, mais je ne serois pas fâché de savoir jusqu'à quel point il vous seroit agréable qu'un homme qui vous aime parlat sur un sujet aussi délicat dans un public tel que celui de Genève. Si je retourne heureusement de ce voyage, qui durera environ deux ans, je compte me fixer en cette ville qui est le pays de la liberté, la bonne foi, la bonté de cœur et l'hospitalité. On ne peut en dire trop de bien, et je suis sûr que si vous aviez premièrement débarqué ici, vous y seriez encore. — J'ai reçu dernièrement une lettre de Mr Davenport qui m'a fait espérer que vous pourriez bien revenir en Angleterre. Savez-vous bien, mon cher Monsieur, que Newcastle est le lieu qui vous convient, et que s'il se trouvoit que Mr Davenport eut bien prévu, et que vous fussiez sur le point de partir, je serois, (jusqu'au mois de Septembre) à tems de vous faire les honneurs de cette ville et de vous y bien établir ? Cette idée me plaît très fort, et vous me direz ce que vous en pensez.

Adieu, mon cher Monsieur, je croyois ne vous écrire que deux mots, et voilà une lettre de trois pages. Je vous prie de me continuer votre amitié, de compter sur la mienne et de me croire tout à vous.

L. Dutens.

Frédéric Dutens.

Voici Monsieur un paquet que j'ai reçu pour vous de Paris, sous le couvert de Mr Valete, qui me prévient qu'il pourra continuer à m'en faire passer. Je me servirai pour vous les acheminer de la même voie que celle par laquelle la présente vous parviendra.

C'est un vrai plaisir pour moi, Monsieur, d'avoir la moindre petite occasion d'être utile à une personne de votre mérite, et si vous souhaitez me faire passer vos réponses pour France, je les enverrai au dit Mr Valete qui aura soin de les remettre.

J'ai l'honneur d'être, avec une vraie considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

Fred. Dutens.

Londres 31. 8bre. 1766.

[1] 1760-1762; 1763-1766.

Mary Dewes[1].

I[2]

C'est ici Monsieur la première fois que je me suis mise à broder, aussi je me doute bien que mon coup d'essai soit digne d'être présenté à un chien du mérite de Sultan, auquel je destine ce petit collier qui m'a tant de fois amusé avec plus d'adresse et d'esprit que plusieurs d'une espèce qui se piquent de leur raison. Je lui aurois adressé peut-être ce billet, mais je ne me souviens point de l'avoir jamais vu se soucier beaucoup de lire, et si les écrits de son maître ne lui ont suscité cette envie puis-je espérer qu'il daignera jeter les yeux sur les miens. Ayez donc la bonté, Monsieur, en lui mettant sur le col ce petit ornement, de lui faire comprendre combien je suis reconnoissante des soins qu'il a pris de me divertir à Calwich, et acceptez vous même mes plus sincères compliments.

Je suis Monsieur votre très humble servante.

Mary Dewes.

Novembre 29 1766.

II[3]

Mademoiselle Dewes fut extrêmement mortifiée qu'elle étoit sortie quand Monsieur Rousseau eut la bonté de passer ici ; elle se flatte que c'est seulement le mauvais tems qui l'empêche d'avoir le plaisir de le voir à Calwich. Mon oncle me dit que vous me fites la grâce de mettre dans votre poche le livre des Plantes pour me le monter ; mais quoique j'aie perdu cet amusement, je suis très sensible à votre attention et je vous en rends mille grâces. Mon oncle m'ordonne de vous faire bien des complimens de sa part. Je ne tâcherai point d'excuser mon mauvais François, car je sais que les savans sont toujours favorables aux ignorans.

III[4]

Mademoiselle Dewes fait ses complimens à Monsieur Rousseau et elle espère qu'il n'a pas souffert par le voyage qu'il entreprit hier pour elle ; le chemin lui a semblé trop court par l'agréable conversation de Monsieur Rousseau. Madame la Comtesse

[1] Cf. p. 62, n. 2.

[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.* — Page encadrée de guirlandes de fleurs stylisées rouges avec feuillage vert.

[3] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[4] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

Cowper et mon oncle m'ordonnent de vous faire bien des complimens de leur part.

Je suis votre très humble servante.

Ce Samedy [1].

M. DEWES.

IV [2].

A Welsbourn le 18 Xbre 1766.

Votre billet [3] Monsieur demande mes plus sincères remercîments ; il m'est doublement agréable et par son propre mérite et parce qu'il me flatte la vanité d'en recevoir de Monsieur Rousseau. Vous dites trop sur le petit collier qu'il ne mérite. Je n'avois pas assez de vanité à me croire capable à travailler à quelque chose qui seroit digne de votre acceptance, c'est pourquoi je le destinois à Sultan.

Je vais toujours à Calwich avec beaucoup de plaisir mais il sera extrêmement augmenté par l'espérance de vous y voir. Je dois vous demander pardon pour mes bévues dans une langue à laquelle je ne suis pas accoutumée. Je ne vous écris point en bon François, mais je le fais de bon cœur ; il me donne moins de peine à montrer mon ignorance qu'à paroître ingrate, mais je ne veux pas abuser de votre patience plus longtems qu'à vous assurer de la sincérité avec laquelle je suis, Monsieur, votre très humble servante.

Mary DEWES.

V [4]

[Calwich, 6 of Nov. 1767.] [5]

Sir, I think I may with truth accuse you of injustice, when you challenged me to show you this year the impression of your seal which you gave me last. What then must have been my dissappointment at finding you were gone, just as I was flattering myself with the pleasing expectation that I should have it in my power to convince you I was not totally unworthy of the notice you were so good as to honor me with, by showing you that there was no *impression* of Monsieur Rousseau however slight, that

[1] 6 décembre 1766 ? Cf. la réponse de Rousseau : *Œuvres*, t. XI, p. 353.

[2] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*

[3] *Œuvres*, t. XI, p. 401, 9 déc.

[4] *A Monsieur J. J. Rousseau | at Mr Josua Rougemont | Banker in Green Lattice | Lane near Cannon Street | London.*

[5] Cf. *Lettres*, C. *Granville à Rousseau*, 6 nov. 1767, III, P. S., p. 251.

would not with me prove a lasting one; I call my Uncle to bear witness of my having your seal, which I would send you, but that I value it too much to part with it[1]. I will only add my sincere wishes for your health, and that you may receive as much happiness as you bestow on others.

I am, Sir, your most obedient servant

Mary Dewes[2].

Granville[3].

I[4]

Calwich 16 Janv. 1767.

Monsieur Granville est impatient de savoir comment se portent ses amis à Wooton, et espère que ce terrible tems ne leur fait pas beaucoup de mal, car il faut que tout le monde souffre un peu. Il envoye un dindon et deux bouteilles, une d'Arrack des Indes Orientales, l'autre de Rhum de Barbades, il ne faut pas gronder, car il ne faut pas laisser un étranger et voisin périr, dans un gel russien qui n'attendoit pas un tel neige. Si vous avez aucune bienveillance pour Mr Granville, sans cérémonie, envoyez pour aucune chose qu'il a pour votre service. Il tue demain un mouton, si vous voulez avoir une partie, envoyez chercher, vous lui donnerez le plus grand plaisir du monde. Ses meilleurs souhaits attend Mr Rousseau, et il sera fort heureux si Mr Rousseau a la bonté de pardonner toutes ses impertinences. La neige est d'une profondeur incroyable entre nous, autrement je n'aurois pas été si longtemps sans une promenade à Wooton[5].

II[6]

A Bath 9 mars 1767.

Il m'est autant difficile d'exprimer mes reconnoissances, que le plaisir que votre lettre[7] m'a donné; quelle bonté, de vous souvenir d'une personne qui n'a d'autres prétentions que les plus vifs ressentiments de tous les avantages que j'ai eu ayant un tel ami.

Entre plusieurs de vos amis qui sont icy, qui vous sont inconnus, il y a un Mr Brand qui étoit fort réjoui de savoir de vos nouvelles. Il m'a dit qu'il avoit le bonheur de vous voir en revenant

[1] Réponse de Rousseau, *Œuvres,* t. XII, p. 53, 25 janv. 1768.
[2] Voir aussi sa lettre de 1776, p. 100, n. 1.
[3] Cf. p. 59, n. 6.
[4] *A Monsieur | Monsieur Rousseau.*
[5] Réponse de Rousseau, *Œuvres,* t. XI, p. 424, 16 janv. [fév.]
[6] *A Monsieur | Monsieur Rousseau | A Wooton.*
[7] *Œuvres,* t. XII, p. 1, 28 fév.

de Scarbrough. Je dois quitter Bath dans trois semaines et apres un séjour à Londres de huit jours au plus, j'espère avoir le plaisir de vous voir en bonne santé et Madlle Vasseur à qui je présente mes compliments et mes remerciements.

Permettez-moi d'ajouter mes plus sincères souhaits.

Bernard GRANVILLE.

III

Calwich, 6 of November 1767.

Non Monsieur, je ne suis point ingrat pour l'honneur de votre souvenance, mais depuis que j'ai reçu ce cher témoignage de votre amité[1], j'ai été fort malade du rhumatisme dans mes mains, que je ne pouvois manier la plume, et qui est la raison que je suis si tard avec mes remercimens.

J'étois bien convaincu de la sincérité de votre cœur, mais comme je ne croyois pas mériter un tel bonheur, je ne pouvois me flatter de recevoir une telle consolation, la seule qui peut en aucune manière adoucir la peine que me donnoit votre éloignement.

J'espère que vous avez trouvé un azile tranquille et selon votre goût[2]. Quoique je me trouve un peu rétabli dans ma santé, mes mains sont encore trop faibles pour écrire davantage à présent, que les plus ardents souhaits et respects vous attendent toujours de

Bernard GRANVILLE.

Ma nièce veut vous parler aussi.

Jean Rousseau[3].

I

Dans le courant d'Aoust j'ai reçu enfin, mon très cher cousin,

[1] *Œuvres*, t. XII, p. 27, 1er août 1767.

[2] Réponse de Rousseau, *Œuvres,* t. XII, p. 52, *à Granville,* 25 janv. 1768.

[3] Cf. p. 17, n. 7. Son adresse était: *Sam's Coffee House, Exchange Alley. (Jean R. à J. J. Rousseau.* Lettres inéd., 18 oct. 1761. *Bibl. de Neuchâtel)*, et depuis la fin de 1764 *: at Mr Colombie's Negociant* (*id.* 7 déc. 1764; 10 oct. 1765; *id.*), *in Bishopgate Walk Old Broad Street (Dastier à J. J. Rousseau*, 16 sept. 1766. Lettre inéd., *Bibl. de Neuchâtel).* Cette lettre est la quatrième de celles écrites par Jean Rousseau à son cousin. Nous la donnons à cause des appréciations sur l'Angleterre, dont on retrouve maints échos dans la correspondance de Jean-Jacques.

votre lettre du 24 Fév. dernier. [1] Par la description que vous me faites de votre état, il me paroît être d'autant plus fâcheux, que je crains fort qu'on ne puisse vous procurer le soulagement nécessaire. Avez-vous essayé les bougies ? Je connois des gens à qui elles ont fait beaucoup de bien. — Vous me marquez en même temps que Messrs Voullaire [2] ne vous avoient pas alors encore remis la copie des lettres au Consistoire [3] ; vous les aurez reçues depuis sans doute, sinon je vous en enverrai une autre copie.

Quant aux fables de La Fontaine, traduites en vers latins, j'en ai parlé à Mr le Dr Maty, au libraire Becket et à d'autres, en leur montrant l'échantillon ; ils m'ont tous répondu également que cela ne convenoit absolument point pour ce pays, où la littérature latine est encore plus hors de mode qu'en France ; l'Allemagne je pense sera le pays propre pour cet ouvrage, dans lequel je doute fort qu'on ait pu imiter les beautés naturelles de l'original.

J'ai reçu avec bien des remerciments et lu avec applaudissement et admiration votre Contrat social ; qu'il me seroit agréable de pouvoir m'étendre sur nombre de passages qui m'ont vivement frappé, mais une lettre n'est pas propre pour cela. Je suis très charmé que mon cousin Rousseau ait fait à la face de l'Europe un si bel éloge de Calvin, dont des âmes basses et vénales ont osé insulter à la mémoire. Qu'il est flatteur pour moi d'avoir dans mes lettres au Consistoire pensé de même au sujet du plus grand homme qu'il y ait eu dans l'église depuis la Réformation, et dont le vaste génie métamorphosa nos ancêtres, de débauchés et de courtisans qu'ils étoient en bons chrétiens et en dignes citoyens. Je suis Calviniste, mon cher cousin, malgré les faiblesses de ce grand homme, je ne cesse de l'admirer ; j'ai adopté ses principes en général jusqu'à ce qu'un autre, par des efforts encore plus merveilleux que ceux qu'il opéra chez nous me prouve qu'il étoit dans l'erreur. — Vous avez vu les détails que je vous donne de notre famille. Depuis j'ai appris avec la plus vive joye, que par un effet des derniers ressorts que nous avions fait jouer, les affaires se remettent sur un meilleur pied, et on se flatte dit-on que cela continuera. Dieu le veuillé. Le tems vous avoit-il permis d'écrire à Genève pour cet effet ; en ce cas je serois charmée de connaître

[1] Lettre inconnue.

[2] Antoine Voullaire et fils, rue Quincampoix, Paris, cousins des Rousseau *(Jean R. à Rousseau*, 31 janvier 1762 ; mai 1764. Lettres inéd., *Bibl. de Neuchâtel.)*

[3] Jean y combattait l'établissement du théâtre de Châtelaine, en s'inspirant des principes de son cousin. *(Id.* 13 oct. 1761. Lettre inéd., *id).*

l'honnête homme dont vous vous seriez servi, pour lui témoigner comme je le dois ma juste reconnaissance.

J'étois au comptoir, lorsqu'on m'annonça le coup fatal qui venoit de vous frapper [1]. Incertain, si vous aviez pu échapper au danger qui vous menaçoit, la foudre qui seroit tombée à deux pas de moi n'auroit pas pu faire sur moi une plus vive impression : ce furent les gazettes mensongères d'ailleurs qui me tirèrent de la situation ou je me trouvois pendant quelque tems. Elles m'annoncèrent votre arrivée à Genève et ensuite avec vérité dans le comté où vous êtes maintenant. Tout le monde me demandoit de vos nouvelles, je ne savois que répondre et ce ne fut qu'en conséquence d'une lettre assez vive que j'écrivis à mon frère, qu'il daigna m'en donner à la fin. J'allois vous écrire lorsque Mr Petitpierre qui vient d'arriver m'a fait le plaisir de me remettre votre lettre du 27 passé [2]; les nouvelles publiques n'avoient annoncé ses malheurs. Il y a une certaine satisfaction de s'intéresser pour les honnêtes gens persécutés, ainsi ferois-je suivant mon pouvoir borné ce qui dépendra de moi pour lui être utile.

Nous ignorons ici la cause secrète de vos disgrâces ; si vous pouvez me la communiquer sous le sceau du secret, je n'en parlerai à âme vivante, à moins que vous ne me releviez vous même de mon silence. Si cette cause n'est pas de nature à être révélée, je ne voudrois pas pour tout au monde commettre une indiscrétion. Je pense à peu près d'où le coup est parti, c'est ce que je craignois depuis longtems.

La démarche que vous avez faite auprès de Mr le Pasteur de Montmollin est d'autant plus de mon goût ainsi que la copie d'une lettre que vous lui aviez écrite, qu'on m'a envoyée de Paris, que j'étois dans le dessein de vous prier de faire une semblable démarche. Dieu veuille quelle produise un bon effet chez nous, et que l'acharnement qu'on a témoigné, se change en une honorable invitation de rentrer dans le sein de notre commune patrie.

A l'égard d'Emile que je lis et que je relirai, ainsi que tous les ouvrages de mon cher Cousin, voici deux opinions qu'on en a conçu dans ce pays.

Emile est aussi goûté qu'aucun autre ouvrage que Mr Rousseau ait fait, preuve de cela c'est qu'actuellement il s'en fait deux différentes traductions en Anglois, on y trouve des beautés partout, mille chose très utiles, des traits admirables, des leçons excel-

[1] L'arrêt du Parlement de Paris décrétant l'arrestation de Jean-Jacques.

[2] Lettre inconnue.

lentes ; mais quant au plan général d'éducation, nos gens ne l'approuveront ni ne l'adopteront, par la raison qu'un étranger en est l'auteur, prévention qui va ici plus loin qu'on ne pense et qui ternit leurs meilleures qualités.

Ceci nous mène insensiblement à l'azile qu'on vous presse de chercher dans ce pays. Quel bonheur et quel plaisir ne seroit-ce pas pour moi d'embrasser mon cher cousin, de le voir et de profiter de ses avis et de ses leçons. Mais quelque flatteur et quelque agréable que fut pour moi un tel évènement, puisque vous me demandez mon opinion, je vais vous la donner telle qu'en conscience je crois devoir le faire.

Je ne parlerai point de la fatigue d'un si long voyage, du passage de la mer, ni du changement de climat, à votre âge, avec les incommodités que vous avez. Je ne m'étendrai pas non plus sur la différence de la langue, sur la nécessité où vous seriez de demeurer à quelque distance de la ville, pour ne pas être suffoqué de la fumée, et pour être à l'abri des importuns et des fâcheux ; du peu de secours par conséquent que vous retireriez de votre garde ou gouvernante à qui vous seriez obligé de donner un adjoint qui parlât les deux langues. Tout cela augmente la dépense, ainsi il faut que pour venir vous établir ici vous puissiez compter sur L. 200 ou tout au moins cent et cinquante livres sterling par an de fixe et assuré et encore vous feriez bien maigre chère sur ce pied là, en comparaison du lieu où vous êtes. Je ne parlerai point non plus de la perte que notre patrie feroit, ainsi que notre famille et les bons amis que vous avez encore en France qui ne verroient pas cela de bon œil. Mais je viens à ce que vous me marquez que des gens de distinction vous pressent et sollicitent. Je sais un nombre infini d'exemples que ces gens-là, sur leur fumier n'ont pas tenu parole, se piquant généralement d'avoir un mépris singulier pour les rares étrangers ; ainsi je vous prie de ne pas faire fond sur la parole seule de ces gens-là. Quant au corps de la nation dont vous voudriez savoir si vous seriez vu de bon œil, je vous dirai naturellement que pour être souffert, il faut se plier en tout et partout à leur humeur et façon de penser et d'agir sans cela on risque d'être non seulement méprisé et regardé de mauvais œil, mais même insulté en public et en particulier. Il faut applaudir à tout, et même à ce qui mériteroit censure et indignation. Mr le Dr M[1]. n'a pu éviter l'écueil, il suit la foule des étrangers. Ceux-ci sont de deux ordres ou classes : les premiers sont gens qui viennent pour faire fortune ; ils employent

[1] Matthieu Maty, cf. p. 239, n. 1.

tout pour cela, bassesses, courbettes, flatteries, et les autres s'y retirent pour des affaires qui les obligent de sortir de chez eux, la plupart pour des mauvais cas. C'est pourtant sur le rapport de ces étrangers que Mr Petitpierre juge que ce pays vous conviendroit ; il a même combattu mon avis devant le Dr M. à qui je ne pus m'empêcher de dire librement ma pensée. Là-dessus Mr Petitpierre dit que nous étions singuliers dans notre famille ; cela pourroit être vrai quant à moi, mais je me suis toujours fait un devoir de sacrifier tout au plaisir de parler vrai. Si vous veniez, vous seriez reçu avec honneur, distinction et à bras ouverts. Insensiblement, voyant que vous oseriez être d'avis différents, de sentimens opposés aux leurs, que vous ne joueriez pas le rôle bas de flatteur, on vous laisseroit, on vous abandonneroit et vous vous trouveriez enfin presque seul vis-à-vis de vous même ; si même il ne vous arrivoit quelque chose de pis, non de la part du gouvernement, qui ne vous chagrineroit en aucune façon, mais de etc., etc. Ainsi, mon très cher cousin si on vous laisse tranquille où vous êtes, je vous conseille très fort de rester ; le climat est excellent, les vivres bons et à bon marché et les gens je crois très sociables et affables.

Quant à moi, dans mon poste de commis, je me borne à une très petite dépense, pour être en état d'avoir quelque épargne au bout de l'an. Cette épargne je la mets à Genève etc.

On me fait espérer dans quatre ou cinq ans d'ici que mon sort sera meilleur, c'est-à-dire que je pourrai retourner auprès de mes chers parents sans que je leur sois à charge ; rien ne manquera alors que de vous posséder également.

Je crois aussi qu'il est de mon devoir de vous faire remarquer sur ce qui est dit dans Emile que les chirurgiens et bouchers ne sont point reçus en témoignage. Leur témoignage est reçu en justice pour toute sorte de cas, mais ils ne font jamais nombre parmi les douze jurats ou jurés qui décident du sort, de la vie des criminels. Les premiers en sont exemptés ainsi que les médecins et apothicaires, par des privilèges qui les exemptent de plusieurs offices onéreux. Quant aux bouchers, il n'y a point de loi qui les exclue, mais l'usage l'a établie.

Cette lettre est déjà bien longue ; il est tems de la finir par les vœux que je fais au Ciel pour votre chère santé, votre tranquillité et votre bien être. J. Rousseau.

Londres le 30. 7bre 1762.

Dans ce moment nous apprenons la prise de la Havane et d'une douzaine de vaisseaux de ligne dans le port, etc.

II [1]

Il est tems, mon cher cousin que je réponde à votre obligeante lettre [2] : des occupations extraordinaires m'ont empêché de le faire plus tôt. Avant toutes choses, je viens vous renouveller mon entier dévouement. Quoique je soie et que je doive être très irrité de la vilaine conduite de l'homme en question [3], cependant, il est bien que vous ayez appris à le connoître pour être sur vos gardes. Il est triste pour l'humanité que dans ce siècle, l'on ne sache presque pas à qui se fier, l'intérêt est l'unique ressort qui fasse agir nos modernes. Notre personnage ne s'est trémoussé que dans la vue de tirer des lumières de vous, ou si vous continuez à ecrire qu'il en put faire le profit. Apprenant le contraire de votre résolution, non seulement il vous tourne le dos, mais s'y joint même à vos ennemis, avec qui il espère de gaspiller. Quant aux sottises que les malheureux ont fait mettre dans les papiers publics, je vous prie de n'y pas faire la moindre attention, ce serait une guerre perpétuelle ; il est vrai qu'ils publient des mensonges, mais la vérité tôt ou tard se découvre ; sinon, on saisit une occasion favorable pour les confondre en gros, sans les attaquer en détail ; votre repos, votre santé l'exigent quoique votre cœur sensible en doit souffrir beaucoup.

J'ai vu séparément de Hondt et Beckett au sujet des lettres de Mr Du Peyrou [4] : ils se sont accordés de me dire et apparemment ils en étoient convenus, que le traducteur étoit tombé malade et que d'autres accidents l'avoient empêché de travailler a la traduction, mais qu'étant mieux maintenant, on alloit continuer, et que dans peu l'ouvrage devoit paraître ; nous verrons s'ils disent vrai. A travers tout cela, je m'aperçois qu'avec des promesses ou autrement, on les avoit engagés de ne pas continuer cet ouvrage. Mais qu'à présent, voyant que l'autre doit aller en France, qu'un autre libraire peut faire imprimer cet ouvrage et dans l'idée que vous pouvez encore lui être plus utile que l'absent, ils ont pris la généreuse résolution de continuer l'ouvrage, uniquement pour leur profit et rien autre.

J'ai eu un entretien avec notre Monsieur ; il m'a dit que dans peu il régleroit mon compte et que vu la nouvelle société, j'aurois

[1] Cette lettre est la quatorzième du recueil. Nous donnons la suite de la correspondance sans omettre aucune pièce.

[2] *Œuvres,* t. XI, p. 330, *à M. F. H. Rousseau,* 10 avril 1766.

[3] Hume.

[4] *Œuvres,* t. XI, p. 307, *à Du Peyrou,* 27 janv. 1766; p. 315, 2 mars; p. 316, 14 mars; p. 320, 29 mars; p. 330, *à Becket et de Hondt,* 9 avril.

lieu d'être content. Comme je le connois lui, pour être véridique et un homme juste et droit je suis tranquille à cet égard ; mais malgré cela, je ne vois pas que je puisse économiser, à l'exception des rentes de Paris auxquelles je suis résolu de ne pas toucher. Par là, vous pouvez à peu près juger de ma situation et voir s'il y a lieu d'améliorer mon sort ; je vous en laisse entièrement le maître, résolu de suivre en tout vos conseils, vous priant uniquement de faire en sorte que les Messieurs où je suis ignorent entièrement vos intentions, parce que vous pensez bien que cela me feroit un tort infini vis-à-vis d'eux. Je vous prie donc, si vous avez la bonté de me répondre de le faire sous couvert de Monsr Lucadou et de lui recommander de me remettre toujours vos lettres en mains propres, car notre jeune homme est très curieux et indiscret. Voici par exemple une ouverture dont je crois vous avoir parlé cy devant. Les fermiers généraux en France donnent icy des commissions considérables pour leurs achats de tabac. Si par vos amis en France on pouvait les engager à diviser leurs ordres pour m'en donner je pourrois alors ou travailler seul ou être reçu en société avec nos Messieurs pour servir de sureté et de caution aux susdits fermiers. Mais je m'abuse, je crains que le sieur Tronchin ne soit encore du nombre et en ce cas il n'y aura rien à faire.

A Genève, on a nommé 25 Citoyens ou Bourgeois pour représenter la Bourgeoisie. Messrs De Luc père et De Luc fils aîné, deux très excellents sujets, sont du nombre.

Mes Cousins Marchand et Mouchon ont refusé de se charger de ma procure ; ils m'ont écrit nettement qu'ils ne se soucient pas d'avoir rien à démêler avec les Bouët (nom de la famille dans laquelle Mr Théodore Rousseau[1] a eu le bonheur d'entrer). Mille compliments à Mlle Le Vasseur. Je vous souhaite bien de la santé et suis toujours très cordialement tout à vous.

JEAN ROUSSEAU.

Londres le 4 May 1766.

III

C'est par le canal de M. Lucadoux que j'apprends des nouvelles de vous, mon très cher cousin. Je sais néanmoins que vous ne m'oubliez pas quoiqu'il y ait longtemps que je n'ai pas eu de vos lettres. J'espère que vous avez bien voulu vous souvenir de l'affaire d'Italie. Plût à Dieu que la chose fut achevée pour plusieurs bonnes raisons.

Peut-on savoir, mon cher cousin, les motifs de la désunion entre vous et le sieur H[ume]. Mr Laliaud de Paris m'a écrit à ce sujet ;

[1] 1729-1807; le frère de Jean.

il me paroît vous affectionner infiniment. Je lui ai répondu uniquement que cet homme-là avoit cherché à vous déshonorer de concert avec vos ennemis ; il vous a écrit lui-même, avez la bonté de lui répondre et si vous jugez à propos de m'instruire là-dessus, ce seroit une grande satisfaction pour moi. Le sieur H. a fait demander mon adresse à des gens que je connois qui la lui ont donnée, mais je n'ai pas entendu parler de lui. Il s'imaginoit peut-être qu'aussitôt que je saurois qu'il s'informoit de ma demeure, je ne manquerois pas de lui aller faire une révérence ; il se trompoit fort si le cas est ainsi ; s'il avoit à me parler, il devoit venir lui-même : je l'attendois de pied ferme.

Il me paroît que Mess. Beckett et de Hondt ont tenu parole, ayant publié enfin l'ouvrage en question ; ils vous l'auront envoyé sans doute. Quant. à moi, je ne l'ai pas vu, quoiqu'ils eussent dû me l'envoyer, par rapport à leur promesse.

Les Médiateurs ont remis aux Citoyens et Bourgeois une déclaration où la conduite du magistrat est en tout approuvée et où ils disent que vos Lettres de la Montagne sont remplies de calomnies attroces et écrites par un esprit de vengeance, etc. — Comme j'écris la présente, j'apprends que non seulement icy, mais encore à Paris et ailleurs, vos différents avec Mr Hume font plus de bruit que jamais, et comme vos adversaires profitent de votre silence et absence pour vous calomnier, il sera bien en peu de mots de les écraser, à Paris surtout. Répondez donc je vous prie à Mr Laliaud à cet effet. J'attends de vos nouvelles, s. v. p. par le canal de Mr Lucadou, en lui recommandant de me remettre votre lettre en mains propres. Mille compliments à Mlle Le Vasseur. Comptez sur ma discrétion et suis tout à vous pour vous servir contre Hume et quelqu'autre que ce soit. Je vous souhaite bien de la santé et suis avec un entier dévouement votre affectionné cousin.

J. Rousseau.

IV

Londres 11 7bre 1766.

J'espère mon très cher cousin que vous avez bien reçu ma précédente lettre dans laquelle je vous mandois que Mesgrs les Médiateurs à Genève avoient déclaré que les Lettres de la Montagne étoient remplies de calomnies, etc. Je viens de recevoir une lettre de mon frère qui s'est avisé de m'écrire, suivant laquelle je suis aussi un calomniateur. Dieu merci, j'ai la conscience nette et la bourse aussi, grâce à ce généreux frère. Les papiers Anglois ont traduit exactement un article de Paris qui dit que vous avez écrit à des personnes de cette ville là, que vous défiez Mr Hume de publier votre correspondance, qu'il y a de quoi confondre le phi-

losophe Anglois. Cet article est-il vrai ? Au nom de Dieu, fournissez-moi de quoy répondre à ceux qui me font des questions sur votre dispute à quoy je réponds en homme qui vous est et sera toujours dévoué. Vous avez reçu sans doute la lettre de M. Laliaud à qui je donnai cours par le moyen de Mr Lucadoux. Vous savez que ce Monsr lui a fait faire votre buste en marbre, dont il avoit envoyé ici un modèle en plâtre qui s'est gâté en chemin. Il est extrêmement de vos amis, à ce qu'il me paroît. Répondez-lui je vous prie si vous n'avez pas pu le faire encore ; Mr Lucadoux vous fait ses compliments, il ne vous écrit pas, n'ayant rien d'essentiel à vous marquer. Avez-vous songé à moi, mon cher cousin, écrivez-moi, je vous en conjure, mettez-moi à même de convaincre un chacun et de vous assurer de la cordialité avec laquelle je suis votre très affectionné cousin. Mille compliment a Mlle Levasseur. Pardonnez le griffonnage.

J. Rousseau.

Avec un couvert chez Mr Lucadoux pour remettre en mains propres.

V

En conséquence mon cher cousin, de ce que vous m'avez écrit le 8 courant[1], j'ai remis chez Mr Lewis le petit paquet en question qu'on aura bien soin de vous faire parvenir. Il paroît depuis peu chez Beckett une brochure, qui contient un narré vrai ou faux de vos démêlés avec Mr Hume. Je ne l'ai pas lue, mais un ami me lut en passant un article qui me regardoit, et où l'on dit que Mr Hume avoit répandu que vous m'aviez reçu froidement, et je ne sais quoy encore ; que là-dessus vous répondiez que mon état ne me permettoit point de discourir avec les gens de lettres, que j'étois un honnête homme et un bon parent, mais que peut-être on m'aurait fait jaser, ce qui ne seroit pas difficile. — Mr Lenieps de Paris, m'a écrit deux lignes également dans laquelle il me dit que Mr Hume a parlé de moi contre vous, et qu'il faut que je me justifie. Il se peut que Mr Hume auroit bien eu envie de me faire parler lorsqu'il demanda mon adresse ; je ne fus point chez lui, et lui ne m'est point venu chercher non plus. S'il a répandu des bruits, il les a tirés de sa tête ou de celle de quelqu'autre malicieuse personne, car je jure n'avoir jamais parlé de vous à qui que ce soit, qu'avec tous les égards que je vous dois, avec le respect qui vous est dû, l'amitié que je vous porte et mon entier dévouement pour vous. J'ai même été plus loin, car un chacun peut le

[1] Lettre inconnue.

dire et le témoigner que j'ai parlé de vous avec enthousiasme même, si on peut se servir de cette expression vis à vis d'un parent comme vous, que je regarde comme mon père. Cela étant, comment aurois-je pu parler contre vous à Mr Hume que je croyois alors votre meilleur ami, que j'avois même intérêt de ménager pour l'affaire que vous savez[1]; d'ailleurs je ne sache pas l'avoir jamais vu sans vous excepté peut-être une fois pour lui remettre une lettre pour vous, et à peine m'arrêtois-je. Si d'ailleurs je l'avois vu souvent et que j'eusse voulu lui parler, que lui aurois-je dit. Sur mon Dieu, je ne suis pas plus informé de votre vie, de vos secrets que ce que j'en ai lu dans vos écrits ; vous savez que je n'ai jamais été assez indiscret pour vous faire aucune question sur vos affaires. Et quand quelqu'un m'en a fait (parmi ces quelqu'uns Mr Hume n'est pas compris, car il ne m'en a jamais fait de questions) j'ai toujours répondu qu'il fallait s'adresser à vous. Au reste quoique vif et gay et assez libre en parlant, je ne divulgue point les secrets qu'on me confie, encore moins ceux qu'on ne me confie pas ; je me pique d'être vrai, jamais calomniateur et le moins médisant que je puis, car il m'est arrivé de m'emporter contre des personnages qui étant connus par moi pour des coquins, je n'ai pu m'empêcher de les faire connoître pour tels à d'autres. En voilà assez je pense ; encore deux mots cependant et pardonnez-moi le badinage. Un ami vrai, qui me connaît bien et qui sait le zèle que je vous porte, me parla de cette froideur de réception. Je ferois, dit-il cette gageure que ceci ne vient pas de vous. Ah ! lui dis-je en riant ; ma foy, la réception fut froide, car c'étoit en hyver, sur le bord de la Tamise et par un jour qui faisoit bien froid ; cependant je n'en ai point eu de rhume, grâce au bon dîner, au bon feu et à l'amitié de mon cousin qui se faisoit toujours sentir, malgré les chagrins dont il étoit tourmenté. Je suis bien aise que ce soit moi qui vous ait averti que le jeune Tronchin logeoit chez Mrs Elliot, logement usité de Mr Hume.

Dans votre chère lettre, vous avez omis le mot de cousin tandis que d'un autre côté, vous me traitez plus poliment c'est-à-dire à ce que je crois, avec plus réserve. Bon Dieu, est-ce une illusion, ou seroit-on parvenu à me calomnier dans votre esprit. Ecrivez-moi, je vous prie, le plus tôt que vous pourrez. Si j'ai commis un crime, faites le moi connoître ; quoi qu'il en soit, pardonnez moi, mais ne m'ôtez point votre amitié. Je la prise si fort, je suis si délicat sur ce point, que je ne serai pas tranquille jusqu'à ce que vous m'ayez répondu et assuré de votre bonne

[1] L'affaire des tabacs ; cf. 257, II.

amitié. Et pour me la prouver ne m'épargnez pas, chargez moi de vos commissions, et regardez moi comme un infâme si jamais je déroge de mon devoir envers vous.

J'ai fait votre commission auprès de Mr Lucadou il aura soin de vous écrire ; recevez en attendant ses compliments et mille compliments à Mlle Le Vasseur ; je la remercie de son souvenir. Je vous souhaite bien de la santé étant toujours tout à vous.

Jean ROUSSEAU.

Londres, le 17. 9bre 1766.

Lord Strafford[1].

I

London St James's Square
le 28 de Mars 1766.

Monsieur, J'aime mieux vous écrire en mauvais françois que de vous donner lieu de croire que je ne m'intéresse plus pour votre bonheur. J'ai été à votre maison à Chiswick, le Vendredy après le Mardy que vous l'avois quittée. J'espère que votre voyage a été très agréable et que votre séjour d'aprésent répond parfaitement à vos souhaits. Pendant l'Eté je demeure dans la province de York, environ quinze lieues de la place où vous êtes et je serai toujours heureux de vous voir (et Mademoiselle) si votre inclination ou commodité peut vous le faire agréable, étant très sincèrement Monsieur, votre obéissant serviteur.

STRAFFORD.

J'étois bien aise d'entendre que vous avez retrouvé votre chien qui est revenu de lui-même. Je n'avois pas oublié de le mettre dans les gazettes.

II

Monsieur, Je vous assure que votre obligeante réponse[2] à ma lettre m'a fait grand plaisir, et je suis réjoui d'avoir reçu votre seconde lettre[3] hier pour vous marquer la véritable satisfaction que j'ai de vous être utile en aucune manière. J'ai eu mon libraire avec moi ce matin, et je lui ai donné votre lettre pour être remise à ceux

[1] Cf. p. 26, n. 3.
[2] *Œuvres*, t. XI, p. 325, 3 avril.
[3] *Œuvres*, t. XI, p. 327, 7 avril. On voit qui est *Milord****.

qui sont employés sur le St James's Chronicle et l'ai chargé de la remettre à eux et de la faire inserrer dans leur papier, et dans un autre. Il m'a demandé si elle devoit être traduite ; je lui ai dit d'avoir l'original mis en François et une traduction après, car il y a toujours danger de changer le sens par un autre langage. J'espère que cela se fera comme vous le souhaitez. Je suis obligé d'aller à la campagne demain pour douze jours, mais à mon retour je ne manquerai pas de vous informer de ce qui s'est passé dans cette affaire. Je serai toujours réjoui de vous voir chez moi et ne manquerai pas de venir à vous, si je suis proche de votre demeure. Je vous ferois toutes les offres en mon pouvoir si je n'étois assuré que c'est ce que vous évitez d'entendre. Permettez moi de vous prier d'être tranquille sur le sujet qui vous a fait de la peine, car ordinairement en ce pays, le public rend justice après avoir essayé de s'amuser avec ce qui est nouveau. Je suis si désaccoutumé d'écrire en François depuis plusieurs années, que j'espère que vous aurez la bonté de pardonner les fautes de langage et d'orthographe, comme cette lettre est écrite par quelqu'un qui souhaite très sincèrement votre santé et bonheur.

J'ai le plaisir d'être votre très obéissant serviteur,

STRAFFORD.

Londres le 10 d'Avril 1766.

III

Monsieur, Je vous assure très sincèrement que votre obligeante lettre [1] m'a donné beaucoup de plaisir et quoi qu'elle me donne de la peine que vous avez ressenti tant d'inquiétude sur la lettre qui a été publiée dans la St James's Chronicle, qui certainement n'est pas capable à ce qui me paroît de vous faire aucun tort dans l'opinion qu'on doit avoir très justement de votre grand mérite.

Je suis venu hier à Londres de la campagne, et m'informai d'abord de mon libraire s'il avoit exécuté ce que je lui avois dit. Il m'a montré le papier avec votre lettre et la traduction inserrée, qui j'espère a été exécutée selon vos souhaits. Votre santé et bonheur est avec grande vérité souhaitée par Monsieur votre très obéissant serviteur.

Londres le 24 Avril 1766.

STRAFFORD.

[1] *Œuvres*, t. XI, p. 331, 19 avril.

Boothby[1].

I

Marseilles Dec. 23. 1766.

Mon cher Monsieur, Je viens de lire les pièces justificatives de Hume, je ne puis pas vous exprimer la peine que m'en a fait la lecture. Ah Monsieur, que vous avez bien dit, qu'une âme trop sensible étoit un funeste don[2] du ciel ! votre vie n'en a été qu'un frappant exemple. — J'ai relu les pièces de Hume a plusieurs de mes compatriotes qui se trouvent ici ; ils étoient tous d'avis que si vous aviez tort, c'étoit le tort d'une grande et belle âme, peu faite pour se lier avec ce cœur insensible et froid qui semble mesurer ses idées de l'amitié par les règles de la mathématique. Quant à moi, je n'ai pas hésité de crier :

« Absentem qui rodit amicum,
Qui non defendit, alio culpante; solutos
Qui caput risus hominum famamque dicacis ;
Fingere qui non visa potest ; commissa tacere
Qui nequit. Hic niger est, hunc tu, Romane, caveto[3]. »

Je vous félicite pourtant d'être dans un pays où il faut que les envieux se bornent à vous médire ; vous y êtes en sureté, Monsieur. Appuyez vous donc sur la postérité pour vous honorer comme le bienfaiteur du genre humain et assurez-vous qu'il ne manque pas même aujourd'hui de gens qui ont assez de lumières pour sentir toute la force de vos vérités et qui ne sont nullement blasées par la supériorité de vos talents. Quant au rôle que joue Voltaire dans cette affaire c'est digne d'un homme qu'on doit regarder comme le fléau du siècle, et pour le caractère duquel j'ai toujours eu le mépris le plus profond. Au reste souvenez-vous que Socrate avoit son Aristophane[4].

Ce beau climat convient assez à l'état foible de ma santé. Je crois pourtant que je serai obligé de revisiter l'Angleterre dans le mois de Mai. Je me promets une sincère satisfaction en vous assurant en personne du respect avec lequel je suis votre vrai admirateur et serviteur très humble

B. BOOTHBY.

[1] Cf. p. 59, n. 4.
[2] *Œuvres,* t. IV, p. 58, *Nouvelle Héloïse:* St Preux à Julie, I, XXVI.
[3] Horace, *Satires,* I, 4, vers 80-84.
[4] Malthus y avait déjà songé ; cf. p. 216.

Ayez la bonté Monsieur de faire bien mes compliments à Mad^lle Le Vasseur. Je n'ai pas pu trouver encore aucun de ces livres botanique, mais comme je compte de passer par Paris en m'en retournant en Angleterre, j'espère vous en apporter quelques uns. Oserois-je vous prier de me donner de vos nouvelles ? Il me donneroit une satisfaction sensible d'entendre que vous jouissiez d'un repos si nécessaire à votre santé. Je ne vous dis rien des affaires de votre ancienne république, quoi qu'elles m'ont assez occupé depuis que je suis dans ce pays ci : sachant que si vous y prenez quelque intérêt encore, vous avez des amis sur le lieu, beaucoup plus capables que moi de vous en donner une juste idée, surtout dans une langue dont je ne connois guères la force. Mes lettres me sont adressées chez Monsieur Birbeck Consul Anglois à Marseilles.

II

Bethisbet Fév. 24 1768.

Monsieur,

Selon les directions que vous me donnâtes il y a quelques mois, dans une lettre[1] que vous me fîtes l'honneur de m'écrire à Marseilles, j'ai reçu de Mad^e du Chesne un paquet pour vous. — J'avois le malheur de ne vous plus trouver dans le Comté de Derby, d'où vous étiez parti le jour même avant mon arrivée à Ashborn. Depuis ce temps là j'ai cherché une occasion de vous le renvoyer, et ce n'est qu'aujourd'hui que Milord Nuneham me mande qu'il croit pouvoir vous le remettre. J'avois trouvé quelques-uns de ces livres botaniques dont vous me fîtes une note, j'ai pris la liberté de vous en envoyer deux ; je voudrois qu'ils fussent plus dignes de vous présenter. Si je pouvois croire qu'ils vous occuperont agréablement pour un moment, cela me feroit un vrai plaisir.

Je sentis bien du chagrin de ne vous plus trouver à la campagne ; je m'étois formé tant de petits projets de vous voir de tems en tems, surtout de vous amener dans des certains vallons où vous eussiez trouvé de quoi vous fournir bien des spéculations botaniques, et où vous eussiez vu tout ce que la simple nature a de plus beau.

Pardonnez moi, Monsieur, s'il faut que je m'intéresse à ce que vous aimez. Je ne vous connois guère que dans vos écrits : c'est eux seuls parmi les modernes qui semblent faits pour inspirer

[1] Inconnue.

l'amour de la vertu comme un sentiment, qui savent y intéresser à la fois le cœur et l'esprit.

Je sens que je ne pourrois jamais former une amitié avec l'homme qui pourroit lire de tels écrits sans en aimer l'auteur. Je crois voir dans une maxime de Pascal la cause pourquoi presque tous les auteurs vos contemporains s'acharnent contre vous. « Quand » tous vont vers le dérèglement, dit-il, nul ne semble y aller. Qui » s'arrête fait remarquer l'emportement des autres comme un point » fixe. » Il est bien naturel que les hommes s'occupent de détruire une telle marque.

Ma pauvre patrie se trouve à présent dans un cas vraiment déplorable. Le tiers du peuple manque du pain ; cette nation semble être attaquée d'une des plus dangereuses maladies qui puisse arriver à un Etat, *i. e.*, la pauvreté publique et la richesse immense des particuliers : le public doit à ces individus près de 150 000 000 livres sterling.

Tout ce qui est nécessaire à la vie est taxé au dernier point pour payer l'intérêt de cette dette. D'où il arrive qu'il n'y a que ces mêmes gens riches qui puissent vivre. En un mot, nos succès et nos conquêtes nous ont inondés.

Il y a six mois que je me trouve chez mon régiment au Nord de l'Irlande. J'ai peur qu'une vie militaire ne me conviendroit guère. J'ai le tempéramment bien délicat, faute d'une mauvaise éducation, car j'ai les stamina vitæ bons. Je ne sais pas s'il me reste assez de force pour corriger un tel mal.

Si Madlle Le Vasseur est avec vous, je vous prie de lui faire mes compliments. Un mot de vos nouvelles me feroit bien du plaisir. Mon adresse est sous enveloppe à Milord vicomte Nuneham, Cavendish Square, London. Je suis, Monsieur, avec du vrai respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

B. Boothby.

Vous saurez pardonner mille bévues que j'ai fais dans une langue que je n'entends pas.

John Hall

A Gisborough le 31 Janv. 1766.

Je ne saurois me refuser au plaisir Monsieur de vous féliciter sur votre arrivée en Angleterre, et je partage la joie de mes compatriotes dans un évènement qui leur fait tant d'honneur. Déjà nous vous devions vos divins ouvrages, vous comblez notre bonheur en nous donnant leur aimable auteur. Je n'oserois pas

vous faire offre de mes foibles services, ce seroit insulter à l'humanité et surtout à mon pays, que de supposer que vous pourriez manquer d'amis ; vous en avez autant que d'admirateurs, mais vous connoissez trop les charmes de la liberté, pour qu'on puisse se flatter de vous imposer le joug d'une obligation. En attendant que je sois assez riche pour vous ériger des statues et des temples, vous aurez dans mon cœur un autel où je ferai mes éternels hommages. Les devoirs de mon abominable métier qui m'appellent en Irlande m'empêchent pour à présent de vous rendre mes respects. J'espère que votre séjour ici sera assez long pour m'en fournir l'occasion. Inconnu de vous, je vous connois trop, Monsieur, pour ne pas vouloir me souscrire avec beaucoup de considération et d'estime, votre admirateur, votre ami et votre serviteur très humble.

John Hall
Colonel des Dragons légers.

John Gregory[1].

Sir, Permit a Stranger, who admires and loves you, to break a little into your Retirement. When I consider how unworthily the World has treated you, the Friend of Virtue and Mankind, the Apertor of their most valuable Privileges, I am ashamed to think I am a Man. Tho you may have a Magnanimity that renders you superior to Misfortunes, yet, I am afraid you have a Heart too delicately sensible not to feel the Stings of Ingratitude.

I take the Liberty to present you with a little Work[2] in which you will find many of your own Sentiments, but nothing of that irresistably commending Eloquence which eminently distinguishes your Writings. — It is carelessly and loosely wrote, as the Occasion on which it was composed did not require that Accuracy and Elegance of Expression which may be proper in a Work intended to be offered to the Public. — If it has any merit, it consists in being the genuine Effusions of the Heart — perhaps in many places it is too much so. — Grief, occasioned by the loss of a Beloved Object, naturally gives that Tincture of Melancholy to the Sentiments, which a gay and thoughtless Heart, never softened by

[1] John Gregory (1724-1773), professeur à l'Université d'Edimbourg, médecin du roi, ami intime de Hume, de Blair, etc.

[2] *A Comparative view of the State and Faculties of Man with those of the Animal World.* 2nd Ed. London, 1766, 8°.

past Endearments of Love, is ready to consider as the Enthusiasm of a weak Mind.

In a future Edition, I propose to make many Additions, particularly to the first Part. I shall then be able to avail myself of many of your writings to which I was a Stranger when the Discourses were composed. — I may, perhaps, be able to express some of your Sentiments in a way more suited to the capacity of the bulk of Mankind, because I myself am nearer their Level. — There is a Strenth [*sic*] of Conception and Brilliancy of Expression possessed by a Writer of Genius which confounds Vulgar Minds who yet wish to be thought above the common Rank. As they are incapable of entering into his extensive Views, and feel his Superiority while they are ashamed to acknowledge it, they endeavour to lessen his Reputation by representing him as an Infidel and a Lover of Paradoxes! Without examining the general Spirit and Tendency of his Principles, they wrest his particular expressions to a Meaning he never dreamt of, with that meanness and want of Candor so peculiar to Little Minds. — The Exuberances of a warm heart and Elevated Genius, and these enlarged and uncommon Sentiments, which they are apt to express with all the boldness of conscious Innocence, seem to be the natural Prey of Dulness and Envy.

I congratulate you on your arrival in this Land of Freedom. Here at least your Person will be secure from Insult. You will find Us hastening to that Period which Nature has assigned to great States as well as to Individuals. But tho all those Virtues, which alone give Stability to public Liberty decline among us apace, yet they are still respected; of which I hope your reception in England will be a sufficient Proof.

If Mr Hume is with you I beg you will present my affectionate Compliments to him. You and he are of very different Tempers, and in some points of very different Sentiments. But there seems to be a secret Sympathy which always unites people of Good Hearts and extensive Genius together. — If this Observation is just, surely the Friendship between you Two must be very perfect.

I have the Honor to be with the most perfect Esteem, Sir, your most obedient humble servant,

Jo. Gregory.

Edinburgh February 1st 1766[1].

[1] Au crayon, à la suite de cette ligne : *To | Mr Gregory at Mr Arburtons | Brown Buildings | Edinburgh.*

Morel-Disque.

Monsieur[1], J'ai receu la lettre dont vous m'avés honoré[2], par laquelle je vois, que vous n'avés pas encore receu la malle, qui a été embarqué a votre addresse, sur le navire du Cap[ne] Clarabutt. L'usage est dans le commerce, que le Capitaine de navire, qui reçoit des effets dans son bord, signe toujours trois connoissements dont un pour le chargeur, un pour lui et un pour la personne à laquelle les effets sont addressés. Je vous envoie le mien pour remplacer celui qui se trouve égarré ! il faut que votre ami s'addresse à M[r] Twyman, courtier, ou au Cap[ne] W[me] Gillbé, sur la Bourse, l'un ou l'autre vous aideront à trouver cette malle, sur laquelle est votre addresse écritte sur un morceau de parchemin ; laquelle malle est surement en dépot à la Douane de Londres. Si vous eussiés chargé quelque marchand de la Bourse, vous eussiés eu votre malle dans l'instant, dont le Capitaine de navire est garant. Vous ne devés en avoir nulle inquiétude, il faut qu'elle se retrouve. Un grand Philosophe, comme Mons. Jean Jacques Rousseau, n'est pas obligé de sçavoir des choses si simples, que le moindre commis d'un négociant vous eut expliqué. La présente arrivera après le départ du Cap[ne] Clarabutt, que l'on attend icy, auquel je parlerai de votre malle, quoy que je sois certain qu'elle est resté à la Douane de Londres.

Je voudrois pouvoir méritter les remercîments que vous me faite au sujet de M[lle] Le Vasseur, à laquelle j'ay rendu les services qui ont dépendu de moy. Je me suis fais un honneur, tant par raport à vous, que par raport à elle, de tenir la parole que je vous avois donné, de l'aider pour son passage, en tout ce qui auroit été en mon pouvoir, trop heureux si j'ay pu vous convaincre des sentiments parfaits avec lesquels j'ay l'honneur de vous réitérer l'offre de mes services en ce pays, ayant celui d'être bien sincèrement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

MOREL-DISQUE.

Je prie M[lle] Le Vasseur, de recevoir icy les assurances de mes obéissances très humbles.

à Calais le 3 mars 1766.

[1] *To | Jean-Jaques Rousseau, Esq[r] | at M[r] Pullein's, Grocer | Chiswick | near London.*

[2] Lettre inconnue.

Mon principal commerce est en vin de France, tant Claret de Bordeaux que Bourgogne et Champagne ; j'en envoie beaucoup en Angleterre ; oserais-je vous supplier de les annoncer à vos amis, et de leur donner mon addresse.

Lucadou et Drake[1].

Union Court mercredi [5 mars 1766] à 5 heures.

Nous avons bien reçu, Monsieur, votre paquet du 2 ct. et vos incluses eurent cours par le courier d'hyer.

Ce matin nous sont aussi parvenuës nos trois lettres pour Paris[2], Amsterdam[3] et Dorking[4]; celle cy partira ce soir et après demain nous mettrons à la poste les deux autres.

Nous sentons parfaitement bien, Monsieur, que vous devés être fort occupé et quoi que le plaisir de recevoir de vos lettres nous flatte infiniment, nous serions très faché que nous vous gênassiés pour nous le procurer. Envoyés nous donc sans façon vos lettres lorsque vous n'aurés pas de nécessité à nous écrire, nous en aurons soin.

Lucadou est très sensible à votre période obligeante et il usera discrètement de la permission que vous voulés bien lui donner et il vous présente ses respects.

Nous avons l'honneur d'être véritablement, Monsieur, vos très humbles obéissans serviteurs.

LUCADOU & DRAKE.

Le Chevalier de Beauteville[5].

A Genève le 9e may 1766.

Vous me rappelléz[6], Monsieur, un nom dont je ne sçaurois me souvenir sans regret et sans attendrissement. La mémoire de feu M. le Maréchal de Luxembourg me sera toujours chère, ses sentimens me seront précieux, et je n'oublieray jamais son amitié pour vous. Il vous connoissait, et il se plaisoit à vous rendre jus-

[1] Lettre écrite en 3e page de la lettre de Morel-Disque.

[2] *à Du Peyrou?* Cf. *Œuvres,* t. XI, p. 314, 2 mars 1766.

[3] *à Rey,* 3 mars; Bosscha, *o. c.*, p. 268.

[4] *à Malthus;* lettre inconnue.

[5] Représentant de la France à Genève, lors de l'intervention des puissances médiatrices.

[6] *Œuvres,* t. XI, p. 313, *à Beauteville,* 23 février 1766.

tice. Croyéz aussi, Monsieur, que personne ne joint avec plus de plaisir que moy son suffrage aux applaudissemens de l'Europe, qui depuis le moment que vous vous êtes déterminé à paroître, s'est empressée d'honorer vos talens et vôtre genie. Plut à Dieu que vous ne les eussiéz jamais employés que pour le bien de votre patrie! vous l'aiméz sans doute, et c'est à force de l'aimer que vous avéz peut être contribué à son malheur. Je répète souvent ce que vous en avéz écrit vous même ; que son bonheur étoit tout fait, qu'il ne falloit qu'en jouir, et qu'elle n'avoit plus besoin, pour devenir parfaitement heureuse, que de sçavoir se contenter de l'être ; mais la part que vous avéz eue aux tristes dissenssions qui agitent aujourd'huy cet Etat, m'interdit de m'en entretenir avec vous. Au reste tous les Genevois sans distinction trouvent auprès de moy l'accès le plus facile et je serai fort aise de faire connoitre à Mr d'Yvernois en particulier, l'envie que j'ay d'être utile à un homme que vous me présentéz comme vôtre amy.

J'ay l'honneur d'être bien sincerement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

le chler de BEAUTEVILLE[1].

Kenrick[2].

Hammersmith Sept. 9th 1766.

Sir, The translator of Eloïsa[3], Emilius[4], etc. having finished an English version of your other pieces[5], with a view to the publication of an uniform and complete edition of your works, the proprietors are very naturally desirous to prefix some account of the life of the Author. As such an account, however, can be but imperfectly drawn up, and may be subject to some misrepresentation, from unauthenticated materials, I take this liberty to inform you of their design, and at the same time of their wishes that you

[1] Cette signature seule est autographe.

[2] *To* | *Mr J. J. Rousseau* | *at Wootton near* | *Ashborn* | *Derbyshire.*

[3] 4 vol. in-12°, Dublin, 1761, traduction qui lui valut le doctorat en droit de St. Andrews.

[4] 3 vol. in-12°, Edinbourgh, 1763.

[5] This Day were published in 5 vols. Duodecimo, Price 15 s. bound, (now first translated into English) Mr. Rousseau's *Miscellaneous Works*, containing, vol. I... vol. V... Printed for T. Becket and P. A. De Hondt, near Surry-street in the Strand (*The London Chronicle,* vol. XVI, n° 1624, from Thursday, May 14, to Saturday, May 16, 1767.)

would please to favour them with such anecdotes, or sketch of personal history, as you may think proper, for that purpose : in which case your may be assured of their being made use of in a manner agreeable to the regard, which is entertained for the very respectable character of Mr Rousseau by his humble servant,

W. KENRICK.

P. S. If Mr Rousseau hath any new piece, corrections, or other communications to confer on this new edition of his works, they shall be disposed in such a manner as he shall please to direct, and will be acknowledged as an additional favour in what method he shall think proper. — The work being at press, the favour of a speedy answer is requested, under the address of Messrs Becket and de Hondt Booksellers in the Strand.

Lamande[1].

Monsieur et cher Compatriote[2], Les soupçons que l'on a eu que je pouvois être l'auteur du Dictionnaire Négatif et l'apas que l'on a donné de deux mille Ecus, m'ont tout fait craindre du côté des faux témoignages, dont nôtre ville dans les circonstances actuelles est assés susceptible. Dans cet état critique plusieurs amis et parens me conseillèrent de gagner l'Angleterre, ou je suis depuis environ six semaines dans le Chateau de Mr Hall[3], chez lequel j'ai gouté les agrémens de la bonne Compagnie et de la Chasse, en attendant inutilement des nouvelles de chez moi — d'ou aprés avoir longtems combattu contre l'impatience de cette privation, j'ai enfin succombé, dans l'idée que mes lettres ont été interceptées. Tous ces motifs m'en gagent à repasser la mer pour pouvoir éclaircir mes craintes, comme de sçavoir à Londres par Messrs Trembley et Pictet les suittes des soupçons que l'on a contre moi, je dis soupçons, par ce que l'on ne peut point avoir de preuve. Vous n'ignorez pas mon cher Concitoien que le premier de ces Messieurs est venu en Angleterre pour lui demander sa protection contre l'injustice criante à lui faite, et que la Cour ne paroit pas inclinée à l'accorder. Ce refus seroit d'autant plus facheux, qu'il éloigneroit le retour du calme et de la tran-

[1] Cf. p. 234, III.

[2] *To | Mr John James Rousseau | at Mr Davenports | in | Derbyshire.*

[3] Chateau de Skelton, à 3 milles de Guisborough (Yorkshire), près de Whitby; il s'agit sans doute du colonel Hall, qui fut des premiers à saluer la venue de Jean-Jacques sur le sol britannique. Cf. p. 265.

quillité, puisque les citoyens ne peuvent plus douter de l'extrême partialité des Médiateurs, par leur déclaration justificative du 25 juillet.

Au reste, mon cher Monsieur, je croirai manquer à ce que je vous dois en qualité de Citoyen représentant, à celui qui nous a si bien éclairé, à celui qui a toujours fait des vœux pour notre bonheur, à celui qui fait l'honneur de notre République, si je m'en retournai sans avoir le doux plaisir de vous voir, de manger la soupe et le bouly[1] de celui que j'ai toujours admiré dans ses écrits et dans sa conduitte, et d'aprendre par son canal des nouvelles de notre bon ami commun Dyvernois : Et désirant accellérer ces agrémens je partirai demain.

Quand je n'aurai eu que la qualité de véritable citoyen de Genève j'aurai de même pris la liberté de vous écrire et celle de vous aller voir ; mais à ce motif se joint celui d'avoir profité plusieurs fois de vos entretiens à Paris en compagnie de Mr Delaire.

J'ay l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, Monsieur et cher concitoien votre trés humble et trés obéissant serviteur,

LAMANDE Jaquet.

Du Chateau de Skelton Comté de York le 3me 8bre 1766.

[Stewart[2].]

[Début de 1767.[2]]

Il y a longtemps que j'ai balancé si je vous écrirois ou non, Monsieur. Mon ignorance de votre langue, m'a retenu jusqu'ici ; c'étoit une sotte vanité dont je me suis à la fin défait, car sûrement Jean-Jacques aimera mieux une lettre mal écrite, mais qui part du cœur et que dicte l'amour de la vertu, que le plus beau style où l'esprit seul parleroit. Dans une des notes sur votre lettre à Mr Hume[3], il est parlé de moi. J'étois à Paris quand ces pièces parurent, et j'ai cru qu'il me serait permis de vous écrire, mais malgré l'envie que j'en avois, je ne l'osais pas, quoique l'idée d'être regardé par vous au nombre de vos ennemis, m'a toujours fait la plus sensible peine. Il y a d'autres parties dans votre lettre où je

[1] Bœuf bouilli : le pot-au-feu.

[2] Cf. p. 193, XXXIV. La lettre égarée par Davenport était probablement la réponse de Rousseau à la lettre de Stewart. Voir aussi la note suivante.

[3] *Exposé,* etc., p. 59, n. 5, ou *Œuvres,* t. XI, *à Hume,* p. 357, n. 1.

me reconnois, sans cependant être nommé, et vous me traitez toujours en ami de Mr Hume, avec qui je n'avois nulle liaison avant votre arrivée en Angleterre ; je ne l'avois même jamais vu qu'une seule fois auparavant. Mais l'envie extrême de voir un homme comme vous, Monsieur, célèbre par son génie, par ses malheurs, m'avoit fait lier connaissance avec lui, comme le seul moyen de vous voir. C'étoit un plaisir que j'ai brigué avec plus d'ardeur que la plupart du monde brigueroit un emploi à la cour, et c'est une véritable obligation que je dois à Mr Hume, de m'avoir procuré cette connoissance. Je ne veux pas vous faire des compliments, vous ne les aimez pas, Monsieur, et j'ai trop étudié vos ouvrages pour aimer en faire, mais permettez que je vous remercie du profit que j'ai tiré de vos écrits, car si j'ai une façon de penser un peu au-dessus du vulgaire, et si j'ai le courage, quoique homme de qualité, de me déclarer hautement votre ami, au milieu de vos ennemis, c'est à vous, Monsieur que je le dois.

Edmond Jessop[1].

Die quarto Nonarum[2] Maii 1767.

Edmundus Jessop J. J. Rousseau. S.

Gratulor mihi, Domine maxime Colende, occasionem esse datam epistolæ hujus, et quamvis ab ignoto, spero tamen te non ægre laturum ; Et scriptis Vestris in ipsâ Veritate fundatis, nescio quo desiderio flagravi, ut notum tibi fieret, quanto autorem pretio habuissem ; postponatur, quæso, criticum judicium tuum, dum, pro more hodiernæ Doctrinæ, idioma Anglicanum Romanis verbis commisceo ; Me maximè et sæpissimè dolet, te maximum, et pro meâ sententiâ Unicum hujus Ævi philosophum a tyrannis politicis, et sacris, nil nisi injurias accipere ; minime vero tu culpandus, te potius consolator quasi Veritatis fratem ; Hujus Sæculi mores, omnium pessimorum tenaces, optimis aversantur, libera nolunt, servilia optant ; Tentamini politico a te conscripto dant terga insipientes, et affirmanti male militare Christianos veros, uno animo conviciantur ; tibi asserenti, et proprio damno propugnanti, jura hominum naturalia, non gratiæ, non beneficia, non commodata tribuuntur, sed ingrata, sed malefacta ; Salvum te jubeo heroem Veritatis ! omnigenæ doctrinæ peritum !

[1] *Ad | Dominum J. J. Rousseau.*
[2] 10 mai.

humani generis amicum! A Consortio humano seclusus, omnia utilia meditaris, et tempore opportuno digesta expromis, proh! vero cruda ingenia legentium, nihil sapiunt, nihil intelligunt; Institutionibus Vestris nil dignius novi, Quintilianis certissime preferendis; Tuum est decretum hisce scriptis Veritatem et Usum simul conjungere, ostentationes verborum in exilium mittere, falsas et fictitias Doctrinas supprimere, et in sæcula sæculorum veneranda substituere; Rationes propositæ de modo educandi procul dubio utiliter valent, sed lucro præceptorum et academiarum nimis adversantur, et quoad politica quædam tua, tyrannidi cum regum, tum clericorum oppugnant: salve iterum tutamen libertatis! et crede me gavisum esse te in tantis militare, te audacem esse pro his perpeti, et privato publicum commodum proponere; Tam profunde de scientiis, sicut hodie nominatis, cogitâsti ut abstractum quid et abstrusum laborare primo videaris, sed perpendenti manifestum, te solum puerile ingenium nôsse, te solum posse expiscari. et iter brevius ad Usum te solum evoluisse: Musæo deditus, et omne pecuniarium magnanimiter contemneas, rerum interiora sagacius speculatus es, et non visus, (quasi spiritus quidam Angelicus) bono hominum invigilâsti; hæc vero forte dicta rimis pœtice arbitraris, et sobolem esse ingenii magis quam simplicitatis: liceat vero, vir colendissime, aliquid philosophari, probe namque nôsti mentem passive parientem ex naturâ quasi ruere in dictum figuratum; Quid Reges, quid Proceres, quid Papæ ad te? si justi, si humiles, si legi Christianæ vere obedientes, tu diligis, si non, contemnis. — Hæc sunt certe æstimanda, et a te æstimantur, cui tanta cura est publica Salus. Quæso igitur, Vir doctissime, ut hanc Epistolam accipias quasi monumentum pusillum meæ Observantiæ erga te, et recorderis Chirurgum quendam Spaldinensem in agro Lincolniensi voluisse hæc tecum deponere, sicut Philosopho maximo hujus Ætatis, et simul optantem rescriptam habere, quod votum respondendum humillime quærit

Edmondus Jessop.

Vale.

Le chevalier de Cossé[1].

A Paris, le 25 juillet 1771.

Je suis, Monsieur, dans le plus grand embarras où jamais homme ait été; vous seul pouvez m'en tirer, et je serai le plus heureux

[1] *A Monsieur | Monsieur Rousseau, chez un | Marchand de Tableaux, vis-à-vis | l'Hotel des Postes, rue Plâtrière* | A Paris. — Cf. *Œuvres*, t. IX, p. 135, note, *Premier Dialogue*.

possible, dès le moment que vous y consentirez. Je connois votre extrême délicatesse, la noblesse, l'élévation de vos sentiments : en respectant vos vertus je les crains. J'ai une proposition à vous faire ; c'est au nom des sentiments que vous m'avez inspirés, au nom de tous mes concitoyens sensibles, que je vous supplie de ne pas vous refuser à mes désirs, et de décider par votre aveu un projet qui m'occupe depuis longtems. Le Roy d'Angleterre vous a fait une pension qui depuis vous a été retirée. Aujourd'hui, Monsieur, tous mes moyens sont prêts pour vous faire ravoir cette pension. Les bienfaits d'un souverain ne peuvent vous humilier. Quand on a dans l'âme le désir de faire du bien à tous les hommes, qu'on leur en a fait un sensible en éclairant leur esprit et leur cœur, on a des droits bien réels à leur reconnoissance, et un service rendu d'homme à homme me paroît, non un bienfait, mais une justice, un plaisir qui doit être égal pour celui qui donne et pour celui qui reçoit. Je n'ai point voulu, Monsieur, vous parler de mes projets avant d'avoir préparé mes moyens. J'agirai dès que vous le voudrez, et si le succès répond à mes espérances, je me croirai le plus heureux des hommes ; je le serai réellement, et vous, Monsieur, vous recevrez de ma part mille remercîments de m'avoir abandonné une occasion de vous prouver que je suis difficile en plaisir et que je connois les véritables. J'attends votre réponse, Monsieur[1]; conservez moi un peu d'amitié et recevez l'hommage bien sincère de tous les sentiments que je vous ai voués, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

Le Chevalier de Cossé
en son Hôtel rue St Honoré.

D. Lettres de divers à Davenport.

Hume.

I[2]

Dear Sir, About ten days ago, I wrote both to you[3] and Monsieur Rousseau[4]; tho I fancy my Letters have miscarried. The Reason

[1] *Œuvres,* t. XII, p. 240, *Rousseau à Cossé,* 25 juillet 1771.
[2] *Br. Mus.* Add. 32491, ff. 11, 12. — *To Richard Davenport, Esqr.*
[3] Lettre inconnue.
[4] Streckeisen, *o. c.,* t. II, p. 284, 17 mai, XI.

of my suspicion, that some of the Covers, you left me, are wrong directed by mistake ; and I am afraid I might thro inadvertance have made use of one of them. If so, be so good as to inform me, that I may correct the Mistake, and write him again on the same subject. I am with great sincerity, Dear Sir, Your most obedient and most humble servant,

David HUME.

Lisle Street Leicester Fields 27 of May 1766.

II[1]

Dear Sir, Your Guest is not a little whimsical. He made me no Reply, when I endeavoured to persuade him to accept His Majesty's Bounty, even tho a Secret : Upon which I made a new Application to General Conway, that he woud prevail on His Majesty to depart from this condition. The General only requires, as is reasonable, that Mr Rousseau should promise to accept, in case of the king be pleased to bestow on him a Pension publicly. I have wrote him the enclosed for that Purpose, in case he be with you at Davenport. I have also wrote to Wooton under Direction to your Steward, in case he be at that Place. If he be at Wooton, you may open and read and burn the enclosed.

I am Dear Sir your most obedient and most humble servant,

David HUME.

Lisle Street Leicester Fields 19 June 1766.

III[2]

Dear Sir, I have a Friend, who has a considerable Estate in the County of Suffolk, and who is esteemed one of the most judicious Farmers and Improvers in that part of England. I gave him an Accout of your Machine for levelling the Ridges ; and as he tells me, that high Ridges abound very much in Suffolk, and are as destructive there as elsewhere, he has a great Desire of having that Machine both for his own Benefit and that of his Neighbours. He asked me whether I could use the Freedom of desiring you to order one to be made for him, and have it sent up to London, with some general Directions for using it. I said, that I knew enough of your beneficient Disposition to be certain you would do every thing to promote so useful an Art as Agriculture : I beg,

[1] *Br. Mus.* Add. 32491, f. 13.

[2] *Br. Mus.* Add. 32491, ff. 14, 15. — ***To Richard Davenport Esq*r. | *at Davenport, Brereton Grenn | Cheshire.* |**

therefore, the Favour of you, that you would order your Tradesman to make a Machine similar to yours, and to send it up by the Waggon, directed to Mr Mure in Nicholas Lane Lombard Street. He will order the carriage and the Price to be paid on receiving it. He is a Gentleman of a very mechanical Head ; so that the Machine itself and a short Description of its Use will be sufficient for his understanding it. Lord Holdnernesse told me, that, towards the End of Autumn, he intended to send his steward across the Country, in order to learn the Use of this Machine. I doubt not but you will give your People Orders to communicate to him all the Instruction possible.

I am very anxious that I have received no Answer from your Guest to my second Letter, containing the offer of which I gave you an Account. Were he not the most unaccountable Man in the World, I should be very much scandalized and very much offended at this long silence. After his Arrival at Wooton, I received a Letter[1] from him full of the highest Expressions of Esteem and Affection ; and as there has been since no Intercourse between us, except in this Affair, where he sees the strongest Proof of my Friendship, it is impossible for me to imagine, that he can be any way disgusted with me. Yet perhaps something has struck his Fancy, which I shall never be able to guess or imagine. Did you ever hear from him any surmises of that kind? Or have you ever discovered what deep Affliction was, which he said overwhelmed him about the time of your arrival at Wooton? Could your People ever discover it from Mademoiselle? Or was there really any Affliction at all? Your Letters about that time assured me that he was in the best humour and the best Health in the World ; and he is not surely a Man who can cover with a fair Appearance his Spleen and Peevishness. If he be with you at Davenport, be so good as to tell him, that I, having occasion to write to you of another Affair, had expressed my surprise at not hearing from him. He would not choose, I fancy, that you should enter farther into His Matter. I am Dear Sir, with great Regard, Your most obedient and most humble servant,

David Hume.

[Lisle Str][2]eet Leicester Fields [....][2] June 1796.

[1] *Œuvres,* t. XI, p. 318, 22 mars.

[2] Déchirure.

IV[1]

My Dear Sir[2], You and you alone can aid me in the most critical Affair, which, during the Course of my whole Life, I have been engaged in. I send you a Copy of Rousseau's Answer to that friendly Letter, which I wrote him, and of which I sent a Duplicate to you at Davenport. You will be astonished, as I was, at the monstrous Ingratitude, Ferocity, and Frenzy of the Man. I send you also enclosed my Answer, which I beg you to peruse before you deliver it. You must certainly think, that, after this Provocation, I have treated him with sufficient Temper, and that my Demand is extremely reasonable. I can insist on no less, than that he specify the Points of which I am accused and name the Accuser. If it were necessary, I should conjure you by all your Regards to Truth and Justice to second my Demand, and make him sensible of the Necessity he lies under of agreeing to it. He must himself pass for the Lyar and Calumniator, if he does not comply. Be so good, therefore, since Matters have come to this Extremity, to deliver to him this Letter, and tell me his Behaviour on perusing it. You will here have occasion to become acquainted with the Morals and Character of your Guest.

I am Dear Sir, Your most obedient and most humble servant,

David HUME.

Lisle Street Leicester Fields 26 of June 1766.

P. S. Pray observe in what manner he disguises the story, which I told you preceded the day of his Departure from London. I should be very unhappy were I engaged with a man of less Probity and Morals than yourself.

Mr Rousseau's Letter to Mr Hume. A Wooton 23d of June 1766.

[Vient la copie de la lettre publiée dans l'édition Hachette, tome XI, p. 350 : Je croyois que mon silence, interprété par votre conscience, en diroit assez; etc.]

V[3]

My Dear Sir, I write you both to Davenport and to Wooton; but my chief Letter goes to Wooton; because, from your Account, I have

[1] *Br. Mus.* Add. 32491, ff. 16, 17.

[2] Cette lettre fut envoyée à Wootton et Rousseau l'ouvrit par erreur ; cf. p. 114, 28 juin, VII. La lettre suivante fut adressée en Cheshire; la combinaison de Hume se trouva dérangée.

[3] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 13, 14. — *To* | *Richard Davenport Esqr.* | *at Davenport* | *Brereton Green* | *Cheshire.*

best Reason to think you are there. I beseech you keep the Duplicate of my last Letter to Rousseau, which I desired you to open and to read at Davenport; and I wish you would either send it to me or a Copy of it by the first Post. I shall not have Peace of Mind till you have met with this Man, and have given me an Account of your Conference with him. Have Compassion, I beseech you, on the most signal Beneficence, exposed to the blackest Ingratitude. You have a heart formed for feeling that cruel situation.

I am Dear Sir Your most obedient humble servant,

David Hume.

Lisle Street Leicester Fields 26 of June 1766.

VI [1]

Dear Sir, I conjecture from your Letter, that Rousseau had sent you the Copies of some of my Letters to him, since he went to Wootton. I wish heartily you could get Copies of all them, and would send them to me. You would find every one of them extreme friendly and even wrote with the greatest Discretion as well as Civility. It would be of no consequence for me to have Copies of them, were he not the most dangerous Man in the World, on account of his Malice and his Talents. I cannot take too many Precautions against him. I doubt not but you have long ago delivered to him my Letter, which I sent you open; and that you have carefully remarked the Effects of it. I pray heartily on all account that your Grandson may be thoroughly recovered. You see how innocent I am; yet I assure you I feel Uneasyness from the Pain which you must feel on this occasion.

If he denies, that he ever gave his Consent to the solliciting this Pension, tell him of the Letter to Lord Mareschal [2], and his thanking General Conway [3] and General Greeme [4] for their Friendship in this Affair.

I am, Dear Sir your most obedient and most humble servant,

David Hume.

Lisle Street Leicester Fields 4 of July 1766.

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 17, 18. — *To | Richard Davenport Esqr | at Wootton | Ashborne | Derbyshire.* — Cette adresse est biffée et remplacée par la suivante, d'une autre écriture: *To | Richard Davenport Esqr at Davenport | near Holmes Chaple Cheshire | To be left at Brereton Green.* |

[2] Lettre inconnue.

[3] *Œuvres,* t. XI, p. 343, 22 mai.

[4] Lettre inconnue.

VII[1]

Dear Sir, I received to day a Letter[2] from Rousseau, which is as long as would make a two shillings Pamphlet, and I fancy he intends to publish it. It is perfect Frenzy. He says that M. d'Alembert, Horace Walpole and I had entered into a Conspiracy to ruin him. and have ruined him. He says, that his first suspicions arose in France, while we lay in two beds in the same room of an Inn. There I talked in my sleep, and betrayed my bad Intentions against him. He says, that young Tronchin of Geneva, son to the Physician of that name, his mortal Enemy, lodged in the same house with me at London : and he adds, that my Landlady looked cold on him, as he went by her in the Passage. He says, that I am in a close Confederary with Lord Lyttleton, his mortal Enemy, and that tho the English Nation were fond of him on his first arrival. Mr Walpole and I had totally alienated this Affections from him. He allows, however, that his Belief of my Treachery went no farther than suspicion, till he arrived at Wootton, but then it rose to Certainty. For there were several Publications in the Papers against him, which would proceed from no body but me or my Confederate, Mr Walpole. I am really sorry for him; so that, tho I intended to be very severe on him in my Answer, I have been very sparing, as you may see. I would not, however have you imagine that he has such an extreme sensibility as he pretends. He wrote to General Conway, that he was oppressed with such a grievous Calamity as deprived him of the Use of his Senses and Understanding. This was about the time of your first arrival at Wootton, when you wrote to me, that he was perfectly gay, good-humoured and sociable : So that these Complaints of his Misery and sufferings are a mere Artifice. I find in many other Respects that he lies like the Devil. You cannot imagine what a false and malicious Account he has the Assurance to give me of the Transaction between him and me the last Evening he was in Town which I related to you. I am afraid indeed you have a very bad Pennyworth of him; but if I may venture to give my Advice, it is, that you would continue the charitable Work you have begun till he be shut up altogether in Bedlam or till he quarrel with you and run away from you. If he show any Disposition to write me a penitential Letter, you may encourage it, not that I think it of any Consequence to me, but because it will ease his mind and set

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 21, 22.
[2] *Œuvres*, t. XI, p. 353, 10 juillet.

him at rest. I write you in some hurry, as I set out to day for the Duke of Bedford's. I shall if possible pay my Respects to you in my way North. I am Dear Sir, Your most obedient humble servant,

David HUME.

15 of July 1766.

P. S. The grievous Calamity, which he spoke of to General Conway, he now tells me was his Discovery of my Treachery.

I thought to have wrote to him by this Post; but really have not Leizure and scarce Patience: I shall perhaps write him some time after.

VIII[1]

Dear Sir, I must beg you to take the trouble of sending the enclosed[2] to your Guest, after having read it. It is the last Trouble of the kind, which I shall ever give you; so I hope for your Excuse. As he will receive no Letters by the Post, this is the only method by which I could reach him; and I am besides well pleased that you should be acquainted with every step of my Behaviour, in hope of your Approbation. This Man's Conduct is such a Composition of Wickedness and Frenzy, that one does not know whether they are to be angry at him for the one or to pity him for the other; I flatter myself, that you will think my Letter sufficiently temperate and decent.

I propose soon to be at your Fire-side or rather in your shady Grove, for I think the Weather more suitable to the latter than the former. You will allow me to bring my Friend along with me: It is Dr Armstrong, Author of the Art of preserving Health, and of many other fine Pieces: He is besides a very worthy man. I shall use the Freedom to inform you some time before we set out. I am, Dear Sir, Your most obedient and most humble servant,

David HUME.

Lisle Street Leicester Fields, 22 of July 1766.

IX[3]

Dear Sir, I have been detained so long in London, that Dr Armstrong has left me above a Fortnight ago; and now I am hurried down

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 25.
[2] Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 289, 22 juillet, XVI.
[3] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 30, 31.

to Scotland, and by another Road and in another Company; so that it will be impossible for me to pay you a visit at Davenport. I assure you, that I regreat this Accident very sincerely; I proposed to myself a great deal of Pleasure in passing some days with you in your Country Seat; and I wanted very much to show you the whole Train of correspondence between your Guest and me. I am sorry, that that Affair has made so great a Noise all over Europe: But I found myself obliged to make the Rupture public in order to prevent the Effects of his Malice against me: He is writing his Memoirs, and intends to blacken me as much as possible: He threatens me in a Letter with this vengeance; and I forsaw, that these Memoirs might be published either after my Death or after his. In the former Case, there would be no body to tell the Story or to vindicate my Memory. In the second Case, my Apology, being wrote against a dead Man, woud lose much of its Authenticity. For this Reason, I have drawn a Narrative of the whole Transaction, inserting all the Letters on both Sides, which indeed compose the far greatest Part of the Piece: Among the rest, I insert that long Letter of Rousseau, which contains a full Detail of his Grievances against me, and which I have already mentioned to you. I intended to have shown you the whole Narrative. I have made one Copy, which I have deposited in a sure hand at Paris: I have given another to Lord Hertford, and I keep another to myself. These will remain in Reserve, till Rousseau attacks me, which I expect every day; and I wonder indeed he has delaid it so long. I know not whether so much Precaution on my part be not superfluous: tho the Malignity and Talents of your Guest render him very dangerous. There is scarce, however, a Person in Europe, who does not look upon him, at present as very mad or very wicked or as both; and if the public Voice were not apt to be soon obliterated, I might safely rest my Defence upon it.

When I say, that he is a very dangerous Man, I do not mean, that he is likely to prove so to you: As you have been so happy as never to make yourself known to the Public as an Author, he is less likely to entertain any Jealousy against you; and he may submit with the less Repugnance to the great Obligation which he owes you. Your living at such a Distance from him will also serve not a little to preserve your mutual Friendship. For these Reasons, I shall use the Freedom to repeat my Exhortations to you, that you continue, as long as possible, the same good Offices towards him, which you have so charitably begun. Notwithstanding his atrocious Conduct towards me, I should be sorry to see him abandoned by all the World: your knowledge of his Cha-

racter will only serve you to use the greater Precautions against him : And he is now a better Object of your generous Humanity, that he has been, in this Instance, so unfortunate in his Behaviour.

He must now expect to live altogether on his own Funds, without any Pension. Unhappy Man ! to deprive me so cruelly of the delicious Pleasure I felt in serving him ; and at the same time to oppose se violently his own Interest. I was obliged to show the whole train of the Correspondance to General Conway, which cuts off all his hopes from that Quarter. But what is more, the King has heard of the Affair, and expressed a great Curiosity to know the whole of it ; so that I was obliged to send my Narrative to His Majesty. Rousseau needs not complain, that only one Side is shown : For as his long Letter is inserted, his Pleading is very fully heard against me.

If you do me the Favour to write me, please to direct to me as usual. For I shall not probably be long in Scotland ; and my Landladies have Directions to send my Letters after me. I am Dear Sir with great sincerity Your most obedient humble servant,

David HUME.

Lisle Street Leicester Fields, 2 Septr 1766.

X [1]

Dear Sir, You seemed desirous of knowing what may have become of your old Guest, the wild Philosopher : I heard by a Letter yesterday from Paris, that he had appeared at Meudon, in the neighbourhood of that City, and had there shown himself in a pretty public manner : my Friend adds, that, from the late Transactions, all the World looks on him as absolutely mad ; yet it was to be feared if he continued to appear publicly he would either be put in arrest, or banished the kingdom. However, if you have any thing to write to him, I believe I could find the means of conveying it ; and you will, therefore be so good as to send it to me. He is much to be pitied, particularly from the strange unhappy Turn that his Madness has taken : and I doubt he may remain long in his present melancholy situation, too wise to be confined, too mad to govern himself. Some People will even question, whether he ever was otherwise, notwithstanding the great Genius and Talent that appear in his Writings.

I know not, what can be done with regard to his Pension : It has passed all the Forms in the Treasury ; but unless he appoint

[1] *Br. Mus.* Add. 29,626, f. 67.

some Person to receive it, it never can be paid. Be so good as to mention that matter to him, and desire him to write a Letter to Charles Lowndes Esq[r] Secretary to the Treasury, appointing him to pay the Money to some Person, whom he, Rousseau, shall choose.

I shall be glad to have a Copy of his Letter to you on leaving you. I do not know, if you heard, that he said to a gentleman in Lincolnshire, that your Housekeeper had quarrelled with his Gouvernante, and that the former threw Cinders and ashes into his Pot, which was the Reason of his leaving you. By all Accounts the same Demoiselle is a very mischievous Creature : I have been assured, that she was the cause of all the Fray between him and me.

We shall, no doubt, have his Memoirs soon published, which will be a curious Performance. But you think his chief occupation while at Wootton was of a different Nature. Have you any Notion what it was?

Lord Holdernesse has thanked me much for your Civility to his steward who is much satisfyed with your Machine. Yesterday, I was giving to Charles Turner of Yorkshire an Account of its operation : He stands much in need of such a Machine in his part of the World ; and I may perhaps have occasion to give you the same Trouble with regard to him. But I know that you do not regard the Propagation of Improvements in Husbandry as a Trouble.

You will probably see in a few Posts an Account of General Conway's Resignation : However, I shall not immediately leave London ; and shall be glad to hear from you. I am Dear Sir, Your most obedient and most humble servant,

David Hume.

London 1 of July 1767.

P. S. Please direct to me at Miss Elliot's in Brewer-Street.

Louis Dutens.

I [1]

M[r] Dutens presents his respects to M[r] Davenport, cannot positively say whether the paquet he has the honor of sending him for M[r] Rousseau contains any thing essential, and which should

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 43.

require its being sent immediately; he only knows it comes from one of his most intimate friends of Paris, and shall be much obliged to Mr Davenport for the trouble the will be so kind as to take in order to forward it as he will think most adviseable.

Hill Street, Saturday 11th Jany [1767].

II[1]

Mr Dutens presents his respects to Mr Davenport, and begs he will be so good as to forward the enclosed to Mr Rousseau, from whom he had a Letter[2] Saturday night in which he gives him leave to choose which manner he liked best to make the Payment of the Library; Mr Dutens has chosen the annuity of Lst. 10 a year, to commence the 5th June next; he has wrote it in enclosed which will serve to Mr Rousseau as an acknowledgement or Bond. He will endeavor to wait on Mr Davenport before Wednesday the Day fixed for his Departure; but if he has not the honor of seeing him, he begs leave to express to him here, how sensible he is of Mr Davenport's civilities, and how much he congratulates himself that he had the advantage of knowning so respectable and worthy a Gentleman.

30th March [1767].

III[3]

Newcastle 22d March 1768.

Dear Sir, I received in due time the honor of your Letter of the 6th past, as well as the Books[4] you were so kind as to send me, and I return you my best Thanks for the trouble which you have been so good as to take about this. I have had also a Letter from Mr Rousseau who says nothing to me of his coming to England.

My not having your Direction makes me doubt whether this will reach you, and be shorter than othervise I should be.

I have the honor to be with the greatest Respect, Sir, Your most obedient and most humble servant,

L. Dutens.

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 55.

[2] *Œuvres,* t. XII, p. 7, 26 mars.

[3] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 72, 73. — *To | Richard Davenport Esqr | London.* | — D'une autre écriture: *Try Pall Mall.* | — De l'écriture de Davenport: *Pall Mall | opened by me in Norfolk Street. | R. Davenport.*

[4] Restés à Wootton. *Œuvres,* t. XII, pp. 7, 42.

Dempster[1].

Sir, The enclosed Letters were sent me by a friend of Mr Rousseau's to be some how conveyed to him as it seems he will take no Letter directed to him in the post office. May I beg therefore that you will deliver the enclosed to him. He will know the hand upon the Back of the Letters and may either receive them or not as he thinks proper. I beg pardon for this trouble and I have the honour to be, Sir, Your most Obedient Humble Servant,

George Dempster[2].

Scarbro. 21. 1766.

Becket[3].

London Sept. 6. [1766.]

Sir, I have received a Letter[4] from Mr Rousseau expressing his concern at the enormous expense of his cases from Switzerland, and seems to be very much vexed at it. I sent Mr R. some time ago the particulars of the charge just as I paid it; but his astonishment at it is strongly expressed in a Letter lately received, an Answer to which is enclosed.

I am sorry he was unacquinted with the Customary duties here but it is what every one is liable to, and what I pay very often — and no redress can be had, for they reckon so much on every hundred weight. — The 7 cases weighed 1224 pounds — and the freight from Switzerland here came to above Lst. 16.—

The part I have taken in this affair was purely to serve him for I have paid every farthing I have charged him as per Receipts by me.

I could wish Mr R. would reconcile himself to what is unavoidable — for if it was in my power to redress this griévance I would not lose a moment in doing it.

I am Sir your Most Obedient Humble Servant.

T. Becket.

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, f. 29.

[2] 1732-1818, agriculteur, membre du parlement; faisait partie du *Poker Club*.

[3] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 32. 33. — *To | Rich. Davenport Esqr.*

[4] du 23 août, p. 119, XIV.

Cowper[1].

The pleasure of your's, Dear Sir, with your Apology (for which there was little occasion) was duly received. I was sorry that you had an Attack of the Goute ; but if it is to do you good I cannot be so. I was affraid that Rs peevish letter was a prelude to some further extravagance. I must let you know that before I had your's on this subject I received a letter from Paris from a well wisher[2] of Rousseau's in which they ask me the question vizt : Whether he had not quarelled and left his best friend and benefactor Mr Davenport, at which I was greatly surprised. However this serves to shew that either Madm la Vasseur or he, had imparted this to their friends in Paris before it happened. I have read several things in the newspapers since concerning that very singular being and if I am to credit common report he is actually gone to France ; but know nothing further. The pleasure of one from you will clear it up, and in the meantime I am, Dear Sir, with Mrs Cowper's best respects to you and family, wishing you soon restored to good health, Your most humble and most Obedient Servant.

J. Cowper[3]

June the 6th. 1767.

Rougemont[4].

Sir, On my return home from Tunbridgewell have found the letter you have favoured me with the 25. July, agreable to which have received Mr Rousseau's 3 trunks and a box of books, which I have forwarded to him according to his order, and I have acquainted him with the Lst. 21.9 you have remitted me on his account.

As to Lord Newnham have heared nothing of, perhaps his Lordship knows not the money owing to M. Rousseau is to go thro' my hands ; if you think well of it shall write to this nobleman about it, in that case be pleased to favour me with the direction.

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 65, 66. — *To | Richd Davenport, Esq.* |

[2] Mirabeau ? *Œuvres,* t. XII, p. 13, 8 avril 1767.

[3] Concierge de Wootton.

[4] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 68, 69. — *To | Richard Davenport Esqr. | at Wootton | near Ashburn. Derbyshire.* |

No one else has been with me concerning the said M. Rousseau, so I suppose the Gentleman[1] who inquired of you after him has not been found out by Mr Lewis.

I had a letter from Mr Rousseau a few days ago, with an inclosed to M. Loundes concerning the pension[2], which he accepts of. I was at the Treasury this morning, when I found M. Loundes gone from that office, and one.....[3] Mr Breadshaw filling up the place; he has put me off to Tuesday next.

If you favour me with an answer, pray let it be per retourn of the post, otherwise it wont find me in this place, for next Saturday sennight I intend to set out for Bath, where my physician sends me for the recovery of my Health, which has been for some time and still now is much out of repair, and really without it this life is a sad burthen.

I very respectfully remain, Sir, your most obedient humble servant,

Joshua ROUGEMONT.

London the 20th Augt. 1767.

Your inclosed was duly forwarded to M. Rousseau[4].

E. Lettres de divers à Hume.

Du Peyrou[5].

Monsieur, Rien ne pouvoit m'intéresser plus vivement et d'une manière plus agréable que la lettre que je viens de recevoir de vous. Les détails satisfaisans que vous m'y donnez, Monsieur, sur un homme qui m'est aussi cher que Mr Rousseau, achèvent de me tranquilliser sur son sort, et deviennent pour moi de nouveaux motifs d'aimer et de respecter en vous l'Ami de mon Ami. Je sens Monsieur combien vous avez du influer sur les arrangemens qu'il a pris avec Mr Davenport, cet Anglois si digne de sa Nation, et dont le seul trait d'avoir accepté une pension de Mr Rousseau le caractérise si avantageusement, et peint la générosité et la bonté de son ame. Notre Ami a grand besoin de trouver de ces ames

[1] Malthus? cf. p. 218, 6 août, XII.
[2] Lettres inconnues.
[3] Mot illisible.
[4] Cf. p. 197, XLI.
[5] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 11, 12.

honnêtes et privilégiées qui pour l'arranger, sachent mettre des bornes à leur propre penchant, et contraindre leur générosité naturelle, ou pour mieux dire, les effets ordinaires de cette vertu. La délicatesse du procédé de Mr Davenport me le rendroit bien respectable, quand même je ne le connoitrois que par ce trait; mais l'éloge que vous en faites, Monsieur, et celui que Mr Rousseau m'en a fait lui-même, me sont garands que mon Ami dont je devois être l'Hote s'il fut resté en Suisse, m'a remplacé bien avantageusement pour lui. Je ne suis point inquiet sur l'emploi de son tems dans cette solitude. Je suis sur que l'ennuy n'en approchera qu'avec les visittans inconnus. La saison va lui offrir le spectacle de la campagne, tel qu'il aime à la trouver, et son gout pour la Botanique lui offre des ressources et des plaisirs sans satiété, et qui tous les jours deviennent plus piquans. J'espère qu'à l'approche de l'Hyver, il aura reçu les papiers et les livres dont je dois au premier jour lui faire l'envoy. Je ne lui désire que de la santé, et l'oubli de ses ennemis. Les amis qu'il a trouvés en Angleterre, l'accueil qu'il y a reçu, la bienveillance des habitans de la province où il s'est retiré, voilà, Monsieur, de quoi satisfaire une ame aussi sensible et aussi active que celle de Mr Rousseau. Comme homme, il a des foiblesses, et je range parmis [*sic*] les siennes, son excessive délicatesse, et son gout décidé pour la retraite, deux choses qui doivent affliger ses amis d'autant plus qu'il aime lui-même à donner, et qu'il est fait pour la société, par ses mœurs, et par son ton; mais la connoissance des hommes, l'amour de la liberté, et sa confiance souvent trahie doivent le justifier de ces petites taches qu'il achève d'effacer par tant d'autres endroits. Je ne prétends point, Monsieur, faire l'éloge de cet homme intéressant par tant de cotés. Vôtre estime et vôtre amitié pour lui en disent plus que je ne pourrois en dire.

Je vous serai fort obligé, Monsieur, de bien recommander à Mess. Guinand et Hankey Banquiers à Londres, le modèle que vous m'annoncez[1], et qui par sa ressemblance devient à mes yeux d'un prix infini. Malgré mon impatience de le recevoir, j'aime mieux qu'on en diffère l'envoy que de le confier en des mains peu sûres.

Il a paru ici une petite pièce que je vous envoye cy incluse. C'est la réponse du Roy de Prusse à son cher clergé de Neufchâtel, qui s'étoit plaint des arrêts du Conseil d'Etat relatif à l'affaire de Mr Rousseau[2]. Vous comprenez bien, Monsieur, que ce ne sont

[1] Le plâtre de Gosset. *Œuvres*, t. XI, p. 319, *à Hume*, 29 mars 1766.

[2] Milord Maréchal en donna copie à Rousseau; Streckeisen, *o. c.*, t. II, p. 147, 8 mai, LXXX.

pas nos Prêtres qui ont publié cette réponse. On en attribue l'impression à leur adversaire le plus redoutable, Mr de Voltaire. La pièce est bien conforme à l'original, excepté à la ligne 14 de la page 2 où au lieu de *à un homme*, étoit *au Sr Rousseau*. Je vous en envoye cy inclus un exemplaire.

Mr de Luze qui a eu le bonheur d'être vôtre compagnon de voyage est bien sensible à votre souvenir, et me charge, Monsieur, de vous en assurer ainsi que de ses très humbles obéissances.

Il est encore ici un homme qui conserve le souvenir le plus reconnoissant de vos bontés pour lui ; c'est Mr de Meuron qui se dispose à repasser en Angleterre dans peu de temps.

Il est tems de vous laisser respirer ; ma lettre s'est allongée au delà de mes intentions. Je vous en demande pardon, et de tout l'ennuy qu'elle pourra vous donner, et recevez avec bonté les assurances de la considération très respectueuse avec laquelle j'ay l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Du Peyrou.

Neufchatel 4 May 1766.

Je vous demande pardon si dans l'ignorance de la langue Angloise je ne fais pas votre addresse comme je le devois.

Davenport[1].

[Davenport, June 30, 1766.]

Dear Sir, I have not yet been at Wootton being prevented, by my dear Grandson's having a wom [?] fever ; he is now a good deal better, so if weather permits I intend going over ou tuesday, that is to morrow[2].

The receipt of you two last gives me great Concern[3], which was augmented yesterday, by some letters I received from M. R.[4] together with yours directed for me at Wootton[5]; surely there must be some unacountable mistakes, for it appears to me an heap of Confusion, of which I can make neither head nor tail. Mr R. seems

[1] *Br. Mus.* Add. 29626, ff. 84. 85. C'est le brouillon de la lettre publiée dans Burton, *o. c.*, t. II, p. 335.

[2] Ce paragraphe manque dans Burton. Il y a plusieurs autres variantes, la lettre de Burton étant au total plus complète.

[3] Cf. p. 278, IV, V.

[4] Cf. p. 114, VII.

[5] Cf. p. 278, V.

to promise to explain it to me when he sees me, and till then can not possibly answer your queries nor even guess at what he can have possibly took amiss.

Good God! he must be excessively out of the way, about this pension, in short have not patience to add one word more till I have seen him, as soon as ever I have I will write as fully to you as I can.

One of the duplicates you desired me to read and burn, but I have now the fellow to it and will send it, at my return.

Immediately gave orders for the plough[1]; as soon as made will send it according to your directions.

I shall certainly write by Saturdays post.

[1] Cf. p. 276, III.

Appendices

APPENDICES

A. Richard Davenport et sa famille.

a. SOUVENIRS DE COLE SUR DAVENPORT[1]

My Friend, Mr Allen of Torpoley in Cheshire having been on a visit for a Fortnight to Mr Robinson at Cransley, in Northamptonshire, came to me on Wedn. 24. sept. 1766, and staid a week with me : while he was with me he told me several Particulars of the great and wonderful Mr Rousseau, which he had from Richard Davenport of Davenport and Calveley, Esqr, a most intimate Friend of Mr Allen as well as of Mr Hume and Mr Rousseau, who lives in an House at Wootton under Edge in Staffordshire belonging to Mr Davenport. Before I saw Mr Allen I did not know where the Wootton was that he dated his Letter from at p. 195[2]: so that the Proverb relating to the Parish where this singularity has chosen his Retreat, of where God comes never, was never more litterally verified than in its present state. Mr Davenport was educated at St John's College in Cambridge, was always deistically disposed, and so it is no wonder he has harboured an Apostle of his own way of thinking. He has one Leg much shorter than the other and has a very high Heel to his Shoe : I have formerly, some 10 years ago, met him at Mr Allen's House in Cheshire, when I thought him an agreable cheerful man. He has a very large Estate and has lately made a Purchase of the original Family Estate at Davenport in Cheshire or Stafforshire. He married a Lady of the Name of Bagshaw, Daughter of a great Dealer in London, with whom he had a very large Fortune, and has several Children by her, who are educated under one Madame de Lausanne, a French Governess who came from the Town of that Name : one of his Daughters of about 8 years of Age keeps a regular Correspondence with Mr Rousseau : so that, no Doubt, she

[1] *Br. Ms.* Add. 5824, ff. 201, *verso.* (*Journal de William Cole,* l'antiquaire, 1714-1782, l'ami de Horace Walpole). De par sa situation dans le *Journal,* ce morceau est de fin septembre ou du début d'octobre 1766.

[2] A la page 195 de son *Journal,* Cole donne copie de la lettre de *Rousseau à l'auteur du Saint-James Chronicle : Œuvres,* t. XI, p. 327, 7 avril 1766.

will be as accomplished as the Author of *Æmilius* can make her. Mr Rousseau, when he first came into England, was at the House of Mr Hume, with his great fat Wife or Mistress, who is the only Person who has any Influence over him: as he came in an Eastern Dress and talked not a Word of English, it is probable that People were apt to look upon him in the Light of many of your mumping Eastern Princes and Prelates, who often impose upon the Generosity of the English: however, certain it is, that he thought Mr Hume's servants did not shew him Respect enough; and quarrelled with him about it: and in the Country where he resides, he is looked upon to be extremely jealous and peevish; and is not desirous of being in Company. By what I could learn, his own Friends were tired and ashasmed of him. But it is to be hoped we shall hear more of his private Affairs, if Mr Hume's Publication goes on: when we may give a guess, how far mere Morality will enable Philosophers to stifle Resentments and behave to one another with common Decency.

b. TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE DAVENPORT[1]

(Voir le tableau hors-texte ci-contre.)

B. Correspondance relative au Testament de Rousseau.

I

[*Ed. Mainwaring to J. Davenport.*[2]]

Sir, Being at Blithfield[3] the other day, I was requested by Lord Bagot[4] to inquire of you what you have done with the Will of the late J. J. Rousseau. I do remember on looking over Papers be-

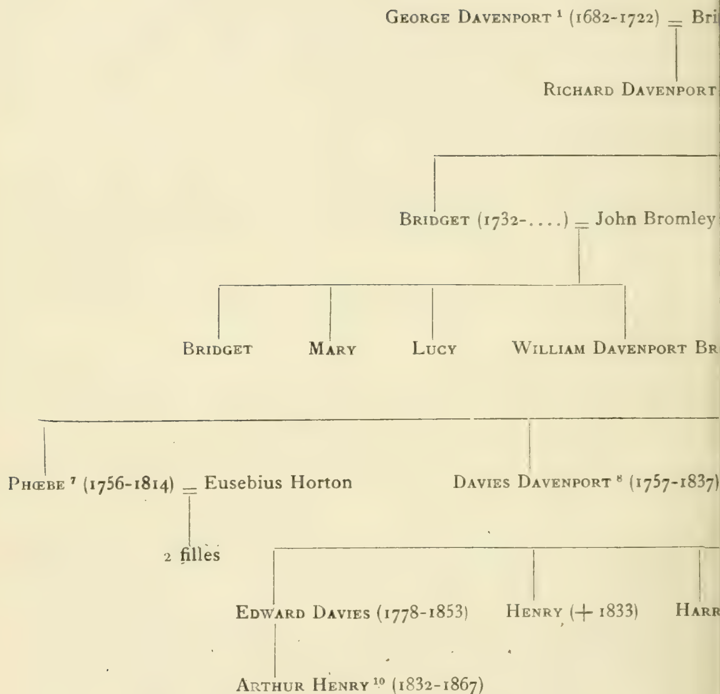
[1] Etabli d'après : Ormerod, George. *The History of the County Palatine and City of Chester*. 2nd Ed. by Thomas Helsby. London, 1882, 3 vol. 4°. Vol. II, p. 286. — Earwaker, J. P. *East Cheshire; Past and Present*. London, 1877-1880, 2 vol. 4°. — Lysons, D. and Lysons, S. *Magna Britannia*. London, 1810. 2 vol. 4°. Vol. II, part II, p. 491. — Burke, B. *A genealogical and heraldic History of the landed Gentry of Great Britain*. 11th Ed. London, 1906, 8°.

[2] *Br. Mus.* Add. 29627, f. 4. — *Mr Davenport | Ball Haye | near Leek | Staffordshire.*

[3] Près de Abbots Bromley, en Staffordshire.

[4] Baron William Bagot (1728-1798).

Tableau généalogique



[1] De Calveley, en Cheshire. — [2] Fille d'Edward M., de Whitmore, en Staffordshi
Bagington, en Warwickshire. — [6] De Woodford, Marton et Capesthorne, en Cheshire. — [7]
et Calveley. — [9] Le Rév. Walther D. modifia son nom en 1822. — [10] Mort sans enfant; Ca
[12] Propriétaire actuel de Capesthorne, de Wootton Hall, de Bagington Hall.

e la famille Davenport.

et Mainwaring [2]

+ 1771) = Phœbe Bagnal [4]

PHŒBE (1735-1757) = Davies Davenport [6] (1723-1758)

EY (+ 1810)

Charlotte Sneyd

WALTHER DAVENPORT BROMLEY [9] (+ 1862) = Caroline Gooch

WILLIAM BROMLEY DAVENPORT (1821-1884) [11] = Augusta Campbell

WILLIAM BROMLEY DAVENPORT [12] (1863)

— [3] De Calveley. — [4] Fille de Joseph B., de Roehampton, près de Putney, Londres. — [5] De
itière de Davenport Hall, co-héritière de Marton, avec John Davenport. — [8] De Capesthorne
horne passa à William Bromley D. — [11] Prit ce nouveau nom patronymique en 1868. —

longing to Mr Davenport deceased, we found the above mentioned Will, it was read, and as it contained nothing relative to either of our Wards we put each our Seals to it and delivered it to you; as Rosseau is now dead, his Lordship is desirous to have it. You will be pleased to let me hear from you that I may know what answer to give on any further inquiry. Yours most sincerely,

Ed. Mainwaring.

Whitmore[1] August the 18th 1784.

II

[*J. Davenport to Ed. Mainwaring*[2]].

Sir, Your favour of the 18. last month I found on my return of a journey last Friday; I recollected the circumstance about Rousseaus will but its not being a paper of any consequence relative to the affairs of the Family I could not find it amongst the vouchery etc. However on persevering in my search I have the pleasure of informing you that I have now found it; you will be so good to send me a Line by the post authorizing me to transmit it to Lord Bagot, which, with his Lordship's Acknowledgement to me of the rec[eipt] of it will be a sufficient justification to me in case of any enquiries by the friends of the deceased Rousseau. I have the honour to be Sir Your Most Oblidged and Obedient servant.

J. D.[3]

Ball Haye, 8 sep. 1784.

III

[*Ed. Mainwaring to J. Davenport*[4]].

Sir, As Lord Bagot seemed so very desirous to see Rosseau's Will, I am extremly glad to hear you have been so lucky to find it. I cannot suppose it will ever be of any consequence, therefore am very willing you should let his Lordship have it. There is no doubt, but he will be sure to acknowledge the receipt of it, which will be a sufficient justification both to you, and myself, whatever may chance to happen hereafter. Yours sincerely.

Ed. Mainwaring.

Whitmore. Sept. the 13th 1784.

[1] En Staffordshire, à 20 milles de Wootton.

[2] *Br. Mus.* Add. 29627, f. 5.

[3] John Davenport, co-héritier de Marton, avec Phébé, petite-fille de R. Davenport; cf. *Appendices,* Aa, n. 7.

[4] *Br. Mus.* Add. 29627, ff. 6, 7. — *Mr Davenport | Ball Haye | near Leek | Staffordshire.*

IV

[*J. Davenport to Lord Bagot.*[1]]

My Lord, I have by the direction of M. Mainwaring of Whitmore inclosed to your Lordship the will of the late J. J. Rousseau together with a paper to which it refers. When your Lordship considers that there is a possibility of an enquiry after these papers by the representatives of the testator and that they were given into my hands in trust to take care of, and that consequently I may be answerable for them, I believe you Lordship will not be offended at my presuming to desire the favour of literal copies of them together with your Lordship's acknowledgement to me that the originals are in your possession. I have the honour to be, My Lord, Your Lordship's obliged servant

J. D.

Ball Have, 26 Sep. 1784.

C. **Anecdote sur Rousseau à Douvres (1767)**

To the PHILOLOGICAL SOCIETY.

DOVER.

GENTLEMEN,

THE following Anecdote may be depended on as a fact. Its insertion in the European Magazine will further oblige your correspondent RUSTICUS.

ANECDOTE OF J. J. ROUSSEAU.

In the year 1767, Rousseau, piqued at the neglect with which he found himself treated in this kingdom after his ridiculous charges against his friend David Hume, quitted Wooton in Derbyshire very abruptly — even without acknowledging the many civilities he had received from Mr Davenport, to whom the house he had resided in belonged, and for the use of which he was indebted to that gentleman's friendship for Mr Hume. On his arrival at Dover, in Kent, as the wind or tide did not serve for the passage-boats to sail immediately, he received an invitation to dine with P——— F———, Esq. a respectable character of that place. Whilst at table, he expressed the greatest impatience to be at sea, and could

[1] *Br. Mus.* Add. 29627, f. 8.

not be persuaded but Mr F.——— had been requested by General Conway, then Secretary of State, to detain him. In this belief he arose from table repeatedly, ran to the window, and eagerly looked if the wind was fair. At last, in spite of every assurance from his kind entertainer, that he was at liberty to do as he pleased, his fears so overcame his reason, that he hastened on board the boat, which then lay dry in the harbour, and shut himself up in the cabin. At this want of confidence in John James, Mr F ——— asked his gouvernante, an elderly lady who resided with him under that appellation, what method it would be most eligible to pursue to bring the eccentric philosopher from his hiding-place. She, well acquainted with all his extravagancies, and with her own power over him, went, at Mr F ——'s request, after the runaway. She began with displaying the very impolite manner in which he had returned the attentions of that gentleman, and how much beneath a man of sense it was to act as he had done. Every one who knows any thing of Rousseau, knows the opinion he entertained that every individual, every nation combined to render him an object of contempt and misery. He supposed that every one knew his person and his history, and thence became suspicious of every one. With this idea ever in his mind, he was apprehensive that the account of the wind's not being fair, was only a pretext to detain him in this kingdom. What could induce him to suppose the English wished to hinder his return to France, it would be difficult, I believe, to ascertain. Be that as it may, the good lady's rhetoric was all given to the wind. At last, vexed at the obstinacy of John James, she began to menace and abuse him most unmercifully, with all the warmth of female indignation. This had the desired effect; the poor philosopher, ever wishing to live in peace, and yielding more to the violence of her rage than the force of her arguments, followed the good lady, trembling, to the shore.

He returned to Mr F———'s house, and conversed sociably with that gentleman and his family till late in the evening. Among other things he expressed a fear that there might be in his writings some sentiments which the vulgar misunderstanding, and his enemies misrepresenting, would prove prejudicial to the interests of religion. He said he wrote to men of sense and feeling only — always from the heart, and with the purest intentions. — « I am not ignorant of the human mind, (continued he) I know what influence the writings of a man even so little known to some as I am, may have upon the thoughtless part of mankind. Hence I tremble to think of the effect which the Confessions of Faith of a

Savoyard Vicar, published in my Treatise on Education, may produce in the minds of the weak and undiscerning! I am the most miserable of men! Before I commenced author, no one enjoyed life with greater delight than I did! At the age of forty, a question posed by the Academy of Sciences at Dijon in Burgundy, raised my ambition to become an author. Success made me foolish enough to continue one, and from that period have I been the most persecuted, banished, and unhappy of the human race. Every circumstance of my life has been maliciously held forth to the public view, and always in a false light. »

. . . .

I have, somewhere, a copy of French verses written by Rousseau on his wife, which a gentleman, just returned from France, put into my hands a few weeks since. As I have not seen them in print, they shall be at your service very soon, being at present mislaid.

European Magazine and London Review. Oct. 1787, pp. 295, 296[1].

D. Rectifications et adjonctions.

(Edition Hachette.)

Plusieurs des lettres publiées par Hachette qui se rapportent aux années 1766 et 1767 ne sont pas datées ou le sont incomplètement ou même faussement ; parfois, le destinataire est inconnu. A l'aide de nos documents et d'autres sources, nous essayerons de corriger ou de compléter quelques-unes d'entre elles[2].

1. *Œuvres,* t. XI.

p. 304, DCCXLVIII, à la Mise de Créqui, *3*[3] janvier 1766.
p. 314, DCCLIX, à M. le Comte Orloff, *Alton,* 23 fév. *1767*[4].
p. 318, DCCLXV, à Hume, 29 mars 1766[5].
p. 327, DCCLXXIII, à Milord *Strafford*[6], 7 avril 1766.

[1] La traduction qu'en a publiée le *Journal de Genève* du 8 novembre 1788 — et que M. Eugène Ritter nous a indiquée — est fragmentaire.
[2] Nous soulignons les mots en discussion.
[3] Cf. p. 107, I.
[4] Cf. p. 64, note 6.
[5] Il faut compléter cette lettre des lignes publiées par Burton, *o. c.,* t. II, p. 321, que nous donnons d'ailleurs p. 38, note 4.
[6] Cf. p. 261, II.

p. 331, DCCLXXVIII, à Lord *Strafford*[1], 19 avril 1766.

p. 343, DCCLXXVI, au Général Conway, le *12*[2] mai 1766.

p. 352, DCCXCIII, à Granville, *ce mardi après-midi*[3] *1er juillet 1766*[4].

p. 352, DCCXCIV, à Granville, *lundi matin*[5] *janvier* ou début de *février 1767*[6].

p. 352, DCCXCV, à Granville, *ce samedi matin*[7] *2 août 1766*[8].

p. 352, DCCXCVI, à Granville, *ce samedi 3*[9] *mai 1766*[10] ou *3 janvier 1767*[11].

p. 353, DCCXCVII, à Granville, *ce samedi soir*[12].

p. 353, DCCXCIX, à Miss Dewes, *ce samedi*[13] *6 décembre*[14] 1766.

p. 363, DCCCII, à Du Peyrou, 19 juillet 1766[15].

p. 373, DCCCIV, à Davenport, *27 novembre*[16] 1766.

[1] Cf. p. 262, III.

[2] et non le 23. Original de Neuchâtel, Ms. 7901.

[3] Cf. Llanover, *o. c.*, t. I, p. 89.

[4] Cf. « *Voilà M. Davenport qui m'arrive* ». Or, il vint le 1er juillet, cf. Burton, *o. c.*, t. II, p. 336, Davenport à Hume, 6 juillet [dimanche] : « *I went over to Wootton on Tuesday.* »

[5] Cf. Llanover, *o. c.*, t. I, p. 77.

[6] Les souhaits de bon voyage s'adressent au prochain départ de Granville pour Bath, où il était dès le milieu de février; cf. *Œuvres*, t. XI, pp. 420, 424.

[7] Cf. Llanover, *o. c.*, t. I, p. 81.

[8] L'envoi du gibier reçu de Davenport, qui l'envoya le 1er août ; cf. p. 175, VI. Mention en est faite dans le *P. S.*; cf. p. 60, note 9. La recommandation de cuire aussitôt le chevreuil prouve que l'on était en été; à ce détail près, on eût pu dater ce billet du 6 déc. 1766 ; cf. p. 179, XIV.

[9] Cf. Llanover, *o. c.*, t. I, p. 81.

[10] Il n'y a que ce samedi 3, en 1766.

[11] Des deux samedis 3 de 1767, 3 janvier et 3 octobre, le premier seul entre en ligne de compte.

[12] Cf. Llanover, *o. c.*, t. I, p. 98.

[13] Cf. p. 248, III.

[14] Le samedi suivant, 13 déc., miss Dewes n'était plus à Calwich ; Rousseau prit congé d'elle le mardi 9 ; *Œuvres*, t. XI, p. 401.

[15] Hachette a omis le premier paragraphe, que voici : « *J'ai reçu, mon cher Hote, à très peu d'intervalles vos deux nos 27 et 28. Vous faites bien de vous en tenir à l'addresse de la dernière ; n'en changez point jusqu'à nouvel avis. Mais si vous pouvez employer de plus grand papier et ne point faire d'enveloppe vous me ferez plaisir, parce que la plus petite enveloppe paye beaucoup plus que la plus grosse lettre simple.* » (*Bibl. de Neuchâtel*, Ms. 7901.)

[16] Cf. p. 131, XXIII.

p. 380, DCCCVIII, à Rey, *23*[1] août 1766.
p. 391, DCCCXVIII, à Madame *de Wartensleben*[2].
p. 403, DCCCXXIX, à M. *Roustan*[3], *23*[4] janvier 1767.
p. 404, DCCCXXX, à *Malthus*[5], janvier 1767.
p. 420, DCCCXLIV, à Granville, *ce mardi matin*[6], février 1767.
p. 414, DCCCXLX, à Granville, *ce vendredi soir 16 janvier*[7] 1767.

2. *Œuvres*, t. XII.

p. 27, DCCCLXXXII, à Granville, 1er août 1767[8].

[1] Cf. Bosscha, *o. c.*, p. 271, 23 août 1766, n° 142. — *Lettres*, A, p. 119, *Rousseau à Becket*, 23 août, XIV.
[2] Cf. p. 169, 13 sept. 1766, note 6.
[3] Cf. p. 236, note 1, 23 déc. 1766, V.
[4] Cf. p. 138, note 1, 23 janv. 1767, XXVIII.
[5] Cf. p. 208; le détail de la *ferme solitaire* réunit ces 2 lettres.
[6] Cf. Llanover, *o. c.*, t. I, p. 71, où est aussi indiqué comme *P. S.* le dernier paragraphe de Hachette.
[7] Llanover, *o. c.*, t. I, p. 77; *Lettres*, C, p. 250, I.
[8] Llanover, *o. c.*, t. I, p. 121, cite la lettre avec le P. S. suivant: « *Vous pouvez, Monsieur, si vous me faites l'honneur de m'écrire, addresser votre lettre à M. Josué Rougemont, banquier, GREEN LETTICE LANE, Cannon Street à Londres. Il me la fera parvenir.* »

TABLES

Table de la Correspondance inédite[1].

I. Destinataires[2].

[1] Les chiffres romains entre parenthèse indiquent le numéro de la série, les chiffres arabes désignent la page.

[2] Il s'agit uniquement des destinataires des lettres écrites par Rousseau.

II. Expéditeurs[1].

[1] Expéditeurs des lettres adressées à Rousseau et à divers.
[2] A la page 286, le nom du mois est tombé pendant l'impression du texte.

Index des noms cités[1].

[1] Par l'adjonction des prénoms et des dates, nous avons tenté de faire de cet index un utile complément biographique à notre mémoire.

[1] Et non pas : prince héritier, ainsi que l'indique, par erreur, le texte.
[2] Le texte porte *Apology* : c'est une erreur de Malthus ; il s'agit du fameux ouvrage : *The Analogy of Religion Natural and Revealed, to the Constitution and Course of Nature*. London, 1736. 4°.

[1] Et non pas : Houbraker, donné, par erreur, dans le texte.

Louis-J. Courtois.

Les lettres de Rousseau à Richard Davenport étaient inédites au moment où M. Louis-J. Courtois, après avoir soumis son manuscrit à la Commission des publications, le remit à notre imprimeur, dans l'été 1910. Quelques mois plus tard, dans les premiers jours de décembre, elles ont été publiées par M. Th. Dufour dans une brochure intitulée : Quelques lettres de J. J. Rousseau (1766-1769).

Le Comité de notre Société n'a pas vu sans regret cette publication parallèle des mêmes documents. Le travail de notre collaborateur, M. Louis-J. Courtois, est demeuré entièrement indépendant de celui de M. Th. Dufour.

La Commission des publications.

BIBLIOGRAPHIE

COMPLÉMENT POUR LA BIBLIOGRAPHIE DE L'ANNÉE 1908

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Irving Babbitt. *Literature and the American College, Essays in Defense of the Humanities*, Boston and New-York, Houghton, Mifflin and Company édit., 1908, in-8, VII-262 pp.

P. 32-71 : II, *Two Types of Humanitarians: Bacon and Rousseau.* Nous aurons l'occasion de revenir sur cet ouvrage de M. B. à propos d'autres publications du même auteur, parues ou en préparation.

FRANCE

Louis Ducros, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix. *Jean-Jacques Rousseau. De Genève à l'Hermitage, (1712-1757)*, Paris, Fontemoing édit., 1908, grand in-8, 418 pp.

M. Ducros, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, prépare ses cours de littérature avec assez de talent et de soin pour être en mesure de tirer de ses cahiers de notes la matière de bons livres : ainsi celui qu'il a publié en 1900 sur *les Encyclopédistes*, ainsi celui dont nous avons à parler.

A vrai dire, l'exposé de M. Ducros est trop dominé par une idée exclusive : « Rousseau est rusé », dit-il, page 415. Il faut en conséquence lire les *Confessions* avec des yeux de lynx, être sans cesse en garde contre Jean-Jacques, et s'ingénier à déjouer les pièges qu'il tend aux lecteurs. — Je ne partage pas cette manière de voir.

D'une manière générale, si en lisant un texte, au lieu d'entrer dans le sens de l'auteur, on s'efforce toujours de le prendre en défaut, cette méthode peut conduire à des résultats piquants ; mais elle est bien dangereuse. Par exemple, quand Diderot écrit une phrase que relèvera Rousseau : « Il n'y a que le méchant qui soit seul », au lieu d'y voir un de ces apophtegmes plus brillants que solides, qu'on ne doit prendre qu'à moitié au sérieux, M. Ducros (page 364) estime que Roûsseau aurait bien fait de « remar-

» quer tout simplement que, prise à la lettre, la phrase de l'auteur » du *Fils naturel* ne s'appliquait à personne, puisque, pour être » méchant, c'est-à-dire pour nuire à quelqu'un, il ne faut pas » vivre tout seul », en sorte que « cette sentence ne signifiait rien du tout ». — Mais c'est aller trop loin : les malfaiteurs contre lesquels la police est le plus impuissante, que ce soient des assassins comme Caserio et Luccheni, ou de simples voleurs, ne sont-ils pas ceux qu'on appelle des *solitaires* ?

S'efforcer de vérifier ce que Rousseau raconte dans les *Confessions*, et, quand on le peut, comparer ses récits avec les documents de l'époque : c'est le premier devoir du commentateur. Mais ces documents manquent le plus souvent, et alors le plus sage est de laisser courir le récit de Jean-Jacques, et le doute planer sur tout ce qui peut y prêter.

J'avoue que M. Ducros me semble trop prodigue de points d'interrogation : il en place à tout bout de champ.

Rousseau a raconté ce qui lui arriva le dimanche 14 mars 1728 ; son récit est absolument vraisemblable : les portes de la ville étaient fermées au moment où il s'y présenta. Que voulez-vous de plus simple ? — Prenez garde, son récit est dramatique, observe (page 35) M. Ducros, qui se demande s'il y faut ajouter foi.

Dramatique, je le veux bien. « Dans le premier transport de ma douleur, dit Jean-Jacques, je me jetai sur le glacis et mordis la terre. » Mais cela encore est vraisemblable. Une fois le malheur arrivé, et après qu'il en eut pris son parti, que Rousseau s'en soit consolé avec l'imprévoyance d'un jeune étourdi, c'est ce qu'il nous dit lui-même ; tandis que je ne puis me persuader qu'avant l'événement, il n'ait attendu que l'occasion de sortir de la ville et de s'abandonner à tous les hasards.

M. Ducros prodigue aussi les conseils, qui sont aujourd'hui bien tardifs. Page 354 : « Rousseau aurait dû garder pour lui... » — Page 364 : « Rousseau aurait mieux fait de remarquer tout simplement... » — Page 368 : « Les amis de Rousseau auraient dû parfois... — Pourquoi Diderot n'a-t-il pas tout simplement répondu que... ? »

Mais c'est trop s'attarder à des critiques trop aisées en un sujet si touffu. M. Ducros a semé dans son commentaire des *Confessions* bien des remarques justes, et dont quelques-unes ont une grande portée. Page 160, il montre que les idées du premier *Discours* se rattachent à celles que, longtemps auparavant, Rousseau exposait dans son mémoire à M. de Mably sur l'éducation de son fils. — Page 355 : « Il me paraît tout naturel que madame

d'Epinay ne vît pas sans une jalousie très légitime sa belle-sœur accaparer un homme qu'elle avait logé près d'elle pour jouir de sa société. » C'est très bien indiquer qu'en acceptant un logement à l'Ermitage, Rousseau avait aliéné une partie de sa liberté. Si dans ses lettres, il parle de son esclavage, c'est une forte exagération, et non pas une contre-vérité. — Page 363. M. Ducros analyse avec perspicacité le sentiment des amis de Rousseau sur sa retraite à la campagne : « On sent, dit-il, et qu'on me pardonne le mot, que pour eux Rousseau est un *poseur*. »

Je pourrais continuer longtemps, en signalant ainsi les passages où M. Ducros caractérise avec justesse les événements et les hommes ; mais le lecteur saura les trouver lui-même. Ce livre est un de ceux auxquels devra faire beaucoup d'emprunts celui qui donnera quelque jour une édition des *Confessions* avec des notes *variorum*. [E. R.]

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANNÉE 1909

ALLEMAGNE

Georg Brandes. *Voltaire in seinem Verhältnis zu Friedrich dem Grossen und Jean Jacques Rousseau*, Marquardt édit., Berlin, s. d. [1909], in-8, 78 pp.

Un grand nom peut couvrir parfois une médiocre marchandise. C'est le cas de cet opuscule de M. Georg Brandès, que l'éditeur a illustré d'une douzaine de bonnes reproductions de portraits et d'estampes allégoriques à la gloire de Voltaire et de Rousseau.

Des deux monographies qui le composent, nous nous arrêtons seulement à la seconde. Dans la première, qui décrit avec verve, et dans un sentiment plus sympathique au poète qu'au prince, les relations de Voltaire avec Frédéric II, on pourra relever cette affirmation stupéfiante que le petit jeu des définitions philosophiques qu'on jouait à la table royale de Postdam, fut l'origine d'une encyclopédie, « ce *Dictionnaire philosophique*, la grande œuvre de Voltaire, Diderot et d'Alembert » (p. 30). M. Georg Brandès a dû être bien distrait pour confondre l'*Encyclopédie* avec le *Dictionnaire philosophique*, ou pour écrire (p. 40) que Voltaire, établi à Ferney, se trouvait « dans la libre Suisse ». Avoir placé, en tête de l'étude sur J. J. Rousseau, un portrait de « Jean-Bapte Rousseau, né à Paris en 1671 », est une distraction encore, mais imputable celle-là sans doute à l'éditeur.

Ce tableau des relations de Voltaire avec J. J. Rousseau est faux dans l'ensemble, parce qu'il prête à Rousseau une conduite haineuse, concertée et machiavélique, et il présente de nombreuses erreurs dans le détail de ses trente-trois pages. Ainsi, après avoir redit après tant d'autres, à la suite de Marmontel, que c'est Diderot qui souffla à son ami l'idée nouvelle du *Discours sur les sciences et les arts*, M. Georg Brandès ajoute (p. 46) : « Cette opinion poussa Rousseau à devenir ce qu'il devint, c'est par elle que ce plébéien à l'âme révolutionnaire et religieuse prit conscience de son être. » Une vie et une œuvre dont l'action fut si puissante qu'elle dure encore aujourd'hui, seraient donc fondées, aux yeux de l'illustre critique danois, sur une idée d'emprunt ?

Rousseau nous est présenté, en 1753, comme « un pauvre homme maladif, souffrant d'artério-sclérose, d'un mal de vessie et d'autres maux » (p. 46) ; Thérèse a été une servante de cabaret (p. 48) ; l'émotion soulevée dans Genève par la *Lettre sur les spectacles* obligea Voltaire à acheter la résidence de Ferney (p. 57) ; la *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile* et le *Contrat social* ont paru tous trois en 1761 (p. 65) ; en dénonçant Voltaire comme l'auteur du *Sermon des cinquantes*, Rousseau l'exposait sciemment à de grands dangers (p. 71).

M. Georg Brandès tiendrait peut-être pour vétilles ces allégations hasardeuses, jetées dans une publication de librairie industrielle, mais ce qui engage plus sérieusement un nom aussi considérable que le sien, c'est la thèse qui doit faire l'unité de ce petit livre : Rousseau, depuis l'éveil de sa personnalité intellectuelle, a eu Voltaire devant les yeux (p. 55) ; après l'avoir imité, harcelé, il a voulu le provoquer — exemple : *la Lettre à d'Alembert* — à un combat public, auquel Voltaire, par indulgence, puis par dédain, et aussi pour sauvegarder aux yeux du public l'harmonie entre philosophes, s'est toujours dérobé. Rousseau enviait la gloire et les richesses de Voltaire : cette jalousie prend le masque de la vertu dans « l'attaque contre le théâtre à Genève », et le masque de la religion dans « l'attaque contre l'ode sur Lisbonne ». M. Georg Brandès ne voit donc qu'une œuvre d'hypocrisie dans la *Lettre sur la Providence*, comme dans la *Lettre sur les spectacles* ! S'il est difficile de présenter les faits avec plus de légèreté et d'inexactitude, il serait difficile aussi de se montrer moins clairvoyant dans l'interprétation des caractères et des sentiments. Que M. Georg Brandès se trompe dans les faits, il semble en avoir pris d'avance son parti assez allégrement, mais que l'historien du romantisme européen appuie de son autorité des jugements inventés par une critique ignorante et par une science de parti-

pris, c'est vraiment fâcheux pour ceux qui font confiance à sa signature. [B. B.]

Joseph FUSSEDER, aus Schöffau, Oberbayern. *Beiträge zur Kenntnis der Sprache Rousseaus* (Thèse de doctorat de l'Université de Leipzig). Borna-Leipzig, Buchdruckerei Robert Noske, 1909, in-8, 62 pp.

Travail sans intérêt. Simple exercice d'école, comme le sont trop souvent les thèses allemandes, extrait inintelligent de Gohin dans sa première partie, adaptation médiocre de Plattner dans sa seconde partie. L'auteur n'a évidemment aucune idée de ce que devrait être une bonne étude de la langue de Rousseau. [A. F.]

Edwin KAUMANN, aus Berlin. *Johann Amos Comenius und Jean Jacques Rousseau, ihre verschiedenartige Wertung des Kindlichen Lebens. (Eine pädagogisch-philosophische Untersuchung)* (Thèse de doctorat de l'Université d'Erlangen). Borna-Leipzig, Buchdruckerei Robert Noske, 1909, in-8, 50 pp.

Trois parties dans ce parallèle prolongé entre le célèbre pédagogue morave, auteur de la *Didactica magna*, et le philosophe de l'*Emile :* 1° le rapport de l'éducation privée à l'éducation publique ; 2° l'éducation physique et intellectuelle ; 3° l'éducation morale et religieuse. Au bout du compte, M. K. reconnaît entre les deux pédagogues la distance qui sépare l'idéal de l'homme cultivé *(Kulturmensch)* et celui de l'homme naturel (*Naturmensch*) [A. F.]

Wilhelm MÜNCH. *Kultur und Erziehung*, vermischte Betrachtungen, Münich, Oskar Beck édit., 1909, in-8, 285 pp.

P. 103-120 : *Aus einem unvergesslichen Buche.* Comparaison de la pédagogie de Jean-Paul Richter avec celle de Rousseau, à propos de son livre « inoubliable », *Levana oder Erziehlehre* (1807), dans un article que l'auteur aurait pu intituler, comme il le reconnaît en terminant : *Rousseau, Jean-Paul et le temps présent.* On y constate le chemin parcouru dans le sens d'une maturation originale par l'humoriste allemand, depuis son roman pédagogique, sorte de parodie de l'*Emile*, *Die unsichtbare Loge* (1793), par qui fut mis en lumière d'ailleurs le fameux couple de prénoms Jean-Paul, rival de Jean-Jacques. Le lecteur de M. M. ne manquera pas d'évoquer à cette place la dissertation de M. Hermann Plath, *An welchen Punkten kann Jean Pauls « Levana » von Rousseau beeinflusst erscheinen* (thèse de l'Université d'Erlangen soutenue en 1903). [A. F.]

Geschlecht und Gesellschaft, Berlin, Leipzig, Vienne, IV Band, Heft 4, avril 1909, p. 152-170 : Dr Otto Adler, Berlin, *Geschlechtstrieb und Verfolgungswahnsinn. Psychologische Betrachtungen über das sexuelle Leben J. J. Rousseau's* (zugleich eine Erwiderung an Dr Gaston Vorberg).

Sexualreform, Beiblatt zu « *Geschlecht und Gesellschaft* », IV Band, Heft 1, janvier 1909, p. 5-6 : Dr Gaston Vorberg in Hannover, ***Rousseau's Leiden.***

Geschlecht und Gesellschaft, IV Band, Heft 6, juin 1909, p. 284-286 : Dr Gaston Vorberg in Hannover, *Noch einmal Rousseau's Zeugungsfähigkeit* (Schlusswort zu dem Aufsatze *Geschlechtsstrieb und Verfolgungswahnsinn,* von Dr Otto Adler).

Une phrase est le point de départ de cette polémique sur le sujet scabreux de l'impuissance de Rousseau. Elle se trouve dans le compte rendu de l'article du Dr Vorberg, *Neue Betrachtungen über Rousseau's Leiden* (cf. *Annales,* 1909, p. 284) paru dans *Geschlecht und Gesellschaft,* 1908, p. 263, sous la signature O. R. : « L'hypothèse de l'impuissance de Rousseau, dont l'auteur ne fournit aucune preuve, paraît peu vraisemblable ». Le Dr A. a reconnu la paternité de cette phrase, d'où suit une discussion à laquelle il nous est difficile de nous mêler. Nous y renvoyons le lecteur que cela pourrait intéresser. On nous permettra seulement de signaler en passant le cas tout à fait curieux du Dr O. Adler, spécialiste de la « psychologie sexuelle », attiré, comme il le dit, vers cette spécialité par la lecture des *Confessions.* Son premier travail en ce genre, une monographie estimée : *Die mangelhafte Geschlechtsempfindung des Weibes,* Berlin, 1904 (cf *Annales,* 1909, p. 284), aurait eu pour point de départ le cas de Mme de Warens. [A. F.]

Protestantenblatt, Wochenschrift für den deutschen Protestantismus, 42. Jahrgang, nº 13, 31 mars 1909 : F. Bock (Bremen), ***Rousseaus Stellung zur Religion.***

Rousseau, réformateur incomplet, plus grand dans son rôle négatif que dans son rôle positif, — sa distinction entre l'église et la religion, — son déisme, — position par rapport à la révélation, — la Bible subordonnée au « livre de la nature », — revendication d'un christianisme authentique, opposé au christianisme sacerdotal, — intervention capitale dans la révélation du sentiment intime, de la lumière intérieure, la conscience (par quoi Rousseau devance Kant et Schleiermacher), accord nécessaire du cœur et de la raison, — agnosticisme partiel : l'existence de Dieu seul, non sa nature, sensible à la conscience humaine, — liberté

et responsabilité de l'homme, ouvrier de son propre bonheur, — immortalité de l'âme déduite du postulat de la justice immanente, — la conduite de l'homme fondée sur l'autorité infaillible de sa conscience, considérée comme la voix même de la Nature, et non point comme celle de l'expérience (distinction nécessaire à ce sujet « des idées acquises » et des « sentiments naturels », seuls interprètes de la conscience), — efficacité problématique, contredite en tous cas par l'expérience, de la « religion naturelle », ainsi prêchée par Rousseau, — tels sont les principaux points passés rapidement en revue dans cet article qui part de la donnée de l' « actualité » de Rousseau, insiste en terminant sur l'action profonde de cette philosophie, non point en France, mais en Allemagne, et conclut par ce jugement : « Par son individualisme résolu, Rousseau est encore aujourd'hui tout à fait moderne, dans le meilleur sens du mot. » [A. F.]

ANGLETERRE

The Contemporary Review, février 1909 : Havelock Ellis, *The Love of wild Nature.*

Relever toutes les traces de l'amour de la nature sauvage (l'amour de la montagne en particulier), de l'antiquité jusqu'au XVIIIe siècle, chez les Grecs et chez les Romains, dans la civilisation chrétienne des premiers siècles et du moyen-âge, chez les hommes de la Renaissance, chez les écrivains et les voyageurs suisses, espagnols, français et surtout anglais des temps modernes, — puis montrer comment ces germes qui ont existé de tout temps, se développent soudain avec une extraordinaire vigueur dans l'œuvre d'un Rousseau, lequel, unissant dans un même culte la nature dans la montagne et la nature dans l'homme primitif, « trouve une raison pour son amour de la nature », prédisposé d'ailleurs par son origine suisse, par son tempérament névropathique et antisociable à éprouver le sentiment nouveau d'une manière intense, et l'exprimant pour la première fois dans un langage émouvant, digne de son sujet, — donner enfin à ce prophète initiateur, comme disciples immédiats, propagateurs de la religion nouvelle, un Gœthe pour l'Allemagne, un Byron et un Wordsworth pour l'Angleterre, telle est la riche, presque trop riche matière de l'article intéressant, mais nécessairement condensé de M. H. E. [A. F.]

The humane Review, Londres, janvier 1909, p. 193-210 : Frederika MACDONALD, *The legend of Rousseau's children.*

En reprenant la thèse qu'elle a déjà soutenue en 1895 (*Studies in the France of Voltaire and Rousseau,* p. 161), en 1900 (*La Revue,* octobre, *Légende des enfants de J. J. Rousseau)* et en 1906 (*New Criticism of J. J. Rousseau,* I, p. 145), Mme Macdonald discute ici les objections que lui a opposées M. Edouard Rod (*Revue des Deux-Mondes,* mai 1907) sur la question de fait. Mais elle distingue heureusement et avec plus de force qu'elle ne l'avait fait jusqu'ici, entre la réalité des cinq naissances que racontent les *Confessions,* suivies cinq fois de la livraison, par la sage-femme, des enfants à l'Hospice des Enfants-Trouvés, et « la question de première importance qui est celle de la responsabilité morale de Rousseau ». Elle s'attache par une analyse pénétrante de ses intentions et de leur sincérité, à montrer combien sont différentes, en 1746 et en 1750, la pensée et la volonté de l'obscur compositeur de musique et de l'auteur brusquement célèbre du premier *Discours.* Cette méthode historique et psychologique permet à Mme Macdonald de démontrer l'accord vrai que Rousseau établit, par un effort constant et des sacrifices réels, entre sa conduite et ses principes. Quel caractère nouveau prenait à ses yeux son union libre avec Thérèse, dans la réforme intérieure et extérieure qui suivit son premier grand succès d'écrivain, tel est le point particulier qu'analyse Mme Macdonald. C'est bien ainsi qu'il faut traiter le grave problème des enfants de Rousseau. Nous pensons que, pour être complète, son étude demande l'application de la même méthode psychologique au Rousseau de 1746 et au Rousseau de 1762. Mme Macdonald donne elle-même cette indication. En lui, autour de lui, tout est changé. Le fier raisonnement de la lettre à Mme de Francueil a fait place au sentiment de la faute commise et à des regrets toujours plus profonds. [B. B.]

BELGIQUE

Gustave CHARLIER. *Mme d'Epinay et J. J. Rousseau,* Bruxelles, M. Weissenbruch, imprimeur du Roi, édit., 1909, in-8, 28 pp. (Extrait de la *Revue de Belgique*).

Intéressante discussion des conclusions de Mme Macdonald dans son ouvrage *La légende de J. J. Rousseau* (cf. plus loin, p. 339). On en retiendra surtout la partie qui a trait au « second complot » contre Jean-Jacques, dont Barbier, Brunet, Suard et

Michaud auraient été les principaux conjurés. M. Ch. explique ingénieusement leur rôle, non par une hostilité préconçue contre Rousseau, mais par les mœurs littéraires de l'époque, la faveur des mémoires apocryphes, l'infidélité quasi ingénue des éditeurs et des libraires d'alors à l'égard des textes originaux. En ce qui concerne Barbier notamment, représenté comme le chef de ce second complot, M. Ch. a été assez heureux pour mettre la main sur ses papiers tant cherchés par Mme Macdonald et qui sont tout simplement à la Bibliothèque Nationale. Il y a trouvé : 1o la minute autographe de l'analyse des *Mémoires* de Mme d'Epinay faite par Barbier avant la publication, analyse qui n'est qu'« un résumé sommaire, mais exact, des neufs volumes utilisés par Brunet » ; — 2o une note autographe de Barbier où transparaît la parfaite bonne foi de son jugement défavorable à Rousseau ; — 3o un *memento* d'une conversation de Barbier avec Mme de Vandeul, attestant que Mme d'Epinay avait bien, en effet, lu son fameux roman à des amis, au nombre desquels se trouvait la fille de Diderot. Ainsi s'évanouissent les principaux éléments du réquisitoire de Mme Macdonald contre l'auteur du *Supplément au cours de La Harpe*. [A. F.]

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Albert Schinz. *Jean-Jacques Rousseau, A Forerunner of Pragmatism*[1], Chicago, The Open Court Publishing Company, 1909, in-8, 39 pp.

Dans son livre intitulé *Anti-Pragmatisme* (voyez plus loin), M. Schinz déclarait que le plus grand « pragmatiste » de tous les temps est J. J. Rousseau. C'est pour expliquer cette assertion que la présente brochure a été écrite.

M. Schinz définit le pragmatisme : une philosophie qui juge de la valeur des théories et des idées par les conséquences qui en résultent au point de vue de la conduite morale. Et il prétend démontrer que le pragmatisme est le terme auquel aboutit l'évolution de la pensée de Rousseau. Selon lui, Rousseau a commencé par une période scientifique : enthousiasme pour les mathématiques, la physique, la chimie, l'astronomie, sans parler de la botanique, à laquelle Rousseau s'est adonné jusqu'à la fin. A cette période scientifique a succédé une période « psycho-physiologique ». Rousseau subit l'influence de Locke, devient

[1] Reprinted, with additions, from *The Monist*, October 1909.

l'ami de Condillac, et écrit un ouvrage qui n'a pas été imprimé et dont le manuscrit est perdu : *La morale sensitive ou le matérialisme du sage*. Enfin ce développement se termine dans la période « pragmatique ». Rousseau se place au point de vue de la conduite morale. S'il repousse le sensualisme, qui fait l'esprit humain passif, il repousse aussi le rationalisme, qui ne s'inspire pas de considérations morales. Pour employer les expressions de Kant, il préfère la raison pratique à la raison théorique. Il identifie la vérité avec l'utilité pratique, en entendant que l'utilité pratique n'est autre que l'utilité morale.

Telle est la thèse de M. Schinz. On ne niera pas qu'elle ne soit fort intéressante, qu'elle ne mette en lumière, de façon piquante, un aspect bien caractéristique de la pensée de Rousseau, et l'on se plaira à suivre l'auteur dans son argumentation savante et ingénieuse.

On se demandera pourtant, croyons-nous, s'il n'y a pas quelque exagération dans cette thèse, et dans la manière dont elle est soutenue. Qu'il y ait dans Rousseau plusieurs affirmations qui font penser aux théories des pragmatistes d'aujourd'hui, c'est là ce dont on ne saurait douter après avoir lu M. Schinz[1]. Mais convenait-il d'insister autant sur ces affirmations et d'y voir l'expression d'une doctrine philosophique ? Nous ne le pensons pas. On est d'emblée mis en défiance contre la méthode de M. Schinz, lorsqu'on le voit s'attacher à faire correspondre une à une les phases de la pensée de Rousseau aux phases de la pensée de M. William James. Il y a dans ce rapprochement, établi minutieusement, quelque chose de singulièrement artificiel. La même impression subsiste ensuite, lorsque M. Schinz pousuit dans le domaine des idées le parallèle qu'il institue d'un bout à l'autre de son travail entre Rousseau et M. James. Nous avouons que, plus d'une fois, les textes cités par M. Schinz ne nous semblent pas revêtir la signification « pragmatique » qu'il leur attribue. Ainsi, dans le texte de l'*Emile* cité à la page 21, le mot *truth* (je garde le terme anglais de la traduction) ne nous paraît pas du tout, comme à M. Schinz, être l'équivalent du terme « cash-value » dont M. James aime à se servir. De même, lorsque M. Schinz, à la fin de son travail, énumère trois applications que Rousseau et M. James ont faites de leurs théories pragmatiques, on ne voit pas bien en quoi ces prétendues applications portent le cachet du pragmatisme. Prenons un exemple. M. Schinz cite le passage bien connu de la *Psychology* dans lequel M. James nous recommande

[1] Cf. *Annales*, IV, 328, le même point de vue soutenu par M. Roure [A. F.]

de développer en nous la capacité de l'effort en faisant chaque jour un petit exercice sans autre but que de vaincre notre répugnance à l'action. Et il rapproche de cette exhortation certains passages de la *Nouvelle Héloïse* dans lesquels on nous dit que Julie avait l'habitude de se priver des choses qu'elle aimait pour en jouir davantage dans les rares occasions où elle se les accordait. Encore ici, le rapprochement nous paraît bien artificiel. Et surtout nous ne voyons pas, malgré les explications de M. Schinz, comment tout cela se rattache à la philosophie pragmatique.

Ajoutons que nous ne saurions être d'accord avec M. Schinz lorsqu'il assigne au pragmatisme de Rousseau et au pragmatisme de M. James des causes identiques. Ce qui, selon nous, a été prépondérant dans la formation du pragmatisme d'aujourd'hui, c'est l'influence de Kant. Dira-t-on que Kant, à son tour, a subi l'influence de Rousseau? Nous répondrons qu'il serait téméraire de vouloir faire dériver de Rousseau ce qu'il y a de profondément original dans la pensée de Kant. Or c'est de cet élément nouveau apporté par Kant que procède directement le pragmatisme de M. James. C'est pourquoi sans doute il mérite d'être appelé une philosophie. [Ch. W.]

Political Science Quartely, New-York, vol. XXIV, nº 3, septembre 1909 : W. A. Dunning, U. D., professor of History and Political Philosophy, ***Rousseau's Political theories.***

Cet article commence par un dénigrement de la personne de Rousseau. On y réchauffe les vieilles et classiques attaques de « l'enfant gâté », du mauvais caractère qui ignorait l'affection, sauf seulement celle d' « une grossière et détestable femme avec laquelle, pour un tiers de siècle, il vécut dans des relations domestiques sordides et irrégulières. » Les rapports du ménage de Rousseau avec les théories politiques de Rousseau ne sont pas expliquées. L'auteur affirme bien que les idées de Rousseau s'expliquent par la réaction de son individualité contre les conditions sociales existantes, mais la démonstration qu'il cherche de faire est que Rousseau manque d'originalité de pensée, qu'il n'a qu'une conception superficielle de Grotius et Hobbes, ne « se soucie pas d'être conséquent » (p. 382) et n'a qu'une « logique de salon » (*nimble logic*, p. 381).

Le mot « nature » est pris dans différents sens par Rousseau, entre autres dans un sens historique de sauvages des forêts primitives (*2e Discours*) et dans un sens philosophique (*Emile* et *Contrat social*), auquel l'auteur avoue du reste ne pas comprendre

grand chose : « essayer de comprendre cette conception de nature, c'est comme essayer de visualiser la faune de l'apocalypse » (385). Cela n'empêche du reste nullement M. D. de critiquer abondamment. On retrouve certaines objections souvent formulées, quoique pas souvent avec des commentaires d'une si rare suffisance : « mélange extraordinaire de mauvaise logique et de la plus grande puérilité » (389) ; « sa démonstration de la liberté contient autant de sophismes que de phrases » (390) ; son application du Contrat « ne vaut pas mieux » ; quand Rousseau cherche à imiter la méthode de Hobbes, il est « ridicule » (391) ; ailleurs il est « burlesque » (402), etc. On accorde pourtant à Rousseau d'avoir « malgré sa fatigante métaphysique » esquissé d'avance l'idée du vote populaire des lois et des élections de magistrats. D'autre part, Rousseau n'a pas montré que la liberté individuelle fût mieux sauvegardée par la souveraineté de la commune que par celle de l'oligarchie ou de la monarchie ; il eût fallu pour cela (pense l'auteur) retourner à la théorie d'Aristote : l'homme est un animal social, thèse que le XVIIIe siècle avait rejetée [à moins que la théorie de Rousseau de la bonté originelle de l'homme ne soit cette même théorie dans une autre forme.] Enfin l'auteur affirme qu'après la mort de Rousseau les Français observèrent les institutions de l'Amérique libérée de l'Angleterre, et qui précisément rappelaient certaines idées de Rousseau. « Cette coïncidence, quoique fortuite, ne manqua pas d'avoir une influence fort grande sur le mouvement révolutionnaire qui se préparait. »

Voici un bien petit Rousseau devant un bien grand professeur ! [A. S.]

FRANCE

J. J. Rousseau. *Les Rêveries du promeneur solitaire*, librairie Nilsson, 7, rue de Lille, Paris, s. d. [janvier 1909], in-16, 125 pp. (Collection *Les cent chefs-d'œuvre qu'il faut lire.)*

J. J. Rousseau. *Du Contrat social ou Principes du Droit politique. Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles*, Paris, Ernest Flammarion édit., s. d. [1909], in-12, 313 pp. *(Les meilleurs auteurs classiques français et étrangers.)*

Avesnes. *En face du soleil levant*, Paris, Plon-Nourrit édit., 1909, in-8, XII-296 pp.

P. 11-19. *Les idées de Jean-Jacques Rousseau en Chine.* Philanthropie verbale et phraséologie des journaux chinois ; la copie de Rousseau est flagrante. Sensibilité ; culte de la raison et de la

nature ; condamnation de l'absolutisme ; nationalisme. — 96. Déisme, aspiration nouvelle. [L. P.]

J. Barbey d'Aurevilly. *Critiques diverses*, Paris, Alphonse Lemerre édit., 1909, gr. in-18, 364 pp.

P. 151-159 : *Jean-Jacques Rousseau* (article paru dans le *Réveil* du 14 août 1858 sous ce titre : *Jean-Jacques Rousseau et son clapier*. Cf. *Annales* V, 332). Il ne faut pas attendre de l'écrivain catholique et conservateur, que les passions du jour remettent à la mode, un jugement de sang-froid sur le père de tous les individualistes et de tous les révolutionnaires du XIXe siècle. Aussi bien, ce qui est curieux, dans ce morceau, c'est la langue : comme virulence, on en trouverait difficilement l'équivalent aujourd'hui, même dans le journalisme d'extrême-droite, où se distinguent un Charles Maurras, un Léon Daudet, un Edouard Drumont. Ainsi, pour B. d'A., la postérité de Rousseau c'est son « clapier », « son ignoble clapier », où l'on distingue la « grande portée » des purs philosophes, la « portée pesante » des Saint-Simon, des Charles Fourier, des Proud'hon, des P. Leroux, — puis l' « affreuse ventrée » des économistes, Sismondi, L. Blanc, Blanqui, — et la « non moins horrible » des hommes politiques, Ledru-Rollin, Mazzini, — enfin la « portée des vrais brouteurs de thym », les artistes, comme G. Sand, tous « bâtards » du génie de Jean-Jacques. Le début du *Contrat social*, avec le passage sur le « roi Adam » et l' « empereur Noé » est un « texte ricaneur » ; on y perçoit « le rire de Voltaire, avec des dents noires ». Pour ce qui est du génie de Rousseau, si sublime qu'il soit, « les mœurs ne manquent jamais de lui passer au cou ce collier de cuivre que Walter Scott met au cou de Gurth, le gardeur de pourceaux ». Qu'attendre de cet être « d'origine indécise », lequel « vida ses petits dans le trou creusé par Saint-Vincent de Paul, qui lui épargna l'assassinat... » ? etc., etc. Heureusement que ces grosses voix, qu'on écoute par divertissement pour savoir jusqu'où ira leur violence injurieuse, n'ont jamais effrayé personne ! [A. F.]

Alcanter de Brahm. *La peinture au Musée Carnavalet*, Paris, 1909, Sansot édit., in-16, xx-238 pp.

P. 86. Mention de deux portraits de Rousseau qui figurent au Musée. [L. P.]

Hippolyte Buffenoir. *Le prestige de Jean-Jacques Rousseau, souvenirs, documents, anecdotes*, avec neuf portraits et illustrations, Paris, Emile-Paul éditeur, 1909, in-8, xv-476 pp., 9 planches hors-texte.

Les lecteurs de M. B., parmi lesquels il faut compter tous les amis de Rousseau, retrouveront avec plaisir dans ce volume, destiné à les grouper, un certain nombre d'études ou d'articles dispersés jusqu'ici de droite et de gauche et qu'il était par conséquent assez difficile d'atteindre. Le tout est précédé d'une préface, où l'auteur invoque en faveur de l'opportunité de sa publication le prestige renaissant du philosophe de Genève, le « retour à J. J. Rousseau. » On sait de quel accent spécial, où l'enthousiasme du disciple ne cesse de renforcer le lyrisme naturel de l'écrivain, est marqué tout ce qu'écrit M. B. sur son auteur favori. A le lire, on se croirait encore tout près du grand philosophe, dans ces temps qui ont immédiatement suivi sa mort, et où l'on ne pouvait parler de lui sans s'attendrir et sans s'exclamer. Mais, lyrique et sentimentale, la critique de M. B. n'en est pas moins, comme il convient à notre époque, érudite et documentaire (alliage singulier, pour le dire en passant, qui fait penser à Léon Gautier, l'historien de la chevalerie). Elle circule à travers les vieux papiers, lettres inédites, mémoires, pièces d'archives, au contact desquels elle s'exalte et qu'elle ne se lasse pas de citer et de commenter avec émotion. Joignez à cela l'instinct du collectionneur, le geste complaisant de l'amateur qui sait la valeur de ses bibelots, et qui les aime pour la peine qu'il s'est donnée de les découvrir, et qui n'a pas de plus grand plaisir que de les faire « mousser » : vous aurez achevé de saisir dans quel esprit M. B. fait les honneurs de ce que j'appellerai son musée ; aussi bien, pour apprécier la richesse de ce musée, suffira-t-il d'en reproduire les étiquettes, à l'usage des historiens de Rousseau, qui ne manqueront pas de recourir aux pièces :

Les Charmettes et J. J. Rousseau. — J. J. Rousseau et les femmes. — J. J. Rousseau et ses correspondantes (Mme de Warens, Mme d'Epinay, Mme d'Houdetot, la Male de Luxembourg, la duchesse de Montmorency, la comtesse de Boufflers, la Mise de Créqui, Mme de Verdelin, la duchesse de Saxe-Gotha). — *Jugement d'une Parisienne de nos jours sur J. J. Rousseau. — Une fille de J. J. Rousseau* (Mme Roland). — *Une amie inconnue de J. J. Rousseau* (Julie Bondeli). — *J. J. Rousseau et ses visiteurs* (Champagneux, le prince de Cröy-Sobre, le prince de Ligne, B. de St-Pierre, Mme Roland, O. de Corancez, Goldoni, Mme de Genlis, Eymar, le comte de Zinzendorf, J. Dussaulx). — *J. J. Rousseau lisant ses Confessions. — J. J. Rousseau et le comte d'Escherny* (cf. *Annales*, IV, p. 333.) — *Les derniers jours de J. J. Rousseau. — Les cendres de J. J. Rousseau ramenées d'Ermenonville à Paris. — J. J. Rousseau jugé par Grétry* (cf. *Annales*, I, p. 314). — *J. J.*

Rousseau jugé par Chateaubriand (cf. *Annales,* III, p. 293). — *Une question littéraire au sujet de Rousseau* (le testament Schulz-Gora). — *J. J. Rousseau, Grimm et Diderot, documents nouveaux* (ceux de Mme Macdonald). — *Les enfants de J. J. Rousseau* (à propos du rapport Ranson sur le dossier de l'Assistance publique. Cf. *Annales,* II, p. 290). — *Rousseau et Robespierre se sont-ils vus ?* — *Les portraits de Mme de Warens* (beaucoup moins restrictif que l'article de M. Ritter, *Annales,* I, p. 269). En « appendices » : *Rousseau et la comtesse d'Egmont* (auditrice de la lecture des *Confessions*). — *Le dernier herbier de J. J. Rousseau* (celui de la famille Girardin). — *Un souvenir sur Thérèse Levasseur* (celui de V. Offroy; cf. *Annales,* III, 302). — *Poésies* (de M. B.) *en l'honneur de Rousseau, Extraits de mes mémoires inédits.* — *Procès-verbal d'ouverture des sarcophages et cercueils de Voltaire et de Rousseau au Panthéon.* — *Un ossement de J. J. Rousseau dans le monument d'Ermenonville.* Dans l'illustration de ce nouveau volume de M. B., tout à fait remarquable comme celle des précédents, il faut mettre hors de pair l'admirable buste et l'exquise statuette de Houdon. Citons encore les portraits de Mlle Lard, de Mme Boy de La Tour, de la comtesse d'Egmont, et le médaillon de Rousseau par Lesueur, toutes pièces fort intéressantes, — et louons encore une fois M. B de n'être pas un collectionneur égoïste, mais au contraire toujours disposé à faire profiter le public des bonnes fortunes d'un homme de goût[1]. [A. F.]

Docteur Cabanès. *Les indiscrétions de l'Histoire*, sixième série, Paris, Albin Michel édit., s. d. [1909], in-8, xxv-408 pp.

P. 163-226 : *J.J. Rousseau s'est-il suicidé ?* (avec une reproduction du masque de J. J. Rousseau, d'après une photographie de l'original déposé au Musée de Montmorency). Forme définitive de l'article paru sous le pseudonyme du Dr Fernel dans la *Revue thérapeutique des alcaloïdes* (cf. *Annales,* V, p. 309). On y a joint en appendice une consultation du professeur Achard, de la Faculté de médecine de Paris, sur « les causes de la mort de J. J. Rousseau »,

[1] On pourrait chicaner M. B., d'abord sur son penchant à se servir de documents notoirement apocryphes (voyez p. 6 et 28), puis sur sa façon un peu imprudente de rectifier les dates. Ainsi, on peut à la rigueur justifier le changement de la date du dessin d'Houel (planche IV, 1761 au lieu de 1764), mais nullement celui de la date de la lettre à Bernardin de Saint-Pierre, p. 212 (1772 au lieu de 1771, cf. *Annales,* 1908, p. 319).

consultation qui, sans être affirmative, admet la vraisemblance de l'opinion exprimée par le procès-verbal d'autopsie. [A. F.]

Edme Champion. *J. J. Rousseau et la Révolution française*, Paris, Armand Colin édit., 1909, in-18 jésus, VIII-276 pp.

En ce petit volume bien documenté, finement déduit, nouveau sur plus d'un point, M. Edme Champion étudie l'influence exercée par Rousseau sur la Révolution. L'auteur s'insurge contre le jugement de ceux qui, incarnant en un seul homme une révolution pareille, montrent en Rousseau, mal lu, mal interprété, le précurseur des terroristes et le mauvais génie de la Révolution. Ni dévot, ni enthousiaste, ni simplement ami de Rousseau, M. Edme Champion veut « écarter de cet homme paisible l'auréole sanglante qui l'enveloppe », sans autre souci que d'être exact, de voir clair, d'atteindre et de garder la juste mesure. Il nous semble qu'il y a réussi.

Sans remonter même jusqu'au bûcher du *Contrat social*, brûlé à Genève en juin 1762, l'accusation est ancienne. Dès la Révolution, les monarchistes font de J. J. Rousseau l'auteur principal et responsable de la chute de la monarchie. Morellet, La Harpe, Nisard répètent cette accusation et, dans la conclusion de son *Ancien régime*, Taine n'hésite pas à placer Rousseau en tête du « bataillon carré des socialistes conjurés contre la société. » On sait assez sous quelle forme cette accusation a été reprise et développée de nos jours par les Jules Lemaître et autres néo-royalistes. A l'autre bout de l'horizon politique, Edgard Quinet voyait en Rousseau le mauvais génie de la Révolution française qui lui emprunte non seulement ses idées mais son fâcheux tempérament. C'est Rousseau qui règne et triomphe en 1793 et la Terreur sort directement du *Contrat social*. Les panégyristes de Rousseau ont beaucoup contribué à répandre la même erreur en attribuant à leur dieu tous les heureux effets de la Révolution.

Repoussant le jugement banal, et revisant le procès, M. Edme Champion montre sans peine qu'on a imputé à Rousseau une foule « d'innovations » vieilles de plusieurs siècles, et que toute une série de publicistes avaient proclamées, de Grégoire de Tours à l'abbé de Saint-Pierre. D'autres que lui ont prophétisé, avec plus de clarté et de précision, la Révolution. D'autres influences, Voltaire, Mably, Raynal, Montesquieu, l'ont préparée. Tout cela est très juste, mais il serait très juste aussi de dire que chez Rousseau l'accent est autre, et la passion, et la voix forte qui ébranle l'âme populaire et remue ses fibres les plus profondes.

Rousseau a été, en outre, mal lu, mal cité, mal interprété, un peu par sa faute, par son intempérance de langage, par sa balourdise dans la boutade, par ses figures de rhétorique enflammées qu'on a pu exploiter contre lui, en les séparant du texte souvent judicieux et modéré qu'elles illuminent violemment comme des éclairs.

Etudiant ensuite les idées politiques et sociales de Rousseau dans son œuvre même, M. Edme Champion met en lumière, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, le fonds traditionnaliste et presque conservateur de plusieurs écrits de Rousseau entre l'*Epitre à Parisot* et la *Lettre sur les spectacles*. Le *Contrat social* lui-même, qui marque une rupture de continuité dans l'œuvre et dans la pensée de Rousseau, est loin d'avoir toute la portée subversive et tout le sens révolutionnaire qu'on est convenu de lui attribuer. La condamnation de l'esclavage et de la tyrannie, qui fait le fond du livre, n'est pas chose neuve en elle-même, mais bien le ton passionné, la vigueur condensée, l'accent concentré qui illumine et renouvelle la thèse. Si thèse il y a, car rien n'est plus incertain, contradictoire et incohérent que les idées politiques du *Contrat social*. Rousseau n'a jamais eu de système politique et son livre n'exprime le plus souvent, avec lucidité, précision et force, que des pensées sans suite et sans cohésion.

Dans les *Lettres de la Montagne*, comme dans les *Dialogues*, Rousseau conteste avec violence qu'il ait jamais voulu renverser aucune forme de gouvernement, pousser les opprimés à la révolte ou même sacrifier la liberté de l'individu à l'omnipotence du peuple souverain.

Dans ses *Considérations sur le gouvernement de la Pologne* et dans son *Projet de Constitution pour la Corse*, il s'affirme respectueux de la tradition, patriote jusqu'au nationalisme, ennemi résolu de tout bouleversement rapide et violent des institutions, en un mot aussi peu révolutionnaire que possible. Voilà pour son œuvre.

Cette œuvre, dont on n'avait pas encore travesti les idées, les sentiments ou les déclarations les plus catégoriques, ne parut ni dangereuse, ni subversive aux contemporains qui, comme les Luxembourg ou Malesherbes, protégèrent Jean-Jacques, ni, à la veille de la Révolution, aux modérés comme Monnier, Necker, Mme de Staël qui virent en Rousseau un novateur bienfaisant dans la parole duquel le royaume pouvait trouver son salut. Entre 1789 et 1792, c'est Mirabeau, qui ne passe pas pour un terroriste, qui rend à Rousseau le plus magnifique hommage. Ce sont les constituants qui le citent constamment et invoquent son autorité dans

le sens de la sagesse et des moyens modérés. Quelques-uns déjà le jugent trop peu révolutionnaire, mais la Constituante considère son œuvre comme le fruit du *Contrat social,* et les Mercier, les d'Eymar, les Rabaut-Saint-Etienne, tous les modérés sont unanimes à réclamer pour Rousseau les honneurs du Panthéon. Quoi qu'en aient dit Louis Blanc et Quinet, c'est bien entre 1789 et 1792, et non après, que l'influence de Rousseau règne en maîtresse. Ce n'est pas lui qui a détruit la monarchie et fait surgir la république, c'est la force des choses, plus forte que toutes les théories et tous les livres.

De ce que plus d'un terroriste a nommé Rousseau son maître, il n'en résulte nullement que la Terreur découle du *Contrat social.* Bien mieux, les contemporains ennemis de Robespierre lui reprochent constamment de violer en tout point les idées et les préceptes de Rousseau, et c'est sur l'autorité de Rousseau qu'on se fonde pour combattre les excès sanglants de la Terreur, dont une si grande part revient d'ailleurs à la contre-révolution et aux émigrés. Que Marat ait lu et commenté en public le *Contrat social*, ce dont Taine triomphe, cela n'empêche pas que la commune souveraine, rêvée par Marat, ne soit à l'antipode du principe sacro-saint de Rousseau, la souveraineté indivisible.

Après avoir établi sans peine, dans les chapitres suivants, que Rousseau ne peut être justement tenu pour l'auteur responsable ou pour l'instigateur même indirect des attentats de la Terreur contre la religion, la propriété et la vie humaine, M. Edme Champion examine la part certaine d'influence que son œuvre a pu avoir pour préparer la Révolution. Comme Lakanal, rapportant le 28 fructidor an II sur le transfert des cendres de Rousseau au Panthéon, notre auteur pense que c'est par l'*Emile* et l'enthousiasme moral, mieux que par le *Contrat social* et sa théorie politique confuse, que Rousseau a ouvert les voies à la Révolution de 1789, non à la guillotine de 1793.

Dans un dernier chapitre, M. Edme Champion se demande ce que Rousseau, octogénaire en 1792, aurait fait et pensé, s'il avait encore vécu. Aurait-il été guillotiné ? Serait-il mort de douleur ? Aurait-il approuvé la violence et le sang versé ? Qu'aurait-il approuvé des actes et des résultats de la Révolution, dont les débuts généreux furent favorisés par la flamme d'idéal qu'il avait rallumée dans les âmes ? Ces questions, ces hypothèses surtout, nous paraissent, avouons-le, bien oiseuses, mais ce n'est pas une raison suffisante pour taire l'intérêt et le plaisir intellectuel que nous avons goûtés à lire la partie historique et critique de ce livre vif, élégant et solide. [G. V.]

Arthur Chuquet, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. *Littérature allemande*, Paris, A. Colin édit., 1909, in-8, 485 pp.

P. 195. Lessing, dans la *Dramaturgie*, défend le *Misanthrope* contre Rousseau. — 210. Engouement de l'école appelée *Sturm und Drang*, au XVIIIe siècle, pour J. J. Rousseau. — 216. Herder prétend retrouver chez les sauvages une poésie supérieure à celle des peuples civilisés, comme Rousseau cherchait chez eux le modèle du contrat social. — 232. Influence de Rousseau sur Schiller. — 256, 264-5. Influence sur Gœthe. Werther est un autre Saint-Preux. Différences cependant entre *Werther* et la *Nouvelle Héloïse*. [L. P.]

René Doumic, de l'Académie française. *Georges Sand, dix conférences sur sa vie et son œuvre*, avec quatre portraits et un fac-similé d'autographe, Paris, Perrin et Cie édit., 1909, in-8, 362 pp.

L'intérêt pour nous de cette série de « conférences », c'est qu'elle fait suite en quelque sorte aux conférences de M. Jules Lemaître sur J. J. Rousseau, prononcées dans le même local et devant le même auditoire deux ans auparavant (cf. *Annales*, IV, p. 304). Le point de contact est établi par le chapitre I, intitulé *Aurore Dupin, psychologie d'une fille de Jean-Jacques* (reproduit dans la *Revue hebdomadaire*, 6 février 1909). L'idéal nouveau issu de la prédication de Rousseau et que personnifie Georges Sand, « comment se comportera-t-il en présence de la vie, aux prises avec les réalités familiales et sociales ? C'est tout le sujet de ce cours... » Est-il besoin d'ajouter que la réponse est donnée dans le même esprit, sous l'empire des mêmes préoccupations, je dirais volontiers des mêmes préjugés, que la solution de l'énigme Rousseau par M. J. Lemaître. La vie d'Aurore Dupin est étudiée ici de beaucoup plus près que son œuvre, avec l'intention assez évidente de rendre manifeste l'échec de l'idéal de Rousseau chez ses disciples les plus authentiques. [A. F.]

Emile Faguet, de l'Académie française. *Discussions politiques*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1909, in-16, 421 pp.

P. 167-176 : *J. J. Rousseau scolaire*. Reproduction de l'article signalé dans nos *Annales*, I, p. 311.

Dr Fabien Girardet. *La mort de Jean-Jacques Rousseau, étude médicale*, Lyon et Paris, A. Maloine édit., 1909, in-8, 262 pp.

La mode médicale actuelle est aux diagnostics rétrospectifs, et les médecins voient éclore, depuis quelques années, toute une

littérature destinée à établir, suivant les vues de la science contemporaine, le « bilan pathologique » d'une quantité de personnages historiques.

Mais quand on songe — et M. Girardet le rappelle lui-même en passant — aux difficultés qu'éprouvent quelquefois les cliniciens et les médecins légistes à préciser les causes de la mort, pour des cas dont ils ont vu évoluer la dernière maladie, et dont ils ont les pièces anatomiques sous les yeux, on se demande quelle valeur peuvent avoir des conclusions basées sur des témoignages anciens, toujours incomplets, souvent contradictoires.

Seules les maladies mentales peuvent, et seulement dans une certaine mesure, être, dans le temps et dans l'espace, diagnostiquées à distance ; quant aux autres, de loin les plus nombreuses, il est le plus souvent impossible de faire autre chose que des hypothèses hasardées ; bien rares sont les cas où les recherches rétrospectives entraînent une conviction nette et absolue.

Aussi est-ce avec scepticisme que j'ai abordé la lecture du mémoire sur la mort de J. J. Rousseau que M. Fabien Girardet a présenté, comme thèse de doctorat en médecine, l'année passée, à l'Université de Lyon et qu'il offre maintenant au public.

Disons tout de suite que M. le Dr Girardet ne nous apporte rien d'inédit et, comme il l'avoue modestement lui-même : « Que « restait-il à glaner dans ce champ immense, où d'habiles travail- « leurs avaient depuis longtemps cueilli les plus belles gerbes ? « Tout était pris, tout était dit, je n'ai recueilli que les restes. » Mais il a l'art de fort bien les accommoder et il nous présente une étude très complète et très fouillée de son sujet.

Pourquoi s'est-il attelé après tant d'autres à étudier les états pathologiques de Rousseau et les causes de sa mort ? La réponse en est simple : Très rousseauiste dès son jeune âge, il souffre, comme en a souffert Rousseau lui-même, comme en ont souffert ses admirateurs après lui, des calomnies, des mensonges dont on a essayé de ternir sa réputation.

Malgré les témoignages des personnes dignes de foi qui ont assisté au drame, malgré l'autopsie, malgré l'exhumation, la légende a toujours cours. Et à côté des témoins oculaires comme Girardin, Le Bègue de Presle, Castérès, Chenu, Bouvet, Houdon, Ernest Hamel, Poussin, Castellant, Georges Berger, Grand-Carteret, qui ont, les uns assisté aux derniers moments de Jean-Jacques, les autres autopsié son corps, crâne compris, ou qui ont assisté à son exhumation et qui tous ont certifié une mort naturelle sans aucune lésion du crâne par arme à feu, il s'est toujours

trouvé des personnes comme Grimm, Corancez, Mme de Staël, Musset-Pathay, jusqu'à M. Jules Lemaître, qui, sans avoir rien vu, ont conclu au suicide du philosophe ou l'ont admis comme possible.

M. Girardet, dans une première partie, étudie à nouveau les diverses maladies du philosophe. Après avoir rappelé son hérédité, il fait une analyse fort détaillée de son état mental et des différents ressorts de ce cerveau complexe, pour conclure que Rousseau fut un persécuté mélancolique et un psychasthénique.

Dans sa jeunesse, il avait été un dromomane et ses fugues si fréquentes sont certainement pathologiques ; mais à ce propos je ferai remarquer, après d'autres, l'étonnement des étrangers s'occupant des familles genevoises, quand ils constatent le nombre de leurs membres qui ont été courir le monde. M. Girardet considère comme des antécédents héréditaires pathologiques les nombreux voyages accomplis par les ancêtres de Rousseau. A ce taux-là peu de Genevois seraient indemnes de cette tare ; jamais ils n'ont été des casaniers ; venus de partout, ils ont toujours essaimé en grand nombre. Et la chose s'explique tout naturellement : les ressources restreintes offertes par une petite ville à une population très instruite en empêchaient plusieurs d'utiliser leurs talents chez eux ; ils étaient bien obligés d'aller gagner leur pain ailleurs, partout où pouvaient s'offrir à eux une carrière et un avenir.

Dans la deuxième partie, consacrée à la mort de Rousseau, M. Girardet met sous nos yeux toutes les pièces officielles, les récits des contemporains, les pièces ultérieures et il en discute la valeur en médecin-légiste, reprenant la question comme un expert chargé de conclure dans une affaire criminelle.

L'hypothèse du suicide par arme à feu est devenue insoutenable depuis l'exhumation de 1897. Mais on a avancé la possibilité d'un suicide par empoisonnement ; là, la preuve directe du contraire existe également, car, à moins de taxer de faux témoignage le procès-verbal d'autopsie, la présence du café au lait dans l'estomac au moment de l'ouverture du corps, prouve que Rousseau n'a pas vomi avant sa mort ; et le vomissement est un symptôme presque constant de l'empoisonnement par n'importe quel toxique parmi ceux qu'il aurait pu se procurer.

M. Girardet nous annonce qu'un des assistants à l'exhumation, M. Castellant, va faire paraître un travail destiné à montrer que la mort est la résultante des mauvais traitements infligés à Rousseau par Thérèse. Attendons pour en juger que ce travail ait paru ; d'ores et déjà la chose paraît bien peu probable. M. Girardet

estime que la mort rapide de Rousseau et la grande quantité de sérosité trouvée dans ses méninges s'expliquent fort bien par une attaque d'urémie. Mais là, nous sommes obligés de constater que c'est une simple hypothèse ; la néphrite chronique, qui est la cause de l'urémie, était encore insoupçonnée au XVIII[e] siècle et les médecins n'ont pu donner de détails sur la structure intime des reins tels qu'ils les ont trouvés à l'autopsie.

L'auteur étaie son opinion de différents faits connus (cystite par sondages répétés, besoin de transpirer pour se sentir à son aise, étouffements et suffocations, etc.), mais, encore une fois, ces faits ne sont pas des preuves.

Cependant, que les hommes de lettres, qu'une mort aussi rapide pourrait encore étonner, se reportent à la mort récente d'Edouard Rod, et ils se souviendront de la soudaineté d'apparition des symptômes de l'urémie et de leur aboutissement rapide à la mort, avec ces mêmes angoisses, ces troubles vagues, ces suffocations et surtout ce mal de tête dont parlent de Girardin et Le Bègue de Presle à propos des dernières heures de Rousseau.

L'hypothèse d'urémie, tout en étant personnelle à M. Girardet, a déjà été émise sans qu'il en sût rien, par le professeur Achard de Paris, dans un mémoire du D[r] Cabanès paru peu auparavant.

En résumé, M. Girardet veut nous démontrer — et, sauf les réserves que j'ai faites au début de cet article, la chose paraît plausible — que Rousseau était un persécuté mélancolique et un psychasthénique, et qu'il est mort d'une attaque d'urémie, phénomène terminal du mal de Bright ou sclérose des reins.

Nous pouvons adopter les conclusions de cette expertise, car elle est fort bien faite et ne laisse dans l'ombre aucun fait ni aucune pièce, se terminant par une excellente bibliographie de tous les travaux antérieurs sur les maladies et l'état mental de J. J. Rousseau[1]. [D[r] H. M.]

[1] P. 41, l. 14: Yverdun, *lisez* Yverdon (orthographe actuelle du mot). — 43, note, l. 1 : Boudeli, *lisez* Bondeli. — 69, l. 13. Il n'y a pas de pastel de Latour représentant Rousseau en Arménien, à moins de croire à l'authenticité de celui qui appartient au marquis de Girardin. Ce n'est en tout cas pas celui qui fait autorité pour la physionomie de Rousseau, mais bien plutôt le Rousseau en perruque, du même artiste. — 131, l. 21. Cette *notice* (le terme, comme le texte, est emprunté à Morin, p. 413), est en réalité la *Lettre à Sophie, comtesse de Vassy*, publiée par Stanislas de Girardin en 1824, en appendice de sa correspondance avec Musset-Pathay. — 140, l. 12 : 1773, *lisez* 1778. — 148, note, l. 1 en rem. : t. XXI, *lisez* t. XXII *(Supplément)*. — 162, l. 10 : une relation des derniers moments. C'est la première impression (fragmentaire) de la *Lettre à Sophie, comtesse de Vassy*, citée plus

Dr Pierre Janet, professeur de psychologie au Collège de France. *Les Névroses*, Paris, Ernest Flammarion édit., 1909, in-12, 397 pp.

P. 50 : M. J. cite un passage bien connu du livre VI des *Confessions* comme exemple de la « manie du présage » ou de « l'interrogation du sort » (dans le chapitre sur *Les Doutes psychasténiques*). C'est celui où Rousseau raconte qu'il jetait des pierres dans les arbres pour savoir s'il était damné. [A. F.]

Gustave Lanson. *L'art de la prose*, Paris, librairie des *Annales politiques et littéraires*, 3e édition, Paris, 1909, in-12, 303 pp.

Chapitre XIV : *Deux phrases artistiques du XVIIIe siècle : La phrase musicale de Jean-Jacques Rousseau, la phrase pittoresque de Bernardin de Saint-Pierre.* Cette étude, véritablement initiatrice, a été signalée en son temps dans nos *Annales,* III, p. 286.

Ernest Lavisse. *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution,* tome huitième, II, *Le règne de Louis XV* (*1715-1774*), par H. Carré, professeur à l'Université de Poitiers, Paris, Hachette édit., 1909, grand in-8, 427 pp.

Chapitre III : *La propagande philosophique;* III, *Rousseau* (p. 305-318). Le ton général de cet important paragraphe est plutôt sévère, malgré l'effort d'impartialité de l'historien. Cette sécheresse du résumé, réduit aux faits essentiels, convient moins qu'à personne à Rousseau qui a tant besoin de l'atmosphère morale ou psychologique de ses actes. On n'y suit point la courbe de son caractère, mais on a dans la main une barre de fer toute droite. Le danger de semblables raccourcis dans l'appréciation de faits qui sont tout de nuances, éclate dans ces quelques lignes destinées à rendre compte de la querelle avec Mme d'Epinay :

« Mais il finit par se brouiller avec Mme d'Epinay. Elle devait aller à Genève, et souhaitait qu'il y allât avec elle. Rousseau vit dans ce désir une atteinte à son indépendance, et comme Grimm, Diderot et d'Hobach se permirent de le désapprouver, il rompit avec eux et, finalement, avec le parti encyclopédique... »

Il fallait au moins dire ce que Mme d'Epinay allait faire à Genève, et quel rôle Rousseau refusait d'assumer, sans cela point de justice. On appréciera davantage des remarques comme celle-

haut, p. 131. Il n'y a pas lieu de l'en distinguer. — 165, l. 1 en rem. : Baruel-Bouvert, *lisez* Baruel-Beauvert. — 211, l. 6 et 12 : 1810, *lisez* 1820 [A. F.]

ci, à propos des *Discours :* « Il n'était pas dupe de ses utopies, mais il n'en faisait pas la critique. » [A. F.]

Marius-Ary Leblond. *L'Idéal du XIXe siècle. Le rêve du bonheur d'après Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Les théories primitivistes et l'idéal artistique du socialisme*, Paris, F. Alcan édit., 1909, in-8, x-328 pp.

P. 37-120 : *Le rêve du bonheur dans Rousseau et Bernardin, éducateurs du XIXe siècle.*

P. 39-54. J. J. Rousseau : le caractère de son œuvre ; le monde, les lettres et la science ; le culte de la patrie. — 55-63. Les réformes. Le communisme ; Eloge de l'agriculture ; La petite propriété ; Visions agrestes. D'après MM. Leblond, Rousseau ne fut point l'individualiste antisocial, l'anarchiste que voient en lui ses détracteurs. Ce n'est pas, en réalité, le retour à la nature qu'il a préconisé, mais le retour à l'agriculture. Est-il une thèse plus juste ? Son amour de la nature était l'amour des champs, sa méfiance de la société n'était que l'horreur des grandes villes, de ce que la littérature d'hier appelait pittoresquement « les villes tentaculaires ». — 64-72. La nature chez Rousseau. Le sens exact du mot de « nature » : le citadinisme et la raison. — 79-86. L'âge d'or. La vertu ; La force physique ; L'éducation ; Le travail ; L'amour ; La Société. Rousseau ne demandait pas le retour au pur état de nature. — 87-91. L'utopie et le sens pratique. Rousseau est un esprit constructeur : son bon-sens positif ; sa croyance au progrès ; ses constitutions ; ses rêves de l'avenir. Rousseau n'était pas un utopiste. « Le bon-sens, contrairement à ce que l'on a toujours dit, est sa qualité fondamentale. » Les auteurs ne font de réserves que pour sa vieillesse, et encore disent-ils que cette vieillesse maladive le conduisit à « des excès de bon-sens qui touchent à la folie. » (Ne serait-ce pas le cas de dire avec Montesquieu que l'excès de la raison n'est pas désirable ?) Cf., sur l'esprit pratique de Rousseau, p. 293. — 92-94. Conclusion. Christianisme : Rousseau, quelque paradoxal que semble ce rapprochement, est « le successeur de Bossuet. » Républicanisme ; sentiment social de la nature. — 95-120. Bernardin de Saint-Pierre disciple de Rousseau. L'esthétique, science du bonheur. L'édénisme exotique.

P. 125-126, 129. Le retour à la nature, dans le romantisme, est le rêve d'une vie sauvage, et non pas, comme chez Rousseau, le rêve d'une vie agreste. Causes historiques de cette différence. Le romantisme n'est pas intégralement dans Rousseau, comme l'a cru M. Lasserre. — 157. Rousseau et le primitivisme mystique du

XIXe siècle. — 244. Rousseau père du primitivisme, ou retour réfléchi et mesuré à la nature. [L. P.]

C. LECIGNE, docteur ès lettres, professeur aux Facultés libres de Lille. *Le Fléau Romantique*, Paris, P. Lethielleux édit., s. d. [décembre 1909], in-8, 316 pp.

L'assaut donné par le catholicisme nationaliste contre le romantisme (ce pelé, ce galeux...), continue. Après l'abbé L.-Ch. Delfour (*Catholicisme et Romantisme*, Paris, 1905), après J. Lemaître, E. Seillière, et P. Lasserre, voici l'abbé Lecigne, professeur de Faculté libre, qui, lui aussi, laisse tomber son pavé dans la mare. Et naturellement J. J. Rousseau est le premier atteint : *Les origines étrangères, Le Mal de Jean-Jacques Rousseau, Les Déséquilibrés du Romantisme*..., il suffit de mentionner ces titres des trois premiers chapitres, pour déterminer l'esprit du livre, qui n'ajoute à ses devanciers qu'un peu plus de passion fanatique, et ne vaut que comme un curieux témoignage de plus sur cette campagne antiromantique, moitié littéraire, moitié politique, l'un des symptômes significatifs de l'état des esprits, en ce début du XXe siècle. [A. F.]

Frederika MACDONALD. *La légende de Jean-Jacques Rousseau rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents nouveaux* (traduit de l'anglais par Georges ROTH), ouvrage renfermant 3 fac-similés du manuscrit de l'Arsenal, Paris, Hachette et Cie édit., 1909, in-8, VI-287 pp.

C'est la traduction de l'ouvrage dont il a été rendu compte dans nos *Annales*, t. III, p. 256-267. Nous n'y revenons que pour nous féliciter de pouvoir lire désormais dans la langue de Rousseau un ouvrage consacré à sa mémoire, qui fait époque.

Salomon REINACH. *Orpheus, Histoire générale des religions*, Paris, Alcide Picard, 1909, pet. in-16, XXI-625 pp.

P. 14. Rousseau, ennemi de Voltaire, n'a pas, comme on le croit souvent, soutenu contre lui les droits du sentiment religieux. (Cette assertion de l'auteur peut sembler hasardeuse. Il l'infère du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Mais, à supposer exacte l'interprétation qu'il en donne, on n'a jamais considéré que la pensée de Rousseau, en matière religieuse, soit dans le *Discours* de 1753, et il est même certain qu'elle est tout entière ailleurs !) — 16. Rousseau, qui parle volontiers des sauvages, les connaissait fort mal. Cf. p. 31. — 20. L'idée

du Contrat social est aujourd'hui abandonnée. — 506. Fénelon ancêtre intellectuel de Rousseau. — 517. Rousseau ennemi de la raison par orgueil. — 519. Rousseau mauvais inspirateur de la Révolution française. [L. P.]

Auguste Rey. *Jean-Jacques Rousseau dans la vallée de Montmorency*. Avec deux phototypies et une carte, Paris, Plon-Nourrit édit., s. d. [1909], in-8, iv-294 pp.

M. Rey avait publié en 1903 *le Château de la Chevrette et Madame d'Epinay*; grâce à sa connaissance des localités, et de l'histoire du pays, il avait réussi à bien « situer » les récits que Mme d'Epinay a faits dans ses *Mémoires*; mais il avait, de propos délibéré, laissé de côté ce qui touchait à J. J. Rousseau. On le lui a reproché, dit-il ; c'est pour répondre à ce reproche (qui était aimable et flatteur) qu'il publie le volume que nous annonçons.

Ce consciencieux travail a été publié d'abord dans une revue, et nous en avons parlé alors : *Annales*, III, 213-217. Nous ne voulons pas revenir aujourd'hui sur la longue étude que nous avons donnée dans le tome second des *Annales*. Comme nous l'avons dit en 1907 déjà, M. Rey est arrivé sur quelques points à d'intéressants résultats ; malheureusement, le document essentiel manque toujours. On vient de retrouver *le Nouveau Dédale*; je suis persuadé (cf. *Annales*, III, 217, *note*) qu'un chercheur heureux retrouvera un beau matin les lettres que Mme d'Epinay écrivait à Grimm pendant le printemps et l'été de 1757 : alors la romanesque histoire qui s'est déroulée pendant ces mois si remplis, se trouvera éclairée du jour le plus lumineux. [E. R.]

Henri Rodet, ancien avocat à la Cour d'appel, docteur en droit. *Le Contrat social et les Idées politiques de J. J. Rousseau*, Paris, Arthur Rousseau édit., 1909, in-8, xiii-443 pp.

Après un *Avant-propos* (p. v-xiii) où l'auteur expose son plan, et une *Introduction* (p. 1-29) destinée à présenter un aperçu général de l'état politique en France au moment où parut le *Contrat social*, il nous est parlé dans une première partie (p. 31-313) de la *Politique intérieure*, et, dans une deuxième partie (p. 314-422), de la *Politique extérieure* de Rousseau. Chacune de ces parties est elle-même divisée très clairement en livres et en chapitres, et l'ouvrage se termine par une *Conclusion* (p. 423-430) et une *Bibliographie* (p. 431-437).

Pour la politique intérieure, l'auteur étudie d'abord les deux grandes idées maîtresses de Rousseau, qui sont la base de tout

son système, à savoir sa théorie de l'état de nature, vieille idée seulement rajeunie par Rousseau, qui s'en croyait le père, et sa théorie du pacte social, où il trouve le fondement des droits civils et politiques des citoyens, la notion juridique de l'Etat, l'essence, le caractère et l'étendue de la souveraineté. Cette souveraineté, on sait de quoi elle est faite : aliénation totale de tout droit personnel des sujets, omnipotence de l'Etat, mais omnipotence non tyrannique, d'après Rousseau, puisque (conception bien étrangement subtile) cet asservissement même à la volonté générale sera un gage de liberté pour le citoyen, « forcé d'être libre. » La liberté, c'est de faire partie d'un peuple souverain, c'est-à-dire libre. Et vainement Rousseau se contredira-t-il et parlera-t-il, dans le *Contrat social,* « des bornes du pouvoir souverain ». Il se contredira encore dans sa contradiction même, ses prétendues concessions au libéralisme, ou ne comptant pas, ou étant retirées tout de suite, et c'est bien le plus effroyable absolutisme que sa souveraineté indivisible, inaliénable et imprescriptible de la collectivité. Bien entendu, ce despotisme démocratique aura pour corollaire le suffrage universel dans toute sa rigueur, c'est-à-dire sans égard aux droits des minorités, mais non pas, si l'on veut, dans toute sa plénitude, car M. Rodet note en passant que Rousseau n'a pas dit un mot du vote ni des droits politiques de la femme : le féminisme ne peut pas se réclamer d'un écrivain qui est généralement si cher aux femmes. Bien entendu encore, la théorie de la propriété sera fortement teintée de socialisme. Non pas trop, il est vrai, pour la condition des biens envisagée dans les rapports de personnes à personnes : le droit de propriété individuelle est formellement reconnu ; il dérive, lui aussi, du contrat social ; c'est le fait du premier occupant, consacré et consolidé par la loi. Mais dans les rapports de l'Etat avec les individus, il faut tenir compte de la théorie de la souveraineté, chère à Rousseau, et du droit éminent de l'Etat sur les terres, et voilà Rousseau qui rejoint Bossuet, ce qui avait déjà été noté par M. Emile Faguet. (P. 181, M. Rodet fait cette remarque intéressante que, pour connaître la pensée de Rousseau sur la propriété, il ne suffit pas de s'en tenir au *Contrat social,* et qu'il faut s'en référer à d'autres écrits de Rousseau, quelques-uns peu connus, notamment le *Projet de constitution pour la Corse*). Socialisme, avons-nous dit. M. Rodet tient à s'expliquer et s'explique longuement sur ce point. C'est un mot bien compréhensif et bien vague. L'idée socialiste, au temps de Rousseau, ne pouvait pas ressembler à celle de nos jours. Violent dans la critique des institutions, modéré et peu exigeant dans ses desiderata de réformes pratiques,

déclamateur et non révolutionnaire, socialiste, si l'on veut, de tendances et d'aspirations, mais socialiste théorique, Rousseau ne saurait être revendiqué comme un ancêtre par nos modernes collectivistes. Républicain, voilà ce qu'il fut, et « jusque dans les moëlles », dit M. Rodet. Mais ici encore, il faut s'entendre. L'intérêt public, la *res publica* avant tout, tel est son idéal de gouvernement. « Un Etat régi par des lois », c'est pour lui la République, et peu importe l'étiquette, monarchique ou aristocratique. (Au fond, on voit facilement que c'est au gouvernement aristocratique que vont ses préférences ; il n'est pas pour rien citoyen de Genève.)

Reste une question dont aucune société ne saurait se désintéresser, la question religieuse. Déiste intellectuel et sentimental, Rousseau tient à admettre la religion dans son organisme social. Mais quelle religion ? Des confessions connues, dont il fait l'âpre critique, aucune ne saurait convenir à sa cité. La religion légitime et bienfaisante, ce sera la « religion civile » réglementée par le souverain, qui en exigera le respect en respectant lui-même le for intérieur des citoyens. Mais, il faut bien en convenir, le respecter de cette manière, en imposant adhésion et pratiques, c'est le respecter dans la mesure où l'on ne peut pas faire autrement ! Pauvre for intérieur, que deviendra-t-il en présence d'un credo décrété par le pouvoir, c'est-à-dire du jacobinisme religieux ? Le catéchisme officiel, dont Rousseau trace une esquisse, est au fond un règlement de police, et les sanctions en cas de délit — que dis-je ? en cas de soupçon — ne sont pas minces : l'exil et la mort. Et ceci doit se concilier avec la haine de l'Inquisition et l'amour de la tolérance. — Aujourd'hui, cette conception théocratique d'un dogme d'Etat est tout-à-fait surannée, et la séparation des Eglises et de l'Etat, récemment accomplie en France, en marquerait, s'il était besoin, le complet délaissement.

Voilà pour le gouvernement intérieur de la cité, c'est-à-dire pour le droit international privé. Passons aux rapports des Etats entre eux, c'est-à-dire au droit international public. M. Rodet se flatte avec raison de coordonner et de présenter ici les idées d'« un Rousseau encore bien peu connu. » Et voici donc, en trois parties, le programme d'un cours de droit des gens professé par le philosophe de Genève : le droit de la guerre ; — le système fédératif ; — le pacifisme. Le droit de la guerre ! M. Rodet nous convie à son sujet à saluer un Rousseau « que tous les partis peuvent respecter, en lui rendant le juste hommage de leur gratitude et de leur admiration. » C'est un bref chapitre du *Contrat social* qui contient « sa géniale découverte. » (Le chap. IV du livre Ier,

dont il faut rapprocher quelques pages éparses dans toute l'œuvre de Rousseau et quelques fragments publiés par M. Dreyfus-Brisac.) Rousseau y établit en principe que la guerre est une relation d'Etat à Etat, qu'elle doit avoir une cause légitime et se faire avec le moins d'effusion de sang possible, attendu qu'« elle ne donne aucun droit qui ne soit nécessaire à sa fin. » Aujourd'hui cela peut paraître tout naturel ; mais c'était une grande nouveauté, et Montesquieu lui-même n'avait qu'entrevu le principe. La guerre se faisait par surprise, à tous les individus, et au dommage de tous les biens : guerre sans pitié. Désormais, elle devra être déclarée ; elle se fera aux seuls combattants et ne pourra affecter que les biens publics ; on respectera (en théorie ; car, hélas ! dans la pratique il y a eu de tristes défaillances), les non combattants, les prisonniers de guerre, les blessés et les biens privés (sauf sur mer.) Telle est la doctrine de l'Ecole continentale, à laquelle ne s'oppose plus que l'Ecole anglaise, dont l'influence décline chaque jour. Et cette doctrine, consacrée par les auteurs et par les décisions des Congrès, M. Rodet nous assure qu'elle est issue de Rousseau et découle de la théorie de la souveraineté. En formulant une idée nouvelle sur la nature de la guerre, Rousseau a humanisé la guerre et renouvelé le droit des gens. — Qu'importe, après cela, si son système fédéraliste (né de sa prédilection pour les petits Etats, que M. Rodet appelle très heureusement son *parvulisme*, sentiment naturel à un citoyen de Genève), si son projet de république confédérative, autant qu'on peut conjecturer ce qu'il devait être puisqu'il est perdu, eût été impraticable ? — Quant à son pacifisme, il est un corollaire de sa théorie sur la nature de la guerre, mal accidentel et guérissable de l'humanité. Il ne procède ni de l'antipatriotisme, tant s'en faut, ni du cosmopolitisme, mais des idées de justice et d'humanité, trop souvent foulées aux pieds dans les guerres du temps. — Quel dommage que Rousseau n'ait pas écrit un ouvrage d'ensemble sur le droit des gens, comme il en avait, à diverses reprises, manifesté l'intention !

Dans son avant-propos, l'auteur promettait d'être impartial. Il a tenu parole : rare mérite. Impossible d'examiner avec plus de calme qu'il ne le fait des théories dont il est visible que quelques-unes sont loin de lui plaire. Sur le droit des gens, il s'appesantit avec plaisir parce que, ici, les conceptions de Rousseau n'auraient été que bienfaisantes ; mais n'en exagère-t-il pas quelque peu l'influence positive ? Quant au *Contrat social*, véritable arsenal des « idées politiques » du philosophe, son commentateur ne croit devoir fulminer ni contre la faiblesse de certains paradoxes, ni con-

tre les si nombreuses et si graves contradictions. Celles-ci même semblent avoir du bon à ses yeux, en ce qu'elles permettent de ne pas rendre Rousseau responsable des applications pratiques que certains logiciens, quelquefois un peu rudes, ont faites des principes par lui posés. Que voulez-vous? C'était un poète, c'était un musicien ! « Toutes proportions gardées, le *Contrat social* doit être lu un peu comme on étudierait les quelques productions musicales que nous a laissées le même auteur... » (p. 424). Rien de plus exact d'ailleurs. Oui, c'était avant tout un artiste, toujours épris de sa propre harmonie et toujours sincère en écrivant, même quand sa sincérité du jour ne s'accordait pas bien avec celle de la veille. Maintenant faut-il, ô Platon, admettre les poètes et les musiciens dans la République? Une contradiction est une fausse note, et que Dieu nous garde, en politique et en droit des gens, des virtuoses de la dissonance !

Pour finir, et puisque nous parlons de style, il faut louer la forme littéraire de ce consciencieux et solide ouvrage, qui a été une thèse pour le doctorat en droit, et qui est écrit dans une langue aisée, élégante, soutenue, digne du sujet. [L. P.]

Comte P.-L. Rœderer, ministre et conseiller d'Etat. *Journal,* notes intimes et politiques d'un familier des Tuileries, introduction et notes par Maurice Vitrac, de la Bibliothèque Nationale, Paris (IXe), H. Daragon édit., MDCCCCIX [1909], in-8, XIII-356 pp.

P. 20 : Visite de Bonaparte à Ermenonville (10 fructidor, an VIII, 28 août 1800) : « On l'a conduit à la chambre qu'occupait Rousseau et où il est mort ». Bonaparte a dit à Stanislas (Girardin) : « C'est un fou, votre Rousseau ; c'est lui qui nous a menés où nous sommes. » — « Mais nous ne sommes pas mal », a répondu Girardin. (Cf. la version de Stanislas Girardin, dans ses *Mémoires,* I, p. 189). — 165 : 21 nivôse, an XI (11 janvier 1803), conversation de Rœderer avec Bonaparte, où celui-ci s'exprime ainsi sur Rousseau : « Jusqu'à seize ans, je me serais battu pour Rousseau contre tous les amis de Voltaire. Aujourd'hui, c'est le contraire. Je suis surtout dégoûté de Rousseau depuis que j'ai vu l'Orient. L'homme sauvage est un chien... La *Nouvelle Héloïse* est pourtant un ouvrage écrit avec bien de la chaleur, il sera éternellement le livre des jeunes gens. Je l'ai lu à neuf ans. Il m'a tourné la tête... » [A. F.]

Roland et Marie Phlipon. *Lettres d'amour (1777 à 1780),* publiées avec introduction, commentaire explicatif et notes par Claude Perroud (deux fac-similés d'écritures et un plan), Paris, Alphonse Picard et fils édit., 1909, in-8, 408 pp.

Ces lettres, dit l'*Avant-propos*, « offrent aussi cet intérêt particulier de nous apprendre comment on sentait et exprimait l'amour vingt ans après la *Nouvelle Héloïse* ». Dans quelle mesure, c'est ce que nous nous permettons de demander à un très remarquable compte-rendu de M. Gustave Lanson, paru dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XVII, 1910, p. 189 : « Voilà, dit-il, voilà, en effet, pour l'histoire littéraire, l'importance de cette correspondance. Elle ne prendra pas place parmi les chefs-d'œuvre épistolaires de la France ; ni l'agrément de l'esprit ni la poésie de la passion ne s'y trouvent. Ces deux amants sont lourds, diffus, verbeux, déclamateurs : ils s'expliquent et dissertent sans mesure, ergoteurs, pointilleux, infatigables tireurs d'éclaircissements, se détaillant l'un l'autre leurs torts avec minutie, et ne sachant point avoir raison sans en étaler copieusement les preuves.

» Mais est-ce la *Nouvelle-Héloïse* qui les a faits tels ? C'est la nature, assurément. Et c'est un peu légèrement que l'on assigne à l'origine genevoise de Rousseau la lourdeur et la diffusion des lettres de Julie et de Saint-Preux, puisque ces deux amoureux-ci, ni moins verbeux ni moins lourds, sont deux français authentiques, lui du Beaujolais, et elle du quai de l'Horloge. Mais ils sont, comme Rousseau, plébéiens, sensibles, sérieux, point du tout mondains d'esprit ni de culture, et sans peur d'ennuyer par ce qui les intéresse. Ce dont ils sont redevables à Rousseau, ce n'est pas la forme de leurs sentiments : c'est plutôt l'assurance de les produire tels qu'ils les éprouvent, sans effort et sans sacrifice ; c'est cette persuasion tranquille de n'avoir pas besoin, à l'égard l'un de l'autre, de rendre agréables leur mérite, leur passion et leurs lettres. Le modèle de Rousseau les a dispensés de chercher d'autres modèles qui les eussent obligés davantage à se déguiser. Le sérieux, la pesanteur, la diffusion, le besoin de raisonner, de disserter, d'épiloguer sont à eux : ce qu'ils empruntent à la mode, et surtout à la mode lancée par Rousseau, c'est le ton sentimental et le transport d'enthousiasme ou de fièvre. Ils ont appris à exagérer le sentiment de leur cœur, non à le contenir ; ils l'agitent comme le torero sa muleta, au lieu de le laisser deviner.

» De Rousseau peut-être aussi ils tiennent, non pas la simplicité bourgeoise qui leur fait remplir leurs lettres d'amour de prévisions de budget ou de ménage fort terre à terre, mais l'absence de timidité et de fausse délicatesse à cet égard : la *Nouvelle Héloïse* a répandu la poésie du sentiment sur tout le détail de la vie domestique.

» Mais ce couple est d'ailleurs très différent de Julie et de Saint-Preux. Leur amour est chaste, et aussi peu sensuel que possible. Manon Phlipon est plus sévère que Julie, Roland tient plus de Wolmar que de Saint Preux... Au total, l'influence de la *Nouvelle Héloïse* paraît ici surtout superficielle. Il n'y a rien de romanesque dans les amours de Roland et de Manon Phlipon. Ils demeurent d'un bout à l'autre de leur correspondance deux bourgeois honnêtes et sensés dont le but est constamment le mariage et le ménage, l'association pour une vie régulière et confortable, selon les lois et les principes de la société établie. » [A. F.]

Le Président Richard de Ruffey. *Histoire secrète de l'Académie de Dijon (de 1741 à 1770)*, extraits publiés avec une introduction, des notes, et un index alphabétique, par Maurice Lange, professeur au lycée de Dijon, docteur ès lettres, Paris, Hachette et Cie édit., 1909, in-8, 192 pp.

Le président Richard de Ruffey, le correspondant bien connu de Voltaire, n'est entré à l'Académie de Dijon qu'en 1759. Il n'est donc point de ceux qui ont couronné Rousseau ; mais il l'a vu couronner et il s'en souvient... sans plaisir. Rousseau, dit-il, « employa de mauvaise foi, à soutenir le mensonge, une plume qu'il aurait dû consacrer à la vérité, etc. » (p. 95). Le jugement de l'Académie « révolta tous les gens de lettres de l'Europe, etc. » (p. 97) ; non seulement contre Rousseau, mais encore contre l'Académie elle-même : « Les sarcasmes les plus injurieux l'accablèrent de toutes parts, et cette querelle se renouvelle encore tous les jours, lorsque l'occasion s'en présente. » Après cela, « on a jugé l'Académie trop sévèrement... Il y avait en effet dans sa conduite de l'ignorance, de la gaucherie, de l'imprudence, de l'inconséquence, mais sûrement aucune prétention, aucune mauvaise foi, ni aucune malice. » (p. 44). Le président Ruffey tient ferme en effet pour l'imbécillité des juges de Rousseau : « Aucun n'était capable d'apercevoir les paradoxes dont le discours était rempli, de les développer, et de prévoir les conséquences de leur jugement. » Le sujet du concours d'ailleurs avait été proposé par « un esprit faux » adopté « sans réflexions » *(ibid.)* « L'esprit faux », Ruffey nous le fait connaître, c'est l'avocat Claude Gelot (1717-1779) — le même, soit dit en passant, qui fut chargé de rapporter en réunion publique et de lire le discours de Rousseau, le 23 août 1750. Cf. Cornereau, *Deux lauréats de l'Académie de Dijon*, 1905, p. 11. — Ce Gelot est joliment habillé dans la longue note que le digne président lui consacre et où il est représenté comme « un bavard insupportable, qui abuse de sa mémoire et

encore plus de la vérité, un homme impérieux et grossier, qui manque de principes, ne respecte aucun rang et ne connaît aucun égard et d'autre loi que sa volonté, etc. » (p. 96.) Sur le caractère des autres juges de Rousseau, notamment sur Lantin (p. 84-85), Derepas (p. 89), Léauté (p. 90), Fromageot (p. 94), Guyot (p. 122), Perret (p. 94), qui furent, comme on sait, chargés de rapporter devant l'Académie, les notes passionnées du président Ruffey (accompagnées des notes « objectives » de son moderne éditeur), fournissent également des renseignements précieux, mais généralement peu flatteurs. On lira avec fruit sur la situation de l'Académie de Dijon à l'époque du *Discours* de Rousseau, l'introduction de M. M. Lange ; de même, la note 1 de la page 97 peut être utile à consulter sur la polémique suscitée par le même discours. Enfin la note 2 de la page 11 donne, d'après les *Registres de l'Académie*, le texte de la délibération du 16 juin 1752 désavouant la *Réfutation* de Le Cat. [A. F.]

Albert Schinz, professeur à l'Université de Bryn-Mawr (Pensylvanie). *Anti-pragmatisme*, Paris, F. Alcan édit., 1909, in-8.

P. 162-168 de ce suggestif ouvrage, l'auteur fait à J. J. Rousseau une place, faut-il dire d'honneur ou de honte? en tout cas une place importante puisqu'il l'appelle « le plus grand pragmatiste », et ajoute que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* « restera la profession de foi du pragmatiste de tous les temps. » Rousseau, qui personnellement savait apprécier les sciences et les arts, redoutait leur influence sur la masse des hommes, et plus il avance dans la vie, plus, dans son œuvre sa préoccupation morale, sociale, pratique, l'emporta sur la préoccupation intellectuelle. En cela consiste son pragmatisme [Ad. N.]

Léon Séché. *Le roman de Lamartine*, Paris, Fayard édit., s. d. [1909], in-32 carré, 290 pp.

Pp. 152-159. *Les Charmettes*. Une visite de Lamartine et d'« Elvire » à la maison de Mme de Warens. (Vue des Charmettes d'après une lithographie de Wurner.) [L. P.]

P. Sérieux et J. Capgras, médecins des asiles d'aliénés de la Seine. *Les Folies raisonnantes, le delire d'interprétation*, Paris, Félix Alcan édit., 1909, in-8, 392 pp.

P. 182-206 : *Le délire d'interprétation de Jean-Jacques Rousseau*. Le cas de Rousseau est étudié ici par les distingués aliénistes comme le type d'une variété de l'interprétation délirante (raison-

nement faux ayant pour point de départ une sensation réelle, un fait exact, lequel, en vertu d'associations d'idées liées aux tendances, à l'affectivité, prend, à l'aide d'inductions ou de déductions erronées, une signification personnelle pour le malade, invinciblement poussé à tout rapporter à lui), la variété résignée : « Les idées de persécution qui se développèrent chez Rousseau entre 40 et 50 ans et durèrent jusqu'à sa mort, relèvent en effet du délire d'interprétation. Il en a présenté tous les symptômes : multiplicité des interprétations, vraisemblables au début, fantaisistes à la fin ; absence de troubles sensoriels ; évolution progressive (de l'inimitié réelle des Encyclopédistes il arrive peu à peu a la conviction d'une ligue universelle) ; persistance de la puissance intellectuelle (ses chefs-d'œuvre datent les uns de la période initiale, les autres de la période terminale de la psychose). Mais ce délire ne s'accompagna jamais de réaction agressive : la fuite, la recherche de la solitude étaient ses moyens habituels de défense : il ne protestait que par des lettres parfois acerbes, ou des « billets circulaires » contre les accusations dont il se croyait l'objet. C'est pour se justifier qu'il écrivit les *Confessions*. Il eut, par intervalles, des paroxysmes d'affollement et des idées de suicide ; il finit dans une résignation complète, désespérant même du jugement de la postérité. » Le diagnostic des docteurs S. et C. s'écarte donc quelque peu de celui du Dr Régis, qui fait de Jean-Jacques un persécuté mélancolique. Nous assistons avec intérêt à ces discussions entre spécialistes, sans pouvoir y prendre part. Elles prouvent au moins jusqu'à quel point la folie de Rousseau est encore une notion vague [A. F.]

Casimir Stryienski. *L'Histoire de France racontée à tous* (publiée sous la direction de Fr. Funck-Brentano.) *Le Dix-huitième siècle*, Paris, 1909, Hachette et Cie édit., in-8, 375 pp.

Pp. 357-358 (dans le chapitre *Les Lettres*): *J. J. Rousseau.*

F. Vial et L. Denise. *Idées et doctrines littéraires du dix-huitième siècle. Extraits des préfaces, traités et autres écrits théoriques*, Paris, s. d. (1909), in-12, VIII-430 pp.

S'il est un titre qui promettrait sur Rousseau un développement abondant et critique, c'est bien celui-là. P. 342-343, un extrait d'une lettre à Huber, du 24 décembre 1761, opinion sur Gessner; — p. 401-404, quelques extraits, opinions sur le roman : voilà pour Rousseau. [L. P.].

Maurice WILMOTTE, professeur à l'Université de Liège. *Etudes critiques sur la tradition littéraire en France*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion édit., 1909, in-8, XIV-322 pp.

P. 215-282 : VIII, *J. J. Rousseau et les origines du romantisme.* Discussion pressante et nourrie des récents réquisitoires de MM. J. Lemaître, P. Lasserre et E. Seillière. — En somme, c'est M. Seillière qui a le mieux analysé l'esprit romantique, étudié dans ses sources, et les traits caractéristiques qu'il distingue peuvent se réduire à un seul élément : l'individualisme exaspéré, dont Rousseau fournit un si frappant exemple. [L. P.]

La Révolution française, janvier 1909, p. 5-17 : Edme CHAMPION, *J. J. Rousseau et la propriété.*

Revue bleue, 20 février 1909 : Edme CHAMPION, *J. J. Rousseau et la Déclaration des droits de l'homme.*

Chapitres détachés du livre signalé plus haut, p. 330.

Fermes et châteaux, 1er février 1909 : Paul d'ESTRÉE, *Le château et les jardins d'Ermenonville* (9 illustrations.)

Revue des Cours et Conférences, 4, 11 février, 11, 18, 25 mars, 15 avril, 6, 20 mai, 3, 17, 24 juin, 8 juillet, 2, 9, 16, 30 décembre 1909 : Emile FAGUET, de l'Académie française, *Origines françaises du romantisme.*

Voici en attendant le livre qui, sans doute, en résultera, les principales rubriques de ce cours important transcrit et résumé par M. W : Caractères généraux du romantisme — l'imagination romantique — le sentiment de la nature — la religiosité, l'exotisme — l'égotisme de J. J. Rousseau (2 leçons) — la folie de J. J. Rousseau — le sentiment de la nature chez J. J. Rousseau (3 leçons) — le sentiment de la solitude avant et après Rousseau (2 leçons) — le pessimisme chez Rousseau (2 leçons) — Rousseau directeur de conscience — l'optimisme de Rousseau. [A. F.].

Revue des Deux-Mondes, 15 septembre 1909 : Emile FAGUET, de l'Académie française, *La politique de Jean-Jacques Rousseau.*

« Introduction » au livre de M. Rodet sur les *Idées politiques de Jean-Jacques Rousseau*, analysé d'autre part (p. 340). Avec l'auteur, M. F. étudie Rousseau en sa sociologie générale (anti-progressiste, anti-civilisationniste, anti-« politique »), Rousseau démo-

crate (partisan de la souveraineté du peuple absolue, doctrine du droit divin retourné selon la tradition protestante, mais adversaire de la démocratie à l'antique, où les pouvoirs, législatif et exécutif, sont confondus), Rousseau socialiste (collectiviste en principe, mais partagiste *pro tempore*, de telle manière qu'il n'y ait ni riches ni pauvres), Rousseau théocrate (partisan d'une religion d'Etat, minimum d'unité morale par quoi l'individu soit fidèle au peuple et soit tenu comme faisant partie du peuple). M. F. insiste sur l'opposition foncière du *Contrat social* étatiste avec la sociologie générale de Rousseau, anarchiste, ultra-libertaire, et tente de l'expliquer à son tour par un double Rousseau, dont l'un, celui du *Contrat social*, a forgé son système, avant que l'autre, le plus naturel des deux, celui des *Discours*, de la *Lettre à d'Alembert*, et de la *Nouvelle Héloïse*, ne fût apparu en pleine lumière, et qui ne se sont pas peu gênés l'un l'autre. [A. F.]

Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire, 15 décembre 1909 : Comte de Girardin, *Le Comte de Wielhorski et J. J. Rousseau.* Lettres inédites au sujet de la publication des *Considérations sur le Gouvernement de Pologne.*

Nous savions par les lettres de Rousseau, publiées par M. S. Askenazy dans la revue polonaise *Biblioteka Warszawska* (mars 1898) l'intérêt qu'avaient Rousseau et Wielhorski à ce que les *Considérations* ne fussent jamais imprimées et mises dans le commerce. Rousseau les a écrites en 1772 comme consultation politique pour le comte et pour ses amis politiques, contre le roi Stanislas Auguste Poniatowski et contre la Russie ; la publication du texte intégral pouvait compromettre le comte, dont Rousseau tenait ses informations sur la Pologne. C'est à la demande du comte que la police parisienne a empêché la publication du texte intégral des *Considérations*. La question revint sur le tapis après la mort de Rousseau. Le comte de Girardin a trouvé dans ses archives plusieurs lettres intéressantes à ce sujet. Nous apprenons par là que l'édition des *Considérations* par Du Peyrou (Genève 1782) a été faite sur un manuscrit prêté par Wielhorski qui y a fait des coupures nécessaires. Le marquis René de Girardin qui servait d'intermédiaire entre le comte et les imprimeurs genevois a promis à Wielhorski de lui renvoyer le précieux manuscrit ; a-t-il accompli sa promesse ? le manuscrit original se trouve-t-il encore en Pologne ? C'est le grand mérite de l'auteur de l'*Iconographie de Rousseau* de poser ces questions auxquelles nous tâcherons de répondre dans ces *Annales*. [V. O.]

Revue hebdomadaire, 9 et 16 janvier 1909 : Jean IZOULET, professeur de philosophie sociale au Collège de France, *Jean-Jacques Rousseau aristocrate* (I, *Si Rousseau eût été membre de la Constituante* ; II, *Si Rousseau eût été ministre de Louis XVI.)*

Exhumation et analyse de l'ouvrage anonyme du notaire orléanais Le Normant (révélons-en l'auteur à M. I. qui l'ignore), paru sous ce titre sensationnel en 1790, le tout pour répondre au souhait de M. J. Lemaître : « Il serait possible et intéressant de composer tout un volume de maximes et de pensées conservatrices et traditionnalistes tirées du « libertaire » J. J. Rousseau. [A. F.].

Daniel MORNET. *Les admirateurs inconnus de la « Nouvelle Héloïse »*, Paris, édition de la *Revue du mois* [extrait], 1909, 24 pp. in-8.

Ce sont les admirateurs que nous révèle la fameuse liasse de lettres conservée à la Bibliothèque de Neuchâtel, et dont Rousseau, comme on sait, avait songé à publier le recueil. M. M. a fait le plus heureux emploi de ces documents dans un article plein de faits, d'idées et d'esprit, où apparaît très nettement le retentissement profond de la *Nouvelle-Héloïse* dans la société contemporaine. Rousseau, sur ce point, n'a rien exagéré dans ses *Confessions*. A noter comme tout à fait remarquable l'influence moralisatrice que le roman a exercée sur ses lecteurs. M. M. s'est attaché, avec raison, à la mettre particulièrement en lumière. [A. F.]

Musica, n° 76, janvier 1909 : Edmond PILON, *J. J. Rousseau, musicien* (avec 6 reproductions de portraits ou d'estampes.)

HONGRIE

ROUSSEAU, J. J. *Kisebb Müveiböl* [Petits traités], francziából fordította BOGDÁNFY Odön, Budapest, Franklin-Társulat édit., 1909, in-16, 117 pp. (Collection *Olcsó Könyvtár*, nos 1516-1518.)

Contient, outre une introduction du traducteur, la traduction (annotée de diverses mains) : 1° du *Discours sur les sciences ;* 2° des *quatres grandes lettres à Malesherbes ;* 3° du *Lévite d'Ephraïm.*

ITALIE

G. Chinni. *Le fonti dell'Emile di J. J. Rousseau*, Naples, Biscotti, in-8, 76 pp.

Il nous a été impossible de nous procurer ce travail signalé par la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1909, p. 844. En particulier tous nos appels à nos membres napolitains sont demeurés sans réponse.

Bianca Violani-Cambi. *Le idee di J. J. Rousseau sulla donna*, Firenze, tipografia di M. Ricci, 1909, in-8, 75 pp.

Revue rapide, à travers les âges, des idées sur la femme, son rôle, son éducation. Par Rabelais, Montaigne, Mlle de Gournay, Mme de Maintenon, Fénelon, etc., on est acheminé vers Rousseau, qui donne aux idées de ses devanciers une force et un éclat qu'elles avaient eus rarement. Etude du Ve livre de l'*Emile* (sans négliger l'*Héloïse* et les *Confessions*.) La femme n'est considérée par Rousseau que dans ses rapports avec l'homme, comme un complément indispensable de son bonheur. Elle recevra une éducation pratique tendant à développer ses dons naturels. Son intelligence n'est pas faite pour le domaine de la pensée abstraite, mais se limite au champ de l'observation directe. Ses connaissances devront avant tout lui donner une idée plus nette, avec un amour plus vif, de ses devoirs d'épouse et de mère. Comment Rousseau est-il parvenu à cette conception ? Rôle et influence de « ses » femmes, de Mme Basile à Mme Latour-Franqueville. Par forme de conclusion, procès du féminisme devenu nécessité sociale à vrai dire, mais qui n'en détourne pas moins la femme de sa vraie fonction d'épouse et de mère. — Le sujet de ce petit travail n'est pas bien nouveau (voir pour l'Italie seule, entre autres, les travaux de Stoppoloni et d'Esther Sacerdote), ni traité par un esprit très mûr et une main rompue à nos études, mais on y trouve un accent d'honnêteté, de simplicité, de candeur même, qui gagne la sympathie du lecteur, et l'auteur, qui a de la lecture, est exact dans ses citations, vertu rare en Italie. [A. F.]

Rivista filosofica, Pavia, vol. XI, fasc. V (novembre-décembre 1908), p. 645-666, et supplément au fasc. V (1909), p. 758-779 : Domenico Rodari, *Gian Giacomo Burlamacchi e G. G. Rousseau (Una fonte trascurata del Contratto Sociale).*

L'idée d'étudier l'influence de Burlamaqui sur Rousseau était excellente. Il est seulement regrettable que l'auteur du présent mémoire se soit montré si inférieur à sa tâche.

Rousseau se réfère explicitement aux doctrines de Burlamaqui dans la préface de son *Discours sur l'inégalité,* et il est hors de doute qu'il les a parfaitement connues. Jean-Jaques Burlamaqui est né, comme on sait, en 1694, à Genève, d'une famille de réfugiés protestants italiens, originaire de Lucques. Le nom primitif de cette famille était, selon l'orthographe italienne, *Burlamachi* (et non *Burlamacchi*, comme l'écrit M. Rodari). A 26 ans, Burlamaqui est nommé professeur de droit naturel et civil dans sa ville natale ; puis il est élu membre du Conseil souverain, dont il fait partie jusqu'à sa mort survenue le 3 avril 1748. Le bibliothécaire Baulacre écrivit la même année sur sa vie, qui mériterait cependant quelques recherches complémentaires, une notice détaillée en forme de lettre à Formey, secrétaire de l'Académie royale de Berlin. Cette notice, insérée dans la *Bibliothèque germanique* de 1750, t. VI, P. II, a échappé à M. Rodari, auquel elle aurait permis d'éviter quelques incertitudes et inexactitudes. Dans les œuvres de Burlamaqui, dont les plus importantes sont les *Principes du Droit naturel,* Genève, 1747, et les *Principes du Droit politique,* Genève, 1751, on chercherait en vain une vraie et profonde originalité de vues ; ces œuvres sont cependant remarquables par le jugement généralement sain et équilibré, et surtout par l'ordonnance et la clarté, qualités peu communes en pareilles matières. Ces qualités expliquent assez la grande faveur avec laquelle elles furent accueillies. Burlamaqui n'a pas été et n'a pas voulu être un novateur dans la philosophie du droit, mais plutôt un vulgarisateur et un commentateur de la doctrine du droit naturel prédominante à son époque.

Ceci posé, il est clair qu'il faut être très prudent quand on parle de l'influence exercée par Burlamaqui. Ses œuvres furent sans aucun doute, aussi pour Rousseau, un *moyen d'information* ; l'auteur du *Contrat social* y trouva comme une synthèse, claire et bien ordonnée, des théories élaborées par les écoles, touchant le droit naturel et politique. Mais pour découvrir les sources des idées de Rousseau, c'est-à-dire ses vrais précurseurs dans l'ordre spéculatif, nous devons remonter plus haut et nous arrêter à des penseurs bien plus originaux et plus profonds que Burlamaqui, en

particulier Hobbes, Sidney et surtout Locke. De son concitoyen Burlamaqui, Rousseau a pris beaucoup de formes extérieures, beaucoup d'éléments accessoires dans la composition du *Contrat social*; cela suffit à rendre intéressante une comparaison des deux théoriciens, mais n'autorise certes pas à attribuer au premier une part essentielle et prépondérante dans la formation de la pensée incomparablement plus élevée du second. Telle est précisément l'erreur que commet, à notre avis, M. Rodari.

Autant il est habile à confronter ses deux auteurs dans le détail, autant il est maladroit lorsqu'il apprécie leur position et leur importance historique respectives. A le lire, il semblerait presque que la philosophie politique date de Burlamaqui. Les antécédents historiques si nombreux et si remarquables pourtant des doctrines contractualistes ne sont pas du tout pris en considération. Si l'auteur eût été suffisamment éclairé sur ce sujet, il aurait nécessairement élargi le champ de ses recherches, et il aurait évité l'erreur constante d'attribuer sans autre à Burlamaqui ce qui, bien qu'imprimé dans ses ouvrages, était le patrimoine commun de son époque ; de la sorte, il aurait considéré d'une manière moins unilatérale et plus exacte la genèse des théories de Rousseau.

Il ne faut pas perdre de vue non plus qu'à côté de leurs rapports évidents, surtout dans le détail, les traités des deux philosophes genevois présentent aussi des différences non moins remarquables, qui mettent en lumière précisément l'originalité de Rousseau, sa plus grande force spéculative et les caractères propres de son génie. La structure logique du pacte social et la notion correspondante de la souveraineté sont conçues par lui de toute autre façon que par Burlamaqui. Il suffira de rappeler que pour celui-ci la souveraineté n'est pas immanente au peuple, mais peut être déférée à un conseil, ou même à un seul homme [1]; en général, quand il détermine la teneur du contrat et la constitution des états, Burlamaqui obéit encore à cet empirisme auquel avait déja cédé Grotius, et qui ne fut définitivement dépassé que par Rousseau.

Ces différences doctrinales que M. Rodari mentionne à peine et dont il ne comprend pas la décisive importance, expliquent suffisamment le jugement assez peu favorable que Rousseau devait porter sur l'œuvre de Burlamaqui. Il y a sans aucun doute une allusion, pour le moins implicite, à celui-ci dans ce passage de l'*Emile*, livre V : « Le droit politique est encore à naître... Le seul moderne en état de créer cette grande science eût été... Mon-

[1] *Principes du Droit politique*, P. I, ch. V.

tesquieu. » Ainsi s'explique également que Rousseau ne parle pas de Burlamaqui là-même où il mentionne ceux qu'il considère comme ses vrais prédécesseurs, en particulier vers la fin de la VI[e] *Lettre de la Montagne.*

La comparaison instituée par M. Rodari avec un soin minutieux, tout en étant instructive sur quelques points de détail, est donc bien loin d'avoir la signification que l'auteur lui attribue, c'est-à-dire de rendre manifeste l'absence d'originalité de Rousseau (p. 648, 779). Au total, il est impossible de ne pas déplorer la légéreté avec laquelle l'auteur se prononce sur le grand sujet qu'il traite. Il ose affirmer que Rousseau « ne peut plus désormais être regardé comme une autorité, soit en qualité de penseur, soit en qualité de philosophe et qu'il ne faut l'estimer que comme un incomparable artiste » (p. 665). Adoptant certains préjugés vulgaires, qui ont été rejetés pour toujours par la critique la plus récente, il prétend « ranger Rousseau parmi les demi-fous, pour ne pas dire parmi les fous » (p. 778). Quelle autorité peut avoir sur ce point « le bon sens observateur des contemporains » et « l'opinion populaire » auxquels l'auteur se réfère pour appuyer ses assertions, c'est ce que montre suffisamment le livre de M[me] F. Macdonald, analysé ici même, en 1907, p. 256. Pour nier de plus l'importance de Rousseau comme philosophe et comme écrivain politique, il faut simplement ignorer, outre l'esprit de ses œuvres, la genèse de l'éthique kantienne et celle des constitutions modernes. Mais inutile de réfuter des jugements qui se condamnent eux-mêmes par leur fausseté et leur superficialité manifestes [Giorgio Del Vecchio].

SUISSE

Danielle Plan. *Un Genevois d'autrefois, Henri-Albert Gosse* (1753-1816), d'après des lettres et des documents inédits, avec 14 fac-similés et 7 planches hors-texte, Paris, Fischbacher, Genève, Kundig, édit., 1909, in-8, 522-cix pp.[1]

Biographie copieuse d'un Genevois de la fin du XVIII[e] siècle, type de « représentant » (quoique natif, fils d'habitant) : « homme instruit, homme d'action, citoyen dévoué, *imbu des idées philosophiques et républicaines de Rousseau* », intransigeant sur tout ce qui porte atteinte à l'indépendance de sa pensée ou de sa liberté.

[1] A paru comme t. XXXIX du *Bulletin de l'Institut national genevois.*

D'une façon générale, les historiens de Rousseau consulteront avec fruit tout ce qui concerne *La vie bourgeoise à Genève, 1753-1781*, mœurs, particularités, troubles, (1re partie); ils s'intéresseront à la biographie de ce disciple exalté de Jean-Jacques, et ils recueilleront ici et là une foule de menus renseignements plus ou moins inédits : sur le monument de l'horloger Argand (p. 70) — l'édition de Genève des *Œuvres* de Rousseau, in-4°, in-8, in-12 (p. 71) — la préférence accordée à Voltaire sur Rousseau par Jean Gosse, père d'Henri-Albert, et l'emploi qu'il fait dans un sens méprisant du mot *rousseauiste* (premier exemple connu, je crois, année 1779) (p. 93) — un projet d'Henri-Albert concernant la fondation à St-Domingue d'une république selon Rousseau (p. 116) — ses relations avec Mme Roland qui « s'enthousiasme à entendre parler l'enfant de Genève, le concitoyen de Jean-Jacques » (p. 118) — l'étonnement de Mme Roland en 1787, de ne trouver à Genève aucune statue de Rousseau (récit du *Conservateur de Delandine*, 1788) (p. 190) — la fête anniversaire de Rousseau, à Genève, le 28 juin 1793 (p. 263-265, et pièces annexes, n° XIV, p. XXXVIII) — les relations d'Henri-Albert avec Bonaparte en 1797-1798, leurs conversations sur Rousseau, et l'offre que le premier fait au second d'une médaille à l'effigie du citoyen de Genève (p. 359-361) 405-406), — son installation à l'« hermitage » du « mont Gosse », près Mornex (où s'écouleront les dernières années de ce digne fils de Rousseau[1]) (chap. XV et suiv.), les lectures de Rousseau que l'ermite y fait (p. 461), le costume d'Arménien, à la Rousseau, qu'il y endosse (p. 467), les « fêtes de la Nature » qu'il y célèbre (p. 474 et suiv.), le Temple de la Nature qu'il y élève, avec divers bustes, dont celui de Rousseau (p. 484), lequel buste est couronné de pervenches pour la réception de la Société helvétique des sciences naturelles, le 6 octobre 1815 (p. 514), etc., etc. [A. F.]

Amilda A. Pons. *Jean-Jacques Rousseau et le Théâtre*, Genève, A. Jullien édit. 1909, in-8°, XVI-255 pp.

L'ouvrage est écrit avec goût. Il témoigne d'une active curiosité et d'une intelligence avisée. Il nous promène à travers le XVIIIe siècle par des chemins pittoresques. Nul doute que Mlle Pons ne puisse écrire sur Rousseau quelque « Essai » agréable ou quelques articles solides. Seulement ce travail se donne pour un travail d'histoire littéraire ; il s'essaie aux méthodes dites

[1] M. Gaspard Vallette a montré dans un article du *Journal de Genève*, 27 janvier 1910, tout ce qu'il y a de Rousseau dans ce « Solitaire de Mornex. »

scientifiques. Et ce n'est pas de la bonne histoire, pas plus que les méthodes n'en sont sûres.

Les erreurs de fait témoignent d'une certaine inexpérience de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle. Fautes d'impression trop nombreuses (Fernex, Adèle et *Théodose, Méha=Métra*, etc., etc.) Confusions trop fréquentes et bibliographie incertaine : La Chaussée (théâtre : 1734-1747) ne peut avoir subi l'influence de Vauvenargues (premier ouvrage publié : 1746). Rousseau n'a pas mis à la mode la bergère en sabots ; la réforme du costume de l'opéra-comique pastoral ne date que de *Bastien et Bastienne*, « parodie » du *Devin*, etc., etc. Nous pourrions allonger la liste. Elle ne jugerait pas l'ouvrage sans appel. Vingt erreurs — et celles de Mlle Pons sont en somme secondaires — ne ruinent pas toujours un livre. Disons plutôt que le dessein même de Mlle Pons la condamnait à la confusion et au labeur sans portée.

Il n'est pas sans intérêt — en apparence — d'écrire un *J. J. Rousseau et le théâtre,* comme un *J. J. Rousseau als Botaniker*. Mais cela soulève des problèmes très divers. Les œuvres dramatiques de Rousseau sont médiocres : l'histoire littéraire ne peut s'y intéresser que pour préciser les influences subies. Or Mlle Pons se promène à travers tout le XVIIIe siècle, italien ou français, de la Motte à la Harpe, de la Chaussée à Gœthe, sans qu'aucun rapprochement précis ne nous dise avec exactitude que Jean-Jacques a imité celui-ci, obéi à cette doctrine, résisté à cette autre. Auteur dramatique, Rousseau est encore un musicien dramatique, et cette question ne se lie nullement à celle qui précède. *Le Devin du Village* n'y importe guère. *Pygmalion* a plus d'intérêt, et par lui-même et par ce qu'ont dit les contemporains. Mlle Pons nous dit bien, d'après MM. Istel et Schiff, quelle en fut l'influence en Italie et en Allemagne. Mais en France ? Je ne cite que cet *Henri IV* « drame lyrique en trois actes et en prose » de Mr de Rozoy (1774) où la musique d'entr'actes se propose de préparer l'acte qui va suivre. Mr de Rozoy doit-il quelque chose à Rousseau ?

Dramaturge et musicien, Rousseau est encore théoricien du théâtre. On sait que sa théorie ne s'accordait guère avec sa pratique. Les contemporains s'en égayèrent. Mais cette théorie est d'importance. Il y a toute une querelle du théâtre au XVIIIe siècle, violente, acharnée, indécise. Mlle Pons en dit quelques mots pour le XVIIe siècle, quelques autres pour le XVIIIe. C'est insuffisant. Nous avons dans nos fiches plus de soixante titres de livres, brochures, articles pour ou contre le théâtre, au XVIIIe siècle. Et ces querelles de théologiens retentissaient incessamment dans

la vie pratique. Il y eut abondamment des prêtres et des bonnes âmes pour affirmer et pour croire que Racine ou Molière étaient des empoisonneurs d'âmes et que le théâtre était un péché mortel. L'opinion publique est tenue en haleine par des affaires retentissantes, la lettre de Gresset qui abjure ses péchés dramatiques, les histoires Ramponneau, Huerne de la Motte, Clairon, Dubois et Blainville, du censeur Marin, du mariage Molé et d'Epinay. La *Lettre à d'Alembert* allie Rousseau à tout un parti fanatique et tenace. Elle prend par là un sens et une portée que Mlle Pons n'a fait qu'entrevoir.

En un mot, il n'y avait pas de livre à écrire sur Rousseau et le théâtre. Il y avait, si l'on voulait, à mettre au point le *J. J. Rousseau als Musiker* — à étudier la *Lettre à d'Alembert* — à écrire une brochure sur Rousseau auteur dramatique. C'était chose vaine que de lier ces sujets disparates. Et il y fallait dans tous les cas une précision qui n'est pas la règle dans ce livre.

Signalons d'ailleurs deux bonnes bibliographies des éditions du *Devin du Village* et de *Pygmalion*, qui sont commodes et nous semblent à peu près complètes ; la réimpression des textes du *Devin* et de *Pygmalion*, excellents... *sans doute*. Mais Mlle Pons n'a oublié qu'une chose : nous indiquer selon quels principes ils sont édités. Il ne suffit pas de savoir qu'elle a travaillé diligemment à Neuchâtel, Genève et à la Bibliothèque de la Chambre des Députés, à Paris. [D. M.]

G. de Reynold, docteur de l'Université de Paris. *Le doyen Bridel (1757-1845) et les origines de la littérature suisse romande*, Lausanne, Georges Bridel et Cie édit., 1909, in-8, AP-550-LVIII pp., 12 planches hors-texte.

Il y a dans le doyen Bridel, auteur médiocre, mais très représentatif, auquel, pour cette raison, notre confrère, le comte de Reynold, vient de consacrer une monumentale biographie, deux aspects qui nous intéressent particulièrement : un témoin de l'influence de Rousseau sur la littérature de la Suisse romande au XVIIIe siècle, et un représentant éminent de l'« helvétisme » littéraire. L'influence, comme on peut s'y attendre, est beaucoup moins celle du Rousseau « philosophe », du théoricien politique, que celle du Rousseau peintre de la nature romantique et idyllique, de l'homme qui célébra le Léman, les Alpes, le *Ranz des Vaches*. Mais elle est décisive : Rousseau « dévoila aux yeux des habitants la beauté de leur propre pays, beauté qui, jusqu'alors, n'était point à la mode et laissait les lettrés indifférents et inatten-

tifs. De ce jour, la poésie romande fut créée et Bridel exista. Car, ce que Rousseau a célébré : la beauté des lacs et du Léman, la promenade à pied, la course de montagne, c'est l'œuvre entière du doyen... Ce que Bodmer n'avait pu obtenir, Jean-Jacques l'accomplit dans le Pays de Vaud. Son œuvre affermit l'existence d'une race, d'une pensée, d'une poésie étrangères à la mode parisienne. Avec lui, la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, opposèrent à la France leur influence, jusqu'alors latente et incertaine. Sans annihiler les éléments de la culture française, Rousseau donna à la Suisse romande et à la société lausannoise l'originalité qui leur manquait encore » (p. 86 ; cf. p. 119, la même idée vérifiée à propos de Frossard de Saugy.)

Cette influence de Rousseau sur les lettres romandes est d'autant plus profonde qu'elle n'est point isolée : elle se combine avec celle des écrivains de la Suisse allemande. A ce point de vue, le nom de Rousseau est étroitement lié à ceux d'un Gessner et d'un Haller. Tous trois, écrivains d'inégale envergure, mais également fameux à leur époque, sont les auteurs responsables et les ancêtres de ce que M. de Reynold appelle d'un mot fort heureux « l'helvétisme littéraire » qu'il définit ainsi (p. 484) : « une conception idéale, « philosophique », de la Suisse, de ses Alpes, de ses habitants, de ses institutions et de son histoire », en d'autres termes, « une doctrine qui tend à représenter aux yeux du monde les hautes montagnes comme le berceau de l'âge d'or, des vertus champêtres, de la vie rustique. » Cette doctrine qui « rentre dans l'histoire du sentiment de la nature », n'est d'ailleurs pas uniquement propre aux écrivains suisses : elle se répand au dehors et rayonne sur la littérature européenne ; mais ce sont, à n'en pas douter, les écrivains suisses, un Haller, un Gessner, un Rousseau en tête, qui en sont tout à la fois les inventeurs et les propagateurs.

Comme on le voit, l'ouvrage de M. de Reynold, et cela n'est pas son moindre intérêt, constitue une tentative indirecte de rattacher Rousseau à la littérature suisse d'expression soit française, soit allemande. Fréquemment reviennent sous la plume de l'auteur des formules de ce genre : « L'esprit de Rousseau, c'est l'esprit romand développé jusqu'au génie » ; *La Nouvelle Héloïse* « ce roman vaudois » ; « J. J. Rousseau est un poète romand par son esprit, par sa langue... » etc. M. de Reynold va même, dans sa conclusion (p. 487), jusqu'à proposer d'appliquer « au *Premier Discours*, à l'*Inégalité*, à *La Nouvelle Héloïse*, au *Contrat social*, à l'*Emile*, à Rousseau enfin » la méthode que lui-même vient d'expérimenter sur le doyen Bridel, en traitant « un écrivain

suisse, non pas comme un auteur qui appartient à la France ou à l'Allemagne, mais plutôt comme un étranger qui exprime en allemand ou en français un idéal particulier. » Pareille thèse ne laisse pas d'être séduisante à première vue ; mais le présent ouvrage où Rousseau n'intervient qu'au second plan, n'en peut être aux yeux de la critique une justification suffisante. Pour en mieux juger, nous aimerions que M. de Reynold réalisât lui-même son vœu. Que si l'entreprise, à laquelle semblent le préparer merveilleusement ses longs travaux, ses dons exceptionnels de critique et d'écrivain, lui paraît encore prématurée, qu'il nous donne au moins, en attendant, cette étude de l'influence des écrivains zurichois sur Rousseau dont il signale l'intérêt dans une note (p. 72). Pour aujourd'hui nous le féliciterons d'avoir si bien préparé le théâtre, évoqué le décor, recréé l'athmosphère de la « culture » suisse au XVIIIe siècle, où il nous invitera tôt ou tard à voir évoluer en pleine lumière l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*. Signalons encore dans ce beau volume, outre de nombreuses mentions d'écrits contemporains sur Rousseau, vers ou prose, les reproductions de deux frontispices des *Etrennes helvétiennes* représentant l'un (p. 88) : *L'Hameau de Clarens* (sic), *le château du Châtelard et la campagne de Mme de Warens*, l'autre (200) : *Village de Montreux, près de Vevey (Nouvelle Héloïse, Partie V, lettre 2)*; et p. 364, une note de la *Course de Bâle à Bienne* (1789) où Bridel donne son témoignage de demi-contemporain sur la lapidation de Môtiers, à laquelle il ne croit pas. Le doyen a bien raison du reste de ne voir dans la planche des *Tableaux* de Zurlauben qu'une fantaisie issue de toutes pièces de l'imagination du dessinateur. [A. F.]

Jean-Jacques ROUSSEAU. *La première rédaction des Confessions* (livres I-IV), publiée d'après le manuscrit autographe, par Théophile DUFOUR, docteur ès lettres, directeur honoraire des Archives et de la Bibliothèque de Genève, Genève, A. Jullien, libraire-éditeur, novembre 1909, in-8, XII-276 pp. (Extrait du tome IV des *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*.)

Bibliothèque universelle, juillet 1909 : Paul SEIPPEL, *Genève et la tradition de la liberté*.

Dans cet article de circonstance, écrit à l'occasion du jubilé de la naissance de Calvin, M. S. rappelle incidemment l'origine calvinienne, à travers les juristes réformés, Burlamaqui, Jurieu, etc.,

de la théorie du contrat social qu'un des principaux écrits de Rousseau transmet à la Révolution française : « Par ses contradictions même, le *Contrat social* [de Rousseau] est un livre essentiellement calviniste. Il est le Coran à la fois du principe démocratique, issu de la Réforme, et du principe théocratique issu de Calvin. Et il concilie ces principes contraires en divinisant le peuple souverain, en lui donnant le droit d'instituer une religion civile obligatoire et le pouvoir de punir de mort les réfractaires. C'est ainsi que le Genevois Rousseau fut à la fois le plus éloquent apôtre de la liberté et le prophète des énergumènes qui établirent par la terreur, la pire des tyrannies, celle des foules inconscientes. » [A. F.]

Bibliothèque universelle, Lausanne, avril 1909 : Gaspard VALLETTE, *La folie de J. J. Rousseau.*
Ibid., novembre 1909 : Gaspard VALLETTE, *Rousseau intime.*

Chapitres détachés d'un ouvrage important qui a paru depuis et dont nous rendrons compte en son temps.

REVUE DES BIBLIOGRAPHIES

Annales Jean-Jacques Rousseau, 1907 (suite.)

Het Bœk, Bruxelles, avril 1909 (J. von den Arend). — *Deutsche Blätter für erziehenden Unterricht*, Langensalza, 9 avril.

Annales Jean-Jacques Rousseau, 1908.

Journal de Genève, 16 déc. (G. Vallette.)

Avesnes, *Idées de J. J. Rousseau en Chine.*

Etudes, Paris, 5 sept. (G. Fournier.)

Buffenoir, *Prestige de J. J. Rousseau.*

Lyon universitaire, 4 juin. — *L'Eclair*, Paris, 22 juin. — *Gil Blas*, Paris, 25 juin (M. Cabs). — *Journal de Genève*, 13 déc. (G. Vallette). — *New York Herald*, Paris, 5 déc. — *Revue de Fribourg*, novembre 1909 (P.-M. M[asson]). — *Mercure de France*,

16 oct. (J. de Gourmont). — *Revue critique*, 23 déc. (F. B[aldensperger]).

Cabanès, *Rousseau s'est-il suicidé ?*

Avanti, Rome, 29 août (Docteur Ox, *Diagnosi medico-storiche retrospettive.*)

Del Vecchio, *Teoria del Contratto Sociale* (suite)[1].

Journal du droit international privé, 1909, p. 895. — *La Scuola cattolica*, novembre 1909, p. 636. — *Revue philosophique*, novembre 1909, p. 534 (G. Richard). — *Deutsche Literaturzeitung*, 6 mars, p. 627 (F. Tönnies). — *Revue de Métaphysique et de Morale*, septembre 1909, suppl., p. 27.

L. Ducros, *J. J. Rousseau, De Genève à l'Hermitage.*

Deutsche Literaturzeitung, 6 mars 1909, p. 613 (P.-A. Becker) — *Humanité*, Paris, 9 août (G. Rouanet, *Sur J. J. Rousseau*). — *Revue critique*, 23 sept. (L. Roustan). — *Revue germanique*, nov.-déc. 1909 (E. Spenlé). — *La Révolution française*, 14 juil. (E. Champion). — *Revue de Fribourg*, juil. 1909 (P.-M. M[asson]). — *Bulletin critique*, 10-25 nov. (M. Souriau.) — *Literarisches Zentralblatt*, 25 sept. (N. S.)

Dunning, *Rousseau's Political Theories.*

Heraldo de Madrid, 29 oct. (A. P.)

[1] Compléter la revue des années précédentes par les références suivantes :

La Temi, 1906, nº 34, p. 672. — *Rivista di Filosofia e Scienze affini*, Padoue, 1906, p. 606 (L. L.). — *Rivista penale*, octobre 1906, p. 530. — *La Scuola positiva*, septembre 1906, p. 558 (B. Franchi). — *Rivista di Cultura*, décembre 1906, p. 167 (E. Carpani). — *Mitteilungen aus der historischen Literatur*, XXXV Jahrg., 2 Heft, 1907, p. 200 (R. Mahrenholtz). — *Bulletin mensuel de la Société de Législation comparée*, avril-mai 1907, p. 314 (C.-A. Pret.) — *Archivio storico italiano*, t. 39, 1907, p. 179 (B. Donati). — *La Critica*, Naples, 20 mai 1907, p. 224 (B. Croce). — *Journal des Economistes*, 15 août 1907, p. 306. — *Der Gerichtsaal*, Bd. LXXI, 1907, p. 472 (A. Teichmann). — *Revue générale du droit, de la législation et de la jurisprudence*, mai-juin 1907, p. 263 (J. Ducros). — *Revue internationale de sociologie*, 15ᵉ année, 1907, n. 1, p. 68 (G.-L. Duprat). — *Archiv für systematische Philosophie*, Bd. XIII, 1907, p. 137 (F. Berolzheimer). — *Rivista internationale di scienze sociali e discipline ausiliairie*, février 1907, p. 301. — *La Scienza sociale*, novembre 1908, p. 53 (F. Cosentini).

François, *Provincialismes de Rousseau* (suite).

Revue universitaire, 15 juin (H. Châtelain).

L. Geiger, *J. J. Rousseau* (suite).

Pädagogische Reform, 1er sept. (P.)

Girardet, *Mort de J. J. Rousseau.*

Figaro, Paris, 13 août (H. Roujon, *L'affaire Jean-Jacques.)*

Hensel, *J. J. Rousseau* (suite).

Xenien, Leipzig, 1909, no 4.

Leblond, *Idéal du XIXe siècle.*

Frankfurter Zeitung, 7 nov. (Dr A.-C. Ott).

Macdonald, *J. J. Rousseau* (suite).

Zeitschrift fur vergleichende Litteraturgeschichte, Bd. XVII, Lief. 5/6, p. 468 (Ph.-Aug. Becker). — *Daily Telegraph,* Londres, 21 juil. — *Revue Bleue,* 3 juil. (L. Maury). — *Il popolo romano,* Rome, 21 juin (A. de Gubernatis). — *Gazette de Lausanne,* 24 juil. (J. Cart). — *Corriere d'Italia,* 23 oct. (*Echi e letture*). — *Frankfurter Zeitung,* 1er août (J. Benrubi). — *Figaro,* Paris, 13 août (H. Roujon, *L'affaire Jean-Jacques*). — *Humanité,* 6 juil. (G. Rouanet). — *Petit Parisien,* 22 juin (J. Frollo). — *Revue critique,* 23 sept. (L. Roustan). — *Il Momento,* Turin, 11 oct. (G. Molteni, *Un tentativo vano di riabilitazione storica*). — *Unione,* Milan, 4 déc. (G. Molteni, *La leggenda di Gian Giacomo e un vano coniato di riabilitazione*). — *Mercure de France,* 16 oct. 1909 (J. de Gourmont).

Macdonald, *Legend of Rousseau's Children.*

Revue critique, 23 sept. (L. Roustan).

Régis, *Dromomanie de Rousseau.*

Chronique médicale, 1er sept.

Rey, *Rousseau dans la vallée de Montmorency.*

A. B. C., Genève, 30 nov. — *Opinion,* Paris, 20 nov.

Rodet, *Idées politiques de Rousseau.*

Salut public, Lyon, 27 juin (A. Sallès.) — *Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. (E. Faguet).

J. J. Rousseau, *Human Philosophy* (éd. Macdonald).

Revue Bleue, 3 juil. (L. Maury).

J. J. Rousseau, *Kulturideale* (éd. Spranger) (suite).

Neue Zürcher Zeitung, 10 fév. — *Täglische Rundschau*, 24 avril (A. Brausewetter). — *Monatschrift fur christliche Sozialreform*, Bâle, mars 1909 (C. Decurtins). — *Der Zeitgeist*, Beiblatt zum *Berliner Tageblatt*, 12 juil. (Prof. Th. Achelis, *Zum Verständnis Rousseaus.*)

J. J. Rousseau, *Jour après jour*, (éd. A. de Saussure) (suite).

Bibliothèque universelle, janv. 1909 *(Chronique suisse.)*

J. J. Rousseau, *Emil*, (trad. Sallwürk).

Schweiz. Lehrerzeitung, Zurich, 20 mars.

J. J. Rousseau, *Briefe* (trad. Kircheisen) (suite).

Xenien, Leipzig, Heft 8, 1909 (W. Hilbert).

J. J. Rousseau, *Correspondance avec Usteri* (éd. Usteri et Ritter).

Journal de Genève, 31 déc. (G. Vallette, *Notes du jour*). — *Tribune de Genève*, 23 déc. — *Gazette de Lausanne*, 25 déc. (*Chronique genevoise*). — *Neue Zürcher Zeitung*, 29 déc. (Bg.) — *Zürcherische Freitagszeitung*, 31 déc. (Dr B.)

Vallette, *Rousseau intime.*

La Vita, Rome, 19 nov.

Vallette, *Folie de J. J. Rousseau.*

Corriere della Sera, Milan, 11 avril. — *Minerva*, Rome, 16 mai.

Violani Cambi, *Idee di G. G. Rousseau sulla donna.*

Il nuovo Giornale, Florence, 11 sept.

CHRONIQUE

Extrait des procès-verbaux des séances du Comité

Séance du 21 juin 1910. — Demandes diverses d'appui matériel pour des travaux concernant Rousseau, l'un sur l'influence de Rousseau au XXe siècle, l'autre sur la bibliographie allemande de Rousseau.

Don par MM. P. Usteri et E. Ritter du solde de leur édition de la *Correspondance de Rousseau avec L. Usteri*, soit 250 exemplaires. Avec le consentement des donateurs, le Comité décide d'attribuer ces exemplaires aux membres de la Société qui sont éloignés de Genève et des Archives Rousseau.

Le Comité se félicite de posséder un nouveau correspondant très actif à l'étranger, en la personne de M. V. Olscewicz, de Varsovie.

Puis le trésorier soumet ses comptes au Comité, ce qui donne lieu à un échange de vues sur la manière de réaliser des économies ou d'accroître nos ressources.

Un autre échange de vues, très actif, a lieu au sujet de la prochaine célébration du second centenaire de la naissance de Rousseau, en 1912. Parmi les projets caressés, citons :

— une assemblée générale solennelle de la Société avec des conférences ;

— une représentation champêtre du *Devin* et de *Pygmalion* :

— un volume qui donnerait un tableau complet de l'état des études sur Rousseau, au début du XXe siècle, le tout s'adressant au grand public cultivé, et rédigé par des plumes autorisées ;

— une exposition iconographique de Rousseau.

La célébration du centenaire par la Société sera essentiellement littéraire et internationale, et distincte de celle de l'Etat de Genève, avec lequel il convient toutefois de s'entendre. En conséquence, on convient de se mettre en rapport au plus tôt avec M. Henry Fazy, à la fois membre du Comité, et membre du Conseil d'Etat, qui servira de trait d'union entre les deux organes.

Le président verra également M. le conseiller administratif Imer-Schneider pour s'entendre avec lui au sujet de la réfection nécessaire de l'Ile Rousseau.

Assemblée générale du 23 juin 1910.

Le rapport présidentiel passe en revue l'activité de la Société durant l'année écoulée, ses publications, les acquisitions des Archives, les gains et les pertes en membres (les gains dépassant un peu les pertes). Il signale en particulier le décès de MM. Adolphe Tobler et Edouard Rod. Il montre enfin que l'activité des études rousseauistes est loin de se ralentir dans le monde, et il fait appel au concours de tous pour la célébration du centenaire de 1912, dont s'occupe déjà le Comité.

La situation financière au 31 décembre 1909, dont le rapport du trésorier rend compte, peut être résumée par les chiffres suivants:

Recettes.	Fr.	9046,85
Dépenses	»	4324,75
Solde créancier . . .	Fr.	4722,10

Si l'on tient compte des dépenses importantes prévues pour les premiers mois de 1910, observe le trésorier, cette situation financière n'est pas brillante. Elle appelle un examen sérieux, si nous ne voulons pas dépasser nos ressources, ou renoncer à des dépenses essentielles, comme celles que nécessitent l'accroissement et l'entretien des Archives. Il faudra voir à réaliser des économies, à accroître le recrutement des membres, mais *surtout à obtenir que les membres inscrits veuillent bien payer leur cotisation régulièrement*, ce qui est loin d'être le cas, et entraîne un supplément considérable de dépenses et de peine pour le Comité.

Sur la proposition de MM. Chapuisat et Fatio, vérificateurs des comptes, décharge est donnée au trésorier pour sa gestion. L'assemblée y joint ses remerciements.

Puis le Comité sortant est réélu à l'unanimité, pour la période 1910-1912, soit: MM. Bernard Bouvier, Eugène Ritter, Alfred Cartier, Philippe Godet, Théophile Dufour, Gaspard Vallette, L.-J. Courtois, Henri Fazy, Henri Morf, Lucien Pinvert, Alexis François.

M. Eugène Ritter fait une communication sur la famille Rousseau et ses représentants actuels. Il en résulte que cette famille est encore représentée aujourd'hui par le baron Alfred Rousseau, ministre plénipotentiaire en retraite, à Paris, descendant de Noé Rousseau (le grand oncle de Jean-Jacques), et père de deux fils et de deux filles, dont l'aînée a épousé le prince Lanza di Scalea.

M. Gaspard Vallette donne à l'assemblée la primeur d'un chapitre de son ouvrage *J. J. Rousseau, Genevois*, qui verra bientôt le jour : il s'agit en l'espèce des rapports du *Contrat social* avec la politique genevoise du XVIIIe siècle.

Séance du 23 juin 1910 (à l'issue de l'Assemblée générale). — Le Comité réélit son précédent bureau et ses précédentes commissions des Publications et des Archives :

Bureau : MM. Bernard-Bouvier, président. — Eugene Ritter, vice-président. — Alfred Cartier, trésorier. — Alexis François, secrétaire. — Louis-J. Courtois, secrétaire-adjoint.

Commission des publications : MM. Ritter, Vallette, et le président.

Commission des archives : MM. Cartier, Frédéric Gardy, Alexis François, et le président.

Le président a vu M. le conseiller administratif Imer-Schneider, qui s'est montré d'autant plus disposé à procéder à l'aménagement de l'Ile Rousseau, que la veille même, il avait été interpellé sur ce sujet au Conseil municipal.

Etat des *Archives J. J. Rousseau* au 31 décembre 1909 : 842 numéros ; augmentation de l'année : 111, dont 64 acquis par la Société J. J. Rousseau, le reste dû aux dons de MM. Alex. Jullien, G. de Seigneux, L. Braschoss, F. Falk, F. Raisin, Alexis François, E. Muret, à Genève ; Mme F. Macdonald, M. H. Buffenoir, à Paris ; MM. L. Aurenche, à Coutance (Manche) ; D. Mornet, à Toulouse ; L. Ducros, à Aix en Provence ; Ernst Zabel, à Quedlinburg ; Mlle A. Pons, à Rome ; les éditeurs Eugen Diederich, à Iena ; F. G. L. Gressler, à Langensalza ; Hachette, à Paris ; la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

Parmi les plus importantes acquisitions, signalons une lettre autographe à la marquise de Créqui, 21 juillet 1764, accompagnée de l'original de la romance : *Je l'aimais d'un amour si tendre* ; des copies d'actes notariés concernant Thérèse Levasseur et émanant de l'étude de M. Charles Baudon au Plessis-Belleville ; une partition gravée ancienne du *Devin du Village*, Paris, chez Le Clerc, s. d., in-4° ; des éditions anciennes des *Confessions*, de l'*Emile*, de *La Nouvelle-Héloïse*, etc. ; le *Pygmalion* mis en vers par Ber-

quin et illustré par Moreau le Jeune (édit. orig., 1775) ; enfin tout un lot d'estampes provenant de la succession de feu P.-Ch. Strœhlin, à Genève ;

Pendant l'année 1909, les Archives J. J. Rousseau ont été fréquentées par 70 personnes différentes, représentant 316 présences de lecteurs et 1687 volumes et documents communiqués (statistique de M. Fernand Aubert, sous-conservateur.)

— Nous avons à déplorer le décès de cinq de nos membres :

Adolphe Tobler, professeur à l'Université de Berlin;

Léopold Micheli, conservateur de la Bibliothèque publique, à Genève, décédé accidentellement le 23 juin 1910;

Alexandre Passauvert, avocat, à Saint-Pétersbourg ;

Gustave Moynier, président du Comité international de la Croix-Rouge, membre correspondant de l'Institut de France, à Genève.

Adolphe Dominicé, également à Genève.

— Au nombre des nouveaux docteurs *honoris causa* créés par la Faculté des lettres de l'Université de Genève, à l'occasion du 350me anniversaire de la fondation de l'Académie de Calvin, en juillet 1909, nous relevons avec plaisir les trois noms suivants désignés comme ayant bien mérité des études rousseauistes : Mme F. Macdonald, le comte F. de Girardin et le professeur H. Hœffding, tous trois membres de notre association.

— La carte de membre annuel pour 1910 reproduit le portrait de Rousseau dessiné par Mayer, gravé par Naudet, qui figure également en tête du tome V des *Annales.*

— Dans la vente de la collection A. Forgeron (Révolution française), 3 et 4 décembre 1909, à l'Hôtel de la rue Drouot, à Paris, ont passé les pièces suivantes intéressant l'iconographie de Rousseau (catalogue A. Geoffroy frères, in-4°, 66 pp.) :

N° 12 : Alix, J. J. Rousseau, d'après Garneray, ovale, in-folio, imprimé en couleurs, cadre ancien;

N° 101 : Taunay, Saint-Preux au tombeau de Julie, jolie peinture, très fraîche, dans son cadre doré, toile 15 × 10 ;

N° 203 : Buste de J.-J. Rousseau âgé, cire, ébauche signée : *Pigalle,* haut. 0,14 ;

N° 227: Fauteuil bergère en bois sculpté, recouvert de toile de Jouy avec pochettes de côtés. Ce fauteuil servit à J. J. Rousseau au château de Chenonceaux. A figuré à la Centennale en 1900 (n° 376), provient de la vente Pelouze, au château de Chenonceaux (vendu 410 fr.)

N° 271 : Jeu de 32 cartes avec figures en pied; dans ce jeu, J. J. Rousseau est sous la figure du roi de trèfle. Conservé dans son étui vert à filets dorés (vendu 135 fr.)

— Dans la vente de la collection Victorien Sardou, 24 mai 1909, a passé l'original de la lettre de Rousseau au libraire Duchesne, datée de Môtiers, 11 août 1765, et reproduite dans l'édition Hachette, n° 697 (Catalogue Noël Charavay, n° 136.)

— Dans les *Nouvelles littéraires*, supplément hebdomadaire du *Nouvelliste* de Lyon, du 13 juin 1909, sous ce titre: *Une grève de Lyon en 1744*, un correspondant occasionnel, qui signe A. L., donne quelques détails sur un personnage mentionné par Rousseau, au livre III de ses *Confessions*, l'abbé Dortan, comte de Lyon : « Jean-François de Dortan, nous fait connaître M. l'abbé Vachet, dans son savant volume sur les *Chanoines-Comtes de Lyon*, issu d'une ancienne famille dauphinoise, dont la race s'éteignit avec lui, à Sermerieu (Isère), le 4 septembre 1682, fut nommé chanoine de l'Eglise de Lyon, le 23 mars 1713, et installé le 11 novembre de la même année, après avoir fourni ses preuves de noblesse le 6 et le 7 de ce mois ; Chantre du 13 mai 1727, il mourut à Lyon, le 7 novembre 1751, et fut inhumé dans la chapelle de l'Annonciade, à la Primatiale. » M. A. L. ajoute que l'influence de M. de Dortan sur le populaire, qui voulut le demander pour échevin, eut pour origine son intervention favorable aux ouvriers dans la fameuse « grève » de 1744 (voir à ce sujet le travail de M. le chanoine Sachet sur *La Croix des Chanoines-Comtes de Lyon*.)

— *J. J. Rousseau, jugé par le dauphin fils de Louis XV*, sous ce titre, notre savant confrère, M. C. Stryienski, a publié dans les *Feuilles d'histoire du XVIIe au XXe siècle*, 1er décembre 1909, la lettre suivante adressée par Louis, dauphin, à M. A. de Nicolay, évêque de Verdun, qu'il veut bien nous autoriser à reproduire :

« A Versailles, ce 23 juin 1762.

Je ne sais s'il vous sera tombé entre les mains un livre nouveau de Jean-Jacques, intitulé *De l'Education*. C'est bien le livre le plus infernal qui ait été fait pour les gens qui ont quelque tein-

ture de la philosophie. L'auteur y renferme en 750 pages tout ce qu'il est possible de dire de plus fort pour prouver l'existence de Dieu, l'immatérialité de l'âme et la liberté de l'homme et pour détruire toute espèce de révélation, la divinité de Jésus-Christ, l'évidence des miracles. D'après ce principe, il détruit tout culte extérieur, même la prière, et n'admet qu'une sorte de contemplation où il veut que l'âme soit devant le Tout-Puissant. Il finit par exalter la morale de l'Evangile et la déclarer presque impossible, ainsi que tous nos mystères, qui impliquent, dit-il, contradiction, et qui, s'ils eussent dû être crus, eussent bien valu la peine que Dieu les eût, non pas expliqués, mais assurés plus positivement, et, je crois, à chaque homme en particulier, par une révélation indubitable. Jusque-là, il faut s'en tenir à la religion naturelle. Ensuite, il déclame avec véhémence contre les athées et les matérialistes. Il traite la matière très sérieusement et très philosophiquement, et mérite la peine qu'une aussi bonne plume que la sienne, et plus savante, le réfute méthodiquement ; cela ne sera pas bien difficile, car il est plein de contradictions. »

— Sous le titre : *Un document inédit sur Jean-Jacques Rousseau*, M. Hippolyte Buffenoir a mis au jour, dans l'*A. B. C.* de Genève des 21 et 24 décembre 1909, un document fort curieux, dont il néglige d'ailleurs de nous dire la provenance et le caractère exact. C'est le compte-rendu détaillé d'un procès de Thérèse Levasseur avec le libraire Lemarchand qui fut chargé tout d'abord d'éditer les *Consolations des Misères de ma Vie*. Le libraire ayant pensé faire une trop bonne affaire, Thérèse, après bien des démarches, obtint un arrêt du Conseil qui la rendait de nouveau seule maîtresse de l'entreprise, laquelle, comme on sait, finit par aboutir sous la direction intelligente et désintéressée de M. Benoist, ancien Contrôleur général des Domaines.

— A propos d'un passage de l'article de M. Mornet, paru l'année dernière dans nos *Annales*, p. 87, l. 27 : « Les éditeurs [de l'édition de Genève, 1782] n'ont prévenu nulle part qu'ils avaient à leur disposition un exemplaire corrigé par Rousseau », M. P.-M. Masson nous envoie l'intéressante rectification suivante :

« Du Peyrou l'indique dans une lettre du 3 février 1789, adressée au comte de Barruel-Beauvert, qui l'a insérée dans sa *Vie de J. J. Rousseau*, Paris-Londres, 1789, in-8°, p. 132 : « Je n'ai concouru qu'en tierce-part à la collection des ouvrages de Rousseau, imprimés à Genève, au profit de sa veuve : ma part, à cette contribution, s'est bornée à ce que l'auteur lui-même avait préparé, pour son édition projetée en 1764, (laquelle ne put avoir

» son effet par une suite de circonstances malheureuses); maté- » riaux qu'à son départ pour l'Angleterre, il laissa entre mes mains. » En les livrant à l'impression, tels qu'il les avait disposés lui- » même, j'ai rempli ses intentions. » L'importance de ce texte mérite, je crois, d'être soulignée; et cette importance est double.

» La lettre de Du Peyrou nous montre d'abord quelle confiance on peut accorder aux leçons nouvelles de l'édition 1780-1782, même quand nous ne les retrouvons pas dans des exemplaires corrigés par Rousseau, comme dans *La Nouvelle-Héloïse* du Palais-Bourbon ou dans l'*Emile* de Genève, qui ont visiblement servi à Du Peyrou. Peut-être donc existe-t-il encore, pour d'autres œuvres de Rousseau, en particulier pour le *Discours de l'Inégalité,* le *Devin du Village*, la *Lettre à d'Alembert,* des exemplaires avec notes autographes. Nous sommes en droit, du moins, de supposer leur existence d'après les leçons nouvelles de l'édition de Genève. — La lettre de Du Peyrou nous fournit en même temps la date de ces additions ou corrections: 1764-1765. » [P.-M. MASSON].

— Dans un article intitulé *Die Ursprung der Erklärung der Menschenrechte*, un collaborateur de la *Frankfurter Zeitung* apprécie, le 17 mars 1909, la part d'influence de Rousseau dans la rédaction de la *Déclaration des droits de l'homme*, conformément aux points de vue de Jellinek et plus récemment d'Edme Champion, c'est-à-dire en réduisant cette part à fort peu de chose.

— Dans *Il Ticino illustrato*, de Bellinzone, du 23 janvier 1909, le professeur Giuseppe Maramotti a publié une chronique intitulée *La voce della Natura in G. G. Rousseau,* où il montre qu'en effet toute l'œuvre de Rousseau n'est qu'un magnifique écho de cette voix de la Nature.

— L'*España Nueva*, de Madrid, du 15 mai 1909, a publié, dans un but de vulgarisation, une biographie sommaire de *Juan Jacobo Rousseau.*

— Le *Savoyard de Paris,* du 30 janvier 1909, a publié un article du poète Fabre des Essarts sur *la Myopie de Jean-Jacques*, qui peut être rangé parmi les nombreuses tentatives d'expliquer le caractère de Rousseau par ses infirmités physiques.

— Le même journal, 23 janvier 1909, a publié un article d M. Géo Mamby, intitulé *Le Léman, berceau de la Révolution*, où Rousseau prend naturellement la place d'honneur parmi les rêve-

lateurs de la nature alpestre, en tête de ceux qui ont fait du lac Léman l'un des centres de la vie intellectuelle française au XVIIIe siècle.

— Dans le *Salut public*, de Lyon, n^{os} des 29 janvier et 5 février 1909, M. Benoît Faugier a publié deux articles sur *Le Paradoxe de Rousseau*, le premier intitulé: *Les lois économiques*, le second: *De la liberté*. Le « paradoxe » de Rousseau que, bien entendu, M. Faugier combat en montrant qu'il a faussé la législation économique de la France, c'est celui qui est inscrit dans cette double formule: « L'homme est né libre », et « Tous les hommes sont égaux. »

— Dans un article de fond du *Salut public*, de Lyon, 25 février 1909, M. Victor Bresse nous apprend, sans enthousiasme, qu'il est question d'élever à Lyon un monument à Rousseau, en souvenir de la fameuse nuit qu'il passa à la belle étoile sur les bords de la Saône. Il en discute l'emplacement prévu, aux balmes du clos Saint-Georges, à l'extrêmité ouest du pont d'Ainay, entre le quai Fulchiron et la partie supérieure de la colline de Saint-Just. Nous ne savons ce qu'il est advenu de ce projet.

— Il a paru dans le *Spettacolo* de Milan, du 1er avril 1909, une chronique d'Eugenio Ercoli sur *Jean-Jacques Rousseau musicista*.

— *Il Giorno*, de Naples, 22-23 août 1909, dans un article intitulé *Presso i Celesti* (signature : Claudius), et la *Gazetta del Popolo*, de Turin, 23 novembre 1909, dans un article intitulé: *Il Fenomeno Rousseau nell' Estremo Oriente* (signature : Ernesto Cauda), ont signalé presqu'en même temps l'influence de Rousseau sur le réveil actuel du peuple chinois. Ne serait-ce qu'un écho du livre d'Avesnes que nous analysons d'autre part, p. 326?

— Dans un article du *Corriere d'Italia*, de Rome, 20 septembre 1909, intitulé: *La grande utopia dei Giovani Turchi, Il « Contrat social » di Rousseau nel paese del Corano*, C. d'Apricorta raconte qu'il a voyagé de Belgrade à Constantinople en compagnie d'un Jeune-Turc qui lisait le *Contrat social*. Ce lui fut une révélation, dit-il, qui lui servit par la suite et lui sert encore à expliquer beaucoup d'aspects de cette étrange révolution turque, et l'état d'esprit, pour ainsi dire, aprioristique, ouvert à toutes les illusions et à toutes les hallucinations, de beaucoup de ses fauteurs et de ses agents.

— Dans une chronique intitulée: *Rousseau a-t-il supplanté Calvin?*, le *Signal de Genève,* du 17 juillet 1907, a traduit et commenté en le discutant, un article du *Manchester Guardian*, du 26 juin 1907, sur la séparation des Eglises et de l'Etat de Genève, où l'on oppose l'œuvre de Calvin et celle de Rousseau — le Rousseau des *Lettres de la Montagne*, postérieur au Rousseau du *Contrat social* — dans la cité calviniste, et où l'on s'efforçe de prouver que l'esprit du second l'emporte décidément sur celui du premier.

— Décrivant dans son *Guide historique et pittoresque de l'étranger à Genève,* s. d. (1909), in-16, p. 9, la statue de Rousseau par Pradier, M. Emile Doumergue, l'historien bien connu de Calvin, juge ainsi Jean-Jacques : « A la fois Français et Genevois, il fut un produit aussi logique que contradictoire de l'esprit calviniste, qu'il ne cessa de combattre en le manifestant et de manifester en le combattant, soit en religion, soit en morale, soit en politique. » Dans le *Protestant*, de Paris, 11 septembre 1909, sous ce titre : *Rousseau et la tradition calviniste*, M. J.-Emile Roberty explique et justifie ce paradoxe — sur la forme duquel, au moins, il y aurait, en effet, beaucoup à dire — au moyen de l'article de M. Paul Seippel, *Genève et la tradition de la liberté*, analysé d'autre part, p. 360.

— Le 4 février 1909, à Genève, dans une réunion de la Société de chant du Conservatoire, salle des Amis de l'Instruction, a été jouée pour la première fois une comédie en un acte, inédite, de Mlle Berthe Gaillard, intitulée *Le Verger de Toune*. Cette comédie met en scène Jean-Jacques et ses deux amies, Mlles Galley et de Graffenried (voir le *Journal de Genève* du 6 février.)

— Le *Devin du Village* a été intégralement représenté : à Genève, le 6 (Soirée de l'Art social, Casino de Saint-Pierre) et le 10 (Soirée de bienfaisance française, également au Casino de Saint-Pierre) mai 1909, par une troupe d'amateurs. La première de ces représentations a été précédée d'une conférence de M. Jules Carrara sur *Rousseau musicien*. Comptes-rendus dans le *Journal de Genève* des 11 et 13 mai (la fin du second compte-rendu fait allusion à une partition du *Devin* couverte d'annotations de Hugo de Senger, et qui servit sans doute à une audition de concert);

à Neuchâtel, dans le courant de février 1909, par la Société d'étudiants de Belles-Lettres (voyez *Academia*, Zurich, 19 février 1909) ;

à Vienne enfin, dans le cabaret artistique « Fledermaus », au commencement de mars de la même année, par une troupe d'amateurs distingués. Ces représentations du cabaret « Fledermaus » semblent avoir été l'un des évènements de la saison mondaine dans la capitale autrichienne. Voyez la *Neue Freie Presse* des 26 février, 5, 6 et 10 mars, et le *Neuer Wiener Journal* du 8 mars. Elles ont fait couler beaucoup d'encre au sujet de l'opéra pastoral de Rousseau. Signalons, comme particulièrement intéressante, l'appréciation parue sous la signature de Franz Servaes dans le journal *Der Tag*, de Berlin, 10 mars 1909.

Toujours à propos de ces représentations, un correspondant anonyme de la *Neue Freie Presse*, 7 mars 1909, mentionne une lettre de Chopin, écrite de Chenonceaux en décembre 1845, d'après laquelle le *Devin* aurait été représenté pour la première fois sur le théâtre des Dupin, avant de paraître sur la scène de Fontainebleau ; et son ouverture serait l'œuvre du fameux fermier général, patron de Rousseau. La même lettre « inédite » de Chopin est donnée par la *Revue* de Paris, 1er avril 1909, comme ayant été « publiée récemment ». Les renseignements qu'elle renferme résulteraient d'une correspondance de Rousseau avec M. Dupin, retrouvée par Georges Sand. Qu'est-ce que cette correspondance? Où a paru la lettre de Chopin?

— Au *Congrès des aliénistes et neurologistes*, qui s'est ouvert à Nantes le 2 août 1909, notre confrère, le professeur E. Régis, a fait une communication sur le cas de J. J. Rousseau, considéré comme maniaque ambulatoire. Voyez la *Chronique médicale* du 1er septembre 1909, p. 554.

— A la réunion de la *British Association*, à Winnipeg (Canada), le 26 août 1909, le président de la section d'anthropologie, professeur John L. Myres, a traité, dans son discours d'ouverture, de l'« Influence de l'anthropologie sur le développement de la science politique. » A ce propos, il a fait observer que Rousseau aborda le sujet de « l'état de nature » surtout en réformateur et en philosophe politique ; qu'il n'eut recours à l'ethnologie que dans la mesure où il sentit la nécessité d'étayer par des faits et surtout d'illustrer son hypothèse; que d'ailleurs il écrivit trop tôt pour profiter de la confirmation qu'aux yeux des contemporains, Cook, Bougainville et La Pérouse durent fournir à sa thèse en révélant l'existence d'un Eden polynésien[1]. Voltaire, dans son attitude diamétrale-

[1] Rappelons à ce propos que les récits de La Pérouse firent un tout autre effet sur un lecteur tel que Charles de Villers. Voyez *Annales*, V, p. 315.

ment opposée à celle de Rousseau, fut au contraire soutenu par l'admiration que les récits des missionnaires jésuites suscitèrent pour la vieille civilisation chinoise au XVIIIe siècle. Voir le *Times*, Londres, no du 27 août 1909.

— Le professeur A. Schinz, de Bryn Mawr College, a donné lecture d'un travail sur *J. J. Rousseau, précurseur du pragmatisme moderne*, à la réunion de l'*American Philosofical Society*, tenue à Philadelphie, en avril 1909.

— Le pasteur Doutrebande, secrétaire-archiviste communal à Neuchâtel, a fait à l'Aula de l'Académie, dans le courant de janvier 1909, une conférence sur ce sujet: *Que pense J. J. Rousseau de la femme?*

— Le 18 novembre 1908, dans une soirée conférence-concert donnée par la Ligue des Libres-Penseurs spiritualistes, à son siège, boulevard Sébastopol, à Paris, M. Sennelier a fait une conférence sur J. J. Rousseau. Cette conférence, au témoignage de M. Chéri-Vinet, qui en a rendu compte dans *Le Radical de la Seine*, du 28 novembre (*Jean-Jacques Rousseau réhabilité par la Ligue des Libres-Penseurs spiritualistes*), « atteignit, par instant, au faîte des hauteurs philosophiques. »

— M. Jayet, professeur de langues au Collège de Thonon et aux écoles d'Evian, a fait, le 27 novembre 1909, au Cercle de l'Amicale des anciens élèves des écoles laïques d'Evian-les-Bains, une conférence sur *Jean-Jacques Rousseau, sa vie, son œuvre.*

— M. Jules Carrara a fait au Nouveau-Collège de Montreux, le 27 octobre 1909, une conférence sur *J. J. Rousseau ancêtre du Romantisme.*

— Le professeur Sirven, de l'Université de Lausanne, a fait les vendredis 10 et 17 décembre 1909, dans la grande salle de la Maison du Peuple, à Lausanne, deux conférences sur *La Querelle de Voltaire et de Rousseau.*

— Le *Cri de Paris,* du 7 mars 1909, a fait allusion à une série de conférences sur J. J. Rousseau qui ont eu lieu dans la République Argentine, au printemps 1909, et pour lesquelles l'orateur, J. J. Brousson, secrétaire d'Anatole France, devait toucher la coquette somme de dix mille francs.

— A Genève, ont été faites, sous le patronage de l'Association de l'*Art social*, les 14, 21, et 28 avril 1909, trois conférences sur la

Vie de Rousseau, *Rousseau penseur et philosophe*, *Rousseau écrivain*. Les orateurs ont été respectivement pour ces trois conférences, MM. Jean Debrit, Charles Werner, et Albert Malsch.

— M. Philippe Godet a fait à Neuchâtel, à partir du 29 septembre 1909 et pendant tout l'hiver, un cours libre sur ce sujet : *Le siècle de Voltaire et de Rousseau.*

— Les 14 et 18 février 1909, M. Philippe Godet, professeur à l'Académie de Neuchâtel, a fait à Paris, sous le patronage de la revue *Foi et Vie*, deux conférences sur ce sujet : *Le bien et le mal qu'a faits J. J. Rousseau* (analyse dans le *Témoignage*, de Paris, 26 février 1909, et dans le *Journal des Débats* des 16 et 20 février). Ces conférences ont été répétées à Neuchâtel, dans l'Aula de l'Académie, les 9 et 10 mars 1909.

— Dans un article contre le duel, intitulé *Combats singuliers*, un chroniqueur de la *Meuse*, de Liège, 17 décembre 1909, qui signe Rémy, a cité une fois de plus la fameuse page de *La Nouvelle-Héloïse* où se trouve condamnée en termes inoubliables cette barbare coutume.

— *Rousseau als Vorlaüfer der Aviatiker,* sous ce titre sensationnel, un correspondant de la *Frankfurter Zeitung*, 19 novembre 1909, signale un passage de la *Correspondance* de Grimm, 15 juin 1762, d'après lequel Rousseau, entre beaucoup d'autres occupations de son oisiveté, à son retour d'Italie, en 1745, aurait travaillé à une machine à voler. Même après son échec inévitable, il aurait conservé une inébranlable confiance en l'avenir de l'aviation. Le correspondant de la *Gazette de Francfort* observe à ce propos qu'il n'existe nulle part ailleurs des traces de la tentative de Rousseau.

— A propos du tremblement de terre de Messine, en janvier 1909, on a rappelé les traces laissées dans la littérature par le fameux tremblement de terre de Lisbonne, grâce à Voltaire et Rousseau. Voyez par exemple dans la *Schweizerische freie Presse* de Baden, 10 janvier 1909, l'article intitulé : *Voltaire und Rousseau über das Erdbeben Lissabon.*

— *La cure d'altitude préconisée par J. J. Rousseau*, sous ce titre piquant, M. De Beaurepaire-Froment transcrit, inexactement d'ailleurs, dans la *Chronique médicale* du 1er décembre 1909, ce passage extrait de *La Nouvelle-Héloïse,* I, 23 : « C'est une impression

générale qu'éprouvent tous les hommes, [quoiqu'ils ne l'observent pas tous], que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on [se] sent plus de facilité pour [dans] la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. [...] Je suis surpris que des bains pris dans [de] l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. »

— La littérature des pèlerinages aux Charmettes est représentée cette année par deux articles d'une inspiration bien différente : une fort malveillante *Causerie de la semaine* de Philinte, *alias* Auguste Dide, dans l'*Express*, de Mulhouse, 18 octobre 1909 ; et un « pèlerinage d'amour » d'Andrea Felice Oxilia, *Les Charmettes di J. J. Rousseau*, dans la *Gazzetta del Popolo*, de Turin, 16 octobre 1909. Le second donne un flagrant démenti au premier, lorsque celui-ci prétend que les Charmettes sont un peu « délaissées aujourd'hui » et que « Rousseau est en baisse. »

Témoigneraient également du contraire, au besoin, les stances du poète Fabre des Essarts à *Jean-Jacques Rousseau, l'homme des Charmettes*, publiées par le *Savoyard de Paris*, du 13 mars 1909, avec une vignette représentant l'habitation de Mme de Warens dans son état ancien.

— Poursuivant la série de ses *Promenades genevoises*, M. Ph. Jamin a publié dans la *Tribune de Genève*, du 8 mai 1909, un article sur *J. J. Rousseau à Grange-Canal*. Dans un autre article de la même série, le 15 juin 1909, intitulé : *Le Château de Saint-Gervais*, il a fait allusion à l'installation pour deux ans (1720-1722), dans une maison voisine du « Château », d'Isaac Rousseau et de son fils ; l'appartement se trouvait « au no 73 de la rue de Coutance, au 3me, sur le devant. » C'est là que vécut également la nourrice de Jean-Jacques, sa « mie » Jaqueline (1768.)

— Dans la même catégorie de « flâneries archéologiques », il faut ranger un article de M. Emile Gaidan, sur le *Bosquet de Julie*, voisin du château des Crêtes sur Clarens, publié par la *Tribune de Genève*, du 1er septembre 1909.

— Dans un article intitulé : *Aux bords du lac bleu*, publié (ou reproduit) par la *Tribune de Genève* du 29 octobre 1909, M. Léon Séché a cité une lettre de Sainte-Beuve à son ami Charles Labitte, datée de Lucerne, 30 juillet 1837, où il évoque, après une série de pèlerinages, tous les grands souvenirs littéraires du lac de Ge-

nève : «... J'ai vu Vevey et j'ai parlé à Claire, à Julie ; j'ai salué le côteau charmant au bas duquel est Clarence. J'ai vu au rivage d'en face les rocs de Meillerie... » Dans le même article, M. Séché proteste contre la mutilation des rochers de Meillerie par les entrepreneurs de carrières, et il rappelle la mémorable navigation de lord Byron visitant, *la Nouvelle-Heloïse* en main, au mois de juin 1816, Meillerie, Clarens et Vevey, « tout le pays de Rousseau. »

— Dans le *Journal des Débats*, du 22 octobre 1909, M. André Hallays qui s'est fait une spécialité de la protection des monuments et des sites, comme en Suisse M. Ph. Godet, a de nouveau jeté le cri d'alarme en faveur de l'île Saint-Pierre (d'une manière également désobligeante, d'ailleurs, pour les Bernois propriétaires de l'île et pour Rousseau qu'il traite d'« étrange et pitoyable personnage». Quand donc nous habituerons-nous à parler de Jean-Jacques sans recourir aux grands mots ?) Il parait que les choses ne sont pas aussi avancées, ni aussi favorablement arrêtées que nous l'avions dit dans notre *Chronique,* t. III, p. 306. La bourgeoisie de Berne n'a point encore déchargé l'hôpital de son lourd fardeau, ainsi qu'il résulte des renseignements puisés à bonne source par le correspondant du *Journal de Genève*, 7 novembre 1909. Pour être sûr de ne plus nous tromper, nous allons reproduire tels quels ces renseignements qui inspirent toute confiance :

« L'île Saint-Pierre appartient depuis 1536 à l'Hôpital bourgeois de Berne, qui, tout en faisant partie de la bourgeoisie et en étant soumis à son contrôle, a cependant une administration spéciale et des biens particuliers. Au XVIe siècle, l'île était d'un bon rapport et avait été attribuée à l'Hôpital pour compenser d'autres terres qui lui avaient été enlevées. Le produit était destiné à couvrir certaines dépenses.

» Au cours des siècles la rente de ce domaine a diminué, et ces dernières années, par suite de l'apparition du phylloxéra[1], qui a

[1] Deux jours après, le 9 novembre, le correspondant du *Journal de Genève,* a modifié comme suit son information : « On me demande de faire une petite rectification, sur un point de détail, à l'article qui a paru dimanche sur l'île Saint-Pierre. Les vignes de l'île n'ont pas été détruites par le phylloxéra. Elles ont souffert du mildiou et d'autres maladies. Et surtout l'administration a beaucoup de peine à trouver de bons vignerons. Mais il n'y a jamais eu de phylloxéra dans l'île. A part cela, tous les renseignements que je vous ai envoyés m'ont été encore confirmés.

ravagé les vignes, le bénéfice s'est changé en un déficit assez important. D'autre part, les dépenses générales de l'Hôpital augmentaient continuellement. Ses administrateurs, estimant qu'il n'avaient pas trop de toutes leurs ressources pour faire face aux œuvres de bienfaisance qui leur incombent, se sont demandé s'il n'y aurait pas moyen de trouver une combinaison qui leur permît d'obtenir un capital productif égal au montant de la valeur de l'île.

» Hâtons-nous d'ajouter que dans leur idée cette combinaison n'a jamais consisté dans la vente de l'île à des spéculateurs qui y construiraient de vastes hôtels et des routes pour automobiles. Le *Jean-Jacques Palace*, et le *Thérèse Bar* n'existent jusqu'à présent, Dieu merci, que dans l'imagination de M. Hallays. Ce que les administrateurs de l'île auraient voulu, c'est que, ou bien la Confédération rachetât l'île pour en faire un de ces parcs réservés que le Heimatschutz et les savants suisses appellent de leurs vœux, ou bien tout simplement que la bourgeoisie bernoise dans son ensemble consentît à faire rentrer l'île dans la masse de ses biens et donnât à l'Hôpital, en échange, des terres d'un bon rapport, des forêts, par exemple, à l'abri du phylloxéra.

» Jusqu'à présent, aucune de ces combinaisons n'a pu aboutir, la bourgeoisie de Berne ayant eu ces dernières années des charges très lourdes par suite des généreuses allocations qu'elle a faites à des œuvres d'utilité publique, le théâtre, le casino, etc. Mais lorsque ces grosses dépenses seront amorties, il est fort possible que les pourparlers soient repris. Et si la bourgeoisie se charge de l'île, son sort est assuré. Messieurs de Berne ne sont pas des marchands de campagnes et n'ont pas l'habitude de vendre à des bandes noires les terres qui leur appartiennent.

» Cette solution satisferait à la fois l'Hôpital bourgeois, qui retrouverait les ressources dont l'abominable phylloxéra l'a privé, et les amateurs de la nature, qui pourraient continuer à lire, sans être dérangés, les *Rêveries d'un promeneur solitaire* sur les bords du lac de Bienne. Il faut donc très vivement souhaiter qu'elle aboutisse. Les Rousseauistes et le Heimatschutz pourraient peut-être y contribuer en créant un mouvement d'opinion et en provoquant un pétitionnement pour la conservation de l'île. Il est très possible que la bourgeoisie de Berne, très accessible aux considérations artistiques et aux souvenirs nationaux, tienne compte de leurs vœux. »

A bon entendeur, salut ! — Pour compléter ces renseignements, nous reproduirons encore la note suivante parue dans la *Gazette de Lausanne*, du 20 août 1909, sous ce titre : *L'île de Saint-Pierre, parc national :*

« Le bruit ayant couru en 1907 que l'Hôpital de l'Ile, à Berne, propriétaire de l'île Saint-Pierre dans le lac de Bienne, songeait à se défaire de ce capital improductif, M. Paul Sarasin, de Bâle, président de la commission pour la préservation des richesses naturelles de la Suisse, s'en émut. Le colonel de Tscharner, président de la commission bernoise pour la préservation des richesses naturelles, put le rassurer au sujet de l'éventualité d'une vente, très peu probable à ce qu'il paraît. Si cette éventualité paraissait devoir se réaliser, on peut espérer que la bourgeoisie de Berne achèterait l'île pour son compte, à seule fin de lui conserver son aspect actuel.

» Une étude entreprise au sujet des avantages que pourrait offrir l'île comme territoire réservé n'a pas donné un résultat bien encourageant. Sauf en ce qui concerne la bande marécageuse reliant l'île à la terre ferme par les basses eaux, laquelle constituerait un excellent terrain de reproduction pour les oiseaux aquatiques, l'île Saint-Pierre est de tous points inférieure, comme faune et comme flore, à la rive occidentale du lac.

» Par contre, au point de vue pittoresque, poétique et historique, elle présente un intérêt très réel et il importe d'empêcher qu'elle ne soit défigurée par la spéculation ou simplement fermée au public. Seulement, ce point de vue intéresse la Ligue de la beauté plus que la Société pour la préservation des richesses naturelles et c'est au président de cette ligue, M. Burckhardt-Finsler, à Bâle, qu'il appartient de prendre en mains la défense de l'île Saint-Pierre. La Société pour la préservation des richesses naturelles se déclare disposée à l'appuyer de toutes ses forces et cherchera à obtenir que les terrains marécageux au sud de l'île soient constitués en réserve pour les oiseaux aquatiques.

» Le reste de l'île, avec les superbes ombrages qu'aimait J. J. Rousseau, ferait un très beau parc national, si la Confédération consentait à l'acquérir dans ce but. »

— Le dimanche 3 octobre 1909, on a inauguré solennellement dans la propriété de notre confrère, M. Aug. Castellant, Les Charmettes s. Largny (Aisne), un nouveau monument à J. J. Rousseau (cf. *Annales*, I, p. 321.) Le président de la Société J. J. Rousseau, convié, avait dû se faire excuser. Discours de MM. Castellant, G. Laguerre, P. Lafargue. Compte-rendu dans l'*Echo républicain* de Senlis, du 10 octobre suivant. Le monument nouveau est une reproduction en plâtre du monument d'Ermenonville, abritée sous un monoptère, ou « temple de la Nature. »

— Le *Cri de Paris*, du 12 décembre 1909, annonce que le sculpteur Bartholomé vient de terminer les trois figures principales du tombeau de Rousseau qui doit prendre place au Panthéon. Ce trio représente la Philosophie entourée de la Nature et de la Vérité. La Philosophie est grave : elle tient un livre d'une main et lève l'autre pour enseigner. La Nature est caline et voluptueuse. La Vérité est aimable et souriante. Toutes trois veillent sur la tombe placée à leurs pieds.

Ajoutons que cette partie du monument de Bartholomé a été exposée au Salon de 1910 (Société nationale des Beaux-Arts, voir *Catalogue illustré*, p. 180.)

— Comme nous l'avons dit l'année dernière, un comité s'est formé, sous la présidence de M. F. Bouffandeau, député, pour ériger, dans la commune de Trie-Château, un monument à J. J. Rousseau. L'appel pour la souscription publique a paru dans la *République de l'Oise*, du 4 décembre et a été reproduit par l'*Echo républicain*, de Senlis, du 12 décembre 1909.

— Le 31 mai 1909, jour de la Pentecôte, a été célébré le 125e anniversaire de la fondation de la maison d'éducation de Schnepfenthal, en Saxe, créée en 1784 par le « philanthrope » Christian Gotthelf Salzmann (voyez *Annales*, III, p. 255). C'est, parait-il, le seul des établissements de ce genre fondés au XVIIIe siècle qui subsiste à l'heure qu'il est ; il est encore dirigé par un descendant direct du fondateur. La notice consacrée à cet évènement par le journal berlinois *Die Woche*, 29 mai 1909 (A. Trinius, *Zum Jubelfest des Erziehungs-anstalt Schnepfenthal*) est accompagnée d'un certain nombre de vues photographiques dont quelques-unes, comme celles qui représentent la promenade dans la forêt, l'atelier de menuiserie ou l'herbier, évoquent irrésistiblement le souvenir de Rousseau, premier inspirateur de Basedow et de son école.

— Dans le même ordre d'idées, nous signalerons la récente réédition de l'*Elementarwerk*, de Basedow, avec les estampes de Chodowiecki, parue chez l'éditeur Ernest Wiegandt, à Leipzig, par les soins de M. Theodor Fritzsch. Cet ouvrage célèbre, dont le succès a rivalisé avec celui d'*Emile*, dès son apparition en 1774, était devenu introuvable. On sait que Basedow s'y trouve d'accord avec Rousseau, notamment pour proclamer la nécessité d'une éducation « indépendante de toute église. »

ERRATA DU TOME V (1909)

P. 10, l. 10 : *Confessions,* lisez *Correspondance.*

P. 32, l. 5 : commencer par lui imprimer une édition, *lisez :* commencer par lui l'impression d'une édition.

P. 116 : *dans les dérivées de l'exemplaire A, au lieu de* 29-XXVIII-XXV, *lisez :* 29-XXVIII-XXX.

P. 198, n. 1, l. 8, 9 : *intervertir les deux lignes.*

P. 215, l. 7 : bocages, *ajoutez* ² *(numéro de la note correspondante.)*

P. 225, l. 17 à p. 229, l. 20 : En outre à deux reprises... un nouvel usage caractéristique, *supprimez tout ce passage et rédigez ainsi la dernière phrase :* Très peu après la *Composition des paysages*, Girardin faisait un nouvel usage caractéristique du mot *romantique.* [La *Composition* est sûrement de 1777. Le *Journal de politique et de littérature* en rend compte à cette date, t. II, p. 182, comme veut bien nous en informer M. F. Baldensperger. Le « monument philosophique » du premier passage équivoque, consacré à un philosophe « persécuté », est le temple de la philosophie dédié à Montaigne *(Itinéraire d'Ermenonville,* p. 38. Cf. le tableau de Châtelet dans Girardin, *Iconographie,* I, planche VIII) ; le « philosophe » du second passage doit s'entendre d'un personnage fictif ou anonyme.]

P. 247, l. 14 : *Du jus* dont le poison enyvre tant de cœurs, *lisez : Des joies* dont le poison... [conjecture de M. P.-M. Masson ; le texte de la copie est cependant parfaitement lisible, mais le sens est si peu satisfaisant qu'on peut soupçonner une erreur du copiste dans la lecture de l'original.]

P. 252, n. 1, l. 2 : points, *lisez : point.*

P. 306, l. 18 : 5°, *lisez :* 4°.

P. 308, l. 8 : comme le précédent, *lisez :* comme le suivant.

P. 339, l. 18 : Dans l'*Eclair* du 19 octobre 1908..., *ajoutez :* Ce n'est pas la première fois que M. G. Montorgueil entretient ses lecteurs des sabots de Rousseau. Voyez l'*Intermédiaire,* XXIII, 1890, p. 365, et d'autres notes du même périodique, XXIII, 1890, p. 230 et 465, XXIV, 1891, p. 115, signées en particulier d'Aug. Castellant et d'H. Beaudoin, sur le même sujet.

P. 332, l. 24 et suiv. : L'anecdote est empruntée au livre de Gaberel, *Rousseau et les Genevois,* 1858, p. 133. Sur son origine et son authenticité, M. E. Ritter a recueilli par correspondance l'avis de plusieurs personnes compétentes. Ce dossier est aujourd'hui déposé aux Archives J. J. Rousseau.

TABLE DES MATIÈRES

CHRONIQUE



CIRCULATE AS MONOGRAPH